This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MARMONTEL.

TOME IX.

THÉATRE.

PREMIÈRE PARTIE.

TRAGÉDIES.

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE,
RUE JACOB, N° 24.

Digitized by Google

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MARMONTEL,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NOUVELLE ÉDITION

ORNÉE DE TRENTE-HUIT GRAVURES.

TOME IX.

A PARIS,

CHEZ VERDIERE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

1819.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY
Digitized by Google

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE-ÉDITEUR. (1819.)

Notre intention était d'abord de ne rien ajouter au choix que Marmontel a fait lui-même de ses productions dramatiques : d'après un vœu presque général, nous nous sommes déterminés à y joindre *le Huron*, que l'on joue encore avec succès.

Quelques souscripteurs ont paru regretter plusieurs pièces que l'auteur a retranchées de ses œuvres, par une sévérité d'autant plus estimable qu'elle est plus rare. D'autres personnes auraient désiré, d'après le titre d'*œuvres complètes* sous lequel est annoncée notre édition, que nous eussions réuni indistinctement tous les ouvrages qu'il a composés pour nos divers théâtres.

En déférant à ces demandes, n'aurions-nous pas encouru le reproche de méconnaître les intentions expresses de Marmontel? L'édition publiée sous ses yeux en 1787, avec le même titre que la nôtre, est son *testament littéraire*, comme

Digitized by Google

il le dit dans ses *Mémoires*, livre onzième, page 180.

Nous n'aurions cru ni servir sa gloire, ni consulter le goût du public, en grossissant une collection déja très-volumineuse. Nous nous contenterons d'offrir la liste des pièces dont nous avons connaissance. Il y en a quatorze, et peut-être en existe-t-il davantage. Les voici :

Egyptus, tragédie représentée en 1753, non imprimée; opéras-tragiques, opéras-comiques, pastorales : *Mysis et Délie*, 1743; *la Guirlande, ou les Fleurs enchantées*, 1751; *Acante et Céphise*, pastorale héroïque, représentée pour la naissance du duc de Bourgogne, 1751; *les Sybarites*, 1757; *Hercule mourant*, 1761; *Annette et Lubin*, 1762, sujet tiré des *Contes moraux*, et traité la même année avec plus de succès par Favart; *la Bergère des Alpes*, 1766, sujet également tiré des *Contes moraux*, et traité par Desfontaines en 1765; *Céphale et Procris*, représenté pour le mariage de Louis XVI, en 1770, et donné à l'opéra quelques années après; *le Dormeur éveillé*, 1784; *les Statues*, 1788; *Démophoon*, 1789; *Antigone*, 1790; et *le Sigisbée*, imprimé en 1804.

Digitized by Google

Marmontel a retouché la tragédie de *Venceslas*, par Rotrou. Il a fait de nombreux changements aux opéras de Quinault, dont les noms suivent : *Amadis*, *Armide*, *Atys*, *Isis*, *Persée*, *Phaéton*, *Roland* et *Thésée*. Par ces changements, approuvés en général, il s'est proposé de leur donner plus d'intérêt, et sur-tout de les rendre susceptibles d'admettre toute l'expression de la musique italienne.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

Des cinq tragédies dont ce volume est composé, les deux premières eurent tout le succès que peuvent obtenir les essais d'un jeune homme qu'on se plaît à encourager. Je n'ai pas laissé de les revoir avec une attention sérieuse.

La troisième fut, comme de raison, jugée avec moins d'indulgence; et sans refuser des applaudissements à ce que l'on en croyait digne, on persista dans l'opinion, dès long-temps établie, que le sujet n'était pas théâtral. De mon côté je m'obstinai à croire que c'était moi qui avais manqué de force, et non pas mon sujet. Je l'ai retravaillé depuis; et la prévention n'est pas détruite. Cependant, s'il faut que je l'avoue, je ne suis pas encore désabusé; car les caractères d'Antoine et de Cléopâtre, comme l'histoire m'a permis de les peindre, me semblent tels que la tragédie les demande, c'est-à-dire marqués par des traits énergiques, mêlés de vices et de vertus, avec un fond de bonté naturelle, et tous les deux vic-

Digitized by Google

times d'une passion violente et funeste, dont le fond n'a rien d'odieux. J'en dirai davantage dans la préface de cette pièce.

La quatriéme eut un sort malheureux et assez singulier, mais dont rien ne m'excuse; car elle était négligemment écrite. Et cependant, malgré la faiblesse du style, j'ai lieu de croire qu'Euripide, que j'avais imité, m'aurait pu soutenir, sans le malheur qui m'arriva.

Il est bien vrai que mes ennemis (car j'en avais dès-lors) n'avaient pas manqué de publier d'avance que le sujet de la pièce nouvelle était le même que celui de l'*Iphigénie en Aulide*, et que j'avais la présomption de vouloir jouter contre Racine : espèce de sottise qu'il est assez d'usage de prêter aux jeunes auteurs. Mais si le sujet de l'*Iphigénie* et celui des *Héraclides* avaient été le même, pourquoi donc Euripide aurait-il traité l'un et l'autre? Le fait d'ailleurs eût bien prouvé que ces deux fables ne se ressemblaient pas. Iphigénie est livrée à Calchas par la volonté de son père, pour obtenir les vents à la flotte des Grecs: la fille d'Hercule se dévoue elle-même, à l'insu de sa mère, et d'un pur mouvement de magnanimité, pour sauver le reste de sa famille : cette

Digitized by Google

seule différence, d'un sacrifice commandé, et d'un dévouement volontaire, donnait lieu à des situations et supposait des caractères qui ne devaient avoir rien de commun. Un reproche aussi mal fondé n'eût donc pas nui au succès de la pièce, si rien d'ailleurs ne s'y fût opposé.

Avec un sujet intéressant, et tous les secours d'Euripide, j'avais produit des situations touchantes; et, dans le pathétique, la faiblesse du style, quand il est naturel, se laisse à peine apercevoir. La pièce, aux répétitions, promettait du succès. On y versait beaucoup de larmes. Deux grandes actrices jouaient les rôles de Déjanire et de sa fille, avec un ensemble, un accord, une vérité, un pathétique enfin qui ne laissait pas respirer. A la dernière de ces répétitions, il y eut un moment où mademoiselle Duménil porta l'expression de la tendresse et de la douleur à un tel point, que mademoiselle Clairon, qui était en scène avec elle, se sentant étouffée, lui dit : *Si vous jouez demain comme aujourd'hui, je ne vous répondrai que par des sanglots.*

Le lendemain, le premier acte fut joué comme la veille, et fut très-applaudi. Déjanire, implorant l'appui de Démophon pour ses enfants, dé-

Digitized by Google

chira tous les cœurs. Mais, dans l'intervalle de cet acte au second, un accident aussi imprévu qu'involontaire, et que je crois devoir m'abstenir d'expliquer, fit que, dans tout le reste, l'action fut déconcertée, l'illusion détruite, le pathétique et l'intérêt anéantis, et toutes ces belles espérances de succès misérablement renversées.

Le bruit une fois répandu que la pièce était tombée, mes deux grandes actrices firent de vains efforts pour la relever de sa chûte : le peu de monde qu'il y avait, s'en retournait très-attendri ; mais la foule n'y revint pas. C'était ma faute, je l'ai dit; car si, comptant moins sur l'effet des situations, j'avais tâché, comme j'ai fait depuis, d'ajouter l'éloquence des passions au pathétique de l'action même, mes propres forces m'auraient sauvé. Mon exemple doit avertir les jeunes gens du danger de la négligence; et une autre circonstance de mon malheur peut leur apprendre encore à se tenir en garde contre les séductions qu'on présente à leur vanité.

Un homme à qui son goût pour les lettres et pour les arts donnait alors quelque célébrité, M. de la Poplinière, s'était pris pour moi d'une amitié qui lui faisait illusion et qui m'en faisait

Digitized by Google

à moi-même. Il avait assisté à cette dernière répétition des *Héraclides*, où tout le monde était en pleurs. Il avait entendu toutes les voix répondre du succès pour le lendemain; il le crut infaillible. Je passais la belle saison à sa maison de campagne; et il se faisait une joie de m'y ramener triomphant. Il imagina, pour célébrer ma gloire, une fête où les habitants des villages voisins viendraient me présenter des lauriers et des fleurs, et me féliciter par des chants de louange. La compagnie la plus brillante avait été invitée à cette fête; et pour comble d'humiliation, tous les ministres étrangers en étaient.

J'arrive accablé de ma douleur, et croyant venir la répandre dans un asyle solitaire. Je me trouve entouré d'un monde épouvantable; et tout-à-coup (soit que mon ami, aussi troublé que moi, n'eût pas eu la pensée, ou soit qu'il n'eût pas eu le temps de contremander cette scène), je vois venir à moi une troupe de bergers et de bergères qui chantent mon triomphe, et dont le coryphée me présente une couronne de laurier. Je n'ai pas besoin de vouloir exprimer quelle fut ma confusion : on se l'imagine sans peine. Heureusement je donnais la main à ma-

Digitized by Google

demoiselle Clairon, qui croyait venir s'affliger avec moi, et dont la gloire n'était pas obscurcie par ma disgrâce, car à travers le tumulte d'une représentation orageuse, elle s'était fait applaudir toutes les fois qu'elle avait parlé. Je reçus donc, avec une humilité qui n'était pas feinte, la couronne que l'on m'offrait, et je la mis sur la tête de mon incomparable actrice. Le sérieux de mon hommage remédia au ridicule qui naissait naturellement du contraste de cette fête avec le deuil où j'étais plongé; et l'on ne songea plus qu'à me consoler par des espérances flatteuses. Je n'ai jamais oublié ce moment; et je conseille aux jeunes poëtes, dans les illusions qui peuvent les séduire, de s'en souvenir comme moi.

La cinquième de ces tragédies n'a point subi l'épreuve de la publicité. Elle a été lue aux comédiens; ils l'ont reçue favorablement; et lorsque son tour est venu d'être mise au théâtre, ils me l'ont demandée. Des circonstances particulières m'ont empêché de la donner. Le temps considérable qui maintenant s'écoule de la réception à la représentation d'une pièce, change souvent tous les rapports entre l'action et les acteurs.

Digitized by Google

Ce fut d'abord par une révolution de cette espèce, mais accidentelle et soudaine, que mes premières tragédies, après leur plein succès, ne parurent plus au théâtre. Deux de mes acteurs, s'étant pris de querelle, se battirent. L'un fut tué, l'autre prit la fuite. Mes rôles restèrent vacants; et lorsqu'un acteur, qui depuis a été si sublime, vint occuper la scène, le malheur que j'eus de parler, dans l'article *Déclamation* de l'Encyclopédie, des défauts qu'il avait alors, m'en fit un ennemi mortel (1). Mes observations étaient générales, mais l'application en était facile. Il profita de mes avis peut-être; il ne me les pardonna jamais. Ainsi ces tragédies que mademoiselle Clairon avait la bonté de vouloir remettre sur la scène, furent constamment rebutées par l'acteur dont j'avais besoin. Ce fut un bien pour moi, puisqu'à la faveur de cet oubli, elles ont pu attendre le temps d'un examen et d'une correction qui leur était si nécessaire. Peut-être un jour de grands talents daigneront-ils s'en occuper et les reproduire au théâtre; mais quoi qu'il en soit de

1) On peut voir l'origine et la cause de cette haine à la page 32 du second volume des *Éléments de Littérature*.

Digitized by Google

cette espérance, qui vient peut-être encore abuser ma vieillesse, elle aura servi à me rendre plus attentif et plus sévère dans mes corrections, en me mettant devant les yeux le plus imposant et le plus redoutable des juges, le public assemblé.

A l'égard des poëmes lyriques qui accompagnent ces tragédies, mon intention, en les composant, fut de contribuer à établir sur nos deux théâtres une musique dont on ne croyait pas que notre langue fût susceptible; et ils ont rempli leur objet.

Digitized by Google

DENYS-LE-TYRAN,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois, par les comédiens français ordinaires du roi, le 5 février 1748.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉPITRE

A M. DE VOLTAIRE.

Des amis des beaux-arts ami tendre et sincère,
Toi, l'ame de mes vers, ô mon guide! ô mon père!
(Car ce nom t'est bien dû : mon cœur me l'a dicté;
Et de tes sentiments il peint seul la beauté.)
Le tribut d'un talent que ta voix fit éclore,
M'acquitte auprès de toi bien moins qu'il ne m'honore.
L'on saura que sur moi tu tournas ces regards
Qui d'un feu créateur animaient tous les arts;
L'on saura qu'au sortir des mains de la nature,
Inculte, languissant dans une nuit obscure,
Mais épris de tes vers, par ta gloire excité,
Je t'appelai du fond de mon obscurité;
Que mes cris de ton cœur réveillant la tendresse,
Tes bras tendus vers moi reçurent ma jeunesse;
Qu'à penser, à sentir, par tes leçons instruit,
Dans la cour d'Apollon sur tes pas introduit,
Adopté pour ton fils au temple de mémoire,
Sur moi tu fis tomber un rayon de ta gloire.
Que j'aime à me flatter qu'un si beau souvenir
Ira peindre ton ame aux siècles à venir!
Oui, de l'humanité cette touchante image
Des pleurs de nos neveux doit t'assurer l'hommage.

Digitized by Google

« Il n'est plus, diront-ils : ô destins ! ô regrets !
« Heureux son siècle ! heureux qui put le voir de près !
« Heureux sur-tout l'ami qui, choisi par l'estime,
« Et de ses sentiments dépositaire intime,
« Put lire dans son cœur et penser d'après lui !
« Modèle des talents, il en fut donc l'appui ;
« Et la vertu, qu'il peint avec des traits de flamme,
« Ainsi qu'en ses écrits régna donc en son ame ! »
Pour moi, que l'on eût vu dans la foule oublié,
Je te devrai bientôt l'honneur d'être envié.
De quelques traits de feu si mes vers étincellent,
Si d'un pinceau hardi les touches s'y décèlent,
Ce sont d'heureux larcins qu'à son maître il a faits,
Dira-t-on. Oui, ma gloire est un de tes bienfaits ;
Elle m'en est plus chère. Est-il un cœur sensible
Pour qui ce noble aveu fût un devoir pénible ?
Oui, lorsque mon esprit, faible et timide encor,
Osa jusqu'au théâtre élever son essor,
C'est toi qui l'appelais du bout de la carrière :
Il puisa dans ton sein sa force et sa lumière ;
Et quand la même ardeur cesse de l'animer,
Dans sa source féconde il va la rallumer.
Puiser dans tes écrits l'ivresse du génie,
Y former mon oreille à ta noble harmonie,
Et dans ce labyrinthe où l'art sait se cacher,
Épier le secret de peindre et de toucher ;
C'est avec tes rivaux un droit que je partage.
Mais voir en liberté ton ame sans nuage,
Épurer ma pensée au feu de ses rayons,
Voir broyer tes couleurs et tailler tes crayons,

Digitized by Google

Manier ces ressorts dont le jeu nous étonne;
Voilà le droit flatteur que l'amitié me donne.
Amitié, doux lien, digne appui des vertus,
Viens, relève les arts sous l'envie abattus.
Qu'à ta voix, de son joug les muses s'affranchissent.
Du commerce des cœurs les esprits s'enrichissent,
Et comme eux, à l'envi, l'un dans l'autre épanchés,
Mêlent, en s'unissant, tous leurs trésors cachés.
Vous qui vous disputez le sommet du Parnasse,
Vous voyez les rayons qu'un verre ardent ramasse:
Sans chaleur, sans éclat avant que de s'unir,
Dans leur brûlant foyer qui peut les soutenir?
L'airain coule, enflammé des traits de leur lumière,
Le diamant dissous est réduit en poussière;
Tel serait sur les cœurs, si vous l'aviez voulu,
De vos talents unis le pouvoir absolu.
Et que peut contre vous le vulgaire indocile?
Vous préparez le fiel que sur vous il distille.
Prêt à vous adorer, si vous vous respectiez,
Vous le verriez fléchir et tomber à vos pieds.
Pour son orgueil malin quels plus charmants spectacles,
Que les divisions qui troublent ses oracles?
Ainsi la Grèce impie aimait à voir ses dieux,
Au gré de son poëte, inconstants, vicieux,
Ceux-ci d'un ravisseur embrassant la querelle,
Ceux-là vengeant l'époux d'une femme infidèle,
Dans des combats honteux se mêler aux mortels,
Et de leurs propres mains renverser leurs autels.
Toi, qui dans l'ennemi que tes succès aigrissent,
Distingues le talent des mœurs qui le flétrissent;

Digitized by Google

Toi, dont le cœur sensible et né pour l'amitié
Aux fureurs de l'envie oppose la pitié;
Ne verrons-nous jamais, des enfants du génie,
En un trésor commun la gloire réunie,
Et les talents, amis dans leur rivalité,
L'un l'autre se pousser vers l'immortalité?
De cet accord heureux tu goûtas les délices,
Tandis qu'à la vertu les destins plus propices
Laissèrent parmi nous ce Socrate nouveau
Dont tes larmes encore arrosent le tombeau,
Ce (1) Vauvenargue enfin, qui fit voir à la terre

---

(1) Il était né en Provence, et d'une famille distinguée par sa noblesse. Il embrassa d'abord le parti des armes, et servit quelques années capitaine dans le régiment du roi. Les officiers de ce corps, heureusement capables d'apprécier ce rare mérite, avaient conçu pour lui une si tendre vénération, que je lui ai entendu donner par quelques-uns d'entre eux le respectable nom de père.

Les fatigues de la campagne de Bohême avaient altéré la santé de M. de Vauvenargues, au point de le mettre hors d'état de servir. Alors son zèle pour sa patrie tourna ses vues du côté des négociations. Une étude assidue, les réflexions profondes dont il s'était nourri, et la prodigieuse étendue de son génie, le mirent bientôt en état de se présenter au ministère. Ses services furent acceptés; et en attendant le moment d'être employé, il se retira dans le sein de sa famille, pour s'y livrer paisiblement au nouveau genre de travail qu'il venait d'embrasser. Ce fut là que la petite-vérole mit le comble à ses infirmités. Défiguré par les traces qu'elle avait laissées, attaqué d'un mal de poitrine qui l'a conduit au tombeau, et presque privé de la vue, il se vit obligé de remercier le ministère des desseins qu'il avait sur lui. Mais au milieu des douleurs, il ne put renoncer au désir d'être utile aux hommes. L'étude de la philosophie, c'est-à-dire de l'ame, occupa ses dernières années. Le livre de l'*Introduction à la Connaissance de l'Esprit humain*

Digitized by Google

Un juste dans le monde, un sage dans la guerre,
Un cœur stoïque et tendre, et qui, maître de lui,
Insensible à ses maux, sentait tous ceux d'autrui.
Je vous vis, l'un de l'autre admirateurs sincères,
Confidents éclairés, et critiques sévères,

---

a été le fruit de cette étude, monument précieux qu'on peut appeler le triomphe de la raison, du génie et de la vertu, et où l'on voit que personne ne mérita mieux que lui cet éloge qu'il adresse lui-même à M. de Fénélon.

« Quelle bonté de cœur, quelle sincérité, se remarquent dans tes « écrits! Quel éclat de paroles et d'images! Qui sema jamais tant de « fleurs dans un style si naturel, si mélodieux et si tendre? qui orna « jamais la raison d'une si touchante parure? Ah! que de trésor d'abon- « dance dans ta riche simplicité! »

Un petit nombre d'amis firent toute sa consolation dans ses souffrances. Il connaissait le monde, et ne le méprisait point. Ami des hommes, il mettait le vice au rang des malheurs, et la pitié tenait dans son cœur la place de l'indignation et de la haine. Jamais l'art et la politique n'ont eu sur les esprits autant d'empire que lui en donnaient la bonté de son naturel et la douceur de son éloquence. Il avait toujours raison, et personne n'en était humilié. L'affabilité de l'ami faisait aimer en lui la supériorité du maître.

L'indulgente vertu nous parlait par sa bouche.

Doux, sensible, compatissant, il tenait nos ames dans ses mains. Une sérénité inaltérable dérobait ses douleurs aux yeux de l'amitié. Pour soutenir l'adversité, l'on n'avait besoin que de son exemple; et témoin de l'égalité de son ame, on n'osait être malheureux auprès de lui.

Plus il se vit près de son terme, plus il se hâta de mettre à profit des moments qui lui échappaient: les derniers de sa vie ont été employés à perfectionner son livre; et il est mort avec la constance et les sentiments d'un chrétien philosophe, dans le sein de la paix et dans les bras de ses amis.

Digitized by Google

Vous exercer dans l'art ingrat et généreux
Le rendre les humains meilleurs et plus heureux.
Tendre arbrisseau, planté sur la rive féconde
Où ces fleuves mêlaient les trésors de leur onde,
Mon esprit pénétré de leurs sucs nourrissants
Sentait développer ses rejetons naissants;
Quand la mort.... O douleur! ô perte irréparable!
O jour funeste au monde, et pour nous lamentable!
Le flambeau de l'esprit, le temple des vertus,
L'exemple des amis, Vauvenargues n'est plus.
C'est à toi, peintre né des héros et des sages,
C'est à toi de tracer aux yeux de tous les âges
L'ame de ce mortel trop peu connu du sien.
L'éloge de son cœur fera celui du tien.
Fais revivre pour moi la moitié de toi-même.
J'eus deux amis en vous : l'un d'eux respire et m'aime;
Seul il peut remplacer celui que j'ai perdu.
Redouble ta tendresse, il me sera rendu.

Digitized by Google

VERS

A Mademoiselle CLAIRON.

Fille des arts, ô toi, que la muse du chant
Aux vœux de Melpomène en pleurant a cédée;
Toi, dont le sentiment aussi prompt que l'idée
Passe avec tant de feu du terrible au touchant;
Heureux l'auteur naissant qui marche à ta lumière!
Quel éclat sur son front ne répand-elle pas!
Et dans ta brillante carrière,
Qu'aisément à la gloire on vole sur tes pas!
La critique devient muette
Devant l'auteur que tu conduis;
Et des cœurs, par ta voix séduits,
L'erreur attribue au poëte
L'émotion que tu produis.
Des élèves de Melpomène
Ainsi ton art est le soutien:
Ainsi j'ai brillé sur la scène;
Et mon triomphe était le tien.
Je n'abuserai plus d'un injuste partage.
Un essai voit le jour: le lecteur détrompé,
Sur l'actrice bientôt va tourner un suffrage
Que l'auteur avait usurpé.
Ta voix d'accord avec ton ame,

Digitized by Google

Ton front, trône de la fierté,
Tes yeux, où tout se peint avec des traits de flamme,
Répandaient sur mes vers un éclat emprunté.
Tu les vois dépouillés de la noble parure
Dont les plus durs censeurs se laissaient éblouir.
Le charme est dissipé. Ta gloire en est plus pure;
La mienne va s'évanouir.
Que dis-je? à tes succès l'amitié m'associe :
J'en partage avec toi l'éclat et les douceurs;
Heureux, si le sort d'Arétie
Intéresse ton zèle au destin de ses sœurs!
Et ne dédaignent point une muse timide.
Il est beau d'égaler cette chaleur rapide
Qui des feux de Camille a peint l'emportement,
La vertu de Pauline et ses tendres alarmes,
Ériphyle en fureur, Alzire dans les larmes,
Ariane mourante aux pieds de son amant;
Mais, crois-moi, ce succès dont ton ame est éprise
S'affaiblit du tribut que l'auteur en retient :
Dès que son talent te soutient,
Quel que soit ton essor, on le voit sans surprise.
Qu'il est bien plus flatteur d'appuyer nos essais!
Créer est ton partage; et voilà le prestige
Qui te signale aux yeux du parterre français.
Lui plaire est sans doute un succès,
Mais le séduire est un prodige.
Poursuis, fais rejaillir sur moi
La faveur d'un public de ton art idolâtre :
Brille, enchaîne les cœurs, et sur-tout souviens-toi

Digitized by Google

Que tu dois rendre un jour Lecouvreur au théâtre (1).
De tes seuls attraits enchanté,
Qu'un enfant de la volupté
T'invite à voler à Cythère;
Pour moi, de tes talents admirateur austère,
Je t'invite à courir à l'immortalité.

---

(1) Ce présage s'est accompli; et les admirateurs les plus passionnés de mademoiselle Lecouvreur, Voltaire lui-même à leur tête, ont avoué qu'elle était surpassée.

Digitized by Google

ACTEURS.

DENYS, tyran de Syracuse.
DENYS le jeune, fils du tyran.
DION, seigneur de la cour.
ARÉTIE, fille de Dion.
THÉODORE, AMIDAS, PHILOXÈNE, } députés du peuple.
DAMOCLÈS, confident de Denys le tyran.
GARDES.

La scène est à Syracuse, dans la salle du conseil de Denys.

Digitized by Google

Digitized by Google

BRUTUS le Pere

Ah ! Perfide ! . . . . Je meurs .

Brutus le Tyran Acte V Sc. VII

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DENYS-LE-TYRAN,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENYS, *seul.*

Aveugle ambition, cruelle politique,
Invincibles attraits d'un pouvoir tyrannique,
Dans quel gouffre de maux vous m'avez entraîné!
Des piéges de la mort sans cesse environné,
Mon sommeil est affreux, mon réveil est funeste.
Je me sens poursuivi par le courroux céleste;
Et du sang que je verse un vengeur assidu
Me montre, sur ma tête, un glaive suspendu.
Veillons, puisqu'à mes yeux le sommeil se refuse;
Et de tant d'ennemis dont la haine m'accuse,
Voyons sur qui d'abord doivent tomber mes coups.
(*il parcourt des yeux une liste de proscrits.*)
Ah! si je m'en croyais, je les proscrirais tous.
Dion. — Depuis long-temps sa vertu me fatigue.
Philiste avec le peuple est affable et prodigue.
Théodore. — On l'entend parler avec fierté
Des lois, des droits de l'homme, et de sa liberté.
Amidas croit encore avoir une patrie,
Et prétend la chérir avec idolâtrie.

Digitized by Google

Tous remplissent les cœurs de leur souffle empesté.
Ils sont aimés du peuple, et j'en suis détesté.
Réduit, pour ma défense, à de vils mercenaires,
D'un pouvoir odieux ministres sanguinaires,
C'est dans leurs mains, ô ciel! que mon sort est remis.
Quelle honte! O tyrans! ce sont là vos amis.

SCÈNE II.

DENYS, DAMOCLÈS.

DAMOCLÈS.

Seigneur, calmez les soins dont votre ame est troublée
Le jour luit. Du palais la garde est redoublée;
Mais au sein du repos quel effroi vous poursuit?

DENYS.

Je croyais sous ces murs entendre quelque bruit.

DAMOCLÈS.

Non : tout paraît tranquille.

DENYS.

Hélas! tout devrait l'être;
Mais ce peuple insolent ne peut souffrir un maître.
Et pourquoi, s'il le hait, me l'a-t-il confié,
Ce pouvoir que ma gloire a trop justifié?
A-t-il dû se flatter qu'au gré de son caprice,
Le sceptre allait tomber de ma main protectrice?
Et quand j'ai fait périr des mutins factieux,
N'ai-je pas été juste autant qu'ambitieux?
On nomme cruautés des rigueurs légitimes;
De mes ressentiments on compte les victimes;
Et ce qui m'a contraint de les multiplier,
On l'oublie, ou plutôt on feint de l'oublier.
Ah! j'aurais fait un jour bénir la tyrannie,
Si ce peuple eût voulu la laisser impunie.
Sa haine a d'un long règne empoisonné le fruit.

Digitized by Google

DAMOCLÈS.

A servir sans se plaindre il est enfin réduit.
Votre grandeur l'accable; et sa haine, en silence,
Respecte dans vos mains le glaive et la balance.
Laissez autour de vous quelques mutins frémir.
Vos travaux sur le trône ont dû vous affermir;
Et parmi les grands rois placé par la victoire,
Vieillissez en repos dans le sein de la gloire.

DENYS.

En repos! Non, crois-moi, la pourpre des tyrans
Cache des cœurs rongés de soucis dévorants.
A Corinthe, à Samos, à Sparte et dans Athènes,
Exposés sans relâche à d'implacables haines,
Mes pareils sur le trône ont rarement vieilli.
Comme eux, de toutes parts je me vois assailli;
Et dans l'inquiétude où s'agite mon ame,
Je ne vois nuit et jour que le fer et la flamme:
Mon palais chancelant sous ses toits embrasés,
Mes pâles défenseurs à mes yeux écrasés,
Mes amis, que la haine appelle mes complices,
Indignement livrés aux plus honteux supplices,
Et moi, chargé de fers, dans la fange traîné,
Expirant sous les coups de ce peuple effréné;
Ce sont là les objets dont l'image effrayante
A mes yeux éperdus est sans cesse présente.
La garde qui m'entoure et veille auprès de moi,
L'esclave qui me sert, m'inspirent de l'effroi.
De funestes besoins à tout moment m'exposent.
Vainement au sommeil mes alarmes s'opposent;
Je soulage, en tremblant, et ma soif et ma faim,
Et je crains jusqu'à l'air qui passe dans mon sein.
Les voilà ces grandeurs que j'ai tant poursuivies;
Le voilà ce pouvoir, ce rang que tu m'envies:
Précipice funeste, et dont l'usurpateur
Va jamais sans effroi mesuré la hauteur.

Digitized by Google

DAMOCLÈS.

Gardez-vous toutefois de vouloir en descendre.

DENYS.

Quitter le trône avant qu'il soit réduit en cendre!
Ah! que tu connais mal un cœur ambitieux!
Je suis puissant du moins, si je suis odieux.
Le sort d'un vil esclave est au mien préférable;
Mais avant de poser ce fardeau qui m'accable,
Quelques fleuves de sang qu'il fallût voir couler,
Il n'est point de forfait qui me fît reculer.

DAMOCLÈS.

Jouissez donc, seigneur, d'un destin plus paisible.
Syracuse est domptée; et ce bras invincible
Lui servant de rempart contre ses ennemis,
Dans le sein de la paix tient les cœurs endormis

DENYS.

C'est du sein de la paix que naissent mes alarmes :
Je ne puis reposer qu'à l'ombre de mes armes.
Dans un calme trompeur, quand tout subit ma loi,
La haine alors s'éveille et gronde autour de moi.
Le bonheur des ingrats enhardit leur audace.
Vaincu l'on m'implorait, vainqueur on me menace.
Le murmure commence où finit le danger.
Mes ennemis sont ceux que je viens de venger;
Et par ce même orgueil qui naît de ma victoire,
Je me vois insulté jusqu'au sein de la gloire.

DAMOCLÈS.

N'avez-vous pas toujours dans de nouveaux combats
Le pouvoir d'affaiblir, d'accabler des ingrats?
Laissez, laissez la guerre occuper leur furie,
Et d'un sang ennemi purgez votre patrie.

DENYS.

Et comment l'épuiser? Dans le sein des parents
Les enfants ont sucé la haine des tyrans.
Cette haine en tous lieux me poursuit, m'environne

Digitized by Google

S'il fallait immoler tous ceux que je soupçonne,
Damoclès, dans mon sang je tremperais ma main.
Oui, mon fils m'est suspect. Il me croit inhumain;
Et dans le fond du cœur je sens trop qu'il m'accuse.
Comme un dieu bienfaisant chéri dans Syracuse,
Il regarde en pitié les pleurs des malheureux;
Souvent avec Dion il s'attendrit sur eux;
C'est par lui qu'en secret il se laisse conduire;
Et moins il me ressemble, et plus il peut me nuire.
Vois, comme en évitant de marcher sur mes pas,
Il cherche des vertus que son père n'ait pas.
Il se montre indulgent, débonnaire, accessible.
Il a su réunir, dans une ame sensible,
Tout ce qui d'un monarque adoucit la fierté,
Et d'un peuple insolent flatte la liberté.
Enfin, te le dirai-je? au milieu des alarmes
Sur ses premiers lauriers j'ai vu couler ses larmes.
Il est dans le péril ardent, plein de valeur;
Mais la victoire éteint cette aveugle chaleur:
A ses transports fougueux la clémence succède;
Il n'a plus d'ennemis du moment qu'on lui cède.
C'est ainsi qu'au vulgaire il sème des appâts;
C'est ainsi qu'il séduit le peuple et les soldats.
D'autant plus dangereux qu'il tient de la nature
Ce qui n'est bien souvent qu'une heureuse imposture.
On le connaît, on l'aime; il peut vouloir régner.

DAMOCLÈS.

Et de ces murs, seigneur, prêt à vous éloigner,
Vous allez en ses mains confier une armée!

DENYS.

Oui; mais n'as-tu pas vu comment je l'ai formée!
D'affranchis, d'étrangers qui me sont tous vendus.
Va, mes yeux sont ouverts, mes piéges sont tendus;
Et si mon fils, enflé d'une audace trop vaine....

Digitized by Google

Le voici. Laisse-nous. Voyons ce qui l'amène.

(*Damoclès s'éloigne.*)

SCÈNE III.

DENYS, DENYS LE JEUNE.

DENYS.

Approchez.

DENYS LE JEUNE, *à part.*

Je m'expose au chagrin d'un refus.
N'importe.

DENYS.

En m'abordant vous paraissez confus,
Prince!

DENYS LE JEUNE.

De vos projets spectateur immobile,
Je dois rougir, seigneur, de vous être inutile.
Déja l'Épire tremble à l'aspect des vaisseaux
Qui vont, pour l'attaquer, s'élancer sur les eaux.
Heureux qui tentera cette illustre conquête!

DENYS.

Ce laurier immortel aurait ceint votre tête;
Mais d'obstacles sans nombre un dessein traversé,
Mon fils, demande un chef dans la guerre exercé.
Les périls, les revers, l'abus de la victoire,
Tout alarme mon cœur soigneux de votre gloire.

DENYS LE JEUNE.

Vous m'avez vu, seigneur, servir sous vos drapeaux.

DENYS.

Oui, j'applaudis moi-même à vos premiers travaux;
Mais l'art de commander demande un long usage.
Votre valeur n'a pas reçu le frein de l'âge.

DENYS LE JEUNE.

Mille héros, fameux par des faits éclatants,
Ont commandé plutôt, et servi moins long-temps.

Digitized by Google

Vous-même, dont le nom sera mis dans l'histoire
A côté de ces noms consacrés par la gloire,
On vous vit, jeune encor, vous couvrir de lauriers;
Et l'ardente jeunesse est l'âge des guerriers.

DENYS.

Que j'aime à voir en vous une si noble audace,
Prince! Oui, dans cette guerre allez remplir ma place.
Heureux père! le ciel propice à mes vieux ans,
M'a fait, je le vois bien, le plus cher des présents.

(*Denys le jeune se retire.*)

SCÈNE IV.

DENYS, DAMOCLÈS.

DENYS.

L'imprudent! quel orgueil dans ses désirs éclate!
L'honneur de commander seul l'occupe et le flatte.
Ami, n'en doutons point, ce jeune audacieux
Jette sur ma couronne un œil ambitieux.
Écoute. Il va partir; tu seras à sa suite.
Gagne sa confiance, observe sa conduite.
La guerre peut couvrir mille piéges dressés;
Sur le moindre soupçon.... tu m'entends? C'est assez.

DAMOCLÈS.

Quels que soient vos desseins, vous n'aurez qu'à m'instruire;
Mais en les pénétrant Dion peut les détruire.
Fidèle au jeune prince, il ne le quitte pas.
Il veille sur ses jours, il éclaire nos pas.

DENYS.

Dion reste en Sicile, et c'est moi qu'il va suivre.
Il n'est que trop à craindre!

DAMOCLÈS.

Et vous le laissez vivre!

DENYS.

Je fais plus. Mais tu vois sur de faibles esprits

Digitized by Google

Quel est, par ses vertus, l'ascendant qu'il a pris.
Dion m'est odieux, mais il m'est nécessaire.
Souvent à mes desseins je l'ai trouvé contraire:
Mais la même équité qui le rend mon censeur,
M'en a fait, près du peuple, un zélé défenseur.
Fier d'une liberté que je laisse impunie,
Il blâme le tyran, et sert la tyrannie;
Et lorsque sa franchise a rempli son devoir,
Sur lui, quand il me plaît, je reprends mon pouvoir.
Comme sans artifice, il est sans défiance:
L'espoir de me changer soutient sa patience;
Et tant que j'en impose à sa crédulité,
Sa vertu me répond de sa fidélité.
Mais un lien plus sûr aujourd'hui me l'engage,
Damoclès; dans sa fille il me donne un ôtage,
En qui, s'il me trahit, je saurai le punir.
Le voici.

(*Damoclès se retire.*)

SCÈNE V.

DENYS, DION.

DENYS.

Qu'en ces lieux tu tardais à venir!
Par ta noble candeur chaque jour tu m'attaches.
Sans cesse environné de cœurs faux, d'ames lâches,
Qui, par de vains égards, dont je suis peu flatté,
A mes yeux avec soin fardent la vérité,
J'aime, dans tes discours, à la voir sans nuage.
La vertu seule aux rois peut tenir ce langage.

DION.

Ce langage, seigneur, n'honore pas autant
Le sujet qui le tient, que le roi qui l'entend.
C'est offenser un roi que de n'oser l'instruire.
L'art de plaire aux grands cœurs n'est point l'art de séduire;
Et quoique le mensonge ait souvent plus d'accès,

Digitized by Google

Je suis loin d'envier ses coupables succès!

DENYS.

Puis-je assez m'attacher un ami si fidèle!
Ta fille a-t-elle appris le choix que j'ai fait d'elle?

DION.

A cet excès d'honneur, dont j'étais confondu,
Dans mon étonnement je n'ai point répondu.
Mais, seigneur, sur la foi d'une sainte promesse,
J'ai du prince à ma fille avoué la tendresse;
Et l'espoir d'être unis, fondé sur notre aveu,
Dans leur ame a fait naître et nourri ce beau feu.
Même ils n'attendent plus que l'heure fortunée
Où doit briller pour eux le flambeau d'hyménée.

DENYS.

Je le sais. Mais ta fille, en épousant son roi,
Devient un nœud de paix entre mon peuple et moi.
L'amour de mes sujets, acquis à ta famille,
Sera transmis pour dot à l'époux de ta fille.
C'est par-là, cher Dion, que je veux les calmer.
Ils m'ont craint trop long-temps; je veux m'en faire aimer;
C'est le prix que j'attache à ce nœud politique;
Et tu sais que tout cède à la cause publique.
D'ailleurs, par d'autres soins mon fils est occupé.
Ah! si dans mon attente il ne m'a point trompé,
Dion, quel successeur je laisse à mon empire!
A peine a-t-il appris mes desseins sur l'Épire,
Que pour y commander il est venu s'offrir.
Il ne voit que la gloire, et brûle d'y courir.

DION.

A son âge! sans guide et sans expérience!

DENYS.

Je n'ai pu résister à son impatience.
Pour un fils vertueux que ne ferait-on pas?

DION.

Seigneur, j'espère au moins accompagner ses pas.

Digitized by Google

DENYS.

S'il partait avec toi, mon cœur serait tranquille;
Mais j'attends de ton zèle un secours plus utile.
Carthage contre moi soulève mes états :
Elle excite mon peuple aux plus noirs attentats;
Et les ports et les murs qu'elle occupe en Sicile,
Au coupable transfuge assurent un asyle.
Je veux tenter enfin, par de nouveaux efforts,
De chasser à jamais l'Africain de ces bords;
Et tandis que mon fils marchera vers l'Épire,
Il faut qu'à ce projet ta prudence conspire.

DION.

Syracuse un moment ne peut donc respirer!
Vous me l'aviez promis, et j'osais l'espérer,
Que d'une longue paix nous goûterions les charmes.
Nos périls sont finis, mais non pas vos alarmes.
Carthage, dites-vous, trouble votre repos!
Voulez-vous la confondre et braver ses complots;
Cultivez dans ces murs la paix et l'abondance :
Faites à vos sujets aimer leur dépendance;
Et quoi qu'osent tenter vos jaloux ennemis,
Si ce peuple est heureux, il vous sera soumis.

DENYS.

S'il est heureux! Dion; ne devrait-il pas l'être?
Mais dans son bienfaiteur il déteste son maître.

DION.

Il l'aimait dans Gélon. A lui plaire occupé,
Ce roi lui fit chérir un pouvoir usurpé.
Au milieu de son peuple il marchait sans alarmes :
Ses vertus, leur amour, étaient ses seules armes.
Il n'éloignait de lui que les lâches flatteurs.
Il écoutait le peuple, et non ses délateurs.
Jamais, à son réveil, sa garde redoublée
Ne décelait une ame inquiète et troublée;
Et comme autour de lui tout reposait en paix,

Digitized by Google

Lui-même il ne rêvait qu'aux biens qu'il avait faits,
Assuré que sa vie à son peuple était chère.
Et comment l'eût-il craint? il en était le père.
Mais il aimait son peuple; et vous le haïssez.
Vos craintes, vos soupçons....

DENYS.

Dion, c'en est assez.
Je veux bien oublier ce que je viens d'entendre.
Les députés du peuple en ce lieu vont se rendre :
Je dois leur déclarer ce que j'ai résolu.
Prenez soin qu'on souscrive à cet ordre absolu.

SCÈNE VI.

DION, *seul.*

Va, cruel, ta fureur vainement se déguise.
Parmi tes vils flatteurs cherche qui l'autorise.
Tigre altéré de sang, qui peut t'apprivoiser?
J'ai voulu te fléchir, je croyais t'appaiser,
J'ai plaint de tes esprits la sombre frénésie;
J'ai cru voir de remords ton ame enfin saisie;
Tu m'as trompé. Je vois où tendent tes projets.
Tu veux nager, barbare, au sang de tes sujets.
Non, pour les délivrer il n'est plus qu'une voie.

SCÈNE VII.

DENYS LE JEUNE, DION.

DENYS LE JEUNE.

Digne ami, partagez mon bonheur et ma joie.
Je commande en Épire : et mon père y consent.
Mais quel accueil! Dion m'écoute en gémissant!

DION.

Prince, daignez en croire un vieillard qui vous aime.

Digitized by Google

Le premier ennemi d'un héros, c'est lui même :
C'est d'abord sur son cœur qu'il faut savoir régner.
La gloire des combats n'est point à dédaigner;
Mais s'il n'est que le prix d'une injuste conquête,
Le laurier des vainqueurs se flétrit sur leur tête;
Et le droit de la force, aux yeux de l'équité,
N'est que le droit du crime et de l'impunité.

DENYS LE JEUNE.

Un pouvoir bienfaisant a le droit de s'étendre.

DION.

Oui, c'est là ce qu'aux rois les flatteurs font entendre;
C'est ce qu'à vos pareils prennent soin d'enseigner
Ceux dont l'ambition ne sait rien épargner,
Et qui se voyant seuls dans la cause commune,
Veulent sur des débris élever leur fortune.
Mais sachez que l'ardeur d'agrandir son pouvoir
Accorde rarement la gloire et le devoir;
Que tel est à l'étroit dans de vastes frontières,
Qui laisse à l'abandon des provinces entières;
Que d'un ambitieux l'inquiète valeur
Ne fait le plus souvent qu'étendre le malheur,
Et sans cesse ajouter, courant de crime en crime,
De nouveaux opprimés aux sujets qu'il opprime.

DENYS LE JEUNE.

Est-ce ainsi que mon père aspire à conquérir?

DION.

Je parle de vous, prince; et je veux vous guérir
De cette folle ardeur qui déja se déclare.
Gardez-vous de l'orgueil, avant qu'il vous égare,
Et cherchez des vertus dont vous aurez besoin.
Vous régnerez un jour, et ce jour n'est pas loin.
Peut-être....

DENYS LE JEUNE.

Laissons là les droits de ma naissance,

Digitized by Google

Dion : je ne sais point porter mon espérance
Sur un temps que les dieux daigneront éloigner.
Le Ciel peut-être ailleurs me destine à régner,
Peut-être la fortune en Épire m'appelle;
J'y vole.

DION.

Pardonnez à l'excès de mon zèle;
Mais, qui part avec vous?

DENYS LE JEUNE.

Damoclès, m'a-t-on dit.

DION.

Qu'entends-je? Damoclès!

DENYS LE JEUNE.

Je vous vois interdit.

DION, *à part.*

Damoclès! l'artisan et l'organe du crime!
(*à part.*)
Tyran! il te manquait encore une victime.

DENYS LE JEUNE.

Rassurez-vous, Dion. De méchants entouré,
Leur poison dans mon cœur n'a jamais pénétré.
Je prétends, si les dieux m'accordent la victoire,
Que le vaincu lui-même applaudisse à ma gloire.
Je différe un hymen qui doit combler mes vœux;
Mais je n'ai point encor mérité d'être heureux.
C'est d'un noble laurier la tête couronnée,
Qu'on doit me voir paraître aux autels d'hyménée.

DION.

Hélas!

DENYS LE JEUNE.

Vous soupirez!

DION.

Un rigoureux devoir
A ma fille, à jamais défend de vous revoir.

Digitized by Google

DENYS LE JEUNE.

Dion, que dites-vous? et quelle est ma surprise!
Arétie à mes vœux n'est-elle point promise?

DION.

Vous avez un rival.

DENYS LE JEUNE.

Elle peut me trahir!

DION.

Comme elle à cette loi vous devez obéir;
Et devant ce rival vos cœurs doivent se taire.

DENYS LE JEUNE.

Quel est-il donc, ami, ce rival?

DION.

Votre père.

DENYS LE JEUNE.

Mon père! Eh quoi! lui-même, après m'avoir flatté.
Après que dans sa cour mes feux ont éclaté!...
Cet amour dans mon cœur si pur, si légitime,
N'est donc plus que l'excès de l'opprobre et du crime!
Sage Dion! voici le jour de l'amitié;
D'un homme au désespoir prenez quelque pitié.
Je ne demande point qu'à vos serments fidèle,
Aux volontés du roi vous deveniez rebelle;
Mais contre les transports dont je suis combattu,
Prêtez-moi, s'il se peut, toute votre vertu:
J'en ai besoin. L'effort du tourment que j'endure
Va briser dans mon sein les nœuds de la nature.
Éperdu, je succombe à cet arrêt fatal.
Dans mon rival enfin je ne vois qu'un rival.
Je crains d'en concevoir une haine implacable;
Je crains de ressembler à celui qui m'accable.
Malheureux! qu'ai-je dit? Il est mon père. O dieux!
Et l'auteur de mes jours me devient odieux!
Mon cœur est effrayé des monstres qu'il enfante;
Et la haine et l'amour, tout en moi m'épouvante.

Digitized by Google

Allons dans les combats porter mon désespoir;
Et mourons-y du moins fidèle à mon devoir.

SCÈNE VIII.

DION, *seul.*

Ah! la mort ne serait que trop prompte à le suivre.
Sauvons-le des transports où son ame se livre;
Sauvons-le des complots d'un tyran odieux.
Vous, qui sur la vertu veillez du haut des cieux,
Dieux vengeurs, n'est-il point de foudres réservées
A ceux dont les fureurs à leur comble arrivées
Dans leurs propres enfants détruisant vos bienfaits,
Étouffent les remords sous le poids des forfaits.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENYS, DION, THÉODORE, PHILISTE, AMIDAS

DENYS.

Citoyens, si dans l'âge où la force nous quitte,
Dans l'âge où la nature au repos nous invite,
Je terminais ma course au gré de mon penchant,
Ma vie aurait du moins un paisible couchant.
Depuis que ma patrie agitée, éperdue,
Se jeta dans les bras qui l'avaient défendue,
Et me sacrifiant sa triste liberté,
A l'ombre de mes lois chercha sa sûreté;
L'envie a, contre moi, dans le sein de ma ville,
Nourri long-temps les feux de la guerre civile.
Je dus les étouffer; et la nécessité
Fit parler vos périls et taire ma bonté.
L'on put douter alors qu'un monarque sévère
Sous les traits d'un vengeur portât le cœur d'un père.
A la fin, grâce aux dieux, les esprits détrompés
Ont banni la frayeur qui les avait frappés;
Et tranquille à-présent, mon heureuse vieillesse
N'aurait plus qu'à languir au sein de la mollesse.
Mais ce n'est pas pour moi que l'on m'a couronné;
Et de mille périls un peuple environné
Ne permet point encor que son roi se repose.
C'est donc à le servir que mon bras se dispose.

Digitized by Google

La Sicile est en paix; mais ses ports sont ouverts
A ces brigands d'Afrique, à ces tyrans des mers,
Qui possèdent Ancyre, et Palerme, et Ségeste,
Et qui, sans moi, de l'île, envahissaient le reste.
Amis, c'est trop long-temps nous en voir menacés.
Je ne veux point mourir sans les avoir chassés;
Et de tous nos voisins embrassant la défense,
Je les mets sous ma garde à l'abri de l'offense.
Une fois réunis.... vous voyez sur ces bords,
Des flots impétueux expirer les efforts;
C'est ainsi que l'Etna verra sur ce rivage
Se briser désormais les forces de Carthage.
Et par qui, dans nos champs, ne sont pas détestés
Ces cruels oppresseurs qui les ont dévastés?
Quels peuples n'ont pas vu leurs murs livrés aux flammes,
Leurs enfants étouffés dans les bras de leurs femmes,
Leurs vieillards sous le fer baissant un front ridé,
Leur lit souillé d'opprobre ou de sang inondé?
Amis, n'en doutez pas, voilà sous quelle image
Aux yeux de nos voisins se présente Carthage;
Et le chef qui du joug saura les affranchir,
Les verra sous ses lois trop heureux de fléchir.
Syracuse dès-lors, à l'abri des tempêtes,
Pourra jouir en paix du fruit de ses conquêtes;
Et ses heureux états n'auront de toutes parts
Que ces bords pour limite et les mers pour remparts
Vous voyez, mes amis, où tend mon entreprise:
La gloire, l'intérêt, l'équité l'autorise.
Préparez-y ce peuple; et sur-tout dites-lui
Que c'est à son repos que je veille aujourd'hui.
C'est en lui dévouant le reste de ma vie,
Que je veux le punir de l'avoir poursuivie.
C'est ainsi que Denys aspire à se venger.
Vous m'avez vu souvent au milieu du danger;
Vous m'y verrez le même, et tout ce que j'ordonne,

Digitized by Google

C'est qu'on ose imiter l'exemple que je donne

THÉODORE.

Vous annoncez la guerre à ces bords alarmés,
Seigneur; et pour l'Épire on dit que vous armez!

DENYS.

L'Épire est engagée à prendre ma défense.
Je demande raison d'un délai qui m'offense;
Et pour exterminer nos communs ennemis,
Je réclame un secours depuis long-temps promis,
Les armes, les vaisseaux, les trésors de l'Épire.

PHILISTE.

Hélas! à peine encor votre peuple respire.
Il espérait qu'enfin....

DENYS.

Qu'osait-il espérer?
Un repos qu'aux mortels rien ne peut assurer?
Et quel peuple en jouit? Rome, dès sa naissance.
A-t-elle sans fatigue étendu sa puissance?
Et depuis trois cents ans ce peuple de héros
A-t-il pu respirer dans le sein du repos?
La Grèce a-t-elle été plus calme et plus oisive?
Dès long-temps, sous le Perse, elle eût gémi captive;
Si dans les voluptés son courage amolli,
Avait mis sa défense et sa gloire en oubli.
De la corruption ses troubles l'ont sauvée;
Sur ses propres débris elle s'est élevée;
Et ses peuples rivaux, l'un par l'autre aguerris,
Sont autant de lions que son sang a nourris.
Et nous, dont ce fléau menace les rivages,
Nous, chez qui Rome un jour peut porter ses ravages.
Nous, que vingt fois Carthage a tenté d'asservir,
Dans un lâche repos nous parlons de languir!
Au milieu des vautours, faible et timide proie,
La Sicile attendra que leur vol se déploie!
Et quel temps plus heureux pour fixer nos destins?

Digitized by Google

Le Gaulois marche à Rome et venge les Latins ;
Par la contagion mortellement frappée
De son propre malheur Carthage est occupée ;
Thèbe et Lacédémone, au milieu des hasards,
De la Grèce alarmée attachent les regards.
Saisissons ce moment d'engager la Sicile
A ne former qu'un peuple et puissant et docile.
Vers ce peuple heureux, avec quelque fierté,
Guerra, sous ses drapeaux, dormir en liberté ;
Dieu toujours redoutable au seul bruit de ses armes,
Tout prêt à les reprendre aux premières alarmes,
Et semblable à l'Etna, dont la sourde fureur,
Même dans son silence, imprime la terreur.
Jusque-là gardons-nous d'une paix corruptrice.
Animons le courage avant qu'il se flétrisse.
Malheur à qui s'endort au milieu du danger !
Et tant que nous menace un pouvoir étranger,
Si la guerre est un mal, c'est un mal nécessaire.
Consultez cependant ce cœur droit et sincère.
(*il montre Dion.*)
Vertueux citoyen, quoique sujet soumis,
Il sait servir son roi, sans trahir ses amis.

SCÈNE II.

DION, THÉODORE, PHILISTE, AMIDAS.

DION.

Vous voilà seuls. Amis, expliquez-vous sans feinte.
Dion vous est connu ; bannissez toute crainte.
Aux conseils du tyran ces lieux sont destinés,
Un mur impénétrable ils sont environnés.
Que devons-nous penser du projet qu'il médite ?

PHILISTE.

Ah ! c'est là ce tyran dont le nom seul irrite !

Digitized by Google

Ce farouche oppresseur dont l'orgueil indompté
Voulait tout voir fléchir devant sa volonté!
Combien sa renommée ou lui-même en impose!

THÉODORE.

C'est la douceur du tigre au moment qu'il repose.
Moins crédule que vous, je sais m'en défier;
Et je l'ai trop connu pour le justifier.
Mais, Dion, que résoudre? et comment le distraire
D'un projet tant de fois à nos vœux si contraire?

DION, *à Philiste.*

Denys vous a séduit; et j'en suis peu surpris.
Il sait, quand il lui plaît, captiver les esprits;
Et du talent de feindre une profonde étude
S'est en lui, dès long-temps, changée en habitude.
C'est tout l'art d'un tyran. Fureur, impiété,
Chez lui tout est couvert d'un voile d'équité.
A la justice au moins il sait rendre l'hommage
De n'oser la trahir sans parler son langage;
Et ce voile gênant, dont il est revêtu,
En déguisant le crime, honore la vertu.
Mais à tromper mes yeux vainement il s'applique :
J'ai dans tous ses replis sondé sa politique.
Il parle d'écarter je ne sais quel malheur,
Tandis que de son peuple il moissonne la fleur,
Arrache les époux à leurs jeunes compagnes,
Couvre d'un deuil affreux nos cités, nos campagnes,
Laisse le soc oisif au milieu des guérets,
Et dévaste les champs favoris de Cérès.
Quelle guerre, pour nous, quel fléau plus funeste?
Mais il veut de ce peuple anéantir le reste,
Attirer dans le piége, envoyer au trépas,
Tout ce qui l'importune, ou qui ne le sert pas,
Étouffer la vertu jusque dans ses racines,
Et de morts entouré, régner sur des ruines.
Voilà son plan. Denys ne croit point vous gagner;

Digitized by Google

Mais sur d'autres sujets il aspire à régner.
Dans ces murs avec soin dès long-temps il assemble
Un amas de brigands, peuple qui lui ressemble.
Sur son trône sanglant, toujours mal affermi,
S'il reste un homme juste, il craint un ennemi;
Et des plus courageux, trop ardents à le suivre,
Au milieu des combats leur valeur le délivre.
Ainsi vous faites place à de vils affranchis,
Qu'au prix de votre sang vous aurez enrichis.

THÉODORE.

Le perfide! et comment échapper à sa rage?

DION.

Vos malheurs auraient-ils glacé votre courage?

PHILISTE.

Hélas! vous le savez, il a trop éclaté.
Déja plus d'une fois ce peuple révolté,
Succombant sous le faix d'une entreprise vaine,
N'a fait qu'appesantir et resserrer sa chaîne;
Voyez nos oppresseurs dans ces murs enfermés,
Altérés de rapine et de meurtre affamés,
Voyez ce boulevard élevé par la crainte,
Du palais d'un tyran digne et terrible enceinte.

DION.

J'ai prévu vos frayeurs ainsi que vos dangers;
Mais le temps change tout. Parmi ces étrangers,
Il est des mécontents qui de la servitude
Semblent porter le poids avec inquiétude:
L'intérêt les enchaîne encor moins que la peur;
Et ce trouble est caché sous un calme trompeur.
Saisissons le moment, non pas de les corrompre,
Mais de briser pour eux des fers qu'ils n'osent rompre.
Amis, point d'artifice. En délivrant l'État,
Loin de nous les noirceurs d'un timide attentat:
Combattons en guerriers, et que la tyrannie
N'ait rien à reprocher à qui l'aura bannie;

Digitized by Google

Ou, si nous succombons, qu'un glorieux trépas
Invite nos neveux à marcher sur nos pas.

AMIDAS.

O généreux Dion! que ta vertu me touche!
La patrie et l'honneur nous parlent par ta bouche!
Je t'admire, et mon cœur s'enflamme à tes discours.
De nos calamités rompons enfin le cours.
Il est temps que des dieux la tardive justice
Sur ce grand criminel enfin s'appesantisse.
Leurs temples, leurs autels, par ses mains dépouillés,
De rapine et de sang ses ministres souillés,
Tant de biens envahis par ses vils satellites,
Sur de vagues soupçons tant de têtes proscrites,
Tout demande sa mort. Mais toi, Dion, mais toi,
Son fils aime ta fille; il a, dit-on, sa foi.

DION.

N'y pensons plus. Le prince, à son devoir fidèle,
N'épousera jamais la fille d'un rebelle;
Mais il en est plus digne et de vous et de moi.
Un fils dénaturé serait un mauvais roi.

THÉODORE.

Il est né vertueux puisque ta fille l'aime.
Qu'il l'épouse; et sa dot sera le diadème.
Le père est un tyran; il faut l'exterminer.
Le fils est un grand homme; il faut le couronner.

SCÈNE III.

DION, *seul.*

Ma fille aura besoin de toute sa constance;
Allons l'y préparer. Je la vois qui s'avance.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

DION, ARÉTIE.

DION.

Ma fille, dans vos yeux quel trouble est répandu?
Je vois couler vos pleurs.

ARÉTIE.

Hélas! qu'ai-je entendu!
De l'état de mon cœur, instruit comme moi-même,
Pour un prince accompli, que vous aimez, qui m'aime,
Je vous ai vu, mon père, approuver mes soupirs.

DION.

Tous mes vœux se bornaient à combler vos désirs.

ARÉTIE.

Je viens de le trouver plein de trouble et d'alarmes,
La pâleur sur le front, les yeux noyés de larmes,
Il court dans ce palais, égaré, furieux.
Il me voit, il soupire, et détourne les yeux.
Je frémis des malheurs que cet accueil m'annonce;
J'en demande la cause; et voici sa réponse:
« Étouffons, m'a-t-il dit, des soupirs superflus.
« J'en mourrai; mais adieu. Je ne vous verrai plus. »
Il me fuit, sans pouvoir en dire davantage.
Seigneur, expliquez-moi ce funeste langage.

DION.

Ma fille, il est trop vrai: de son bonheur jaloux,
Le tyran vous sépare, et devient votre époux.

ARÉTIE.

Il devient mon époux! lui! quelle loi barbare!
Moi! me donner à lui!... Mais, seigneur, je m'égare.
C'est à moi d'obéir, à vous de commander.

DION.

Non, ma fille, à vous seule il doit vous demander.
Disposez de vous-même, et parlez.

Digitized by Google

ARÉTIE.

Daignez croire
Que mon amour pour vous, mon pays et ma gloire,
Sont les seuls intérêts que je consulterai.
Denys est à mes yeux un mortel abhorré.
Son fils a des vertus; vous savez que je l'aime.
Mais malgré cette horreur et cet amour extrême,
Si je puis, sur le trône assise auprès de lui,
Servir à l'innocence et d'asyle et d'appui,
Du tyran par mes pleurs appaiser la furie,
Enfin, si mon malheur importe à ma patrie,
Je n'écoute plus rien : qu'on me mène aux autels.
Mais unie à son sort par des nœuds immortels,
Si je dois partager une grandeur funeste,
Accepter pour époux un tyran qu'on déteste,
Voir à mes pieds un peuple accablé, gémissant,
Et détourner sans cesse un œil compatissant,
Je préfère la mort aux nœuds de l'hyménée.
Quel supplice, grands dieux! que d'être condamnée
A souffrir dans ses bras, par un devoir affreux,
Un époux toujours teint du sang des malheureux!
De ce lit nuptial l'approche m'épouvante
Plus que la tombe même où j'entrerais vivante;
Et, si j'en crois mon cœur, moins l'eût épouvanté
L'airain par Phalaris sur ces bords inventé.
Je sais, en refusant l'hymen qu'on me propose,
A quel revers, seigneur, ce mépris nous expose;
Mais l'éclat des grandeurs ne peut vous éblouir :
On sait y renoncer, lorsqu'on sait en jouir.
Si l'on vous vit monter dans le rang où vous êtes,
Ce fut pour voir de près se former les tempêtes,
En détourner les coups loin d'un peuple alarmé,
Et soulever le joug dont il est opprimé.
Mais, puisque le perfide a trompé votre zèle,
Qui peut vous retenir dans sa cour infidèle?

Digitized by Google

Allons de nos amis partager le malheur.
Notre exil serait-il plus cruel que le leur?
Pourriez-vous être heureux tandis qu'on les opprime?
Vous me l'avez appris : sous le règne du crime,
La place de l'honneur est dans l'obscurité.

DION.

Tu n'as jamais connu la dure adversité.

ARÉTIE.

Je sais souffrir, mon père; et que loin de cette île
Vous soyez en repos, votre fille est tranquille.

DION.

Tu vas donc renoncer à l'espoir le plus doux!

ARÉTIE.

J'oublierai tout le reste, et je vivrai pour vous.

DION.

Ah! le Ciel te devait un destin plus prospère.

ARÉTIE.

Le Ciel en fait assez quand il donne un tel père.

DION.

Quel héritage, hélas! que la fuite, l'exil,
Le malheur!

ARÉTIE.

Le malheur! près de vous en est-il?
En est-il dont mon cœur avec vous ne s'honore?

DION.

Ah! ce cœur m'est connu.

ARÉTIE.

Non, pas assez encore.
Puisque vous l'avez plaint, vous en avez douté.

DION, *à part.*

Dans mes vœux les plus chers les dieux m'ont écouté.
Je révère mon sang dans une ame si belle,
Et plein d'un doux transport je me contemple en elle.
(*à Arétie.*)
Oui, de votre vertu votre père est content,

Digitized by Google

Ma fille. Mais, hélas! un refus insultant
Va porter le tyran à quelque violence.
Et si des bras d'un père une aveugle insolence
Osait vous arracher?

ARÉTIE.

Pourquoi vous alarmer?
Il ne peut rien sur moi, si vous daignez m'aimer.

DION.

Et que peut cet amour contre la tyrannie?

ARÉTIE.

Des fureurs d'Appius il sauva Virginie.

DION, *avec transport.*

Ma fille! embrasse-moi. Ta noble fermeté
Dans cette épreuve enfin n'a que trop éclaté.
Le tyran, il est vrai, par les nœuds d'hyménée,
A son trône aujourd'hui veut te voir enchaînée;
Mais, ne crains rien. Suis-moi. Tu sauras des secrets
Qui vont de ses fureurs arrêter les progrès.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENYS, ARÉTIE.

DENYS.

Sur mes desseins, madame, on vous a prévenue.
A mon illustre ami la cause en est connue.
Le soutien de mon sceptre y doit être lié
Par des nœuds plus étroits que ceux de l'amitié;
Mais ce que je lui dois, mon amour vous le donne.
Vos attraits, vos vertus, dignes d'une couronne,
Ont mérité pour vous ce que je fais pour lui.
Soyez l'honneur du trône; il en sera l'appui.
Vous vous taisez, madame, et semblez consternée!

ARÉTIE.

Seigneur, l'éclat pompeux d'un si grand hyménée,
D'une ame ambitieuse exciterait les vœux.
Pour moi, si de l'hymen je dois former les nœuds,
Ce n'est qu'à la vertu que je rendrai les armes;
Et, fuyant des grandeurs les pénibles alarmes,
Un cœur juste est le trône où j'aspire à régner.

DENYS.

Je ne m'attendais pas à me voir dédaigner.
Mais dans cette fierté, qu'un autre eût abaissée,
J'excuse les chagrins d'une amante offensée;
Et, quoiqu'en ma faveur le devoir ait parlé,
L'amour sans quelque effort ne peut être immolé.

Digitized by Google

ARÉTIE.

Cet amour, s'il est vrai que son pouvoir m'attire,
Jamais de mon devoir n'a balancé l'empire,
Et soumis en esclave aux lois de la vertu,
S'il était condamné, n'aurait point combattu.
Donnez à mes refus une plus digne cause.

DENYS.

Et quel autre intérêt à mes désirs s'oppose?

ARÉTIE.

Ma gloire.

DENYS.

Oubliez-vous que vous parlez à moi?
Vous, fille d'un sujet qui doit tout à son roi,
Vous dédaignez la main par qui de la poussière
Jusqu'au pied de mon trône est monté votre père!
Quel fantôme de gloire a frappé vos esprits?
Et d'où vous vient pour moi ce superbe mépris?

ARÉTIE.

On ne méprise point ce qu'on a tant à craindre.

DENYS.

A ne pas m'irriter daignez donc vous contraindre.
Le trône vous attend.

ARÉTIE.

Il n'est pas fait pour moi.

DENYS.

Et si de l'accepter on vous fait une loi?

ARÉTIE.

Qui l'oserait?

DENYS.

Un père.

ARÉTIE.

Il daignera lui-même
Tempérer la rigueur de son pouvoir suprême.
Il hait la tyrannie, et la sert à regret.

Digitized by Google

DENYS.

Vous l'a-t-il confié?

ARÉTIE.

Ce n'est pas un secret :
Il vous l'a dit cent fois.

DENYS.

D'un ami si fidèle
Je veux placer la fille en un rang digne d'elle;
Je le veux, je le dois.

ARÉTIE.

Et quel rang, justes dieux!
Où, pour être obéi, l'on se rend odieux!
Moi, fille de Dion, j'oserais y paraître!

DENYS.

Si mon fils l'occupait, vous l'oseriez peut-être.

ARÉTIE.

Je le pourrais sans honte.

DENYS.

Avez-vous donc pensé
Qu'impunément ainsi je serais offensé?

ARÉTIE.

Je vois que ma franchise étonne votre oreille.
Au fond de votre cœur le remords se réveille;
Mais la voix des flatteurs l'avait trop endormi;
Et je veux une fois vous tenir lieu d'ami.
Vous régnez; on vous craint : muet dans ses alarmes
Votre peuple est forcé de dévorer ses larmes;
Et dans ces murs sanglants, pleins de votre pouvoir,
Le doigt de la vengeance a tracé son devoir.
Mais vous qui l'enchaînez dans ce dur esclavage,
Au faîte des grandeurs quel est votre partage?
Puissant, mais malheureux, de remords combattu,
Car on n'étouffe point la voix de la vertu),
Entouré d'ennemis payés pour vous séduire,
Attentifs à vous plaire, et prêts à vous détruire,

Digitized by Google

Vous tenez, en tremblant, un sceptre détesté,
D'autant plus dangereux, qu'il vous a plus coûté.
C'est au père du peuple à porter la couronne.
Un trône est glorieux quand l'amour l'environne;
Mais c'est un précipice, un théâtre d'horreur,
Quand il a pour appui la force et la terreur.

DENYS.

Je me suis tu, madame, et j'ai voulu connaître
Les traits dont un vil peuple ose noircir son maître.
Ainsi donc, sur la foi de ce peuple effréné,
Par vous-même, à mes yeux, mon règne est condamné.

ARÉTIE.

Il suffit qu'à l'État ce règne soit funeste.
Les maux qu'on a soufferts, les fureurs qu'on déteste,
Et tout ce qu'on impute à votre cruauté,
Peut n'être que l'effet de la nécessité :
Des rois usurpateurs on connaît les maximes;
Et souvent leurs vertus ressemblent à nos crimes;
Mais sans être coupable on peut être odieux.
Tout ce qui nuit au peuple est un crime à ses yeux.
Ce silence cruel qu'à ses cris on impose,
Est un nouveau témoin qui contre vous dépose.
Au sang de vos sujets vous vous êtes baigné :
L'univers s'en souvient, il s'en est indigné;
Et ma patrie enfin, de sa gloire jalouse,
Aurait trop à rougir si j'étais votre épouse.

DENYS.

Je sais à qui je dois imputer vos mépris.
Vous ne voulez devoir qu'à l'amour de mon fils
Un sceptre qu'en ses mains mon trépas doit remettre,
Et qu'en secret sans doute il ose vous promettre.

ARÉTIE.

Pour guérir vos soupçons et le justifier,
Un mot suffit. Je vais vous le sacrifier.
Vous m'aimez, dites-vous?

Digitized by Google

DENYS.

En doutez-vous, madame?

ARÉTIE.

Osez me le prouver, et je suis votre femme.

DENYS.

Qu'exigez-vous de moi?

ARÉTIE.

D'être enfin vertueux,
D'écouter vos remords, ces organes des dieux,
De savoir préférer la gloire au diadême,
Le repos au danger, et ce peuple à vous-même;
D'expier vos fureurs, de les désavouer,
Et de forcer enfin la terre à vous louer.

DENYS.

Je vous entends. Il faut déposer la couronne.
Ce n'est donc qu'à ce prix que votre main se donne?
Avouez-le, madame, un si hardi détour
Est un refus adroit, inspiré par l'amour;
Et vous n'espériez pas de pouvoir me résoudre
A quitter ce haut rang où j'ai bravé la foudre?
Eh bien! connaissez mieux tous vos droits sur mon cœur.
Épris de vos vertus plus que de ma grandeur,
J'y renonce; et ce rang, qui faisait mon supplice,
Est pour moi, je l'avoue, un faible sacrifice.
Un fantôme imposant m'a long-temps ébloui;
A la voix de l'amour il s'est évanoui.
Mais mon fils voudra-t-il ceindre le diadême?
Il va venir, madame; offrez-le-lui vous-même.
(*à part.*)
S'il l'accepte, il est mort.

Digitized by Google

SCÈNE II.

ARÉTIE, *seule.*

Il veut quitter ce rang,
Par le crime élevé, cimenté par le sang!
A la voix des remords il a paru sensible!
L'amour a-t-il dompté cet orgueil inflexible?
Pour l'ame des tyrans l'amour a-t-il des traits?
Vous, que je méprisais, périssables attraits,
Auriez-vous de ce tigre adouci la furie?
Pourriez-vous me servir à sauver ma patrie?
Ainsi donc la beauté, ce funeste ornement,
Écueil de nos vertus, en devient l'instrument!
Cependant à son sort il faut que je me lie.
Toi, qui me fus si cher, il faut que je t'oublie.
Va, que le bien public soit l'un de mes bienfaits.
Avec toi fais régner la justice et la paix.
Tu feras des heureux, tu le seras peut-être;
Je ne m'en plaindrai point; mais, hélas! puis-je l'être!
Quoi! fille de Dion, tu vas penser à toi!
A de plus grands périls réserve ton effroi.
Vois tes concitoyens au bord du précipice,
Marchant à la révolte, ou peut-être au supplice
Ton père est à leur tête, et tu n'as qu'un instant.
Si le sort les trahit, l'échafaud les attend.
Et qu'importe, après tout, à qui je sois unie,
Si j'étouffe en ses bras l'affreuse tyrannie,
Si je suis la rançon de mes concitoyens?
Brisons, brisons leurs fers; la mort rompra les miens.

Digitized by Google

SCÈNE III.

DENYS LE JEUNE, ARÉTIE.

ARÉTIE.

Que vois-je ?

DENYS LE JEUNE, *à part.*

Le cruel ! auprès d'elle il m'envoie !
Pour aigrir mes douleurs il veut que je la voie.

ARÉTIE.

Quel moment !

DENYS LE JEUNE.

Quel destin ! quel affreux désespoir !
Je vous perds. Cependant on me force à vous voir,
Madame. Votre bouche est-elle condamnée
A m'annoncer l'arrêt d'un fatal hyménée ?
Mon père à la contrainte ose-t-il recourir ?
Ou bien consentez-vous ?...

ARÉTIE.

Je consens à mourir.

DENYS LE JEUNE.

Quoi !

ARÉTIE.

Je l'épouse.

DENYS LE JEUNE.

O ciel !

ARÉTIE.

Écoutez-moi.

DENYS LE JEUNE.

Barbare !
Laissez-moi.

ARÉTIE.

Quel transport de son ame s'empare !

DENYS LE JEUNE.

Voilà donc vos serments ?

Digitized by Google

ARÉTIE.

Oui, je les ai trahis.

DENYS LE JEUNE.

Perfide!

ARÉTIE.

Peut-on l'être en sauvant son pays?

DENYS LE JEUNE.

En sauvant son pays!

ARÉTIE.

Oui, c'est à ma patrie,
A ce dieu des grands cœurs que je vous sacrifie.
Son sort est en nos mains. Je commence; achevez.
Ce n'est point pour m'aimer, prince, que vous vivez.
Vous vous devez au monde, à ce peuple, à la gloire.
J'ai partagé vos feux; partagez ma victoire.
Libre, allez vous offrir aux yeux de l'univers.
Le trône vous attend. Allez briser nos fers.

DENYS LE JEUNE.

Le trône m'attend! moi!

ARÉTIE.

Par un effort suprême,
Denys, en m'épousant, y renonce lui-même.
Je me donne à ce prix, et je viens vous offrir
Un sceptre qu'en ses mains on ne peut plus souffrir.

DENYS LE JEUNE.

Que me proposez-vous? qui? moi! que je prétende
Au trône de mon père!

ARÉTIE.

Il faut qu'il en descende;
C'est à vous d'y monter.

DENYS LE JEUNE.

C'est à moi d'obéir.
Du rang qui vous est dû, madame, allez jouir.
De nos feux mutuels perdez-y la mémoire,
Et laissez-moi mourir avec toute ma gloire.

Digitized by Google

ARÉTIE.

Cessez de m'opposer un devoir prétendu.
S'il règne encore un jour, votre père est perdu.

DENYS LE JEUNE.

Qu'entends-je? quel complot! quelle aveugle furie!

ARÉTIE.

Ne nommez point ainsi l'amour de la patrie.
Je ne vous dirai point quelles calamités
Animent contre lui ses sujets révoltés.
Vous devez détourner les yeux de leur misère.
Il est affreux d'apprendre à détester un père;
Mais voyez le péril dont il est menacé.
Sur son trône aujourd'hui si vous n'êtes placé,
D'un peuple furieux il éprouve la rage;
Et son fils peut lui seul conjurer cet orage.

DENYS LE JEUNE.

Je mourrai son sujet en défendant ses jours.
De ces complots encore il peut rompre le cours.
Je vais lui découvrir le danger qui s'apprête,
M'armer pour le défendre, et pour punir....

ARÉTIE.

Arrête!

DENYS LE JEUNE.

Je n'écoute plus rien : mon père est en danger.

ARÉTIE.

Cher prince, où courez-vous?

DENYS LE JEUNE.

Me perdre, ou le venger.

ARÉTIE.

Eh bien! cruel, eh bien! ordonne mon supplice.

DENYS LE JEUNE.

Quoi! de ces factieux!...

ARÉTIE.

Oui, tu vois leur complice.

Digitized by Google

DENYS LE JEUNE.

Vous?

ARÉTIE.

Moi. Ce n'est pas tout : ce vertueux ami,
Qui des malheurs du peuple en secret a gémi,
Ce Dion, dont les soins ont formé ta jeunesse,
Et qui pour toi d'un père a toute la tendresse,
Dion, de la révolte est le chef et l'auteur.
Va, tu sais mon secret; sois son accusateur.

DENYS LE JEUNE.

Chaque mot me confond; et mon ame égarée
Est, par d'affreux éclairs, sur l'abyme éclairée.
Seul ami de ton roi, Dion, tu le trahis!

ARÉTIE.

Il s'expose pour vous, pour moi, pour son pays;
Trop long-temps sourd aux cris d'un peuple qui l'implore,
Il s'y rend à la fin.

DENYS LE JEUNE.

Il en est temps encore;
Qu'il rentre en son devoir.

ARÉTIE.

Non, il n'en est plus temps.

DENYS LE JEUNE

Vous me désespérez. Adieu, madame.

ARÉTIE.

Attends,
Cruel; tourne les yeux sur une infortunée,
A t'aimer, à te perdre, à mourir condamnée.
Vois tes plus chers amis dévoués au trépas;
Vois ta triste patrie : elle te tend les bras.
N'a-t-elle pas ses droits ainsi que la nature?
C'est à toi d'adoucir les peines qu'elle endure;
C'est à toi d'essuyer les pleurs qu'elle a versés.
Combien de vœux au Ciel pour toi sont adressés!
« S'il règne, disent-ils, si le Ciel moins sévère

Digitized by Google

« Le fait monter un jour au trône de son père;
« Que nous serons heureux sous de si justes lois!
« Il sera notre père et l'exemple des rois. »
Peux-tu ne pas sentir le prix d'une couronne
Que l'amour, que la paix, que la gloire environne;
Et combien il est doux, pour un cœur généreux,
De n'avoir qu'à parler pour faire des heureux?
Cher prince, au nom des dieux, de ma tendresse extrême,
De Dion, de ce peuple, et de ton père même,
Préviens, en acceptant un héritage offert,
Une rebellion qui l'accable ou nous perd.

SCÈNE IV.

DENYS, DENYS LE JEUNE, ARÉTIE, GARDES.

DENYS.

Prince, je viens savoir quelle est votre réponse.
Il est temps qu'aux grandeurs votre père renonce :
Heureux qu'en vous le Ciel ait voulu lui donner
Un fils, par ses vertus, digne de gouverner!

DENYS LE JEUNE.

Du destin des mortels il est beau d'être arbitre,
Quand on a les vertus que demande ce titre,
Et qu'on peut s'assurer, n'ayant plus qu'à vouloir,
De remplir dignement un immense devoir;
Mais ces vertus, seigneur, les a-t-on à mon âge?
Des dieux, maîtres des rois, si, pour être l'image,
Il ne fallait qu'un cœur exempt d'ambition,
Ennemi de l'injure et de l'oppression,
Et, pour le bien public, détaché de lui-même,
Je pourrais sans rougir porter le diadême.
Mais quand je considère où s'étend le devoir
De ceux à qui le Ciel a remis son pouvoir;
Quand je vois quel péril sans cesse les assiége,
Qu'ils ont, à chaque pas, à craindre quelque piége;

Digitized by Google

Qu'au milieu des flatteurs dont la dextérité
D'un voile séduisant masque la vérité,
Un roi doit être exempt d'erreur et de faiblesse,
S'observer, se combattre et se vaincre sans cesse;
Craindre tous ses penchants comme autant d'ennemis;
Sous le frein du devoir les tenir tous soumis;
Savoir que rien de lui n'est léger ni frivole,
Qu'il répond d'un regard et d'un mot qui s'envole;
Que ce mot dangereux, échappé sans dessein,
Porte, à celui qu'il frappe, un poignard dans le sein;
Et qu'un peuple attentif, qui de loin le contemple,
Du vice ou des vertus attend de lui l'exemple;
Je sens qu'un diadême est trop pesant pour moi.
Mais mon père aujourd'hui m'en impose la loi;
J'obéis; et toujours sous votre dépendance,
Je porterai le sceptre, et vous seul la balance.

DENYS, *aux gardes.*

Qu'on l'arrête.

DENYS LE JEUNE.

Ah! seigneur!

ARÉTIE.

O Ciel!

DENYS, *aux gardes.*

Obéissez.

ARÉTIE.

Quel crime?...

DENYS.

Il m'est connu, madame, c'est assez.
J'ai voulu m'assurer de votre intelligence,
Et voir sur qui devait éclater ma vengeance.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENYS LE JEUNE, DAMOCLÈS, GARDES.

DENYS LE JEUNE.

Où me conduisez-vous, amis? Est-ce à la mort?
Leur silence, ces fers, tout m'annonce mon sort.
Damoclès, obtenez que je parle à mon père.
Ce n'est pas que je pense à fléchir sa colère;
Mais avant de mourir je veux lui révéler
Un secret qui le touche et qui me fait trembler.

SCÈNE II.

DENYS LE JEUNE, GARDES.

DENYS LE JEUNE.

Oui, de quelque rigueur que mon père m'accable,
Je dois lui révéler ce complot redoutable.
O nature! ô devoir! vous suis-je assez soumis?
Je trahis Arétie et je perds mes amis.
Mes amis! dieux! quel nom donné-je à des rebelles,
Ennemis de mon sang, à mon père infidèles?
Ingrat! et c'est pour toi qu'ils l'ont voulu trahir.
Non, généreux vieillard, je ne puis te haïr.
Ton aveugle amitié t'entraînait dans le crime;
Mais ce n'est pas à toi d'en être la victime.
Instruit de tes desseins, je dois les prévenir;

Digitized by Google

Mais de m'avoir aimé je ne puis te punir.
Je nommerai le crime et non pas le coupable
Non, la mort à mes yeux présente, inévitable....

SCÈNE III.

DENYS, DENYS LE JEUNE, GARDES.

DENYS.

Abaisse, malheureux, ce regard menaçant.

DENYS LE JEUNE.

La honte suit le crime; et je suis innocent.

DENYS.

Parle. Que me veux-tu?

DENYS LE JEUNE.

Vous sauver.

DENYS.

Toi!

DENYS LE JEUNE.

Moi-même;
Moi, que vous haïssez, mon père, et qui vous aime.
Chargé d'indignes fers, de gardes entouré,
A l'opprobre, à la mort près de me voir livré,
Je ne viens point ici dans un juge sévère
Émouvoir, par mes pleurs, les entrailles de père.
Mieux que moi la nature eût pu vous appaiser;
Et si vous l'écoutiez, elle eût su m'excuser.
Mais incertain des jours que votre arrêt me laisse,
Et justement troublé du péril qui vous presse,
J'ai cru devoir saisir, pour vous le dévoiler,
Le seul instant, peut-être, où je puis vous parler.
Vous êtes menacé; contre vous l'on conspire.

DENYS.

Qui peut l'oser?

DENYS LE JEUNE.

J'ai dit ce que j'ai dû vous dire.

Digitized by Google

DENYS.

Achevez.

DENYS LE JEUNE.

Je ne puis.

DENYS.

Prince, vous hésitez!

DENYS LE JEUNE.

Qu'on me mène à la mort.

DENYS.

Quoi! vous me résistez!
Qui ménage un coupable en devient le complice.

DENYS LE JEUNE.

Vous en savez assez.

DENYS.

Par un lâche artifice,
Perfide, je le vois, tu croyais m'alarmer,
Et qu'une crainte vaine allait me désarmer.

DENYS LE JEUNE.

Vous êtes menacé, seigneur; daignez m'en croire.
Disposez de mon sang, mais laissez-moi ma gloire.
Ma vie est votre bien; je sais la dédaigner;
Mais ma gloire est à moi; vous devez l'épargner!...

DENYS.

Quoi! par la trahison lorsqu'on trame ma perte....

DENYS LE JEUNE.

On ne vous trahit point, on s'arme à force ouverte;
Et se frayant vers vous un pénible chemin,
L'on vient vous attaquer les armes à la main.
Laissez-moi vous défendre, ou forcer les rebelles
A tremper dans mon sang leurs armes criminelles.
Mais détestant l'emploi de lâche délateur,
Je suis leur ennemi, non leur accusateur.

DENYS.

Eh quoi! toujours du sang! Non, non, par la clémence
Conjurons la tempête avant qu'elle commence.

Digitized by Google

J'ai trop aigri les cœurs ; je prétends les gagner.
Ce n'est que par l'amour qu'il est doux de régner.
Nomme-moi les mutins dont l'orgueil nous menace :
Je ne les connaîtrai que pour leur faire grâce.

DENYS LE JEUNE.

Plus l'effort serait grand, moins ce peuple étonné
Au fond de votre cœur se croirait pardonné.

DENYS.

Laissons là ces détours, et nomme mes victimes,
Ou je punis en toi ton silence et leurs crimes.

DENYS LE JEUNE.

Ce que vos intérêts m'ordonnent de cacher,
La mort même, seigneur, ne peut me l'arracher.

DENYS, *aux gardes.*

Nous allons l'éprouver. Gardes, que l'on appelle
Arétie et Dion.

DENYS LE JEUNE.

Je frémis.

DENYS.

Non, rebelle,
Ne crois pas que la mort soit l'asyle assuré
D'un traître, d'un ingrat, d'un fils dénaturé.
Je saurai prolonger ton supplice et ma joie,
De ma lente fureur ton cœur sera la proie,
Et j'en arracherai ce secret odieux,
Ou le ferai du moins déchirer à mes yeux.

SCÈNE IV.

DENYS, DENYS LE JEUNE, DION, ARÉTIE, GARDES.

DENYS.

Dion, l'on me trahit. Jusqu'ici je veux croire
Qu'on dérobe à vos yeux une trame si noire.

Digitized by Google

Allez, et prenez soin qu'avant la fin du jour,
Tous les chefs de l'État se rendent dans ma cour.
De la foi de ce peuple il me faut de tels gages.

DION.

A ses sujets un roi demande des ôtages!

DENYS.

Dion, à m'obéir qu'on soit exact et prompt.
Et du peuple et de vous votre fille répond.

SCÈNE V.

DENYS, DENYS LE JEUNE, ARÉTIE, GARDES.

DENYS.

Vous, madame, à son sort si l'amour vous attache,
(*il montre son fils.*)
Obtenez qu'il révèle un secret qu'il me cache.
Je veux de ce complot qu'il me nomme l'auteur.
Je lui cède, à ce prix, votre main, votre cœur;
Mais à se taire encor, madame, s'il s'obstine,
Aux plus affreux tourments ma fureur le destine
J'attends votre réponse; elle fixe son sort,
Et le met dans vos bras, ou le livre à la mort.

SCÈNE VI.

DENYS LE JEUNE, ARÉTIE.

ARÉTIE.

Qui nous a donc trahis?

DENYS LE JEUNE.

C'est moi.

ARÉTIE.

Vous!

DENYS LE JEUNE.

Je l'avoue.

Digitized by Google

Pour mon père et pour vous, moi seul je me dévoue.

ARÉTIE.

Non, vous ne mourrez point; et pour vous enlever,
Je sais qu'à l'instant même on va se soulever.
Mon père nous l'annonce; il en a l'assurance.

DENYS LE JEUNE.

Vous me faites frémir. Quelle affreuse espérance!
Quoi! Dion, votre père, aurait la cruauté!...
Tout votre sang répond de sa fidélité.

ARÉTIE.

Il sait que pour l'État je veux bien le répandre:
Il fera son devoir.

DENYS LE JEUNE.

Je ne puis vous entendre.
Lui! vous sacrifier! Non, je connais son cœur.
Dion n'aspire point à ce barbare honneur
Qu'attache au parricide une vertu farouche.
Au prix de votre sang il n'est rien qui le touche;
Et son premier devoir est de vous secourir.
Vivez, madame. Adieu. C'est à moi de mourir.

ARÉTIE.

Moi! cruel! après vous que je consente à vivre!
Voyez à quels tourments votre perte me livre.
Esclave dans des lieux souillés de votre sang,
J'accepterais la main qui vous perce le flanc!
Je serais dans les bras d'un tyran que j'abhorre!
D'un père, meurtrier de son fils que j'adore!
Non, si pour nous le sort tarde encore à changer,
C'est à moi de vous suivre, à moi de vous venger.
Tout est grand dans un cœur qui méprise la vie;
Et si le fer trompait ma généreuse envie,
Une mort secourable est prête à m'obéir;
Et le poison du moins ne saurait me trahir.

DENYS LE JEUNE.

Le poison!

Digitized by Google

ARÉTIE.

Pour vous seul est-ce encore un mystère,
Qu'à la cour des tyrans, ce secours salutaire
Est toujours dans les mains des mortels courageux
Qui veulent vivre en paix sous un maître ombrageux?
Je m'en suis en secret réservé l'assistance :
Par-tout il m'accompagne; il soutient ma constance;
Et dans ce lieu funeste, où rien n'est révéré,
Il ménage à ma gloire un asyle assuré.

SCÈNE VII.

ARÉTIE, THÉODORE, DENYS LE JEUNE.

ARÉTIE.

Théodore en ces lieux! quelle audace est la vôtre?

THÉODORE.

Rassurez-vous. Je viens vous sauver l'un et l'autre.
(*bas.*)
Que ma fureur redouble à l'aspect de ses fers!
(*haut.*)
Les gardes sont gagnés; ces murs nous sont ouverts
L'on n'attend plus que vous; et nos braves cohortes
Vont, au premier signal, s'élancer vers ces portes.
Mais on veut, avant tout, vous mettre en sûreté,
Et voir, loin de ces murs, le prince en liberté.
Profitons des moments.

ARÉTIE.

Allons, prince.

DENYS LE JEUNE.

Ah! madame!
Pouvez-vous m'inviter à cette fuite infâme?
Et toi, coupable chef de ces séditieux,
Oses-tu, sans frémir, te montrer en ces lieux?

THÉODORE.

Votre mort s'y prépare.

Digitized by Google

DENYS LE JEUNE.

Apprends à tes complices
Que je sais préférer les plus affreux supplices
A l'horreur de chercher mon salut dans leurs bras.

THÉODORE.

Ah! cher prince!

DENYS LE JEUNE.

Va, dis-je, et ne réplique pas.

THÉODORE.

Vous vous perdez, seigneur, sans sauver votre père.

ARÉTIE.

Va, ne consulte point son aveugle colère.
Hâte-toi. Dans une heure il ne sera plus temps.
Tu vois de sa vertu des témoins éclatants.
Le courroux qui l'enflamme en est un gage insigne
En refusant le trône, il n'en est que plus digne.

THÉODORE.

Nous allons tous, pour lui, prodiguer notre sang.

DENYS LE JEUNE.

Ah! plutôt que du mien l'on épuise mon flanc.
Oui, c'est par-là que doit commencer le carnage;
Et tant qu'un souffle anime et soutient mon courage,
Mon corps, tout déchiré, s'opposant à vos coups,
Sera, pour votre maître, un rempart contre vous.

THÉODORE.

Madame, sauvez-vous de ce lieu si funeste.
Dion, qui vous attend, disposera du reste.

DENYS LE JEUNE.

Non. madame, arrêtez : je n'y puis consentir.
Pour toi, de ce palais, traître, tu peux sortir;
Mais annonce à Dion qu'en ces lieux retenue,
Pour le sang d'un rebelle Arétie est connue;
Qu'il la perd s'il éclate; et qu'au premier signal,
Tout son sang va couler sous le couteau fatal.

Digitized by Google

ARÉTIE.

Va, ne crains rien. Denys n'a rien appris encore.
Son fils sait mon secret; mais apprends qu'il m'adore.
Il mourrait mille fois avant de m'exposer;
Et sur lui de ma vie on peut se reposer.

SCÈNE VIII.

DENYS LE JEUNE, ARÉTIE.

DENYS LE JEUNE.

O conseil qui m'outrage et qui me désespère!
On résout, à mes yeux, la perte de mon père;
Et vous me méprisez au point de vous flatter
Que j'en serai témoin sans oser éclater!

ARÉTIE.

Non, je connais ton cœur : plus vertueux que tendre,
Il se vaincra sans doute, et je m'y dois attendre.
Viens, au fer du tyran, me voir tendre le sein;
Viens accuser mon père, et sois mon assassin.
Je mourrai de tes coups, sans regret, sans murmure,
Et tu dois immoler l'amour à la nature.

DENYS LE JEUNE.

Barbare! insultez-moi. Sur ce cœur malheureux
Vous n'abusez que trop d'un pouvoir dangereux.
Cependant, si Dion poursuit son entreprise,
A charger les mutins si le roi m'autorise,
Et si dans le péril leur chef enveloppé
Vient tomber à vos pieds mortellement frappé;
Qu'aurez-vous fait?

ARÉTIE.

Crois-tu qu'en ce moment terrible
Je sois, de vos dangers, le témoin insensible?
Tu me verras, bravant et le fer et les feux,
Pour suspendre vos coups voler entre vous deux,
Animer nos amis à sauver la patrie.

Digitized by Google

Et dans mes bras sanglants enchaîner ta furie.
Je retiendrai ta main; et, pour la dégager,
Dans ce cœur qui t'adore il faudra la plonger.

SCÈNE IX.

DAMOCLÈS, DENYS LE JEUNE, ARÉTIE.

DAMOCLÈS.

Le roi se lasse enfin d'attendre une réponse,
Madame; et par ma voix, seigneur, il vous annonce
Qu'il faut à ses genoux aller tout révéler,
Ou me suivre.

DENYS LE JEUNE.

Marchons.

ARÉTIE.

Allez-vous l'immoler?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENYS, DAMOCLÈS.

DENYS.

Qui le croirait? le peuple a le grand art de feindre!

DAMOCLÈS.

Il est muet, tranquille.

DENYS.

Il en est plus à craindre;
Mais ce n'est pas de lui que vient la trahison.
As-tu fait de mon fils investir la prison?

DAMOCLÈS.

Il est en sûreté. Mais vous, quelle indolence
De votre fils rebelle enhardit le silence?
Pourquoi de ce complot n'en pas tirer l'aveu?

DENYS.

Laissons-lui son secret : il m'intéresse peu.
J'ai découvert, sans lui, l'artisan de l'intrigue.
C'est Dion.

DAMOCLÈS.

Contre vous le perfide se ligue!
Cependant il est libre.

DENYS.

Attendons son retour.

DAMOCLÈS.

Votre fils l'autorise et voit encor le jour!

Digitized by Google

DENYS.

Oui, tel est mon malheur, qu'il faut les laisser vivre.
Il n'est pas temps encor que la mort m'en délivre;
Mais à ma sûreté dès qu'ils auront servi,
Mon courroux choisira l'instant d'être assouvi.
Tourner à nos desseins tout ce qui les traverse,
C'est le talent des rois, c'est l'art où je m'exerce.
S'il se sent poursuivi, Dion peut m'échapper.
Dans ses propres filets je veux l'envelopper.
L'art de dissimuler est sans doute pénible;
Mais il m'est nécessaire en ce moment terrible.
N'opposons qu'Arétie à tous mes ennemis.
Dion tremble pour elle; elle craint pour mon fils;
Enchaînons l'un par l'autre et régnons par la crainte.
De douleur et d'effroi mortellement atteinte,
Arétie attendait l'instant de me parler;
Je suis tranquille enfin, et l'on peut l'appeler.
(*Damoclès dit un mot à l'un des gardes.*)
Quand un roi soutient mal ce qu'il ose entreprendre,
Ce n'est qu'à sa faiblesse, ami, qu'il faut s'en prendre.
D'Arétie aujourd'hui tu me verras l'époux:
Les rebelles tremblants seront à mes genoux;
Et demain, mes drapeaux déployés dans la plaine,
Occuperont ailleurs la discorde et la haine.
(*il aperçoit de loin Arétie.*)
Vois-tu comme l'orgueil a fait place à l'effroi?
Laisse-moi profiter du trouble où je la voi.

SCÈNE II.

DENYS, ARÉTIE.

ARÉTIE.

Dans le doute mortel où mon ame est livrée,
Puis-je lever sur vous une vue assurée?

Digitized by Google

Et n'offrirez-vous point à mes regards tremblants,
D'un parricide affreux les vestiges sanglants?
Ce détestable arrêt, dont frémit la nature,
De vos fureurs, sans doute, a comblé la mesure.
Votre fils ne vit plus.

DENYS.

Il vit. Mais aujourd'hui
N'avez-vous à trembler, à frémir que pour lui?
Vous pâlissez, madame; et sur votre visage
Je vois la vérité qui perce le nuage.

ARÉTIE.

Comme moi, devant vous, qui n'est pas frémissant?
Vos soupçons, mille fois, ont perdu l'innocent.
A tant d'infortunés ils tiennent lieu de crime,
Que je crains à mon tour d'en être la victime.

DENYS.

S'ils sont pernicieux, ils sont fondés du moins.
Consultez vos frayeurs; elles en sont témoins.
Vous n'aviez pas prévu que dans cette journée,
Où je vous couronnais des mains de l'hyménée,
Je pourrais en Dion reconnaître un ingrat?

ARÉTIE.

Mon père! ô Ciel!

DENYS.

Il est l'auteur de l'attentat.
Puissant par mes bienfaits, il médite ma perte;
Mais je serai vengé: sa trame est découverte.

ARÉTIE.

Quoi! tandis que sa fille est encore en vos mains,
Que ma tête est garant!...

DENYS.

Tous vos détours sont vains,
Madame: il est coupable. Est-ce moi qu'on abuse?
Ses craintes, vos frayeurs, mon fils même l'accuse.
Mon fils, qui peut choisir entre vous et la mort,

Digitized by Google

Veut mourir ! Dion seul l'engage à cet effort ;
Et celui qu'à l'amour, qu'à la vie il préfère,
Serait sacrifié s'il n'était votre père.

ARÉTIE.

Voilà donc les témoins que vous nous opposez !
C'est sur de tels garants que vous vous reposez !
Eh bien ! n'écoutez plus qu'une aveugle furie.
Immolez un héros, l'amour de sa patrie.
Vous ne connaîtrez plus le trouble et la pitié
Que faisait naître en vous l'importune amitié.
Qu'il meure. Mais tremblez : cet arrêt détestable
Va remplir tous les cœurs d'une rage indomptable.

DENYS.

Vous me bravez, madame, et croyez m'étonner.
Non, la crainte jamais ne m'a fait pardonner.
De ce peuple insolent ses chefs vont me répondre ;
Mais c'est vous que je veux étonner et confondre.
Votre père et mon fils ont mérité la mort :
Le premier est encore arbitre de son sort,
Madame, et c'est par lui que doit être calmée
Une rebellion par lui-même allumée.
L'autre attend, dans les fers, sa grâce ou son arrêt.
Ils vivent. Leur pardon, ou leur supplice est prêt.
Je remets en vos mains et leur mort et leur vie.
Un mot les perd, madame, un mot les justifie.

ARÉTIE.

Qu'allez-vous m'ordonner ?

DENYS.

De me suivre à l'autel.
Un refus à tous deux porte le coup mortel.

Digitized by Google

SCÈNE III.

DENYS, ARÉTIE, DAMOCLÈS.

DAMOCLÈS.

Seigneur, les chefs du peuple en ce lieu vont se rendre.
Dion est avec eux.

DENYS.

Ordonnez-leur d'attendre;
Et qu'ils soient désarmés.

ARÉTIE, *bas.*

J'ai perdu, tout espoir.

SCÈNE IV.

DENYS, ARÉTIE.

DENYS.

Décidez de sa vie; elle est en mon pouvoir.

ARÉTIE, *bas.*

Grands dieux! à quel arrêt faut-il que je souscrive!
Que votre fils soit libre, et que mon père vive.
Mais différez encor, seigneur, de déclarer
A quel prix....

DENYS.

En secret je vais tout préparer.

SCÈNE V.

ARÉTIE, *seule.*

Oui, fais orner l'autel, et qu'enfin tout s'expie.
Dieux! qui serez témoins de cette fête impie,
Pardonnez si je fais servir à mes desseins
Le gage solennel des serments les plus saints.

Digitized by Google

C'est au pied des autels que doit périr le crime.
Il n'est point, à vos yeux, de plus chère victime.
Et que sont, devant vous, ces offrandes de paix,
Ces vils troupeaux, chargés des maux qu'ils n'ont point faits?
C'est le sang des tyrans sacriléges et traîtres
Qui doit couler, grands dieux! sous le fer de vos prêtres.
Nos vœux sont exaucés quand l'autel en est teint.
C'est dans ce sang impur que la foudre s'éteint.
Vains projets! si sa tête échappe à ma colère,
Je livre à sa vengeance et son fils et mon père.
Dieux! dans ce grand dessein prêtez-moi votre appui.
La mort ne put jamais pénétrer jusqu'à lui.
A la trahison même il est inaccessible.
N'importe; et c'est à moi de tenter.... l'impossible.
Le crime même est juste en cette extrémité,
Et le Ciel permet tout à ma témérité.
D'ennemis du tyran cette cour est remplie :
A ce maître abhorré l'intérêt seul les lie;
Et j'en puis gagner un à force de bienfaits.
Pour se détruire entre eux les scélérats sont faits.

SCÈNE VI.

DION, ARÉTIE.

DION.

Ma fille, il faut céder. Cette haute entreprise,
A des temps plus heureux pour toi seule est remise.
Ce peuple à ton salut a préféré tes jours.

ARÉTIE.

Et pourquoi l'informer du péril que je cours?
Quand il peut s'affranchir d'un cruel esclavage,
Est-il temps de trembler pour le sort d'un ôtage?
Vous qui me connaissiez, mon père, doutiez-vous
Que d'un si beau trépas mon cœur ne fût jaloux?

Digitized by Google

Pensiez-vous que ma crainte, à l'aspect du supplice,
Vous ravirait l'honneur de ce grand sacrifice?
Si votre sang en moi ne s'est point altéré,
Versé pour mon pays, aurait-il murmuré?
Mourir pour ma patrie et digne de mon père,
Est, dans ce jour fatal, le seul bien que j'espère.

DION.

Sûr de tes sentiments, je veux bien l'avouer,
Au salut de l'État j'allais te dévouer;
Mais mes pleurs m'ont trahi. L'invincible nature
Au cri de la vengeance a mêlé son murmure.
Prêt à frapper le coup, hélas! j'ai soupiré;
A cet effort cruel, mon cœur s'est déchiré.
De tes périls, le peuple a jugé par mes larmes,
Et j'ai vu tous les cœurs partager mes alarmes.
Nos généreux amis aiment mieux tout souffrir,
Que d'exposer ton père à te laisser périr.

ARÉTIE.

Leurs malheurs, quels qu'ils soient, ne sont pas sans remède:
Un dieu, dans ce moment, peut venir à mon aide.

DION.

Ah! ma fille! et quel dieu daigne nous écouter?

ARÉTIE.

Non, le tyran.... bientôt.... n'est plus à redouter.

DION.

Il m'en coûterait trop de braver sa colère.
Ma fille est dans ses mains, et j'ai le cœur d'un père.

ARÉTIE.

On peut vous épargner ces combats douloureux.
Défenseurs de l'État, citoyens généreux,
Vous, dont le sang coula pour la cause commune,
Quelle gloire a suivi votre noble infortune!
Mon père, si, malgré le sort qui les trahit,
Jusque sur l'échafaud la gloire les suivit,
Si, plein d'un saint respect, rappelant leur disgrâce,

Digitized by Google

De leur sang, sur nos murs, on baise encor la trace;
Quels honneurs obtiendrait celui de qui la main
Aurait porté le coup qu'ils tentèrent en vain?
Ah! mon père! pourquoi n'avons-nous qu'une vie!
Que ne peut-on cent fois mourir pour sa patrie!

DION.

La joie est dans ses yeux, et l'effroi dans mon cœur.
Reviens à toi; modère une si noble ardeur.

ARÉTIE.

Le désir de la gloire aiguillonne mon ame.
Un dieu remplit mon cœur, il l'élève, il l'enflamme.
Que je me sens de force en cet heureux instant!

SCÈNE VII.

DAMOCLÈS, DION, ARÉTIE.

DAMOCLÈS, *bas.*

Madame, tout est prêt, et le roi vous attend.

ARÉTIE.

Je vais....

SCÈNE VIII.

ARÉTIE, DION.

ARÉTIE.

Adieu, mon père. Embrassons-nous.

DION.

Ma fille!

Ma chère fille!... ô dieux!

ARÉTIE, *à part.*

C'en est fait. L'éclair brille;
La foudre va partir.

DION.

Je ne te quitte pas.

Digitized by Google

ARÉTIE.

Mon père, au nom des dieux, ne suivez point mes pas.

SCÈNE IX.

DION, *seul.*

Quels adieux! quel transport! quelle audace intrépide!
Elle suit du tyran le ministre perfide!
A mes yeux, en secret, il semblait lui parler....
Que lui veut-il? Denys la fait-il appeler?
Contre lui cependant elle éclate en menaces.
Que dis-je? elle croit voir la fin de nos disgrâces....
Mais pourquoi ces adieux? ils me glacent d'effroi.
Il faut la suivre, il faut.... Théodore, est-ce toi?

SCÈNE X.

THÉODORE, DION.

THÉODORE.

Fuis, fuis loin de mes yeux, perfide.

DION.

De quel crime
Oses-tu m'accuser? quelle fureur t'anime?

THÉODORE.

Esclave d'un tyran, tu nous as tous trahis;
Et tu vas devenir l'horreur de ton pays.
Pour toi, nous différons de sortir d'esclavage;
Pour toi dans ce palais nous venons en ôtage;
Et tu nous y conduis pour te voir.... j'en frémis.
Lâche!

DION.

Je vous tiendrai tout ce que j'ai promis:
J'en atteste les dieux.

Digitized by Google

THÉODORE.

Quoi ! tu livres ta fille ;
Denys par de saints nœuds s'unit à ta famille ;
Et tu viens nous jurer !...

DION.

Ah ! sors de ton erreur,
Et le père et la fille ont ces nœuds en horreur.
Nous subirions plutôt la mort la plus cruelle.

THÉODORE.

Ta fille !

DION.

Est vertueuse ; et je te réponds d'elle.

THÉODORE.

Que dis-tu, malheureux ? Quoi ! sans t'en avertir..

DION.

Si son cœur à ces nœuds avait pu consentir,
Avant de me souiller d'une tache si noire,
J'aurais percé son cœur, j'aurais sauvé ma gloire.

THÉODORE.

Viens, viens donc le percer aux yeux des immortels.
La perfide est....

DION.

Où ? parle.

THÉODORE.

Aux autels.

DION.

Aux autels !

THÉODORE.

O père misérable ! ô crime ! ô ma patrie !

DION.

Quel jour luit tout-à-coup dans mon ame attendrie !

THÉODORE.

Fille indigne d'un sang et si pur et si beau !
Que ne l'as-tu plutôt étouffée au berceau !

Digitized by Google

DION.

De ses tendres adieux voilà donc le mystère!
O mon ami!

THÉODORE.

Dion, tu pleures!

DION.

Je suis père.

THÉODORE.

Non, tu n'as plus de fille.

DION.

Elle est digne de moi;
Et sa seule vertu cause tout mon effroi.

THÉODORE.

Elle épouse Denys.

DION.

Elle meurt, ou nous venge.
O ma fille!

THÉODORE.

Aux autels, elle oserait?...

DION.

Qu'entends-je?
Arétie!

SCÈNE XI.

PHILISTE, DION, THÉODORE.

PHILISTE.

Elle meurt.

DION.

Elle meurt! justes dieux!

PHILISTE.

Amis, fuyez l'aspect d'un tyran furieux.
Il vient, le désespoir dans ses yeux étincelle.

DION.

Ma fille ne vit plus! Qu'il m'immole après elle.

Digitized by Google

PHILISTE.

Non, le tyran n'a point porté ce coup mortel.
Le sang de la victime avait baigné l'autel.
Dans les mains de Denys la coupe était remplie.
Il boit, et la remet dans les mains d'Arétie.
L'on eût dit que la joie et la sérénité
D'un éclat immortel animaient sa beauté.
Mais ses lèvres à peine ont touché le breuvage,
Sur ses yeux tout-à-coup se répand un nuage;
Et je la vois tomber sans force et sans couleur.

DION.

Allons la secourir ou mourir de douleur.

THÉODORE.

O sort digne d'envie! ô vertu que j'admire!
Peuple, réveille-toi : la tyrannie expire.

SCÈNE XII.

DENYS, THÉODORE, PHILISTE, GARDES.

DENYS, *à Philiste et à Théodore.*
(*aux gardes.*)

Sortez. Vous, qu'en ces lieux mon fils soit amené.

SCÈNE XIII.

DENYS, *seul.*

O vengeance! ô fureur! je suis empoisonné.
Je reconnais mon fils. Sa main désespérée
M'a fait boire la mort dans la coupe sacrée.
Sous quel voile imposteur marchait sa cruauté!
Monstre digne de moi, tu m'as trop imité.
Toi, qu'il a fait couler dans mes veines brûlantes,
Poison, rends, s'il se peut, tes atteintes plus lentes.
Mon supplice m'est doux, s'il peut se prolonger.

Digitized by Google

O mort! affreuse mort! laisse-moi me venger.
Mon sang se glace.... Il vient.

SCÈNE XIV.

DENYS, DENYS LE JEUNE, DION, GARDES.

DENYS, *à un garde.*

Frappe. Obéis.

DION, *au même.*

Arrête.

Épargnez l'innocent, seigneur; voilà ma tête.
Oui, ma fille a tout fait.

DENYS.

S'il est vrai, c'est pour lui.
Que la mort aux enfers les unisse aujourd'hui.
(*au garde.*) (*il chancelle et tombe entre les bras de ses gardes.*)
Frappe.

DION.

Arrête. Il expire.

DENYS LE JEUNE, *aux genoux de son père.*

Ah! mon père.

DENYS, *le poignard levé sur son fils.*

Ah! perfide!....
Je meurs.

DION.

Ainsi le Ciel prévient un parricide.
Cher prince!

DENYS LE JEUNE.

Épargnez-moi ces secours superflus.
Dans ces moments cruels, je ne me connais plus.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

ARISTOMÈNE,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois, par les comédiens français ordinaires du roi, le 30 avril 1749.

Digitized by Google

ACTEURS.

ARISTOMÈNE, général des Messéniens.

LÉONIDE, femme d'Aristomène.

LEUXIS, leur fils, à l'âge de douze ans.

ARCIRE, LÉARQUE, } sénateurs, amis d'Aristomène.

THÉONIS, DRACON, } sénateurs, ennemis d'Aristomène.

EURIBATE, envoyé de Sparte.

UN GARDE, *parlant.*

Assemblée de SÉNATEURS *muets.*

GARDES *muets.*

La scène se passe à Messène, dans l'une des salles du palais où s'assemble le sénat.

Digitized by Google

ARISTOMÈNE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARCIRE, THÉONIS.

ARCIRE.

Toi! le chef du sénat, l'ami d'Aristomène,
Sans lui, tu veux changer le destin de Messène,
Et d'une indigne paix tu nous fais une loi!

THÉONIS.

A la nécessité j'obéis malgré moi.

ARCIRE.

Ainsi lorsqu'un héros, dans sa course rapide,
De Messène à Corinthe, et d'Argos en Élide,
Contre Lacédémone aura fait assembler
Ces peuples désunis qu'elle veut accabler;
Abandonné des siens, en rentrant dans sa ville,
Il va n'y retrouver qu'une crainte servile;
Et des murs qu'il défend tu ne l'as écarté,
Que pour trahir sa gloire et notre liberté!

THÉONIS.

Je fais ce qu'à mon âge inspire la prudence:
Je chéris le repos plus que l'indépendance,

Digitized by Google

Et malgré tout l'éclat d'un succès passager,
Je prévois les périls où l'on va s'engager.
Je sais qu'après vingt ans d'une guerre sanglante,
La constance de Sparte et sa force accablante,
Ont ruiné Messène et l'ont fait succomber.
Messène se relève, et c'est pour retomber.
Mais sans compter les maux où la guerre l'expose,
Puis-je, à moins de subir la loi qu'on nous impose,
Secourir, dérober au glaive menaçant
Et la femme et le fils d'Aristomène absent;
Et de leur sort, toi-même, arbitre plus sévère,
Laisserais-tu périr et le fils et la mère?

ARCIRE.

Sparte, en les menaçant, croit nous épouvanter.
Mais qu'à leurs faibles jours elle veuille attenter;
Cette cruauté lâche est trop indigne d'elle

THÉONIS.

Sparte ne voit en eux qu'une race rebelle,
Dont le plus innocent est assez criminel.

ARCIRE.

Leur mort la couvrirait d'un opprobre éternel.

THÉONIS.

Quoi qu'il en soit enfin, la paix nous les ramène;
Et la paix réunit tous les vœux de Messène.

ARCIRE.

Peuple mobile et vain, qui peut te définir?
Quoi! pour sa liberté je l'aurai vu s'unir,
Et secouant sa chaîne au signal des alarmes,
Accourir aux drapeaux et demander des armes;
J'aurai vu le pasteur en soldat transformé,
Le laboureur timide aux combats animé,
Et du fer, instrument d'une obscure industrie,
Se faire une défense utile à sa patrie;
Enfin, d'un peuple esclave, et né dans le repos,
Un héros aura fait un peuple de héros;

Digitized by Google

Et tout-à-coup ce peuple, insensible à la gloire,
Redemande ses fers ! Non, je ne puis le croire.
Si, loin d'Aristomène, il paraît abattu,
Son retour lui rendra sa force et sa vertu.

THÉONIS.

Son retour lui rendra cette audace imprudente,
Qui de nos faibles lois se croit indépendante.
Sais-tu, pour l'affranchir, ce qu'il en a coûté?
Au nom de Sparte, au moins, ce sénat redouté,
Sur un peuple asservi régnait avec empire.
La liberté renaît; notre pouvoir expire :
Nous rentrons dans la foule; et je vois le moment
Où dans la solitude et dans l'abaissement,
Avilis, dégradés du rang de nos ancêtres,
Nous aurons à gémir d'avoir changé de maîtres.

ARCIRE.

Et connais-tu, dis-moi, de plus cruels tyrans
Que des républicains devenus conquérants?
Est-il dans l'univers de plus rudes entraves
Que les chaînes dont Sparte a chargé ses esclaves?
Si leur nombre s'accroît en dépit du malheur,
S'ils combattent pour elle avec quelque valeur,
Bientôt, de leurs tyrans la prudence ombrageuse
En détruit, à plaisir, la race courageuse :
Plaisir digne d'un peuple au carnage élevé,
Qu'on voulut aguerrir, et qu'on a dépravé;
Chez qui tout s'endurcit, jusqu'au cœur d'une mère;
Qui, pour être soldat, n'est plus époux ni père;
Et n'ayant pour vertu que sa férocité,
Semble avoir fait divorce avec l'humanité.
Loin de nous et ses mœurs et son joug détestable.

THÉONIS.

Il en est un pour nous encor plus redoutable,
Arcire !

Digitized by Google

ARCIRE.

Quel est-il, ce pouvoir si fatal?

THÉONIS.

Celui d'un souverain que j'ai vu mon égal.
Nous nous livrons sans crainte, imprudents que nous sommes;
Mais l'intérêt, Arcire, a fait bien des grands hommes;
Et tel de sa patrie est devenu l'appui,
Qui ne fit rien pour elle, et qui fit tout pour lui.

ARCIRE.

Des ingrats, Théonis, c'est bien là le langage!

THÉONIS.

Tu le crois. S'éblouir est le sort de ton âge;
Mais moi, qu'à tout prévoir les ans ont trop instruit,
Je perce ces dehors dont l'éclat te séduit.
Je connais les humains, et je suis loin de croire
Qu'un citoyen puissant, vainqueur, chargé de gloire,
Voulût rester l'égal de ceux qu'il affranchit.
Moins crédule que toi, le sénat réfléchit:
Il voit qu'Aristomène a subjugué l'armée,
Que son crédit s'élève avec sa renommée,
Qu'il ne nous sert enfin que pour nous maîtriser,
Et qu'il change nos fers, au lieu de les briser.
Un homme tel que lui parvient, malgré lui-même,
Par la faveur du peuple à la grandeur suprême:
On l'y porte; et bientôt....

ARCIRE.

Les cœurs reconnaissants
Lui devraient cet hommage; et pour moi, j'y consens.

THÉONIS.

Vaillant jeune homme, ô toi, si l'on m'eût voulu croire,
Dont la gloire naissante eût obscurci sa gloire;
C'est peu que ta valeur, trop facile à céder,
Ait servi sous un chef qu'elle eût dû commander;
A son ambition livrant pleine carrière,
Tu l'excites toi-même à franchir la barrière!

Digitized by Google

Est-ce ainsi qu'un héros se venge d'un affront?
Quel triomphe pour lui, de voir que sur son front
Son rival, instrument de sa grandeur suprême,
D'une servile main place le diadème!

ARCIRE.

Tu t'es flatté sans doute, avec ce doux poison,
De corrompre mon cœur, d'obscurcir ma raison,
De me faire envier des talents que j'honore,
De me faire haïr des vertus que j'adore?
Je vois dans tes conseils pourquoi je fus admis:
Tu crois que deux rivaux ne sauraient être amis;
Rends-nous plus de justice, et renonce à l'envie
De noircir, à mes yeux, une si belle vie.
Nos cœurs, qu'un souffle impur voudrait envenimer,
S'estiment trop, crois-moi, pour ne se pas aimer.
De vengeur de l'État il demanda le titre;
Je le lui disputai: le peuple en fut l'arbitre;
Et grâce aux immortels, qui l'ont bien inspiré,
Ce peuple est trop heureux de l'avoir préféré.
Non que d'un tel honneur, s'il m'avait jugé digne,
Mon bras, pour mériter cette faveur insigne,
Par quelque heureux exploit ne se fût signalé;
Mais ce qu'a fait le sien, qui l'aurait égalé?
Je l'ai vu sans envie, et le vois sans alarmes.
Le salut de l'État lui fit prendre les armes;
Et généreux auteur de notre liberté,
Pour reprendre ses dons il a trop de fierté.
Il hait trop les tyrans pour aspirer à l'être.
Mais, hélas! son malheur le fera mieux connaître;
Et s'il se voit contraint, par un noir attentat,
De livrer sa famille, ou de trahir l'État,
On apprendra peut-être à plaindre une grande ame.

THÉONIS.

Et s'il abandonnait et son fils et sa femme,
Plutôt que le pouvoir dont il est revêtu,

Digitized by Google

Serait-ce encore, Arcire, un effort de vertu?

ARCIRE.

Oui. Rien ne m'est suspect dans une ame si belle:
Tout ce qu'elle produit, je le crois digne d'elle;
Et jamais, quoi qu'il fasse, on n'obtiendra de moi
Rien qui blesse un moment sa candeur et sa foi.
Le voici. Le sénat près de lui se rassemble.
Regarde ce héros, baisse les yeux, et tremble.

SCÈNE II.

ARISTOMÈNE, ARCIRE, LÉARQUE, THÉONIS, DRACON, et autres SÉNATEURS.

ARISTOMÈNE.

Qu'il m'est doux, mes amis, d'entendre à mon retour
Éclater de ce peuple et la joie et l'amour!
De revoir cette ville, à nos tyrans fatale,
Leur esclave autrefois, aujourd'hui leur rivale;
Ce temple de nos lois et de la liberté,
Où nos antiques mœurs ont repris leur fierté;
Ces dieux, qui de nos murs chassant la tyrannie,
Ont, d'un peuple abattu, relevé le génie!
Oui, ce peuple, vengé des maux qu'il a soufferts,
Peut rendre grâce aux dieux d'avoir brisé ses fers.
Il aura des amis; et leur foi m'est donnée.
J'ai passé du Stymphale aux rives du Pénée;
Et par-tout, à la voix de votre ambassadeur,
J'ai vu, pour vous défendre, éclater même ardeur.
Par-tout l'orgueil de Sparte inspire de la haine;
Par-tout on s'attendrit sur le sort de Messène;
Par-tout on applaudit à son ressentiment.
Qui sait intéresser persuade aisément.
J'ai dit, sous nos tyrans, quel était l'esclavage;
Quel était leur génie et leur vertu sauvage.

Digitized by Google

Je les ai peints cruels jusque dans leurs plaisirs,
De rapine et de meurtre amusant leurs loisirs :
J'ai de leur politique expliqué le mystère,
Suivi, dès le berceau, leur discipline austère,
Comparé leur retraite à celle des vautours,
Aux amours des lions comparé leurs amours,
Montré que de leurs mœurs l'inflexible rudesse
Ne tendait qu'à former des tyrans pour la Grèce,
Et qu'un peuple élevé pour vaincre et pour mourir,
S'il devenait puissant, devait tout conquérir.
A ces mots, on demande à former une ligue :
On veut à ce torrent opposer une digue ;
Et nos voisins sur nous fondant leur sûreté,
Pensent, en nous sauvant, sauver leur liberté.
Tyrans ! vous tomberez. Nous n'avons plus de maître,
Mes amis. Dans les fers si le ciel nous fit naître,
La marque en est flatteuse à qui les a rompus.
Il est beau de devoir sa gloire à ses vertus.
Mais quel abattement ! quel silence farouche !

THÉONIS.

Amis, n'y pensons plus. La liberté nous touche ;
Mais ce serait trop cher acheter ses bienfaits.
Il faut céder au temps et recevoir la paix.

ARISTOMÈNE.

La paix, la paix, grands dieux, avec la servitude !
Je vois dans vos esprits d'où naît l'inquiétude.
C'est ce grand nom de Sparte, et son vieil ascendant
Qui me fait accuser d'un courage imprudent.
Sénateurs, je connais cette ville guerrière ;
Et d'un œil attentif mesurant ma carrière,
J'ai long-temps médité sa force et ses moyens.
Sur autant de héros qu'elle a de citoyens
Sa défense, au-dedans, sa liberté se fonde :
Il n'est point de rempart plus redoutable au monde ;
Mais, lorsque de ses lois oubliant l'équité,

Digitized by Google

Pour étendre un pouvoir qu'elles ont limité,
Sparte veut conquérir, sa perte est assurée.
Un pouvoir sans ressource est de peu de durée.
Un combat le ruine, un revers le détruit.
Du commerce et des arts la richesse est le fruit :
Le commerce et les arts sont bannis loin de Sparte.
Comme des corrupteurs Lycurgue les écarte ;
Et par-là de la guerre il détruit l'aliment.
Osez donc résister à l'effort d'un moment ;
Et dans peu, ce torrent échappé des montagnes,
Va se perdre et tarir au sein de vos campagnes.

LÉARQUE.

Ton espoir est fondé, je le crois. Mais, hélas !
Le courage a des yeux que la crainte n'a pas.

ARISTOMÈNE.

Le crainte ! et parmi vous qui l'a donc répandue ?
Je sais comme on rallie une foule éperdue.
Mais ce peuple est tranquille ; et loin de s'alarmer,
D'une audace nouvelle il paraît s'animer :
Je ne vois qu'au sénat la tristesse et le trouble.
Qu'est-il donc arrivé ? Le silence redouble !
Qui peut de la concorde affaiblir les liens ?
Est-ce un vil intérêt ? Disposez de mes biens.
Est-ce la haine ? Il faut haïr la tyrannie,
Et que toute autre haine à jamais soit bannie.
Est-ce l'envie enfin ? Si quelqu'un parmi vous
Du pouvoir qu'on me laisse est devenu jaloux,
Il peut se déclarer : à ses vœux je conspire ;
Et le rang de soldat est le seul où j'aspire.

LÉARQUE.

Ah ! qu'il va t'en coûter pour servir des ingrats !

ARISTOMÈNE.

Léarque, s'il en est, je ne les connais pas.
Mais Thésée et Codrus, ces bienfaiteurs d'Athène,
N'ont-ils pas soutenu les assauts de la haine ?

Digitized by Google

Quel pays, ou quel peuple eût-on jamais servi,
Si l'on se fût lassé de se voir poursuivi ?
Quelque ennemi peut-être en secret me traverse ;
Eh bien ! c'est une épreuve où la vertu s'exerce.
Braver pour son pays l'infortune ou la mort,
D'un bon républicain c'est le vulgaire effort ;
Mais en butte à l'envie, à la haine, à l'injure,
De ses ressentiments étouffer le murmure,
Et servir son pays, sans retour, sans espoir,
C'est l'effort des grands cœurs, et j'en fais mon devoir.
Laissons frémir l'envie, et soyons magnanimes.
Le chemin de la gloire est traversé d'abymes ;
Mais le terme est si beau ! mais le prix est si doux !
A ce prix immortel si nous aspirons tous,
Celle qui le dispense aux combats nous appelle :
C'est la postérité ; nous travaillons pour elle.
Est-ce vivre en effet, que vivre enseveli,
Et passer, en mourant, du repos dans l'oubli ?
Non, l'homme utile au monde est seul digne d'envie ;
Et la seule vertu donne un prix à la vie.
Contemplez l'avenir ; voyez vos noms fameux
Portés par la mémoire à vos derniers neveux.
Regardez ce sénat. Là seront vos images ;
Les peuples à genoux leur rendront des hommages ;
Dans ces marbres sacrés il vous contempleront,
Et liront leur devoir empreint sur votre front.
Les voilà, diront-ils, ces citoyens célèbres,
Qui de la servitude ont chassé les ténèbres,
Et fait sur leur pays resplendir la clarté
Des beaux jours de la gloire et de la liberté.
O doux pressentiment ! ô généreuses flammes !
Ne les sentez-vous pas pénétrer dans vos ames,
Citoyens ? et quel sang est d'un assez grand prix,
Pour acheter l'honneur de sauver son pays ?

Digitized by Google

THÉONIS.

En vain, par des détours, tes amis te disposent
A céder aux revers que les dieux nous opposent.
Du sang et de l'amour tu reconnais la loi.

ARISTOMÈNE.

Quel père, quel époux est plus tendre que moi?

THÉONIS.

De l'un des sénateurs la famille enlevée,
Est, dans les mains de Sparte, à la mort réservée;
Et si nous résistons, tout son sang va couler.
Penses-tu qu'il consente à la voir immoler?

ARISTOMÈNE.

Le sacrifice est grand! comme vous j'en soupire.
C'est un devoir cruel qu'on ne saurait prescrire.
Que je plains cet époux, ce père citoyen,
Qui peut sauver l'État par cet affreux moyen,
Et qui va le trahir ou perdre ce qu'il aime!
Quel est-il?

THÉONIS, *lui remettant un billet.*

Lis.

ARISTOMÈNE, *ayant jeté les yeux sur le billet.*

Quels traits! mon épouse!

THÉONIS.

Elle-même.

ARISTOMÈNE.

Et mon fils avec elle!

THÉONIS.

Au bruit de ton retour
Ils volaient dans tes bras, conduits par leur amour.
Je n'ai pu retenir leur ardeur imprudente.

ARISTOMÈNE, *lisant.*

« Si vous n'êtes soumis, à nos jours on attente! »
Rendons grâces aux dieux qui n'accablent que moi.
Messène! tout mon sang doit donc couler pour toi!

Digitized by Google

Qu'il coule ; et de nos maux que la source tarisse.
J'aurais été jaloux d'un si beau sacrifice.
Puisqu'il sauve l'État, il est digne de nous.
O ma patrie ! enfin j'aurai tout fait pour vous.
Amis, vous frémissez. Épargnez-moi vos plaintes.
Je sens de mon malheur les profondes atteintes ;
Mais je n'oublierai point qu'un héros de mon nom,
Un grand roi, mon aïeul, nouvel Agamemnon,
Pour appaiser vos dieux leur immola sa fille.
C'est la loi que le ciel impose à ma famille ;
Et ma femme et mon fils ne désavoueront pas
Le douloureux effort qui les livre au trépas.
Allez dans tous les cœurs affermir l'espérance.
Leur sort dépend de moi ; qu'ils soient en assurance ;
Et, puisque leur salut peut encor s'acheter,
Qu'on n'examine plus ce qu'il doit m'en coûter.

SCÈNE III.

DRACON, THÉONIS.

DRACON.

Combien tant de grandeur m'importune et me blesse !

THÉONIS.

D'admirer ce beau zèle aurais-tu la faiblesse ?
Le crois-tu généreux ?

DRACON.

Moi ! me laisser tromper
A ces fausses vertus dont il vient nous frapper !
Non, non, qu'il en impose à des ames serviles.
L'intérêt et l'orgueil, voilà ses vrais mobiles ;
Et ce grand sacrifice, où son cœur se résout,
N'est qu'un crime de plus. Mais qu'importe, après tout ?
Généreux ou cruel, ma fierté le déteste.

Digitized by Google

Soit crime, soit vertu, tout de lui m'est funeste.
Plus il se montre grand, plus il devient suspect;
Et je le punirais d'arracher mon respect.

THÉONIS.

J'aime en toi cet orgueil, ce courage indomptable,
De notre dignité défenseur intraitable.
Et qu'importe en effet qu'on relève l'État,
Si des chaînes du peuple on charge le sénat;
Et si, par des succès à ses vœux favorables,
La foule était heureuse, et nous seuls misérables?
Ne soyons point, crois-moi, citoyens à ce prix.
Laissons l'enthousiasme à de faibles esprits.
De ces hautes vertus, dont le faste en impose,
Toujours dans quelque vice on découvre la cause.
Ici l'ambition frappera tous les yeux.
Parmi les plus ardents et les plus factieux
Semons la défiance, et l'envie, et la haine;
Irritons, révoltons l'ame d'Aristomène.
Si sa vertu se lasse à force de lutter,
De servir des ingrats s'il peut se rebuter,
Il est perdu. Je sais, dans le rang où nous sommes,
Qu'il est des gens de bien; mais ce sont tous des hommes :
De leur sévérité ne nous effrayons pas.
Inquiets, soupçonneux, vains, envieux, ingrats,
Chacun a sa faiblesse; et qui sait les connaître,
Avec quelque artifice en est bientôt le maître.
Ceux mêmes dont le zèle affecte, en le flattant,
D'exalter le plus haut un mérite éclatant,
Sentent, à l'admirer, un poids qui les fatigue.
Ils regrettent l'encens que leur main lui prodigue;
Et d'un si grand éclat leurs regards affligés,
Lorsqu'il est obscurci sont toujours soulagés.
Découvrir ce secret qu'on se cache à soi-même,
En saisir l'avantage, est ici l'art suprême;

Digitized by Google

Et jusqu'aux plus ardents à servir la vertu
Se détachent bientôt du mérite abattu.
L'amitié se rebute, et le malheur la glace;
La haine est implacable, et jamais ne se lasse.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTOMÈNE, LÉARQUE, THÉONIS.

ARISTOMÈNE.

Une femme! un enfant! dieux, quelle atrocité!
Quel excès de bassesse et de férocité!
Si Sparte, en m'effrayant, croit glacer mon courage,
Grâce aux dieux immortels, j'aurai trompé sa rage.
Elle aura beau percer des plus sensibles coups
Les entrailles du père et le cœur de l'époux;
Dans ce cœur malheureux la nature en silence
Saura de ses tourments dompter la violence;
Dans ce cœur malheureux l'amour, sans murmurer,
Victime du devoir, saura tout endurer.

THÉONIS.

Et qui peut t'imposer cette contrainte horrible?

ARISTOMÈNE.

Le salut de l'État, loi suprême et terrible.

THÉONIS.

Messène exige-t-elle?...

ARISTOMÈNE.

Elle n'exige rien;
Mais elle est ma patrie, et mon sang est son bien.

THÉONIS.

Attends du moins, attends que l'État le demande.

ARISTOMÈNE.

Et ne suffit-il pas que son sort en dépende?

Digitized by Google

Faut-il qu'on me condamne à faire mon devoir?

LÉARQUE, *avec étonnement.*

Et cette ame est en butte au soupçon le plus noir!

ARISTOMÈNE.

Des bruits injurieux n'ont rien dont je m'offense.
Faible et léger, le peuple a les mœurs de l'enfance.
Pardonnons à des cœurs trop long-temps abattus.
La liberté, Léarque, est mère des vertus.
Son ouvrage commence; attendons qu'il s'achève.
Ce n'est pas en un jour qu'un grand peuple s'élève.
Ingrat, reconnaissant, juste, injuste cent fois,
Ses mœurs seront enfin un bienfait de ses lois.
Sans nous plaindre de lui, hâtons sa destinée.
Mais au sénat, dis-moi, quelle haine obstinée
Se plaît à me noircir, s'efforce à m'accabler?
Si je dois trembler seul, je cesse de trembler:
Sans garde, sans défense, et facile à surprendre,
Mon sang est à celui qui voudra le répandre.
Mon unique regret à le voir répandu,
C'est que pour vous, hélas! c'est un crime perdu;
Qu'il devient le signal de votre servitude,
L'éternel monument de votre ingratitude,
Et qu'en mourant ainsi j'aurai déshonoré
Ce pays que mon cœur a toujours adoré.
Dites-moi donc quelle est cette noire furie
Qui veut persuader un crime à ma patrie?
Quels sont mes ennemis? On peut me les nommer.
Je ne les connaîtrai que pour m'en faire aimer.

LÉARQUE.

Que pour t'en faire aimer! Désarme ton envie.
Et n'as-tu pas dû voir que l'éclat de ta vie
Leur rendait odieux le bien que tu nous fais?

ARISTOMÈNE.

Conçois-tu cette horreur qu'on a pour les bienfaits,
Théonis? conçois-tu la dureté farouche

Digitized by Google

D'un cœur que l'amitié ni la pitié ne touche?

THÉONIS.

Tu me crois, je le sais, du nombre des ingrats.

ARISTOMÈNE.

Je ne le croirai plus, si tu me tends les bras.

THÉONIS, *l'embrassant.*

J'excuse ton erreur : je sais qui l'a fait naître.
C'est un jeune homme ardent que j'ai voulu connaître.
J'ai sondé de son cœur jusqu'au dernier repli;
L'amitié n'eut jamais rien de plus accompli :
A sa noble candeur je dois ce témoignage.
Pour lui, crédule et prompt comme on l'est à son âge,
D'une noire injustice il a dû m'accuser;
Mais il vient. C'est à toi de le désabuser.

SCÈNE II.

ARISTOMÈNE, ARCIRE, LÉARQUE.

ARCIRE.

Le perfide! il n'a pu soutenir mon approche.
Mais a-t-il soutenu son crime et ton reproche?

ARISTOMÈNE.

Arcire, oublions tout. Il s'est justifié.

ARCIRE.

Lui? grand dieux!

ARISTOMÈNE.

De toi-même il s'était défié;
Il t'éprouvait.

ARCIRE.

Encore un nouvel artifice!

ARISTOMÈNE.

Dès qu'il t'a pu connaître, il t'a rendu justice.

ARCIRE.

Oui, telle est sa souplesse et sa dextérité :

Digitized by Google

En lui tout est menteur, jusqu'à la vérité.
Il te trahit, te dis-je.

ARISTOMÈNE.

Et faudra-t-il sans cesse
Ne voir dans tous les cœurs qu'artifice et bassesse?
A quel nouveau tourment veux-tu me condamner?
Je ne sais point haïr; laisse-moi pardonner.
Théonis de mon cœur n'eut jamais à se plaindre:
Je l'aimai; je ne puis me résoudre à le craindre.

ARCIRE.

Dans l'ame des héros quelle fatalité
Mêle à tant de grandeur tant de simplicité?
Non, tu ne seras point le jouet d'un perfide.

ARISTOMÈNE.

S'il est tel, son crédit sera faible et timide.
Et jamais les méchants peuvent-ils être unis?
Tôt ou tard, l'un par l'autre, ils seront trop punis.
Vous, de qui la candeur, la bonté m'est connue,
Exposez au sénat mon ame toute nue.
Le pouvoir que j'exerce a pu l'inquiéter;
Comme je l'ai reçu, je saurai le quitter.
Il me coûte assez cher pour consoler l'envie!
Je fais plus pour l'État que lui donner ma vie.
Mais quand j'aurai tout fait, tout souffert, tout perdu
Qu'il soit libre et content; c'est le prix qui m'est dû.
Libre à mon tour, mais seul, dans ma retraite obscure,
Seul avec ma douleur, cédant à la nature,
Aux mânes d'une épouse et d'un fils adorés,
Je donnerai les pleurs que j'aurai dévorés.

Digitized by Google

SCÈNE III.

ARISTOMÈNE, ARCIRE, LÉARQUE, UN GARDE.

LE GARDE.

Un envoyé de Sparte, arrivé dans Messène,
Demande à vous parler.

ARISTOMÈNE.

Qu'il entre.

ARCIRE.

Aristomène,
Sparte, qui lâchement t'aura fait menacer,
En a senti la honte; elle veut l'effacer.
Souviens-toi qu'en ses mains ta famille est captive.

ARISTOMÈNE.

En ami de la paix que son ministre arrive,
Et qu'il l'offre équitable; à l'instant j'y souscris.
Je ne serai jamais désarmé qu'à ce prix.

SCÈNE IV.

ARISTOMÈNE, LÉARQUE, ARCIRE, EURIBATE.

ARISTOMÈNE.

Euribate, est-ce vous? Un ministre si sage
D'une heureuse concorde est pour nous le présage.

EURIBATE.

Non, je n'aurais ici que des lois à dicter.
Sparte dans tous les temps saura se respecter,
Seigneur. A ses sujets elle peut faire grâce,
Mais,...

ARISTOMÈNE.

Daignez, avec nous, supprimer la menace.

EURIBATE.

Sparte ne prétend pas répandre ici l'effroi,

Digitized by Google

Mais y donner l'exemple, au défaut de la loi.

ARISTOMÈNE.

L'exemple des vertus est une loi suprême
Que Messène reçoit, qu'elle donne elle-même;
Pour celui des forfaits nous ne l'imitons pas.
Nous ne versons du sang qu'au milieu des combats.
Sparte peut immoler ma famille à sa haine;
Mais si l'un de vos rois tombe aux mains de Messène,
Il aura parmi nous, quels que soient nos projets,
Tout ce qu'il a dans Sparte, excepté des sujets.

EURIBATE.

Ce langage m'étonne, et pourrait me confondre;
Mais je laisse au sénat le soin de vous répondre.

ARISTOMÈNE.

Au sénat!

EURIBATE.

De ces murs librement fugitifs,
Léonide et Leuxis n'étaient point nos captifs.
Dans les mains du sénat je viens de les remettre.

ARISTOMÈNE.

Quoi!

EURIBATE.

Tous deux à nos rois sont venus se soumettre.

ARISTOMÈNE.

Dieux! ma femme! mon fils!

EURIBATE.

A peine ils ont paru,
Le peuple au-devant d'eux en foule est accouru.
Léonide à nos rois demande qu'on la mène.
« Vous voyez devant vous le fils d'Aristomène,
« Vous voyez son épouse; et pour le désarmer,
« Voici, dit-elle, enfin comme on peut l'alarmer.
« De Messène en ses mains la défense est remise.
« Menacez-nous: qu'il tremble; et Messène est soumise. »
Nos rois, à ce discours, étonnés et confus,

Digitized by Google

Ont répondu, seigneur, par un noble refus;
Et je viens....

ARISTOMÈNE.

On vous trompe.

EURIBATE.

Hélas! je vous accable;
Mais cet événement étrange, inconcevable,
Je l'ai vu.

ARISTOMÈNE.

Vous avez vu ma femme et mon fils,
Déserteurs de Messène, à vos lois asservis,
Se livrer, demander à vous servir d'ôtage,
Et vous donner sur nous ce funeste avantage!

EURIBATE.

Je l'ai vu. Je vous parle en fidèle témoin.

ARISTOMÈNE.

Épargnez-moi, de grâce, et n'allons pas plus loin.
Vous avez au sénat remis les deux transfuges?

EURIBATE.

J'ai dû les déposer dans les mains de leurs juges.

ARISTOMÈNE.

Vous direz à vos rois que mon cœur malheureux
Sent, comme il doit, le prix de leurs soins généreux,
Et que d'un sort cruel innocente victime,
J'espère, en mon malheur, mériter leur estime.

SCÈNE V.

ARISTOMÈNE, ARCIRE, LÉARQUE.

ARISTOMÈNE.

Est-il vrai, Léonide? Est-ce dans votre sein
Que de me désarmer fut conçu le dessein?

LÉARQUE.

Non, par tes ennemis cette trame est ourdie.

Digitized by Google

ARISTOMÈNE.

Elle a pu s'abaisser jusqu'à la perfidie!
Et toi, mon fils, et toi, l'espoir de ma maison,
Tu croissais pour l'opprobre et pour la trahison!
L'héritier de ma gloire en naissant l'a flétrie!
Le fils d'Aristomène a trahi sa patrie!
O dieux! en les perdant, accablé de douleur,
Je me croyais, Arcire, au comble du malheur.
Que j'étais loin encor de ce dernier supplice!
Ma femme criminelle! et mon fils son complice!
Amis! qu'il est affreux de ne plus estimer
Ce qu'avec tant d'ardeur on fit gloire d'aimer!
J'admirais, j'adorais cette coupable épouse:
Cent fois de ses vertus mon ame fut jalouse;
Et mon crédule amour se laissait aveugler
Jusqu'à me reprocher de ne pas l'égaler!
Quel transport, quel délire a pu troubler son ame?
Le glaive de la loi, sur mon fils! sur ma femme!...
Et qu'il frappe, ou s'arrête; il ne reste à tous deux
Qu'un pardon flétrissant, ou qu'un trépas honteux!

ARCIRE.

Non, Léonide aima son époux et sa gloire.
L'apparence nous trompe. Une trame si noire
Est trop indigne d'elle. Il faut l'interroger.

ARISTOMÈNE.

Elle a trahi l'État; l'État doit la juger.

ARCIRE.

Au nom de votre amour, si constant et si tendre,
Avant de l'accuser, ami, daigne l'entendre.
Nous allons obtenir qu'on l'amène en ces lieux.

ARISTOMÈNE.

Osera-t-elle encore y paraître à mes yeux?

Digitized by Google

SCÈNE VI.

ARISTOMÈNE, *seul.*

Au moment de subir sa sentence mortelle,
Par quel art, de quel front le désavouera-t-elle,
Ce crime à tous les yeux par un peuple attesté?
C'est un peuple ennemi dont je suis détesté.
En flétrissant les miens, c'est moi qu'il déshonore.
Ah! plus que je ne puis je veux douter encore.
Flatteuse illusion, qu'elle va dissiper!
Faible espoir qui me trompe, et qui va m'échapper!

SCÈNE VII.

LÉONIDE, ARISTOMÈNE, GARDES.

ARISTOMÈNE.

La voici. Dieux! des fers!

LÉONIDE.

Vous m'appelez sans doute
Pour me justifier?

ARISTOMÈNE.

Parlez. Je vous écoute.

LÉONIDE.

Tu me crois donc coupable, et coupable envers toi!

ARISTOMÈNE.

Que ne puis-je en douter!

LÉONIDE.

Lève les yeux sur moi,
Et ne crains pas de voir jusqu'au fond de mon ame.
Tu le peux sans rougir.

ARISTOMÈNE.

Sans rougir! Ah! madame!

Digitized by Google

LÉONIDE.

Oui, juge et ton épouse et ton affreux sénat.
A peine il t'eut remis le destin de l'État,
Qu'il vit briser ses fers des mains de la victoire;
Et ton sang prodigué fut le sceau de sa gloire.

ARISTOMÈNE.

Laissons là des périls qu'on a dû m'envier.
Messène s'en souvient; je dois les oublier.

LÉONIDE.

Messène s'en souvient, et l'ingrate s'apprête
A racheter ses fers aux dépens de ta tête!
Oui, tels sont les complots qu'on trame autour de toi.
Les bruits en ont enfin pénétré jusqu'à moi.
« On l'attend, m'a-t-on dit, et sa perte est certaine.
« Coupable aux yeux de Sparte, et suspect à Messène,
« L'une va le livrer comme un ambitieux;
« L'autre va le punir comme un séditieux. »
Prends ma place, et crois voir un héros, tes délices,
Marchant sans défiance entre deux précipices;
Un peuple contre lui sans cesse envenimé;
Un sénat, par l'envie, à sa perte animé;
La calomnie, autour de son char de victoire,
Menaçant à-la-fois et sa vie et sa gloire;
Les soupçons odieux, l'infâme trahison,
Aiguisant le poignard, préparant le poison;
Peins-toi cette victime à la mort condamnée,
Le bandeau sur les yeux, suivant sa destinée,
Sans crainte, sans défense, au milieu du danger,
Et caressant la main qui devait l'égorger:
Sois Léonide enfin, et condamne ma fuite.
De ma témérité je prévoyais la suite,
Les tourments, les combats que j'allais te causer.
Mais dans ce trouble affreux je n'ai pu reposer;
Et des mêmes horreurs nuit et jour obsédée,
A ce grand dévouement je me suis décidée.

Digitized by Google

Heureuse, en te sauvant dans les bras de la paix,
De confondre et punir les ingrats que tu fais!

ARISTOMÈNE.

Insensée! Ah! du moins ne pouviez-vous m'attendre?

LÉONIDE.

Et n'as-tu pas toujours dédaigné de m'entendre?
N'aurais-tu pas encore négligé mes avis?

ARISTOMÈNE.

Me préservent les dieux de les avoir suivis!

LÉONIDE.

Et c'est cet abandon, cet oubli de toi-même,
Qui met au désespoir une femme qui t'aime.
Malheureux! Quoi! du piége on a beau t'avertir,
Tu t'obstines encore à n'en jamais sortir!
Tu penses que l'envie et la haine s'appaisent!
Ta vertu les fatigue, et tes bienfaits leur pèsent.
Trop grand pour être aimé, tu te flattes en vain.
Contre toi dans les cœurs fermente un noir levain.
L'armée est ton ouvrage, et tu disposes d'elle;
Quelques amis encore embrassent ta querelle;
Mais inutile appui contre un assassinat!
Tu frémis; je crains tout des complots du sénat!
Ici la trahison a marqué sa victime.
Le temple de nos lois est le berceau du crime.
Il te menace, il règne, il insulte les dieux.
Il va rendre ta femme et ton fils odieux:
Mais mon cœur et le tien sont mes juges suprêmes.
Pour me justifier il suffit que tu m'aimes.

ARISTOMÈNE.

Ainsi, pour me sauver, tu trahissais l'État!

LÉONIDE.

Oui, j'ai tout fait pour toi. Si c'est un attentat,
Ne crois pas que jamais le repentir l'efface.
Si j'étais libre encor, j'aurais la même audace;
Et dans ces fers honteux si mon cœur a gémi,

Digitized by Google

C'est de n'avoir trahi des ingrats qu'à-demi.
A l'intérêt public par les lois asservie,
Je lui sacrifierais mon repos et ma vie;
Mais pour toi, je suis prête à te sacrifier
Ma gloire, mon pays, mon sang, le monde entier.
Que m'importe Messène, et le monde, et moi-même,
Quand mon cœur éperdu tremble pour ce que j'aime?
Je ne connais que toi, je ne vis que pour toi;
Le cœur de mon époux est l'univers pour moi.
Ce cœur a d'autres soins se livre et s'abandonne:
Il ne sait qu'obéir quand la patrie ordonne;
Le mien d'aucun remords ne se sent combattu:
Je t'adore: voilà ma première vertu,
Ma gloire, mon devoir, ma loi la plus sévère,
Le plus beau, le plus saint des nœuds que je révère.
Oui, j'aime mieux mourir coupable aux yeux de tous,
Pour avoir immolé Messène à mon époux,
Que de vivre adorée, en héroïne, en reine,
Pour avoir immolé mon époux à Messène.

ARISTOMÈNE.

Faut-il que tant d'amour soit un crime à mes yeux!

LÉONIDE.

C'est le plus grand des biens que j'ai reçus des dieux.
Qu'avec un cœur sensible on est heureux de naître,
Quand ce qu'on doit aimer est si digne de l'être!
Le ciel a dans ton ame épuisé ses bienfaits:
Moi, j'en sens tout le prix; c'est pour moi qu'ils sont faits.
Mais tu me crois coupable; et c'est là mon supplice.

ARISTOMÈNE.

Cruelle! tu veux donc que je sois ton complice?
Je le suis, puisque enfin je me laisse calmer.

LÉONIDE.

Tu m'aimes donc toujours?

ARISTOMÈNE.

Puis-je ne pas t'aimer?

Digitized by Google

Mais le sénat !

LÉONIDE.

Mon cœur le brave et le déteste.
Mon époux est pour moi. Que m'importe le reste ?
(*à un garde qui s'avance.*)
Je vous suis.

ARISTOMÈNE.

Il peut tout. Ne va pas l'indigner.

LÉONIDE.

Je le méprise trop pour vouloir l'épargner.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉONIS, EURIBATE.

THÉONIS.

Oui, l'intérêt de Sparte et le nôtre s'unissent,
Euribate : il est temps que nos troubles finissent.
De tous nos bons desseins un seul homme est l'écueil.
Saisissez ce moment de fléchir son orgueil.
Le sénat qui le hait, le peuple qui l'honore,
L'armée, où son crédit est tout-puissant encore,
Ses amis, ses rivaux, ses secrets ennemis,
S'il reconnaît vos lois, vous seront tous soumis.

EURIBATE.

J'embrasse avec ardeur ce dessein magnanime,
Théonis; et c'est moins l'intérêt qui m'anime,
Que le soin d'assurer la gloire et le repos
D'un homme en qui je vois tous les traits d'un héros.

SCÈNE II.

ARCIRE, THÉONIS.

ARCIRE.

Euribate avec toi! C'est encor quelque trame.
Qui va faire éclater la candeur de ton ame.

THÉONIS.

Arcire, à me juger sois moins prompt désormais.

Digitized by Google

ARCIRE.

Va, mon cœur, que j'en crois, ne me trompa jamais.

THÉONIS.

A tes ressentiments j'ai donné lieu sans doute;
Mais leur aveugle ardeur n'a rien que je redoute.
Fidèle à mon devoir, rien ne peut me troubler.

SCÈNE III.

ARISTOMÈNE, ARCIRE, THÉONIS.

ARISTOMÈNE.

Le sénat ne vient point!

THÉONIS.

Je le fais assembler.

ARISTOMÈNE.

Quel moment! j'en frémis. O dieux! si je succombe,
Que sur moi seul le crime et le malheur retombe.
Léonide est superbe, et va, par ses hauteurs,
Aigrir encor l'orgueil de mes persécuteurs;
Arcire, garde-toi d'imiter son audace.
Pour l'innocence même il faut demander grâce;
Sa défense a besoin d'une touchante voix;
Et ses pleurs, bien souvent, sont plus forts que ses droits.

ARCIRE.

Mon intrépide ami devient faible et timide!

ARISTOMÈNE.

C'est contre nos tyrans que je suis intrépide;
Mais devant un sénat que je puis accabler,
N'ayant qu'à dire un mot pour le faire trembler,
Quand je suis suppliant, crois-tu que je m'abaisse?
Ami, c'est dans l'orgueil que serait la bassesse.
Ne viens point irriter un cœur que je contrains.
Il n'est que trop sensible; et c'est lui que je crains.

Digitized by Google

THÉONIS.

Pourquoi, si le sénat, si la loi t'est contraire,
Exposer ta famille, et ne pas l'y soustraire?
Préviens....

ARCIRE.

Non! C'est à lui si l'on veut l'opprimer
D'attendre l'injustice, et de la réprimer.
Pour avoir écouté de trop justes alarmes,
Et voulu de ses mains faire tomber les armes,
Je prévois de quels traits Léonide et Leuxis
Au tribunal des lois peuvent être noircis;
Et l'on croira peut-être, à les voir sans défense,
Flétrir impunément la faiblesse et l'enfance.
Qu'on tremble cependant avant de prononcer.
Ils auront des vengeurs, et tu peux l'annoncer.

ARISTOMÈNE.

Épargne à ma douleur ces funestes augures.
Il est dans le sénat des cœurs droits, des mains pures;
Et ma femme et mon fils s'accusant, sans détour,
De ces vaines frayeurs qu'on pardonne à l'amour,
Ne seront point traités en coupables transfuges.
Des pères, des époux, sont au rang de leurs juges.
Que dis-je? Est-il un cœur qui ne parle pour eux?
C'est toujours à regret qu'un juge est rigoureux.
Hors de son tribunal, c'est un homme vulgaire;
Mais l'approche des dieux l'agrandit et l'éclaire.
Enfin, pour ne laisser nulle trace après soi,
L'ombre seule du crime a besoin de la loi;
Je la réclame. Adieu. C'est en vous que j'espère.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

THÉONIS, ARCIRE, GARDES.

THÉONIS.

Garde, amenez Leuxis, et retenez sa mère.
Observe ma conduite, Arcire, et juge-moi.

ARCIRE.

Si tu sers mon ami, tout mon sang est à toi.
Mais si tu nous trahis!...

THÉONIS.

Suspends cette menace.
Je t'en ferai rougir.

SCÈNE V.

THÉONIS, ARCIRE, DRACON, LÉARQUE, AUTRES SÉNATEURS, LEUXIS, GARDES.

THÉONIS.

Sénateurs, prenez place.
(*à Leuxis.*)
A l'empire des lois tout mortel est soumis:
Jeune homme, répondez. Aux mains des ennemis,
Vous vous êtes livré, conduit par Léonide?

LEUXIS.

J'accompagnais ma mère, et j'ai suivi mon guide.

THÉONIS.

Malheureuse imprudence! elle vous a perdu.

LEUXIS.

Je ne m'en repens point. J'ai fait ce que j'ai dû.
Je me plains seulement qu'une loi trop sévère
M'ait arraché des bras d'une si tendre mère.
Ma vue adoucissait l'horreur de sa prison.

Digitized by Google

THÉONIS.

De sa fuite, en partant, saviez-vous la raison?

LEUXIS.

Non. Elle commanda; je partis à sa suite,
Heureux de partager les périls de sa fuite.

THÉONIS.

N'auriez-vous pas dû voir qu'elle allait nous trahir?

LEUXIS.

On n'examine rien, lorsqu'on sait obéir.

THÉONIS.

Mais aux rois ennemis présenté pour ôtage,
Vous fûtes mieux instruit?

LEUXIS.

Tout surprend à mon âge.
Ce dessein courageux d'abord m'épouvanta.
Elle m'en dit la cause; et mon cœur l'adopta.

THÉONIS.

La cause?

LEUXIS.

Ah! que ne puis-je en perdre la mémoire!

THÉONIS.

On dit que du sénat elle attaque la gloire.

LEUXIS.

Elle attaque un perfide, et vous le connaissez.

THÉONIS.

Quel est-il?

ARCIRE.

Son silence en fait entendre assez.
Mais sans vouloir surprendre un aveu de sa bouche,
Interrogez sa mère; et sur ce qui la touche
Elle s'expliquera mieux que vous ne voudrez.

THÉONIS.

Garde, qu'elle paraisse. Et vous, Leuxis, rentrez.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LÉONIDE, LES SÉNATEURS, LES GARDES.

THÉONIS, *à Léonide.*

Vous savez de quel crime on noircit votre gloire,
Léonide. Étonné d'une action si noire,
Le sénat, par ma voix, va vous interroger;
Et c'est sur votre aveu qu'il prétend vous juger.
Votre fils devant nous a dépouillé la feinte;
Imitez-le, madame, et répondez sans crainte.

LÉONIDE.

C'est donc vous qu'on choisit pour organe des lois!
A mes accusateurs vous prêtez votre voix!
C'est pousser, je l'avoue, un peu loin l'assurance.
Vous aviez intérêt de garder le silence.
Je veux bien cependant ne pas vous en punir,
Et respecter le rang que vous osez tenir.
A Sparte avec mon fils je me suis retirée.
Là, contre mon époux je me suis déclarée;
Et, par le seul péril qui pouvait l'étonner,
J'ai voulu le forcer à vous abandonner.
La raison; par égard je veux bien vous la taire.
Pour vous, pour vos amis ce n'est pas un mystère.
Épargnons-nous l'effort qu'il doit nous en coûter,
A moi, pour vous confondre; à vous, pour m'écouter.

THÉONIS.

Votre crime n'a rien qui nous doive confondre.
Parlez.

LÉONIDE.

Vous voulez donc me forcer à répondre?
Eh bien! levez les yeux, interrogez ces murs.
Ils ont été témoins de ces complots obscurs
Où la voix de la haine et tout l'art de l'envie
Du vengeur de l'État ont attaqué la vie.

Digitized by Google

De la discorde ici le feu s'est allumé.
C'est dans ce sanctuaire enfin que fut tramé
Le dessein de livrer votre dieu tutélaire
Aux tyrans dont pour vous il bravait la colère.
Il ne comprit jamais, vertueux sans effort,
Qu'on fût ingrat sans honte et traître sans remord :
Sur la foi de son cœur trop simple et trop crédule,
Il est sourd aux complots que le crime accumule ;
Mais sur lui, mais sur vous mes yeux étaient ouverts.
J'ai vu qu'il se perdait, s'il eût brisé vos fers ;
J'ai vu qu'il réchauffait les serpents de l'envie.
Je l'aime ; j'ai voulu prendre soin de sa vie,
Et, s'il était possible, étouffer de ma main
Ces serpents contre lui ranimés dans son sein.
Jugez-vous, et voyez si je fus bien instruite.
Qui de vous osera condamner ma conduite ?
Amis de la justice, amis de mon époux,
Léarque, Eumène, Arcire, Euriclès, est-ce vous ?
Est-ce vous, Théonis, Dracon, Lysipe, Hercide,
Vous dont je prévenais le complot parricide ?
Tout se tait, le coupable, et même l'innocent :
Mais l'un sans s'émouvoir, et l'autre en frémissant.
D'un front calme et serein l'un entend ma défense :
Au-dessus du reproche, au-dessus de l'offense,
Son cœur pur et tranquille est sûr d'être honoré.
L'autre, d'un noir dépit en secret dévoré,
N'ose lever sur moi son œil morne et farouche :
La vérité l'accable et lui ferme la bouche.
Quand j'aurai disparu sans doute il va tonner ;
Je ne dis plus qu'un mot, qui pourra l'étonner.
Je suis justifiée aux yeux d'Aristomène.
Il m'aime, il vous connaît ; tremblez. Qu'on me remmène.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LES SÉNATEURS.

THÉONIS.

De la mère et du fils qu'on décide le sort.

LÉARQUE.

Du fils! vous livreriez un enfant à la mort!
Que dis-je? et Léonide est-elle plus coupable?
Sénat, quel est son crime? Un amour respectable,
Qui devrait sur la terre être déifié.
Qui le condamnera?

DRACON.

L'État sacrifié.
Et depuis quand l'amour, ou la crainte, ou le zèle,
Ont-ils justifié le citoyen rebelle,
Qui dans ses intérêts se croyant traversé,
Perfide envers l'État, veut le voir renversé?

ARCIAS.

Vous donc qui, méditant ce qu'eût fait Léonide,
N'avez pris que l'envie et la haine pour guide,
Condamnez vos complots avant de l'accuser.
Sparte vous épouvante; elle allait l'appaiser.
Les exploits d'un héros vous causent des alarmes;
De sa main triomphante elle arrachait les armes.
Infidèle à lui seul, elle vous a servis,
Et jamais vos conseils n'ont été mieux suivis.
Que lui reprochez-vous?

DRACON.

D'avoir été transfuge;
D'avoir osé se rendre et l'arbitre et le juge
De ces grands intérêts entre nous balancés;
D'avoir trahi l'État sur des bruits insensés.
Et que peut le sénat, quand la loi la condamne?
Avez-vous oublié qu'il n'en est que l'organe?

Digitized by Google

ARCHIAS.

Ah! c'est trahir la loi que de trop l'écouter.
Est-ce donc la vertu qui la doit redouter?
A punir les méchants qu'elle soit diligente;
Mais pour les gens de bien qu'elle soit indulgente,
Et ne confonde pas, dans sa sévérité,
L'imprudence ou l'erreur avec l'iniquité.

DRACON.

Le ciel juge les cœurs, nous jugeons la conduite.
Et d'un crime impuni qui ne prévoit la suite?
Les lois sont un fardeau : pour le rendre léger,
En l'imposant au peuple il le faut partager.
Point d'égard. Qu'un exemple à jamais mémorable
Soit, de leur sainteté, la base inébranlable.
Tout doit leur obéir, et sur-tout leur auteur.
C'est en s'y soumettant qu'on en est protecteur;
Et plus de leur rigueur la victime est illustre,
Plus son sang les honore et leur donne de lustre.

SCÈNE VIII.

EURIBATE, LES SÉNATEURS.

EURIBATE.

Je viens le réclamer, ce sang, au nom des rois
Qui seuls, dans ce sénat, doivent donner des lois.
Léonide a parlé; vous venez de l'entendre.
Notre honneur satisfait n'a plus rien à prétendre;
Et quoi qu'Aristomène ait osé contre nous,
Nous lui rendons ses droits et de père et d'époux.

THÉONIS.

Euribate, à regret nous jugeons des coupables,
Protégés par vos rois, et pour nous respectables;
Mais lorsqu'à nos décrets un héros s'est soumis,
Comment ne pas souscrire à ce qu'il a permis?

Digitized by Google

Serait-il en effet digne d'une belle ame,
De laisser au sénat et la honte et le blâme;
Et de se réserver l'honneur d'avoir voulu
Reconnaître des lois le pouvoir absolu?
De concert avec vous qu'il ose s'y soustraire;
Aucun de nous, seigneur, ne lui sera contraire:
La force est dans ses mains. Mais s'il nous laisse agir,
Le sénat se respecte, et ne veut point rougir.

EURIBATE.

Je l'ai fait appeler. Le voici.

THÉONIS.

Qu'il prononce,
Et, pour excuse, au peuple on rendra sa réponse.

SCÈNE IX.

ARISTOMÈNE, EURIBATE, LES SÉNATEURS.

THÉONIS.

Seigneur, on va juger Léonide et Leuxis.
Cependant Euribate, au sénat indécis,
De la part de ses rois, vient imposer silence,
Et des lois dans nos mains arrêter la balance.

ARISTOMÈNE.

Qu'entends-je? et le sénat m'attend pour décider
Si de cette défense il doit s'intimider!
(*à Euribate.*)
Je rends grâce à vos rois du soin qui les anime;
Mais je tiens d'eux sur-tout cette grande maxime,
Qu'il faut savoir périr, sans jamais écouter
Des offres que sans honte on ne peut accepter.
Je rends donc au sénat les droits qu'il me confie.
Je l'en désavouerai s'il me les sacrifie.
Seul il est notre juge; et dût-il m'en punir,
La main qui l'éleva saura le soutenir.

Digitized by Google

EURIBATE.

J'admire, en gémissant, cette noble constance,
Qui de vos protecteurs rejette l'assistance.
Mais vous livrez un sang qui vous est précieux,
Menacé par vos lois, innocent à vos yeux;
Pourquoi? pour un vain nom de liberté publique,
Pour de fragiles droits que le sénat abdique!

ARISTOMÈNE.

Il y peut renoncer. Mais qu'il me connaît peu,
Si, pour couvrir sa honte, il attend mon aveu!
Cependant gardez-vous d'en croire l'apparence.
Je vois qui peut avoir flatté votre espérance.
Au gré de nos tyrans ce sénat composé,
Fut mêlé d'un limon qu'il n'a pas déposé.
Quel asyle, après tout, n'est pas ouvert au vice?
Jusqu'au pied des autels en rampant il se glisse;
Mais parmi nous, seigneur, comme il est étranger,
S'il y pénètre encor c'est un mal passager.
Il est peut-être ici des cœurs lâches et traîtres;
Mais il en est de grands, faits pour braver vos maîtres.

ARCIRE, *vivement.*

Non, seigneur. Je réponds du cœur de ses amis.
Protégez sa famille; ils vous seront soumis.
Prends pitié de ton sang.

ARISTOMÈNE, *à Euribate.*

Pardonnez ses alarmes.
L'amitié les inspire. Ami, retiens tes larmes.
Je serais, à ta place, aussi faible que toi.
Tu serais, à la mienne, aussi ferme que moi.
Seigneur, vous le voyez, mes amis sont des hommes.
De vos grandes vertus, éloignés que nous sommes,
L'amitié, la nature, ont encor sur nos cœurs
Des droits, que l'une et l'autre ont perdus dans vos mœurs;
Mais lorsque ce héros tremble pour ce qu'il aime,
Ne vous figurez pas qu'il tremblât pour lui-même.

Digitized by Google

Sa bonté seule ici croit avoir droit d'agir;
Mais si j'en abusais, je le ferais rougir.
Pour moi, je l'avouerai, ma famille m'est chère.
Je n'ai qu'un fils, je l'aime, et j'adore sa mère.
Il en coûte à mon cœur de les abandonner.
Je les crois innocents, on peut les condamner;
Mais ils mourront, seigneur, encor dignes d'envie,
Si par une bassesse il faut payer leur vie.
En chassant nos tyrans j'ai sauvé mon pays;
Et par moi mes bienfaits ne seront point trahis.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

EURIBATE ET LES SÉNATEURS.

EURIBATE.

Vertueux citoyen! ame digne de Sparte!

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

LES SÉNATEURS.

THÉONIS.

Dénués d'un secours que lui-même il écarte,
Son fils et son épouse en vos mains sont remis,
Sénat : contentez-vous qu'il vous les ait soumis.
C'est peu pour un sujet; c'est beaucoup pour un maître.

DRACON.

Un maître!

THÉONIS.

Il est trop vrai qu'il n'a qu'à vouloir l'être.
Amis, n'irritons point ses chagrins dévorants.
Souvent des meilleurs rois on a fait des tyrans.
Le ciel nous en donne un dont la bonté facile

Digitized by Google

Daigne, devant les lois, baisser un front docile.
A force de respects, songeons à conserver
Cette ombre de pouvoir qu'il nous peut enlever.

DRACON.

Sénateurs, grâce aux dieux, je lis sur vos visages
La surprise et l'horreur qu'inspirent ces outrages.
C'est le chef du sénat qui nous annonce un roi!
Il oppose en son nom la menace à la loi!
Je rougis de l'opprobre où l'on croit nous réduire.
On vient nous effrayer, n'ayant pu nous séduire.
Je sais d'Aristomène où s'étend le crédit;
Mais loin de m'étonner son pouvoir m'enhardit.
S'il était moins puissant, au crime de sa race,
Librement généreux, nous pourrions faire grâce;
Mais puisqu'à la punir on voit quelque danger,
Il faut se rendre infâme, ou ne rien ménager.
Ce héros indigné que Sparte le protége,
Du sénat et des lois défend le privilége;
Aura-t-il seul l'honneur de s'en montrer l'appui?
Sénat, il est pour vous ce que Sparte est pour lui.
Jaloux de votre honneur, il vous apprend à l'être.
Il ne veut point de rois; ne souffrez point de maître.
Comme lui, sur l'arrêt trop grands pour balancer,
Il ose s'y soumettre, osez le prononcer.
Sénat, fermons les yeux, et que la loi décide.
Nous avons entendu Leuxis et Léonide:

(*à Théonis.*)

Ils ont tout avoué; seigneur, que tardons-nous.
Il est temps d'opiner.

THÉONIS.

Sénateurs, levez-vous.

(*après qu'on a été aux opinions.*)

Léonide et Leuxis, criminels et complices,
Perdront tous deux la vie au milieu des supplices.

Digitized by Google

ARCIRE.

O crime! ô perfidie! Amis, fuyons ces lieux.

SCÈNE XII.

THÉONIS, DRACON.

THÉONIS.

Ils lui vont annoncer cet arrêt odieux.

DRACON.

Il se révoltera.

THÉONIS.

C'est ce que je désire.
Cet arrêt nous perdrait, s'il osait y souscrire.
Par la pitié le peuple est aisément gagné :
De sa propre vengeance il serait indigné.

DRACON.

Quel est donc ton espoir?

THÉONIS.

De rendre Aristomène
Infracteur de nos lois, ennemi de Messène;
De l'armer contre nous, et de justifier
Ma fureur obstinée à le sacrifier.
Voyons ce qu'a produit l'arrêt qu'on vient de rendre.
S'il livre sa famille au lieu de la défendre,
Je lui réserve un trait dont je veux l'accabler;
Et toi-même, pour lui, je te ferai trembler.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTOMÈNE, *seul.*

Où vais-je, malheureux! Je ne me connais plus.
L'horreur presse au hasard mes pas irrésolus.
Le crime me poursuit, la vengeance m'appelle;
La nature et l'amour sont d'accord avec elle.
Je m'efforce à les vaincre, et frémis d'y céder.
Arbitre de mon sort, je crains d'en décider.
Léonide! mon fils! des bourreaux! des supplices!
Je succombe. Il a donc comblé ses injustices,
Ce sénat!... hors des murs je n'ai qu'à me montrer;
Dans la poudre à l'instant je le ferai rentrer:
Il le sait; pour asyle il prend la citadelle.
Il me fait déja craindre et traiter en rebelle.
Si je l'étais, ingrats! quel serait votre sort?
Je porte dans mes mains la ruine et la mort;
A ma voix mille bras armés pour ma défense,
Dans le sang, si je veux, vont laver mon offense;
Cependant je suis libre, et ces murs sont ouverts!
Cruels! tremblez du moins, et me donnez des fers.
Redoutez mon amour, ma douleur, ma colère;
Je suis au désespoir, je suis époux et père.

Digitized by Google

SCÈNE II.

ARISTOMÈNE, ARCIRE.

ARISTOMÈNE.

Arcire, tu me vois au comble des malheurs!

ARCIRE.

Quoi! tu peux te venger, et tu verses des pleurs!

ARISTOMÈNE.

Me venger! et de qui?

ARCIRE.

D'une indigne patrie.

ARISTOMÈNE.

Je l'aimais, tu le sais, avec idolâtrie.
Eh bien! je l'aime encore en dépit des ingrats;
Et je mourrai content si je meurs dans ses bras.

ARCIRE.

Ainsi tes ennemis, attachés à leur proie,
Peuvent goûter sans trouble une barbare joie!

ARISTOMÈNE.

Leur triomphe est affreux. Dussent-ils m'accabler,
Le malheur le plus grand est de leur ressembler.

ARCIRE.

Eh quoi! ne sais-tu pas que lorsqu'elle est extrême,
La pitié pour le crime est un crime elle-même?
Entouré de serpents, viens, viens les écraser.

ARISTOMÈNE.

Et cet État naissant, le faut-il embraser?
Serons-nous ses fléaux?

ARCIRE.

Est-ce ainsi que tu nommes
Les généreux vengeurs et des dieux et des hommes?
Quand pour juger le crime il reste un tribunal,
Le punir, c'est des lois devenir le rival,
C'est usurper leurs droits. Mais lorsque la licence

Digitized by Google

Des mains de la justice arrache la puissance,
Que la force peut seule en arrêter le cours,
Que la faible innocence attend notre secours,
C'est trahir l'univers qu'épargner qui l'opprime.
La Grèce adore enfin ce que tu nommes crime.
Hercule, la terreur et l'amour des mortels,
Par de tels attentats mérita des autels.
Destructeur des méchants, sois le dieu de Messène.

ARISTOMÈNE.

S'ils pouvaient périr seuls, j'y souscrirais sans peine;
Mais ce peuple innocent, mais ce peuple trompé,
Veux-tu qu'en leur ruine il soit enveloppé?
Apprenons à souffrir. Dans le rang où nous sommes,
On ne sent point assez le prix du sang des hommes.
D'un peuple entier sans crime on ne peut se venger;
Et fût-il plus injuste, il faut le ménager.

ARCIRE.

Ton sang est donc le seul dont tu n'es point avare!

ARISTOMÈNE.

Cesse de m'accabler d'une pitié barbare.
N'es-tu plus citoyen pour être mon ami?
Et moi dans ma vertu suis-je trop affermi?
Ne vois-tu pas, cruel, l'effort qu'elle me coûte;
Combien je me combats; combien je me redoute;
Combien par ces efforts mon cœur est déchiré?
Tout peut changer encor, rien n'est désespéré.
Viens. Pour moi le sénat peut se rendre accessible.
Allons tomber aux pieds de ce tigre inflexible.

ARCIRE.

Toi! tomber à ses pieds quand tu peux l'accabler!
Toi fléchir! Devant toi c'est à lui de trembler.
Adoré de l'armée, elle est en ta puissance.
Que crains-tu du sénat? et quelle est sa défense?

ARISTOMÈNE.

Les serments que j'ai faits de lui rester soumis,

Digitized by Google

Voilà ses défenseurs, voilà mes ennemis.
Laissons, laissons l'orgueil au faible qu'on opprime.
Céder quand on peut vaincre est d'un cœur magnanime.
Le sénat me connaît; et, sans m'humilier,
La vengeance à la main, je puis le supplier.
Il ne sait que trop bien, s'il était implacable,
Jusqu'où peut me porter la douleur qui m'accable;
Et lui demander grâce en l'état où je suis,
C'est lui dire : « Je crains d'oser ce que je puis. »

ARCIRE.

Mais enfin, si sa haine aveugle et meurtrière,
Sans se laisser fléchir rejetait ta prière?

ARISTOMÈNE.

Ah! pourquoi me presser, et me faire entrevoir
Ce que peut m'inspirer un affreux désespoir?

ARCIRE.

Alors du moins, alors ta pitié rebutée,
Laissera libre un cœur qui l'a trop écoutée.

ARISTOMÈNE.

Alors sur l'échafaud j'accompagne les miens,
Je me montre en victime à mes concitoyens,
J'embrasse ma famille, et de la même épée
Que d'un sang ennemi Messène vit trempée,
Je m'immole à ses yeux, et lui laisse en mourant
De son ingratitude un remords dévorant.

SCÈNE III.

LÉARQUE, ARISTOMÈNE, ARCIRE.

ARISTOMÈNE.

Léarque épouvanté! quel funeste présage!
Ami, quel trouble affreux se peint sur ton visage?

LÉARQUE.

Aristomène!

Digitized by Google

ARISTOMÈNE.

Eh bien?

LÉARQUE.

Fuyons.

ARISTOMÈNE.

Explique-toi.

LÉARQUE.

Le peuple.... le sénat....

ARISTOMÈNE.

Tu me glaces d'effroi.
Mon épouse? mon fils?

LÉARQUE.

Ville impie et barbare!
Crois-moi, fuyons.

ARISTOMÈNE.

J'entends. L'échafaud se prépare.

LÉARQUE.

Par de vils délateurs le peuple mutiné,
Entoure ce théâtre à la mort destiné.
Théonis cependant, affectant l'indulgence,
Reprochait au sénat un excès de vengeance.
« Il est vrai, disait-il, le peuple est furieux;
« Il demande justice, il a sur nous les yeux:
« L'impunité souvent est la mère du crime;
« Mais n'est-ce point assez d'une seule victime?
« Le héros de Messène accablé de malheurs,
« Vous demande une main pour essuyer ses pleurs.
« D'une épouse et d'un fils s'il faut que l'un s'immole,
« Au moins de son trépas que l'autre le console. »
Il dit; on délibère, on se rend à sa voix.
L'un des deux va mourir; on te laisse le choix.

ARISTOMÈNE.

O noirceur exécrable! on veut que je choisisse,
D'une épouse ou d'un fils, que j'envoie au supplice!

Digitized by Google

LÉARQUE.

On va les amener. Il faut choisir entre eux;
Ou bien, en te quittant, ils vont périr tous deux.

ARISTOMÈNE, *éperdu.*

Laissez-moi.

ARCIRE.

Tu nous crains.

ARISTOMÈNE.

Je crains tout ce que j'aime,
L'amitié, la nature, et l'amour, et moi-même.
Mes plus grands ennemis sont au fond de mon cœur.
Voilà l'instant du crime. Il sera donc vainqueur!

ARCIRE, *à Léarque.*

Euribate est parti?

LÉARQUE.

Dans ce moment funeste,
Il partait.

ARCIRE.

Profitons de l'instant qui nous reste.

SCÈNE IV.

ARISTOMÈNE, LÉARQUE.

LÉARQUE.

Ami, par le malheur je te vois abattu.

ARISTOMÈNE.

Tu me vois furieux.

LÉARQUE.

A quoi te résous-tu?
Comment vas-tu répondre à ce sénat farouche?
Tu vois quelle sentence il attend de ta bouche.

ARISTOMÈNE.

Moi, grands dieux! me résoudre à ce barbare effort!
Moi, livrer ou ma femme ou mon fils à la mort!

Digitized by Google

Que m'écrase plutôt la foudre vengeresse.
Tous deux m'aiment; tous deux partagent ma tendresse;
Tous deux font mon bonheur. Léonide à mes yeux
Est, après la vertu, le plus beau don des cieux;
Je voyais dans mon fils mon unique espérance,
C'est l'ame d'un héros qu'embellit l'innocence.

LÉARQUE.

On attend l'un ou l'autre, et leur supplice est prêt.

ARISTOMÈNE.

Qu'on m'arrache le cœur plutôt que leur arrêt.
C'est peu, cruel sénat, d'ordonner leur supplice,
Tu veux de ce forfait que je sois le complice!

LÉARQUE.

Eh bien? que tardons-nous? l'armée....

ARISTOMÈNE.

On l'a voulu.
Viens. Sortons de ces murs. M'y voilà résolu.

LÉARQUE.

Nous mourrons avec toi : l'amitié te le jure.

ARISTOMÈNE.

Que de pleurs, que de sang vont laver mon injure!

LÉARQUE.

Le peuple, à ton abord, facile à se troubler,
Ne te donnera pas le temps de l'accabler.

ARISTOMÈNE.

On l'armera ce peuple; et je vais dans ma ville
Rassembler tous les maux de la guerre civile.
Je les entends ces cris qui me glacent d'horreur :
Viens, tyran, viens sur nous assouvir ta fureur;
Foule aux pieds de nos lois la majesté flétrie;
Verse à longs flots le sang.... le sang de ma patrie!
Moi, barbare! et ce temple, asyle de nos dieux,
Ces murs qu'ont de leur sang cimentés mes aïeux;
Ces murs d'où j'écartais l'esclavage et la guerre,
Messène aura pour moi disparu de la terre!

Digitized by Google

Depuis quand un mortel, ardent à se venger,
A-t-il le droit affreux de ne rien ménager?
Quoi! parce qu'un moment sa patrie est injuste,
Elle perd à ses yeux son caractère auguste!
Il n'est plus son enfant; il est son assassin;
De la mère commune il déchire le sein!
D'où vient que tout-à-coup ma constance me quitte?
De mes concitoyens l'injustice m'irrite:
Je servais des ingrats, et mon cœur s'en repent.
Misérable! est-ce d'eux que ma vertu dépend?

SCÈNE V.

ARISTOMÈNE, LÉARQUE, LÉONIDE, LEUXIS, GARDES.

LÉARQUE.

Venez, dignes objets de tendresse et d'alarmes,
Aux pleurs de l'amitié venez mêler vos larmes.
Un rigoureux devoir combat seul contre vous.
Embrassez votre père, embrassez votre époux.

ARISTOMÈNE.

Quel moment! quel combat! ah! mon fils! ah! madame!

LÉONIDE.

Ton fils va-t-il périr?

ARISTOMÈNE, *à part.*

Ils déchirent mon ame.

LÉONIDE.

Parle.

ARISTOMÈNE.

Je ne le puis.

LEUXIS.

Mon père!

ARISTOMÈNE, *à Léarque.*

Soutiens-moi.

Digitized by Google

LÉARQUE.

Sois père, sois époux.

LÉONIDE.

Dissipez mon effroi.
Mon fils est-il compris dans l'arrêt qui m'accable?
On le tient dans les fers! on le traite en coupable!

LÉARQUE.

Comme vous, à la mort on condamne Leuxis.

LÉONIDE.

Quoi! les monstres!

LÉARQUE.

Enfin, pour paraître adoucis,
Ils ont borné leur rage à punir l'un ou l'autre,
Et ne demandent plus que son sang ou le vôtre.

LÉONIDE.

Je respire.

LÉARQUE.

Le choix dépend de votre époux.

LÉONIDE.

Ah! mon fils! tu vivras. Mon sort est assez doux.
(*à Aristomène.*)
Eh bien! que tardes-tu? qu'on me mène au supplice.
Du crime, s'il en est, mon fils n'est point complice.
Sa tendresse pour moi, son âge, l'ont trahi.
Il serait criminel s'il n'eût point obéi.

LEUXIS.

Seigneur! son innocence est égale à la mienne;
Et puisqu'on n'attend plus que ma mort ou la sienne,
C'est à moi de mourir.

LÉONIDE.

Jette les yeux sur lui.
C'est mon fils, c'est ton sang, ton espoir, ton appui.
Qu'il vive pour marcher sur les pas de son père.
Il te consolera de la mort de sa mère.
Au-dessus de l'amour la nature a ses droits.

Digitized by Google

En faveur de ton fils elle élève sa voix;
Elle ordonne qu'il vive.

LEUXIS.

Elle veut que j'expire.
Écoutez-la, seigneur. C'est elle qui m'inspire
De verser tout mon sang pour qui me l'a donné.

ARISTOMÈNE.

A couler pour l'État je l'avais destiné.

LÉONIDE.

Oui, seigneur, et Messène avec moi vous implore.
Toute ingrate qu'elle est, elle a ses droits encore.
Vous respectez pour elle un odieux arrêt;
N'écoutez, jusqu'au bout, que son seul intérêt.
Mon fils peut la servir. Qu'il vive au moins pour elle.
Hélas! comme son père il lui sera fidèle.

LEUXIS.

Ah! ma mère! l'État peut-il être jaloux
D'un sang que votre fils aura versé pour vous?

LÉONIDE.

Non, ta mère, à ce prix, ne veut point de la vie.

LEUXIS.

Accordez-moi la mort, elle est digne d'envie.

ARISTOMÈNE.

Juges dénaturés, venez voir ces combats

LÉONIDE, *à genoux.*

Seigneur!

LEUXIS, *de même.*

Mon père!

ARISTOMÈNE.

Non. Je mourrai dans vos bras.
Je veux sur l'échafaud vous précéder moi-même.
Embrassez un époux, un père qui vous aime.
Mais quels cris tout-à-coup dans les airs confondus!...

Digitized by Google

SCÈNE VI.

ARCIRE, ARISTOMÈNE, LÉARQUE, LÉONIDE, LEUXIS, GARDES.

ARCIRE.

Suis-moi. Nous triomphons, ou nous sommes perdus.
Dans ton camp Euribate a porté les alarmes.
Ardent à te venger le soldat vole aux armes.

ARISTOMÈNE.

Amis, tout va périr : il n'en faut plus douter.
Aux portes de ces murs allons nous présenter;
Et du cœur des soldats si je suis encor maître,
Que Messène une fois apprenne à me connaître.
(*à Léonide et à Leuxis.*)
Vous qu'en ce lieu fatal je laisse avec effroi,
Adieu. S'il faut mourir, mourez dignes de moi.

ARCIRE.

Le temps nous presse.

ARISTOMÈNE.

Adieu.
(*il les embrasse.*)

ARCIRE.

Hâtons-nous.

ARISTOMÈNE.

Qu'il m'en coûte!
(*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

LÉONIDE, LEUXIS, GARDES.

LÉONIDE.

On vient nous séparer. C'est pour jamais sans doute.

Digitized by Google

Pour la dernière fois embrassons-nous, mon fils.
Si tu revois ton père, et si tu me survis,
Imite ses vertus, fais revivre sa gloire;
Et dis-lui, qu'au tombeau j'emporte sa mémoire.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONIDE, GARDES.

LÉONIDE.

Ah! rendez l'espérance à mon cœur éperdu.
Mon fils est-il vivant? me sera-t-il rendu?
Suis-je libre en ces lieux? suis-je encor prisonnière?
Mon fils touche, peut-être, à son heure dernière,
Hélas! et pour mourir on me l'a préféré.

UN GARDE.

De sa prison, madame, il vient d'être tiré;
Et vous, dans cet asyle on vous retient captive.

LÉONIDE.

Malheureuse! à mon fils on veut que je survive!
A-t-on brisé ses fers?

LE GARDE.

Il était enchaîné.

LÉONIDE.

Et son père à la mort l'aurait abandonné!
Cher enfant, c'en est fait, l'on te mène au supplice.
De ce lâche forfait tout un peuple est complice;
Et ce sénat féroce a voulu l'achever,
Avant que de ses mains on nous vînt enlever.
Cruels! s'il en est temps, épargnez l'innocence.
A votre défenseur mon fils doit la naissance.
Pour vous, dans les combats, laissez couler son sang.

Digitized by Google

Tournez sur moi vos coups. Frappez. Voilà mon flanc.
Mon fils est innocent. Mon fils a dû me suivre.
J'ai tout fait. A la mort la coupable se livre.
Viens, mon fils. Au supplice empressée à m'offrir,
Je ne veux que te voir, t'embrasser et mourir.

SCÈNE II.

LÉONIDE, ARCIRE, GARDES.

LÉONIDE.

Venez-vous m'annoncer que je ne suis plus mère?

ARCIRE.

Votre fils est vivant.

LÉONIDE.

Achevez. Et son père?

ARCIRE.

Son père étonnera les siècles à venir.
Au moment de l'assaut, qu'on allait soutenir,
Il paraît sur les murs, il se montre à l'armée.
A vous venger, madame, il la voit animée;
Il la veut écarter. Ses efforts sont perdus,
Et ses cris redoublés ne sont point entendus.
Il demande son fils; on l'amène.

LÉONIDE.

Ah! je tremble.

ARCIRE.

Sur ces murs, où le peuple en tumulte s'assemble,
Aux pieds de votre époux son fils est prosterné.
Il lève sur son sein un bras déterminé,
Et d'une voix terrible à l'armée il s'adresse.
« Où vous conduit, dit-il, cette ardeur vengeresse?
« Venez-vous embraser les toits de vos aïeux,
« Égorger vos parents dans le sein de vos dieux?
« Au crime, malgré moi, si c'est moi qui vous guide,

Digitized by Google

« Je vais vous l'épargner, mais par un parricide.
« Au secours de mon fils on vous a fait voler :
« Il s'agit de son sang; vous l'allez voir couler;
« Et puisqu'à mon pays la source en est funeste,
« Je vais répandre encor tout celui qui me reste. »
Sur son fils cependant le glaive est suspendu.
Le soldat s'épouvante, et recule éperdu.
Du peuple accompagné votre époux se retire;
Et l'envie étonnée en frémissant l'admire.

LÉONIDE.

Le voici. C'est un dieu sous les traits d'un mortel.

SCÈNE III.

ARISTOMÈNE, LÉONIDE, ARCIRE, GARDES.

LÉONIDE.

Viens, cher époux. Mon cœur est ton premier autel;
Et si tant de vertu doit obtenir un temple,
Ton épouse à la terre en donnera l'exemple.

ARISTOMÈNE.

J'ai fait ce que j'ai dû.

LÉONIDE.

Justes dieux! quel devoir,
Que l'ame la plus forte a peine à concevoir!
Si la nature souffre à s'en peindre l'image,
Combien, pour le remplir, il fallait de courage!
Quel autre eût soutenu cet effort douloureux!

ARISTOMÈNE.

Léonide, jamais je ne fus plus heureux.
C'est là que j'ai connu, tout faibles que nous sommes,
Quel est notre ascendant sur les esprits des hommes,
Lorsque, sûrs d'être aimés et d'être bien servis,
Par la reconnaissance ils nous sont asservis.
Je parais. Sur les murs il suffit qu'on me voie.

Digitized by Google

Toute l'armée au loin pousse des cris de joie;
Et chacun à l'envi, sous les drapeaux rangé,
Me jure d'un regard que je serai vengé.
J'ai vu mes lieutenants, que mon péril anime,
Inspirer aux soldats leur pitié magnanime,
S'avancer à leur tête, et le fer à la main
Jusqu'au pied de ces murs leur frayer un chemin.
Quel spectacle, grands dieux, pour un guerrier sensible!
J'ai dû leur opposer un obstacle invincible;
Mais en leur reprochant ce crime généreux,
Je sentais qu'à mon tour je serais mort pour eux.

LÉONIDE.

Alors, n'écoutant plus qu'une juste furie,
J'aurais laissé périr mon ingrate patrie,
Je l'avoue; et l'horreur qu'inspirent les pervers
M'aurait fait trouver grâce aux yeux de l'univers.
Toi, prodige incroyable à la race future,
Il semble que ton cœur soit d'une autre nature.
Père de ta patrie, ennemi de ses mœurs,
Tu ne voulus jamais y changer que les cœurs.
Sans doute ils sont changés si la vertu les touche.
Quel ingrat citoyen, quel ennemi farouche
Peut d'un tel dévouement n'être pas attendri!

ARISTOMÈNE.

Ne nous flattons pas.

LÉONIDE.

Quoi!

ARISTOMÈNE.

J'en ai le cœur flétri;
Mais tu me vois frappé d'un funeste présage.
J'ai de nos sénateurs observé le visage.
La honte et le dépit étaient peints sur leur front.
Mon respect pour les lois leur semblait un affront.
Dans leur libérateur ils croyaient voir un maître.
Je suis en leur pouvoir, mais j'ai pu n'y pas être;

Digitized by Google

Et je sens que jamais le sénat indigné,
Ne me pardonnera de l'avoir épargné.
Le peuple, qu'il domine, autour de lui se range,
On s'assemble, on murmure, et de nouveau tout change.
Mais mon cœur, affermi par son dernier effort,
Sent qu'il est au-dessus et du crime et du sort.

LÉONIDE.

Théonis vient à nous.

SCÈNE IV.

THÉONIS, ARISTOMÈNE, LÉONIDE.

THÉONIS.

Père de la patrie,
Recevez....

ARISTOMÈNE.

Théonis, je hais la flatterie.
Que voulez-vous de moi?

THÉONIS.

Le sénat prévenu,
Dans son inimitié ne vous a pas connu.
Mais d'un noble retour son erreur est suivie.
Devant vous tout se tait, et l'orgueil et l'envie.
Il ne tient plus qu'à vous, qu'aux yeux de tout l'État
On rétracte un arrêt dont rougit le sénat.
Pour vous, pour l'univers, quel plus touchant spectacle?
Encore un pas, seigneur, vous n'avez plus d'obstacle.
Vous avez de l'armée arrêté la fureur.
Vous êtes adoré, mais elle est en horreur;
Et de vos lieutenants la révolte impunie,
Laisserait d'un soupçon votre gloire ternie.
On dirait (car l'envie est féconde en détours),
Que vous avez vous-même imploré leur secours;
Que, content d'effrayer l'autorité publique,

Digitized by Google

Votre orgueil a fait place à votre politique;
Que du sénat enfin redoutable rival,
De votre ambition c'est le premier signal,
Et l'essai d'un pouvoir qui vous faisant connaître,
Vous avertit enfin de trembler sous un maître.
Prévenez ces soupçons, seigneur.

ARISTOMÈNE.

Je vous entends.
Est-ce à vous que je dois ces avis importants,
Ou sont-ils du sénat la volonté suprême?

THÉONIS.

Je parle au nom du peuple et du sénat lui-même.
On pardonne à l'armée un aveugle attentat;
Mais les chefs sont garants des erreurs du soldat.
Libres dans votre camp, de vous seul ils dépendent;
Et c'est à vous, seigneur, que les lois les demandent.
Sans doute il est affreux de punir vos amis
D'un crime que pour vous leur ardeur a commis;
Mais aux dépens des lois si vous payez leur zèle,
La république en vous ne voit plus qu'un rebelle.
Vous le dirai-je enfin? L'échafaud est tout prêt,
Léonide et Leuxis vont subir leur arrêt.
On m'attend. Au sénat que voulez-vous répondre?

ARISTOMÈNE.

Rien.

ARGIRE, *à Théonis.*

J'y vole. Et c'est là que je vais te confondre.

SCÈNE V.

ARISTOMÈNE, LÉARQUE, LÉONIDE, GARDES

ARISTOMÈNE.

Moi! que je vende un sang qu'on prodiguait pour moi!

LÉONIDE.

Oserais-tu souscrire à cette affreuse loi?

Digitized by Google

ARISTOMÈNE.

Non, jamais. Cependant, et tes jours en dépendent,
Et des jours de mon fils c'est le prix qu'ils attendent.

LÉONIDE.

Ton fils est libre.

ARISTOMÈNE.

Et toi, n'es-tu pas dans les fers?

LÉONIDE.

Quand tu peux le sauver, c'est donc moi qui le perds?
Cruel! c'est donc ainsi que tu connais sa mère?
Sors de ces murs, va, sauve une tête si chère.
Qu'on le garde, qu'il vive à l'abri du danger,
(*à part.*)
Et que je meure. Un jour il saura me venger.

ARISTOMÈNE.

Et sa mère en ces lieux resterait prisonnière!

LÉONIDE.

Laisse-moi seulement pour ressource dernière....

ARISTOMÈNE.

Quoi?

LÉONIDE.

Ce fer!

ARISTOMÈNE.

De ce fer, qui, moi, t'assassiner!

LÉONIDE.

Sur l'infâme échafaud veux-tu me voir traîner?

ARISTOMÈNE.

Eh bien! mourons ensemble; et tu n'as qu'à me suivre.

LÉONIDE.

Cruel!

ARISTOMÈNE.

Tu veux mourir, et me forcer de vivre!

LÉONIDE.

Tu le dois.

Digitized by Google

ARISTOMÈNE.

Je ne puis.

LÉONIDE.

Meurs donc désespéré;
Mais le sort de ton fils l'as-tu bien assuré?
Victime des méchants, ou du vice peut-être,
Que veux-tu qu'il devienne avant de se connaître?
Saura-t-il de l'exemple éviter les appas?
Mille piéges couverts sont tendus sous ses pas.
O mon fils! dans un camp où règne la licence,
Ton père aura laissé ton aveugle innocence!
Est-ce là ce héros que tu m'avais promis?
Quels seront ses conseils, ses soutiens?

ARISTOMÈNE.

Mes amis.

LÉONIDE.

Tes amis! il aura des Théonis pour maîtres;
Des Dracons pour tuteurs; pour modèles, des traîtres.
Vis pour l'en garantir, ou va l'assassiner.
Je te pardonne tout, hors de l'abandonner.
Je meurs pour t'épargner de plus grands sacrifices,
Pour dérober ton fils, tes amis aux supplices.
Ils ont tout fait pour toi; songe à les secourir.
Vis, c'est là ton devoir. Le mien est de mourir.
A rompre ses liens mon ame est toute prête.
Donne-moi ce fer.

(*elle se saisit du poignard.*)

ARISTOMÈNE.

Non! c'est à moi-même....

Digitized by Google

SCÈNE VI.

ARCIRE, ARISTOMÈNE, LÉONIDE, LEUXIS, GARDES.

ARCIRE.

Arrête !

Arrache-lui ce fer. Vivez. Vous triomphez.

ARISTOMÈNE.

Dieux !

ARCIRE.

Viens voir, par mes mains, deux monstres étouffés.

ARISTOMÈNE.

Que dis-tu ?

ARCIRE.

Je peignais à ce sénat féroce,
De son dernier décret la barbarie atroce.
Théonis le défend, et s'en nomme l'auteur.
Je m'élance, et lui plonge un poignard dans le cœur.
Dracon veut le venger ; et l'excès de sa rage,
Dans son égarement lui tient lieu de courage.
Il vient à moi. Soudain du même bras frappé,
Des ombres de la mort il tombe enveloppé.
« Qui de vous prend ici la défense du crime ?
« Qu'il se lève. Il sera ma troisième victime. »
A ces mots (que l'effroi suit de près le remords !)
J'ai vu tout leur parti, témoin de mes transports,
Immobile, muet, enchaîné par la crainte.
« De la justice encor la voix n'est pas éteinte,
« Ai-je dit : sous vos yeux deux traîtres égorgés,
« S'ils laissaient leurs pareils auraient été vengés.
« Ils vous trompaient. Leur crime a reçu son salaire.
« La foudre qui les frappe à la fin vous éclaire ;
« Je vous vois confondus. Mais cette sainte horreur
D'un juste repentir n'est que l'avant-coureur.

Digitized by Google

« Complices des méchants, détruisez leur ouvrage.
« Dans le cœur de ce peuple ils ont soufflé leur rage;
« Rendez-lui cet amour qu'il doit à son appui.
« Ils l'ont persécuté; déclarez-vous pour lui.
« Venez, et sans rougir d'un retour plein de gloire,
« De vos deux corrupteurs flétrissez la mémoire.
« Du devoir il est beau de ne jamais sortir;
« Mais plus beau d'y rentrer avec le repentir. »
On se lève, on me suit. Nous sortons tous ensemble.
Le peuple autour de nous en foule se rassemble,
Et t'entend proclamer par la voix du sénat
L'appui, le défenseur, le vengeur de l'État.
Je l'instruis en deux mots de tout ce qui se passe.
Qui l'eût dit? à l'instant tout a changé de face:
Tant il est dangereux, dans des États naissants,
De laisser subsister des coupables puissants,
Et tant le peuple, au gré de qui sait le conduire,
Facilement se laisse éclairer ou séduire!

ARISTOMÈNE.

Exemple des amis, quand tu fais tout pour moi,
Est-il quelque retour qui m'acquitte envers toi?
Unis jusqu'au tombeau, partage, ami fidèle,
(*montrant Léonide.*)
Avec moi ma fortune, et mon cœur avec elle.
O mon fils! vous voyez le prix de la vertu.
A ses pieds tôt ou tard le crime est abattu;
Mais de sa fermeté fût-elle la victime,
Sa chûte est préférable au triomphe du crime.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

Digitized by Google

CLÉOPATRE,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois, par les comédiens français ordinaires du roi, le 20 mai 1750.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1784.

Je donnai, en 1750, une tragédie de Cléopâtre: elle eut onze représentations, et je dus ce faible succès à l'indulgence du public. Ma pièce était l'ouvrage d'un jeune homme qui n'en avait approfondi ni le sujet ni les caractères; et du côté du style, elle se ressentait de la précipitation avec laquelle on écrit dans un âge où l'on n'a pas encore assez senti combien il est difficile de bien écrire.

Je l'ai revue avec des yeux sévères; et en voulant la corriger, je l'ai refaite d'un bout à l'autre. Je ne la destinais qu'à l'impression; mes amis les plus éclairés m'ont persuadé de la mettre au théâtre: j'ai fait céder toutes mes craintes aux espérances qu'on me donnait.

A la première représentation les trois premiers actes ont obtenu de grands applaudissements; les deux derniers ont été moins heureux. La cri-

Digitized by Google

tique s'est attachée aux accessoires de l'action, et à quelques détails, dont la correction n'a exigé qu'un trait de plume.

A la seconde et à la troisième représentation, tout ce qu'on avait repris ayant disparu, la pièce entière a été applaudie; mais au peu d'empressement du public à venir s'occuper des intérêts de Rome et de l'Égypte, du sort de l'empire du monde, et des malheurs où l'amour d'Antoine pour Cléopâtre l'avait précipité, j'ai senti qu'un sujet de cette nature, disposé sur un plan où je m'étais prescrit la plus grande simplicité, n'était pas de saison; et j'ai cru devoir retirer ma pièce.

Ce que j'en entends dire de consolant pour moi m'engage à la faire imprimer, satisfait d'un succès d'estime, si je puis l'obtenir de ce petit nombre d'amis des lettres, qui, dans le silence du cabinet, se livrent avec bienveillance au plaisir de nous voir lutter contre les grandes difficultés de l'art, et en surmonter quelques-unes.

Mon sujet en était rempli; et je les ai multipliées en faisant paraître Octavie. Mais, soit l'intérêt qui l'anime, soit le caractère élevé, simple et modeste, généreux et sensible, que j'ai pris soin de lui donner, soit le respect reli-

Digitized by Google

gieux que témoignent pour elle et son époux et sa rivale, il m'a semblé qu'on la trouvait placée avec bienséance vis-à-vis de l'un et de l'autre. Le seul reproche qu'on m'ait fait à son égard a eté de l'avoir rendue trop généreuse. Mais cette générosité consiste à s'alarmer, pour Cléopâtre, du désespoir où vient de la faire tomber l'avis qu'elle a reçu d'un nouveau décret du sénat, et à prier Octave de venir la calmer en l'assurant de son appui. J'ai pensé que dans une Romaine, et dans la plus vertueuse des Romaines, la magnanimité pouvait aller jusque-là sans effort; et s'il est rare qu'une femme s'intéresse pour sa rivale, c'est qu'il est rare qu'une femme ait les sentiments d'Octavie, comme il est rare qu'un homme ait les vertus de Régulus et de Caton. Dans les mœurs de la tragédie, la vraisemblance ne se réduit pas à ce que l'on voit tous les jours.

Une difficulté plus grande encore était, en dessinant le caractère de Cléopâtre, de la faire paraître digne de ce qu'Antoine avait fait pour elle, et de concilier l'intérêt théâtral avec l'opinion que l'histoire nous a transmise. J'ai cru pouvoir y réussir en lui donnant avec Octave tout l'art de la séduction; mais sans autre motif que

Digitized by Google

de sauver Antoine, et sans laisser le moindre doute sur la sincérité de son amour pour lui. Or, quand même ce serait là une légère altération de la vérité historique, rien de plus permis en poésie. Mais quoi qu'en aient dit les écrivains du temps d'Auguste, et ceux qui les ont copiés, il est au moins douteux que Cléopâtre, en se livrant à l'amour d'Antoine pour elle, n'eût que des vues d'ambition. Plutarque lui-même n'a pas osé dire que son amour fût une feinte. Il a peint sa douleur et son désespoir, après la mort d'Antoine, de la manière la plus touchante. Il la fait tomber aux genoux d'Octave, mais avec le sein meurtri et le visage déchiré. Il lui fait implorer sa clémence, mais à dessein d'obtenir de lui le temps de se donner la mort. Après lui avoir promis *de la traiter plus libéralement et plus magnifiquement qu'elle n'aurait pu l'espérer, il prit congé d'elle, et s'en alla*, dit-il, *pensant bien l'avoir trompée, mais étant bien trompé lui-même.* Ce témoignage est décisif; mais ce qui l'est encore plus à mon avis, c'est de voir Cléopâtre se donner la mort, plutôt que de tomber au pouvoir d'Octave, malgré les espérances dont il l'avait flattée; et c'est ce dernier jour, *ce maître*

Digitized by Google

jour, comme dit Montaigne, *ce jour juge de tous les autres*, qui m'a décidé sur le caractère que je devais donner à l'amante d'Antoine. Pour lui, je n'ai pas eu de peine à le peindre fidèlement; et si l'on a trouvé que je l'ai ennobli, l'on a dû convenir au moins qu'en cela je n'ai fait qu'user du plus beau privilége de la poésie.

Quant aux détails que j'ai supprimés à la seconde représentation, je ne dissimulerai pas que j'en regrette quelques-uns. Le vase dans lequel j'ai supposé, d'après l'histoire, que Cléopâtre avait renfermé les aspics, n'a pas été présenté sur la scène d'une manière convenable. Mais une négligence dans la décoration n'empêche pas que ce terrible apprêt d'une mort violente et préméditée ne soit tragique.

Dans cet endroit, on a critiqué

Un reptile est le dieu qui vient me secourir.

Mais *reptile* est un mot très-noble, très-poétique dans notre langue; et qu'un *reptile* soit un *dieu*, ce n'est pas même une métaphore dans la bouche d'une femme d'Égypte.

Je n'oserai pas dire qu'il y ait eu de mêr trop de délicatesse et de sévérité à ne pouvoir

Digitized by Google

souffrir que Ventidius, pour guérir son ami d'une passion funeste, lui représentât Cléopâtre comme une femme artificieuse et capable de le tromper. Rien de plus commun sur le théâtre que les soupçons d'infidélité; et celui-ci était motivé par l'opinion que Rome entière avait de la reine d'Égypte. La manière dont Octave lui-même expliquait l'art qu'elle avait mis à le flatter dans leur entrevue était fondée sur la même prévention; et ce moyen de détacher Antoine d'une femme qui le perdait m'avait semblé d'autant plus tragique, qu'il ne servait qu'à faire éclater leur amour. Mais je ne puis que louer moi-même la répugnance du public à voir un malheureux outragé dans l'objet qu'il aime, et une femme généreuse et fidèle indignement noircie aux yeux de son amant. J'ai donc souscrit sans peine à l'une et à l'autre critique. Mais ces coupures, en affaiblissant les mobiles de l'action, en détruisaient la vraisemblance; et pour la rétablir, il a fallu changer quelques circonstances du dénouement.

Du reste, ce que ma déférence et mon respect pour le public m'ont fait retrancher de mon ouvrage est peu considérable : ce qui m'en était

Digitized by Google

cher a été épargné. Le caractère d'Antoine, celui d'Octave, celui d'Octavie, celui de Cléopâtre même, et jusqu'à celui de Ventidius, ont été applaudis. Le tableau de l'état de Rome, les grands intérêts des deux rivaux développés et balancés entre eux, enfin les funestes effets de la passion de l'amour, portée à son plus haut degré d'énergie et de violence, ont trouvé grâce même aux yeux des spectateurs les moins indulgents; et en soumettant cet ouvrage à un examen plus réfléchi, j'ose espérer encore que je n'aurai point à regretter les veilles et tous les soins qu'il m'a coûtés.

Digitized by Google

ACTEURS.

CLÉOPATRE, reine d'Égypte.
ANTOINE.
OCTAVE.
OCTAVIE, sœur d'Octave, épouse d'Antoine.
VENTIDIUS, Romain, ami d'Antoine.
PROCULÉIUS, confident d'Octave.
CHARMION, suivante de Cléopâtre.
ÉROS, affranchi d'Antoine.
PRÊTRES D'ISIS.
CHEFS des troupes de Cléopâtre.
SOLDATS ROMAINS à la suite d'Octave.
FEMMES ÉGYPTIENNES, suivantes de Cléopâtre.

Le lieu de la scène est une salle du palais de Cleopâtre, à Alexandrie.

Digitized by Google

CLÉOPATRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, VENTIDIUS, PRÊTRES D'ISIS, TROUPE DE GUERRIERS, SUITE DE CLÉOPATRE.

CLÉOPATRE.

Prêtres d'Isis, la terre aujourd'hui nous contemple.
Ce que j'attends de vous, j'en donnerai l'exemple.
C'est du courage. Allez vers ce peuple alarmé.
Dites-lui que le lâche est toujours opprimé;
Qu'il s'agit de sauver son honneur et ma gloire,
D'effacer d'Actium l'affligeante mémoire,
D'intéresser l'Asie au danger que je cours:
Dites-lui que vingt rois m'ont promis leur secours;
Et qu'enfin, quel que soit le péril qui m'assiége,
Un héros me défend, et le ciel me protége.
Vous, guerriers, sur ces murs veillez de toutes parts.
Antoine va bientôt parcourir nos remparts;
Allez l'attendre.

(*Les prêtres et les guerriers se retirent.*)

Digitized by Google

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, VENTIDIUS, CHARMION, suite de Cléopatre.

CLÉOPATRE.

Et toi, vers nous qui te ramène,
Brave et digne Romain?

VENTIDIUS.

Pardonnez, grande reine.
Dans l'intérêt pressant qui m'anime aujourd'hui,
Je demandais Antoine, et ne cherchais que lui.

CLÉOPATRE.

D'Antoine, en ce moment, la sombre inquiétude
A besoin du silence et de la solitude.
Il n'est pas temps encor d'annoncer ton retour.
Mais tu peux avec moi t'expliquer sans détour.

VENTIDIUS.

Madame, un vieux soldat farde mal sa pensée;
Et l'oreille des rois est aisément blessée.

CLÉOPATRE.

Est-il temps qu'on me flatte? Hélas! la vérité
Ne luit à mes pareils que dans l'adversité.

VENTIDIUS.

Le bonheur la dédaigne, et l'orgueil la redonte.

CLÉOPATRE.

Tu fus mon ennemi; tu l'es encor sans doute.

VENTIDIUS.

Je suis l'ami d'Antoine, et non votre ennemi.

CLÉOPATRE.

Pour lui, près des Romains, qu'as-tu fait?

VENTIDIUS.

J'ai gémi.

CLÉOPATRE.

Et Rome est inflexible?

Digitized by Google

VENTIDIUS.

Octave l'a gagnée.
Ou plutôt, contre vous justement indignée,
Et d'Antoine abattu n'osant rien espérer,
A son rival heureux elle va se livrer.

CLÉOPATRE.

Ainsi des nations cette reine insolente,
Qui long-temps à ses pieds vit la terre tremblante,
Ce peuple qui marchait sur la pourpre des rois,
Va ramper sous Octave, et n'attend que ses lois!
L'univers est vengé.

VENTIDIUS.

Rome n'est plus, madame.
Ce que n'ont pu le temps, ni le fer, ni la flamme,
Nos vices l'ont produit. O César! O Brutus!
Vous avez, dans la tombe, emporté nos vertus.

CLÉOPATRE.

Brutus avec César! Quel indigne assemblage!

VENTIDIUS.

Madame, à deux héros je rends un juste hommage.
César dompta le monde, et Brutus l'a vengé.
Si Brutus l'eût soumis, César l'eût dégagé:
Le destin a tout fait. Ils sont morts; et leur chûte
A mille obscurs tyrans a laissé Rome en butte:
Restes pernicieux de ces fameux partis
Qui, pour la déchirer, de ses flancs sont sortis.
Un sénat, que son luxe a rendu mercenaire,
Un peuple dépravé, servile et sanguinaire,
Des grands, qui, de ce peuple infâmes suborneurs,
Par mille indignités s'élèvent aux honneurs:
Voilà Rome. Livrée à des passions viles,
Elle n'a plus l'orgueil de ses guerres civiles;
Et le malheur des temps s'est accru jusque-là,
Qu'il nous fait regretter Marius et Sylla.
De tels hommes du moins honoraient leur patrie:

Digitized by Google

Elle était opprimée, et n'était point flétrie;
Mais perdant à-la-fois sa gloire et son repos,
Rome a des oppresseurs, et n'a plus de héros.
Un seul, si la prudence eût guidé son courage,
Pouvait de sa grandeur réparer le naufrage:
Le vengeur de César avait sur nous des droits;
Et Rome, enfin réduite à passer sous des rois,
Indigne d'être libre, eût du moins eu pour maître
Celui que notre estime autorisait à l'être.
Mais d'un poison funeste Antoine est enivré;
Tandis qu'à d'autres soins utilement livré,
Avec cet art profond dont il fait son étude,
Octave en dévouement change la servitude,
Et d'une main légère enchaînant l'univers,
Flatte Rome, et l'endort sous le poids de ses fers.

CLÉOPATRE.

Et l'on m'impute à moi la bassesse de Rome!

VENTIDIUS.

Oui, vous l'avez perdue, en perdant un grand homme.
Connaissez-vous Octave, et quel est l'ascendant
Que donne à sa fortune un rival imprudent?
Jamais l'ambition, dans un fourbe timide,
N'a pris, pour nous séduire, un masque aussi perfide.
Tyran souple et cruel, d'autant plus dangereux
Qu'il se montre indulgent, affable, généreux;
Suppléant par l'adresse au défaut du génie,
De l'appareil des lois couvrant la tyrannie,
Et d'une bonté feinte employant les appas
A captiver des cœurs qui ne l'estiment pas:
Tel est, grâce à vos soins, celui que Rome encense,
Celui qui va monter à la toute-puissance,
Celui que vous donnez pour maître à l'univers.

CLÉOPATRE.

Achève, ajoute encore; et celui que tu sers.

Digitized by Google

VENTIDIUS, *vivement.*

Vous m'y forcez, madame; et malgré moi je cède
A des calamités qui n'ont plus qu'un remède.

CLÉOPATRE.

Quel est-il?

VENTIDIUS.

Un accord, qui, du moins pour un temps,
En impose aux Romains, et nous laisse....

CLÉOPATRE.

J'entends:
Je serai de la paix la victime et le gage.

VENTIDIUS.

Il faut que du péril Antoine se dégage.

CLÉOPATRE.

Et ma honte est la loi qu'on lui daigne imposer?

VENTIDIUS.

Octave veut le voir; je l'y viens disposer.
Mais que peut l'amitié contre un amour extrême?

CLÉOPATRE.

On verra si l'amour sait se vaincre lui-même.

VENTIDIUS.

Quoi! vous!...

CLÉOPATRE.

Ami d'Antoine, as-tu jamais pensé
Que j'oppose à sa gloire un amour insensé?
Mon désir le plus grand est de le rendre au monde.
Solitaire, et plongé dans sa douleur profonde,
Je craindrais qu'à te voir il ne consentît pas;
Je vais l'y préparer. Il porte ici ses pas;
Éloigne-toi: je veux lui parler la première.

Digitized by Google

SCÈNE III.

CLÉOPATRE, ANTOINE.

CLÉOPATRE.

Vous me fuyez, Antoine!

ANTOINE.

Ah! je fuis la lumière.
Actium! jour funeste! opprobre de mes jours!
Ce que tu m'as fait perdre est perdu pour toujours.

CLÉOPATRE.

Hélas! il est trop vrai : mes honteuses alarmes
De ta main triomphante ont fait tomber les armes.
La peur d'être enchaînée à la suite d'un char,
Troubla, je l'avouerai, la veuve de César;
Et ce trouble insensé me rendit trop coupable.
Mais de t'avoir trahi me croirais-tu capable?

ANTOINE.

Non, non, ce n'est pas vous que j'accuse; c'est moi,
Qui d'un aveugle amour suivant l'indigne loi,
Dans mon égarement ai perdu la victoire,
Et l'empire du monde, et le soin de ma gloire.

CLÉOPATRE.

Votre rival, Octave, a fui devant Brutus.

ANTOINE.

Octave, à force d'art se passe de vertus.
L'adresse ou le bonheur lui tient lieu de courage.
Il sait, pilote habile, échapper à l'orage,
Maîtriser prudemment sa fortune et son cœur,
Et sur ses passions dominer en vainqueur.
Et moi, de tous mes sens trop malheureux esclave,
Victime d'un penchant méprisé par Octave,
A mes fougueux désirs sans cesse abandonné,
De mes propres erreurs chaque jour étonné,
Et ne devant l'estime et du monde et de Rome

Digitized by Google

Qu'aux vertus d'un soldat, au courage d'un homme,
Si l'on m'impute encor jusqu'à des lâchetés,
Par quoi tant de défauts seront-ils rachetés?
Il n'est point de revers que mon cœur ne surmonte:
Mais la honte, grands dieux!

CLÉOPATRE.

Vous, seigneur, vous, la honte!

ANTOINE.

Et n'ai-je pas quitté mes aigles, mes vaisseaux?
Ne m'a-t-on pas vu fuir avec vous sur les eaux?

CLÉOPATRE.

On vous a vu combattre à Pharsale, à Philippes,
Chez le Parthe.

ANTOINE.

Et voilà comme tu les dissipes,
Ces chagrins accablants dont mon cœur est chargé.
O Cléopâtre!

CLÉOPATRE.

Hélas! que ce cœur est changé!

ANTOINE.

O d'un songe trompeur réveil épouvantable!
Tu vois d'un fol amour le terme inévitable:
César, par ses amis, est mort assassiné;
Antoine, par les siens, périt abandonné.
Quel siècle! quel empire! il est digne d'Octave.

CLÉOPATRE.

Ah! j'ai fait ton malheur.

ANTOINE.

Je t'aime, et je le brave.

CLÉOPATRE.

Il faut le réparer, Antoine, et m'en punir.
Ventidius arrive, Octave va venir;
Il demande à te voir, et la paix va le suivre.

ANTOINE.

La paix!

Digitized by Google

CLÉOPATRE.

Au désespoir tu sens qu'elle me livre;
N'importe : il faut te vaincre, il faut m'abandonner.
Ne crains pas les ennuis qui vont m'environner;
Ton bonheur me suffit : il sera mon ouvrage.
On connaîtra du moins ce cœur que l'on outrage.
Tu m'immolas ta gloire; et je veux, à mon tour,
Faire encor plus pour toi, t'immoler mon amour.

SCÈNE IV.

CLÉOPATRE, ANTOINE, VENTIDIUS.

CLÉOPATRE.

Venez, ami d'Antoine, et cessez de vous plaindre.
Son amour fit sa honte; il consent à l'éteindre.
La paix lui rend sa gloire; il y doit consentir.
Quels que soient les regrets que j'en puis ressentir,
Il s'agit de sauver un héros que j'adore.
J'ai tout fait pour lui seul, je ferai tout encore.
Vous pouvez tout promettre et ne rien épargner.
Dès ce jour, s'il le faut, je renonce à régner.

ANTOINE.

Et voilà celle, ami, qu'on veut que j'abandonne!
Non, du monde à ce prix eût-on mis la couronne,
Et dussé-je périr cent fois plus malheureux,
Je serai digne au moins d'un cœur si généreux.
Porte à mes légions ma volonté suprême.
Dans leurs rangs, à leurs coups j'irai m'offrir moi-même.
Et les réduire au choix, ou de me secourir,
Ou de servir un lâche, en me faisant périr.

VENTIDIUS.

Ah! croyez....

ANTOINE.

Je ne crois que l'amitié fidèle.

Digitized by Google

Qui fait, sans balancer, tout ce qu'on attend d'elle;
Qui sert un malheureux sans le faire rougir,
Et qui, dans le danger, commence par agir.

(*Antoine sort.*)

SCÈNE V.

VENTIDIUS, CLÉOPATRE.

VENTIDIUS.

Est-ce là l'inviter à sortir de sa chaîne?

CLÉOPATRE.

Et que puis-je de plus?

VENTIDIUS.

O redoutable reine!
Est-ce avec ce langage et cet art séducteur
Que l'on éteint l'amour dans un sensible cœur?

CLÉOPATRE.

Faut-il, pour l'étouffer, que j'en paraisse indigne?

VENTIDIUS.

Plût aux dieux!

CLÉOPATRE.

Et sans doute à cet effort insigne
Rome applaudirait? Non, je n'ai point ses vertus.
Sous le poids du malheur tu nous vois abattus,
Et mon cœur en subit l'épreuve la plus rude.
Mais par l'indifférence et par l'ingratitude,
S'il faut encourager Antoine à me haïr,
Non, jamais jusque-là je ne puis me trahir:
Et soit qu'en le perdant, ou je vive, ou je meure,
Je prétends qu'il m'estime, et je veux qu'il me pleure.
Son amour, qui cent fois m'a tout sacrifié,
Du moins par mon amour sera justifié.

VENTIDIUS.

Qu'il le soit donc, madame, et par un sacrifice

Digitized by Google

Qui détruise à nos yeux tout soupçon d'artifice.
Octavie en ces lieux arrive sur mes pas.

CLÉOPATRE.

Octavie !

VENTIDIUS.

Une cour ne l'environne pas :
Seule, obscure, à sa suite elle n'a qu'une esclave.

CLÉOPATRE.

Octavie !

VENTIDIUS.

Oui, madame, et de l'aveu d'Octave.

CLÉOPATRE.

J'ai peine à concevoir un tel abaissement.

VENTIDIUS.

Sa vertu l'accompagne et lui sert d'ornement.
Consentez à la voir, consentez à l'entendre.

CLÉOPATRE.

Que veut-elle de moi? Que peut-elle en attendre ?

VENTIDIUS.

De conspirer ensemble à sauver votre époux.
L'effort est digne d'elle, il est digne de vous.

CLÉOPATRE.

Qu'elle vienne.

(*Ventidius sort.*)

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE, *seule.*

Grands dieux ! suis-je assez éprouvée ?
A servir ma rivale on m'a donc réservée !
Que résoudre ? que faire ? où s'égarent mes vœux ?
Je sais ce que je dois ; sais-je ce que je veux ?
Et toi, peux-tu vouloir que je te sois ravie,

Digitized by Google

Antoine ? On m'a vanté les charmes d'Octavie :
Elle a mille vertus, elle est digne de toi ;
Mais est-elle sensible et tendre comme moi?
Cléopâtre en beauté peut craindre une rivale ;
Mais en amour, jamais elle n'aura d'égale....
Que dis-je ? Et n'est-ce pas cet amour effréné
Qui dans le précipice avec moi l'a traîné ?
Quel abyme ! et c'est moi qui l'y retiens encore !
Et loin de me haïr, le malheureux m'adore !
Dans l'oubli de lui-même il a pour moi vécu ;
C'est moi qui, pour Octave, en fuyant l'ai vaincu.
Hélas ! il est trop juste, il n'est que trop possible
Qu'aux larmes d'Octavie il devienne sensible :
Tout parle en sa faveur, tout parle contre moi,
Le passé, l'avenir, l'état où je le voi,
Les murmures d'un camp, les reproches de Rome,
Le cri des nations, qu'intéresse un grand homme.
Forçons-les de me plaindre, et du moins d'avouer
Que ce cœur, en victime, a su se dévouer.

SCÈNE VII.

OCTAVIE, CLÉOPATRE.

OCTAVIE, *en habit très-simple.*

Dans ce déguisement ne soupçonnez, madame,
Ni feinte, ni détour indigne de mon ame.
Je n'ai, même avec vous, rien à dissimuler.
Le ciel, des mêmes feux, nous condamne à brûler ;
Et mon fatal amour excuse assez le vôtre !
Oublions-les, madame, ou plutôt l'une et l'autre,
En faveur d'un héros, pressons-les de s'unir.
Octave, à ma prière, en ces lieux va venir,
Tout conspire à la paix ; n'y soyez pas contraire.
Laissez-moi désarmer mon époux et mon frère.

Digitized by Google

Ne changeons pas ces murs en de vastes tombeaux,
Et d'une guerre impie éteignons les flambeaux.
Après cela, qu'Antoine ou se rende à mes larmes,
Ou, de nouveau, se livre au pouvoir de vos charmes;
C'est un soin trop indigne et de vous et de moi:
On aime faiblement lorsqu'on aime pour soi.
Cependant, ne craignez d'une paix généreuse
Aucune loi, pour vous, injuste ou rigoureuse,
Et de vous-même ici laissez-moi prendre soin.

CLÉOPATRE.

De moi, madame! Non, il n'en est pas besoin.
Jamais, à vos bontés, Cléopâtre importune,
Ne vous affligera du soin de sa fortune.
Seulement, daignez voir d'un œil moins prévenu
Ce cœur qui, tel qu'il est, ne vous est pas connu.
Chez un peuple où les lois donnent tout à la force,
Où le plus vain caprice autorise au divorce,
J'ai pensé qu'un héros qui tenait dans ses mains
Les rênes de l'empire et le sort des humains,
L'associé d'Octave à la grandeur suprême,
Avait pu librement disposer de lui-même.
Antoine, je l'avoue, a rompu de beaux nœuds!
Je le trouve coupable autant que malheureux.
Mais si pour moi, madame, il eût quitté Fulvie,
Ou telle autre Romaine au-dessous d'Octavie,
Aimé de Cléopâtre, il aurait pu, je crois,
S'allier, sans rougir, au plus beau sang des rois;
Et malgré tout l'orgueil que Rome nous étale,
Des filles d'un consul je me croirais l'égale.
Ainsi du moins César a daigné le penser:
C'est lui qui de vos lois m'a voulu dispenser.
On imite César sans se faire une injure.
Mais qui peut envers vous excuser le parjure?
Pour ce crime d'Antoine il n'est point de couleur,
Et je sens qu'il a trop mérité son malheur.

Digitized by Google

Réparons à-la-fois son malheur et son crime,
Moi, madame, en cédant au destin qui m'opprime;
Et vous, en reprenant sur un cœur abattu
Des droits que n'eût jamais dû perdre la vertu.
Mais il faut à ses yeux vous dérober encore,
Madame, et me laisser un soin dont je m'honore.

OCTAVIE.

Je m'y livre, madame, et me fais une loi
De ne craindre de vous rien d'indigne de moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, VENTIDIUS.

VENTIDIUS.

Vous résistez en vain. Le zèle qui me presse,
Vous fût-il odieux, vous poursuivra sans cesse.
Le seul nom de la paix révolte votre cœur;
Mais Octave est Romain.

ANTOINE.

Mais il est mon vainqueur.

VENTIDIUS.

Mais il peut accabler l'ennemi qu'il embrasse.

ANTOINE.

Me proposer la paix c'est donc m'offrir ma grâce!
Y serais-je réduit?

VENTIDIUS.

Tout est désespéré.

ANTOINE.

Eh bien! il faut mourir.

VENTIDIUS.

Mourir déshonoré!

ANTOINE.

Que dis-tu?

VENTIDIUS.

Que l'amour et ses molles délices
Ont de ce front guerrier souillé les cicatrices;
Que d'un nouvel éclat vous pouvez les couvrir;

Digitized by Google

Que votre gloire, enfin, vous défend de mourir.
Avouez-le : la paix qu'Octave vous propose,
Vous révolte bien moins que la loi qu'elle impose.
D'un lien enchanteur il faut vous détacher,
Des bras de Cléopâtre il faut vous arracher;
Et l'amour en fierté changeant votre faiblesse,
Rend honteuse à vos yeux une paix qui le blesse.
Rappelez Actium, et voyez....

ANTOINE.

Eh bien! quoi?
Une femme troublée et qui cède à l'effroi!
Mais pour les grands périls leur ame est-elle faite?
Avait-elle, en fuyant, dû prévoir ma défaite?
Devait-elle, en fuyant, m'entraîner sur les mers?
Mon amour me perdit; et dans tout l'univers
Cet amour n'a trouvé qu'un juge inexorable :
C'est que, dans l'univers, rien n'y fut comparable,
C'est que, dans l'univers, rien ne peut s'égaler
A celle à qui l'amour m'a fait tout immoler.
L'empire était à moi, j'en étais idolâtre;
Il ne put dans mon cœur balancer Cléopâtre.
J'ai tout quitté pour elle; Octave a tout soumis :
J'ai perdu mes vaisseaux, mes soldats, mes amis;
Cléopâtre me reste, et nous bravons ensemble
Tout ce qui, sous le ciel, contre nous se rassemble.

VENTIDIUS.

Périssez, malheureux : vous l'aurez mérité.
Ah! qu'on s'aveugle ainsi dans la prospérité,
J'y consens. Mais au fort du danger qui vous presse,
Est-il temps d'écouter une folle tendresse?
Pourquoi dans ce moment vous laisser accabler?
Tant que vous respirez, Octave doit trembler,
Il le sait; cependant, au sein de la victoire,
Par un trait de grandeur il couronne sa gloire.
Voulez-vous concourir à le justifier,

Digitized by Google

Et nous forcer vous-même à vous sacrifier?
Il nous importe peu qu'à l'amour d'une reine
Vous ayez immolé l'amour d'une Romaine :
Aimez, puisque l'amour a pour vous tant d'appas,
Une reine, une esclave; et ne le soyez pas.
On n'a point dans un camp l'austérité de Rome :
Autrement qu'au sénat on y juge un grand homme;
Et, pour prix de la gloire, on permet qu'un héros
Respire en liberté dans les bras du repos.
Mais si dans le repos sa grande ame s'oublie,
Si le plaisir endort sa valeur amollie,
L'objet de son amour, fût-il du sang des dieux,
Funeste à l'univers, lui devient odieux.

ANTOINE.

Ah! qu'au lieu d'exiger de ce cœur trop sensible
Un effort inutile, un effort impossible,
On me présente encor des dangers à courir,
Avec l'espoir de vaincre, ou l'honneur de périr;
On verra si l'amour a brisé mon courage,
Si d'un cœur abattu mon malheur est l'ouvrage,
Et si j'ai de la gloire oublié le chemin;
Ou si je sais combattre et mourir en Romain.

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, OCTAVIE, ANTOINE, VENTIDIUS

CLÉOPATRE.

Seigneur, je vous immole et ma gloire et ma vie,
Et moi-même en vos bras je remets Octavie.

ANTOINE.

Dieux! que vois-je?

OCTAVIE.

Seigneur, je tombe à vos genoux

Digitized by Google

ANTOINE.

Vous, madame, en ces lieux!

CLÉOPATRE, *à Ventidius.*

Viens, suis-moi.

SCÈNE III.

ANTOINE, OCTAVIE.

ANTOINE.

Levez-vous.
Dans quel indigne état vous vois-je ici paraître?

OCTAVIE.

Ce palais, à mon nom, se fût fermé peut-être;
Et jusqu'à mon époux j'ai voulu pénétrer.

ANTOINE.

Ah! moi-même à vos yeux puis-je encor me montrer?
J'ai trahi la vertu, la beauté, la tendresse;
J'ai suivi de mes sens l'impétueuse ivresse;
Et le feu le plus pur, dans mon cœur allumé,
A fait place à l'ardeur dont je suis consumé.
Plaignez un insensé, plaignez un misérable,
Qui porte dans son sein une plaie incurable,
Que l'amour a perdu, que l'amour fait périr,
Et qui meurt sans pouvoir ni vouloir en guérir.

OCTAVIE.

Oublions vos erreurs, oublions mon injure.
Ce n'est point un amant infidèle et parjure
Que je viens délivrer d'un charme dangereux:
Ma gloire est de sauver un héros malheureux;
Et je ne veux de lui que la faible espérance
D'un changement, hélas! loin de toute apparence,
Mais qu'enfin sur un cœur le temps peut opérer.

ANTOINE.

Je ne promettrai rien que je n'ose espérer,

Digitized by Google

Et sur-tout jamais rien qui sente la contrainte.
Faible contre l'amour, mais fort contre la crainte.
Vous me voyez, madame, interdit et troublé :
D'un seul de vos regards je parais accablé;
Je le suis; mais tranquille au milieu de l'orage,
Si je suis menacé, je reprends mon courage.
C'est en vain que le Phare, entouré de vaisseaux,
Voit au loin, sous ces murs, l'appareil des assauts.
Avant la fin du jour on me verra paraître;
Et mes aigles vers moi revoleront peut-être.
Dès-long-temps à me suivre ils sont accoutumés.
Mon malheur n'est pas tel que vous le présumez;
Et si c'est à mon sort que vous donnez des larmes,
Madame, espérez mieux du succès de mes armes,
Et ne déguisez plus, sous un front suppliant,
D'un vainqueur orgueilleux l'avis humiliant.

OCTAVIE.

Je ne déguise rien. Je suis épouse et mère.
Au nom de mes enfants j'avais fléchi mon frère;
Au nom de mes enfants j'implorais mon époux.

ANTOINE.

Sœur d'Octave, son cœur est-il connu de vous?

OCTAVIE.

Je le crois.

ANTOINE.

Dans ce cœur apprenez mieux à lire.
Il sait, de mon amour, jusqu'où va le délire.
Il sait que, dans l'ardeur dont je suis dévoré,
On n'abandonne point un objet adoré;
Que j'ai trop de fierté pour m'abaisser à feindre;
Que je ne puis enfin ni l'aimer ni le craindre;
Mais il veut, s'il m'accable, avoir à publier
Que sa sœur a voulu nous réconcilier;
Que je l'ai rebutée; et que, dans mon ivresse,
Du plus cruel mépris j'ai payé sa tendresse.

Digitized by Google

Ainsi, madame, ainsi son art insidieux
Vous fait servir vous-même à me rendre odieux.

OCTAVIE.

Moi!

ANTOINE.

Vous ne savez pas les maux que vous me faites.
Oui, c'est en admirant des vertus si parfaites,
Qu'on m'accuse moi-même avec tant de noirceur.
Octave a contre moi les larmes de sa sœur,
Et toujours respectable et chère aux yeux de Rome,
Pour m'y faire abhorrer il suffit qu'on vous nomme.

OCTAVIE.

Malheureuse Octavie!

ANTOINE.

Ah! le destin jaloux
Me vend cher, croyez-moi, le nom de votre époux.

OCTAVIE.

Quel est donc à vos yeux mon crime involontaire?
J'ai vécu loin de vous obscure et solitaire,
Sans laisser éclater ni plainte ni regret.
Quelquefois j'ai pleuré, mais toujours en secret.
Mon frère a vu pour vous mes trop justes alarmes;
Mais jamais dans son sein je n'ai versé mes larmes.
J'ai fait gloire avec lui d'oublier mon malheur;
J'ai mis tout mon courage à cacher ma douleur;
Aux yeux de mes enfants je l'ai dissimulée;
Et si par mes soupirs quelquefois décelée,
Elle a troublé la paix de leur cœur innocent,
Je n'ai dit qu'un seul mot: *Votre père est absent.*
Leur voix sans cesse aux dieux redemande leur père;
Et, de le voir bientôt dans les bras de leur mère,
Je n'ai pu me résoudre à leur ôter l'espoir.

ANTOINE, *violemment agité.*

Laissez-moi.

Digitized by Google

OCTAVIE.

C'est pour vous un tourment de me voir :
Ah ! vous me haïssez.

ANTOINE.

Je hais ma destinée,
Mais fût-elle à me perdre encor plus obstinée,
Déja trop malheureux d'avoir pu vous trahir,
Me croyez-vous injuste au point de vous haïr?
Je suis honteux de voir et le jour et vous-même ;
Je chéris mes enfants, je vous plains, je vous aime ;
J'eusse été trop heureux dans des liens si doux ;
Mais je me sens indigne et du jour et de vous.

OCTAVIE.

De ce cœur déchiré loin d'aigrir la blessure,
Je veux que mon amour le calme et le rassure.
Votre malheur m'afflige et ne peut m'offenser.
D'autres yeux que les miens ont mieux su vous blesser.
Les femmes, qui dans Rome ont été mes modèles,
A des devoirs sacrés austèrement fidèles,
M'ont appris à brûler d'une pudique ardeur,
A porter sur le front une sainte candeur :
Compagne d'un époux, à ses lois asservie,
Lui complaire et l'aimer fut tout l'art d'Octavie ;
Et mon timide amour a de trop faibles traits
Pour triompher d'un cœur séduit par mille attraits :
J'y renonce. Mais vous, quand la gloire demande
Qu'un héros, un moment, à ses désirs commande,
Voyez-vous de la honte à paraître un moment
Bon père, tendre époux? je ne dis pas amant :
Vous serez libre un jour.

ANTOINE.

Je le suis, je veux l'être.

OCTAVIE.

Et si de vos destins on vous laisse le maître ?

Digitized by Google

ANTOINE.

Alors tout est possible.

OCTAVIE.

Eh bien! j'en suis garant.

ANTOINE.

Octave est trop habile, et n'est pas assez grand.

OCTAVIE.

Je vous réponds de lui; répondez de vous-même.

ANTOINE.

Attendez-le en ces lieux, madame; et, s'il vous aime,
Obtenez qu'avec moi, modeste et généreux,
Il pense, avec respect, que je suis malheureux.

OCTAVIE.

C'en est assez. J'espère obtenir de la reine
Qu'honorant aujourd'hui la grandeur souveraine,
Elle m'aide à calmer, après tant de revers,
Deux cœurs, dont la discorde embrase l'univers.

(*Octavie sort.*)

SCÈNE IV.

ANTOINE, VENTIDIUS.

ANTOINE.

O vertu! peut-on être insensible à tes charmes?

VENTIDIUS.

Elle sort affligée et les yeux pleins de larmes.
Est-ce un dernier adieu?

ANTOINE.

Va, tu seras content;
Va retrouver Octave, et dis-lui qu'on l'attend.

(*Ventidius se retire.*)

Digitized by Google

SCÈNE V.

ANTOINE, *seul.*

Quel combat! d'un côté, la candeur, l'innocence,
De l'indulgent amour le charme et la puissance;
De l'autre, un dévouement si généreux, si beau,
Qu'il méprise le trône et brave le tombeau!
Quelle amante! où jamais a-t-on vu son égale?
Dans mes bras elle-même elle a mis sa rivale,
Elle qui n'a jamais entendu sans effroi
Ce nom, que mes remords m'arrachaient malgré moi!
Quel courage! et combien mon cœur serait coupable,
Si de l'abandonner je me sentais capable!

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE, ANTOINE.

CLÉOPATRE.

Qu'avez-vous résolu?

ANTOINE.

Rien de honteux pour moi.
Si j'accède à la paix, j'en dicterai la loi;
Et si l'heureux Octave, à force d'artifice,
Croit enfin m'arracher un dernier sacrifice,
Il le paîra si cher, que l'univers surpris
Avoûra que j'ai dû l'accorder à ce prix.

CLÉOPATRE.

Antoine, c'est assez d'une paix glorieuse.

ANTOINE.

Oui, mais si pour vous-même elle est injurieuse?

CLÉOPATRE.

Eh bien! je rentrerai dans la foule des rois.

Digitized by Google

On dira qu'Octavie avait sur vous des droits.
On dira qu'à vos yeux sa tendresse, ses larmes,
Sa beauté (j'y consens) ont repris tous leurs charmes,
Et que loin d'elle, enfin, quelque temps égaré,
Antoine, en la voyant, aura tout réparé.

ANTOINE.

Tant de force, grands dieux, avec tant de tendresse!
Cléopâtre! est-ce là cette ardeur, cette ivresse,
Qui, t'élevant toi-même au-dessus des revers,
Te faisait, comme à moi, mépriser l'univers?
Serais-je moins aimé? serais-tu moins sensible?

CLÉOPATRE.

Tu ne croiras jamais ce changement possible.

ANTOINE.

Mon malheur l'a produit.

CLÉOPATRE.

Il a dû m'éclairer.
Mais sur mes sentiments il faut te rassurer.
Octave doit venir. Qu'une paix favorable
Fasse entre vous, du monde, un partage honorable,
Et qu'à rompre des nœuds que vos lois ont proscrits,
Ta gloire te condamne; il le faut, j'y souscris,
Et quel que soit mon sort, tu m'y vois résolue;
Mais s'il ose affecter la puissance absolue,
S'il oublie avec toi qu'il n'est qu'un triumvir,
S'il ose, en souverain, te parler de servir;
Souviens-toi que César, bien plus digne de l'être,
Ne put forcer Caton à se donner un maître,
Que le Nil, comme Utique, a des tombeaux ouverts,
Et qu'on est chez les morts à l'abri des revers.

ANTOINE.

O Romains! d'une femme est-ce là le langage?
Cléopâtre! O combien ce discours me soulage!
Le voilà, ce grand cœur tant de fois éprouvé.

Digitized by Google

Je tremblais de le perdre, et je l'ai retrouvé.

CLÉOPATRE.

Une paix noble et juste, une mort libre et prompte,
Nous mettent, l'un et l'autre, à l'abri de la honte;
Et je vois l'avenir avec un œil serein,
Pourvu que l'avenir, sur vos tables d'airain,
Ne lise pas ces mots, ces mots pleins d'insolence :
Octave sur Antoine exerça sa clémence....
Tu frémis.... Tout un peuple est encor sous ta loi.
Il combattit César; il peut vaincre avec toi.

ANTOINE.

Que peut, hélas! pour moi, ton Égypte alarmée?
Contre elle, en ce moment, Rome entière est armée.

CLÉOPATRE.

Ne comptes-tu pour rien, dans ces extrémités,
La faiblesse d'Octave et ses perplexités?
Que dis-je? et ces Romains, compagnons de ta gloire,
Qui de tes longs travaux rappelant la mémoire,
La rougeur sur le front, le regret dans le cœur,
Suivent en gémissant les drapeaux du vainqueur,
Doutes-tu, quand ta voix frappera leur oreille,
Que leur vieille amitié soudain ne se réveille?
Ils ne t'ont point quitté; c'est toi qui les a fuis;
Et que leur chef paraisse, ils seront ses appuis.

ANTOINE.

Et si l'adversité les a rendus timides?

CLÉOPATRE.

Alors notre espérance est dans ces pyramides.
Là, parmi des tombeaux j'irai me retrancher;
Et si tu veux mourir, tu viendras m'y chercher.
Sur nos murs cependant va porter l'assurance.
Que le cœur du soldat s'élève en ta présence;
Et qu'Octave, en entrant, observe à chaque pas
Le calme du courage, ou l'ardeur des combats.

Digitized by Google

ANTOINE.

Viens toi-même à ton peuple inspirer ta grande ame.
Au feu de tes regards que la gloire l'enflamme,
Et qu'en voyant sa reine, il sente, comme moi,
Que rien n'est impossible à qui combat pour toi.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, OCTAVIE, SUITE D'OCTAVE.

OCTAVE.

Ma sœur, c'en est assez. Je l'attends; et j'espère
Rendre à Rome un héros, à vos enfants un père.
Je l'aimai, je le plains : je vois avec douleur
Qu'il est encore aigri par l'excès du malheur;
Je saurai l'épargner. Je veux, par la clémence,
Qu'aujourd'hui mon triomphe et mon règne commence.
A me voir, à m'entendre allez le disposer.

OCTAVIE.

Cléopâtre à nos vœux cesse de s'opposer :
Elle a daigné me voir sans dépit et sans haine;
Et dans son dévouement, digne d'une Romaine,
J'admire son courage autant que sa douceur.
Vous l'allez voir. Vers elle acquittez votre sœur.
Songez que dans le rang où le destin l'a mise,
A nos sévères lois elle n'est point soumise;
Et qu'un objet, long-temps par César adoré,
Par vous, dans son malheur a droit d'être honoré.

Digitized by Google

SCÈNE II.

CLÉOPATRE ET SA SUITE, OCTAVE ET SA SUITE.

CLÉOPATRE.

Quoi! seigneur! au milieu du tumulte des armes,
Dans des murs ennemis vous entrez sans alarmes!
Tout respire la paix sur votre front serein :
J'y cherche en vain l'orgueil du pouvoir souverain;
Et sur un même char, guidé par la victoire,
La clémence est assise à côté de la gloire.
Ainsi, des nations lorsque vous disposez,
L'amour est le tribut que vous leur imposez!
Je ne m'étonne plus si la terre inclinée
Baise à genoux la main qui la tient enchaînée,
Et si les dieux, témoins d'un empire si doux,
Du soin de l'univers se reposent sur vous.

OCTAVE.

Antoine est malheureux; c'est à moi de le plaindre.
Je sais le respecter en cessant de le craindre,
Madame; et son vainqueur se souvient aujourd'hui
Qu'il apprit à combattre en triomphant sous lui.
Je viens lui rappeler le saint nœud qui nous lie,
Ses devoirs, ses serments. Le reste, je l'oublie.
Vous le dirai-je enfin? la paix dépend de vous.
Octavie est ma sœur, Antoine est son époux :
Tout réclame les droits de cet hymen auguste;
Mais vous aimez, madame, et l'amour est injuste.

CLÉOPATRE.

J'aime, et j'en fais l'aveu sans honte et sans douleur.
Le remords naît du crime et non pas du malheur.
Je connais de vos mœurs la rigueur inflexible :
Mais pour être Romain, faut-il être insensible?
César, qui de la gloire a bien connu le prix,

Digitized by Google

N'avait point pour l'amour ce superbe mépris.
Et quelle ame guerrière, aux travaux endurcie,
Par le plaisir d'aimer ne fut point adoucie?
C'est ce mélange heureux de force et de bonté
Qui rapproche un mortel de la divinité:
C'est par-là qu'à mes yeux Antoine eut tant de charmes:
Comme César, terrible au milieu des alarmes,
Comme lui doux et tendre à l'ombre du repos,
Et non moins digne amant qu'intrépide héros.
Trop heureux, il est vrai, s'il ne m'eût point suivie!
Hélas! nous sommes loin d'être dignes d'envie.
Cette ville, mon peuple, encor quelques vaisseaux,
Quelques amis, peut-être, épars sous vos drapeaux,
Et que peut ramener un moment favorable:
Voilà de sa grandeur le reste déplorable.
Mais je l'aime, il m'adore; il se laisse flatter
De quelques vains projets qu'on dit près d'éclater;
Et l'amour et l'espoir élevant son courage,
Il croit toucher au port au moment du naufrage.

OCTAVE.

Et comment à sa perte aurait-il échappé?
De toutes parts, madame, il est enveloppé.

CLÉOPATRE.

Hélas! seigneur, en vain son péril me tourmente.
Daigne-t-il écouter les frayeurs d'une amante?
Il me croit trop timide; il se laisse éblouir
D'espérances qu'un jour peut faire évanouir.
A de trompeurs avis je crains qu'il ne se livre.

OCTAVE.

Quels avis, quels conseils lui reste-t-il à suivre,
Que ceux de la prudence et de l'adversité?

CLÉOPATRE.

Lui, seigneur, obéir à la nécessité!
Plût aux dieux! mais sans cesse on le flatte, on l'anime.
Pour lui, des légions on lui vante l'estime,

Digitized by Google

Leur amour, leur regret de l'avoir délaissé.
Que sais-je? à son esprit rappelant le passé,
Il ne fallut, dit-on, qu'une attaque rapide
Pour entraîner vers lui tout le camp de Lépide;
Et l'on veut que pour lui toujours prête à changer,
La fortune l'attende au plus fort du danger.

OCTAVE.

Et qui peut lui donner cette aveugle espérance?

CLÉOPATRE.

C'est, dit-il, (et sans peine il en croit l'apparence)
Tout ce que Rome encore a de cœurs vertueux.
Jugez, sur un courage ardent, impétueux,
Ce que de tels avis doivent enfin produire.
A vous perdre l'un l'autre on voudrait vous réduire.
Votre concorde effraie : on voit Rome en danger;
Et des proscriptions on cherche à se venger.
Préservez votre ami de tomber dans le piége.
C'est le même péril qui tous deux vous assiége :
L'un par l'autre affaiblis, on peut vous accabler;
Réunis et d'accord, vous ferez tout trembler.
Dissipez son erreur, ménagez sa faiblesse :
Que la paix vous honore, et n'ait rien qui le blesse;
C'est assez, j'y conspire, et vais lui déclarer
Qu'il s'agit de tout perdre, ou de tout réparer.

OCTAVE.

Cléopâtre consent qu'Antoine l'abandonne!

CLÉOPATRE.

Est-ce l'heureux César que ce prodige étonne?
Pourquoi serais-je, hélas! plus rebelle à vos lois
Qu'un peuple de héros et qu'un sénat de rois?
Non, seigneur, vous ferez, j'ose vous le prédire,
Même au sang des Brutus adorer votre empire.
Rome oubliera pour vous sa triste liberté,
Le sénat son orgueil, les tribuns leur fierté :
Heureux, si trop séduits par ce doux esclavage,

Digitized by Google

En perdant l'âpreté de leur vertu sauvage,
Ils n'apprennent bientôt, serviles conquérants,
Sous le meilleur des rois, à souffrir des tyrans!
Remplissez vos destins : je n'y mets plus d'obstacle;
Et qu'aujourd'hui la paix donne au monde un spectacle
Digne de vous, Octave, et fait pour annoncer
Le règne intéressant que je vois commencer.

SCÈNE III.

OCTAVE, PROCULÉIUS.

OCTAVE.

Je demeure interdit. C'est donc là cette femme
Qui sut de César même asservir la grande ame?
Dangereuse beauté! Je ne concevais pas
Le pouvoir que l'amour donnait à ses appas;
Je le conçois enfin. Mais ce grand sacrifice,
Est-ce effort de courage, inconstance, artifice?
Ah! ce que j'ai prévu n'est que trop avéré.
Non, pour Antoine encor rien n'est désespéré.
Pour lui, dans son malheur, il a sa renommée :
On l'estime, on le plaint jusque dans mon armée.
J'ai vu tous ses amis, ou vaincus, ou gagnés,
Embrasser mon parti, de sa fuite indignés;
Mais tous ces vieux guerriers se connaissent en hommes.
Et souvent mieux que nous ils savent qui nous sommes
Chez le Parthe, ils l'ont vu général et soldat,
Le dernier au repos, le premier au combat,
Toujours infatigable, et toujours intrépide,
Dans un climat sauvage et sous un ciel aride,
En souffrant avec eux leur apprendre à souffrir,
S'endurcir à ses maux, sur les leurs s'attendrir,
Et grand dans sa retraite, autant qu'habile et sage,
A travers les dangers leur frayer un passage.

Digitized by Google

Ils sont accoutumés à le voir tour-à-tour
Esclave de la gloire, esclave de l'amour,
Assemblage inoui de force et de faiblesse,
S'élancer sur son char du sein de la mollesse,
Et passer tout-à-coup, extrême en ses désirs,
Des plaisirs aux travaux, des travaux aux plaisirs.
Ils l'attendent peut-être au pied de ces murailles;
Et lorsqu'ils le verront au milieu des batailles,
Tel qu'autrefois Pharsale et Philippes l'ont vu,
Je crains pour ma fortune un revers imprévu.
Dissimulons. Autant mon armée est flottante,
Autant dans mon parti Rome entière est constante:
Le sénat m'est vendu, le peuple m'est soumis;
Et c'est là que l'attend un monde d'ennemis.
Il vient. De ma faveur va flatter Cléopâtre.

SCÈNE IV.

OCTAVE, ANTOINE, ET LEUR SUITE.

OCTAVE.

Le sort pour m'élever s'obstine à vous abattre;
Mais au sein du bonheur, je n'ai point oublié
Les noms sacrés d'ami, de parent, d'allié.

ANTOINE.

Octave, laissons là l'amitié, l'alliance:
Gardons pour la tribune une vaine éloquence.
Le vulgaire ébloui se prend à ces appâts;
Mais nous nous connaissons, ne nous contraignons pas
(*Ils font signe à leur suite de se retirer.*)
Vous voulez que la paix nous rende l'un à l'autre;
J'y consens. Balançons ma fortune et la vôtre.
Un délire funeste a frappé mes esprits.
Vous avez de mon camp rassemblé les débris:
Mes soldats devant vous m'ont vu prendre la fuite

Digitized by Google

A suivre vos drapeaux leur valeur s'est réduite.
N'en ont-ils dans le cœur ni honte ni regret?
Le temps nous apprendra cet important secret.
Jusque-là, Rome en vain vous appelle à l'empire:
Je doute que la Thrace, et la Grèce, et l'Épire,
Que le Germain, l'Ibère, et ces braves Gaulois,
Se pressent d'accourir au-devant de vos lois,
Et qu'à votre seul nom, dans ses déserts sauvages,
Le Numide tremblant vous cède ses rivages.
Quoi qu'il en soit, l'Asie est encore en suspens;
Et du commun danger instruits à mes dépens,
Du Nil à l'Hellespont, vingts rois, ligués ensemble,
Ne demandent en moi qu'un chef qui les rassemble:
Le Syrien, l'Arabe, et le Parthe, alarmés,
Ne sont point asservis, ne sont point désarmés;
Et par eux, entre nous, la guerre plus égale,
Peut retracer Philippe et rappeler Pharsale.
Après cela, parlez; mais parlez sans détour.

OCTAVE.

Qui nous a divisés?

ANTOINE.

L'ambition:

OCTAVE.

L'amour.
Octavie est ma sœur: vous l'avez offensée.

ANTOINE.

Et qu'importe à sa gloire une flamme insensée?
Non, à tant de vertus rien n'est injurieux.
Sa constance a rendu son malheur glorieux:
Elle en est plus touchante, elle en est plus auguste;
Ma honte est à moi seul, et je sens qu'elle est juste.
Mais par un grand effort je puis me signaler.
Voulez-vous l'obtenir? voulez-vous m'égaler?
L'un et l'autre, à l'envi, montrons-nous magnanimes;
D'un orgueil tyrannique abjurons les maximes;

Digitized by Google

Tous deux usurpateurs et tous deux inhumains,
Tous deux souillés des pleurs et du sang des Romains,
Étouffons tant d'horreurs dans leur source féconde;
Avec la liberté rendons la paix au monde;
Renvoyons au sénat vos drapeaux et les miens,
Et paraissons à Rome en simples citoyens.

OCTAVE.

Quel accord! Est-ce à moi qu'Antoine le propose?

ANTOINE.

Oubliez-vous la loi qu'à ce prix je m'impose?

OCTAVE.

Nous! devant le sénat paraître désarmés!

ANTOINE.

Pourquoi de son aspect serions-nous alarmés?

OCTAVE.

Et ne voyez-vous pas, insensé que vous êtes,
La hache du licteur pendante sur nos têtes?

ANTOINE.

Ce superbe consul, ce sanglant dictateur,
Sylla n'est point tombé sous le fer du licteur.
Déposons comme lui la puissance usurpée;
Faisons ce que César proposait à Pompée,
Et que dans ses vengeurs on trouve des vertus
Qui fassent pardonner aux vainqueurs de Brutus.

OCTAVE.

Antoine citoyen! n'est-il donc plus le même
Qui voulut à César ceindre le diadême?

ANTOINE.

Plût aux dieux immortels que César eût régné!
Quel avenir, peut-être, il nous eût épargné!
Il aurait du sénat ranimé l'indolence,
De son vieux despotisme abaissé l'insolence,
Fait revivre des lois l'inflexible équité,
Anéanti la brigue et la vénalité,
Des dépouilles du monde assigné le partage,

Digitized by Google

De Rome à ses enfants dispensé l'héritage,
Et du riche oppresseur ennemi généreux,
Rendu le pauvre libre en le rendant heureux.
L'abondance, la paix, la majesté de Rome,
Sa splendeur fut le terme où tendit ce grand homme :
L'autorité suprême en était le moyen.
César roi n'eût été que César citoyen.
Je connus bien son cœur; je connais bien le vôtre.
J'adorais l'un; je sais rendre justice à l'autre.
Muni du sacerdoce, armé du tribunat,
Libéral au Forum et modeste au sénat,
Au-dehors revêtu du pouvoir consulaire,
Au-dedans souverain paisible et populaire,
Avec l'art de séduire et vos talents chéris,
Vous pallierez les maux que César eût guéris,
Vous les rendrez plus doux, mais aussi plus durables.
Bientôt, grâce à vos soins, ils seront incurables;
Et d'un peuple abusé dangereux corrupteur,
Vous passerez encor pour son libérateur.
Mais ne prétendez pas qu'Antoine vous seconde.
Je veux périr, ou rendre un grand service au monde.
La vie est un instant dans l'immense avenir.
Je ne veux point laisser d'odieux souvenir.
De nos proscriptions je me peins la mémoire
Marquée en traits de sang aux fastes de l'histoire :
J'y vois, dans leur accord, trois farouches tyrans,
Cédant meurtre pour meurtre, et parents pour parents,
S'irriter à l'envi par d'horribles enchères,
Et se livrer entre eux les têtes les plus chères.
Ah! si tant de forfaits ne peuvent s'effacer,
Au moins par des vertus osons les balancer;
Et qu'on dise de nous, en comptant nos victimes :
Ils ont d'un seul remords expié tous leurs crimes.

OCTAVE.

Et rendrez-vous à Rome, avec la liberté,

Digitized by Google

Cette antique vertu, cette mâle fierté,
Ces mœurs d'un peuple libre, enfin, pour la patrie,
Cet amour exalté jusqu'à l'idolâtrie,
Qui dominait lui seul toutes les passions,
Dissipait les complots, calmait les factions,
Étouffait dans les cœurs la vengeance et la haine;
Et tenant Rome entière attachée à sa chaîne,
Dévouait en victime au salut de l'État
Le tribun, le consul, le peuple, et le sénat,
Tous rivaux de puissance au sein de leurs murailles,
Tous compagnons de gloire au signal des batailles?
Que serait-ce, grands dieux! pour un peuple avili,
Que cette liberté qu'il a mise en oubli?
Esclave, malgré nous, il irait aux comices
La vendre au prix de l'or, aliment de ses vices.
L'or a tout corrompu, l'or a tout divisé;
De l'intérêt public le ressort est brisé;
Le respect pour les lois, la discipline austère,
De la pudeur enfin le sacré caractère,
Tout a péri. Cherchez dans Rome un plébéien,
Cherchez un sénateur encor vrai citoyen;
Et depuis que le luxe a mis à l'opulence
Un prix à qui tout cède et que rien ne balance,
Voyez s'il en est un qui ne laissât régner
Le tyran libéral qui voudrait le gagner.
Nous les aurions proscrits, s'il en restait encore;
Et celui dont la mort tous deux nous déshonore,
Indigné, mais soumis à la commune loi,
Cicéron, comme un autre, eût fléchi devant moi.
L'univers est dompté; Rome à son tour doit l'être.
Souveraine du monde, elle a besoin d'un maître;
Et l'on verrait bientôt, du sein de ses remparts,
Naître des Marius au défaut des Césars.
Cessez donc, vous, dont l'âge a mûri la prudence,
De vouloir, comme un bien, rendre l'indépendance

Digitized by Google

A qui n'en est plus digne, à qui s'en est lassé,
A qui dans l'avenir craint de voir le passé.
Le repos, l'abondance, un paisible esclavage,
Un règne qui des temps répare le ravage,
Pour l'orgueil du sénat un accueil caressant,
Dans les jeux, pour le peuple, un faste éblouissant,
Une cour, où des arts la foule réunie
Vienne embellir la paix des tributs du génie,
Au-dehors des combats, des triomphes nouveaux,
Pour éloigner, distraire, occuper nos rivaux,
Et des plus factieux trompant l'inquiétude,
Leur faire d'obéir une noble habitude;
Voilà ce que les temps semblent me commander,
Ce que Rome à genoux semble me demander,
Et ce que ma fortune ose enfin me promettre.
Pour réformer l'État, je prétends le soumettre.
Lorsqu'il en sera temps, si, pour le rendre heureux,
Il manquait à ma gloire un effort généreux;
Après avoir aux lois rendu tout leur empire,
Digne de ma fortune et du rang où j'aspire,
J'en descendrais peut-être, et j'ose me flatter
D'entendre Rome alors en regrets éclater.
Jusque-là, renoncer à la grandeur suprême,
Ce serait trahir Rome et me trahir moi-même.
Pour me laver du sang qu'il a fallu verser,
J'ai besoin du pouvoir que je vais exercer,
J'ai besoin d'un long règne, et d'un amas de gloire
Qui des proscriptions absorbe la mémoire,
Et qui du triumvir rachetant les forfaits,
Fasse du vieux monarque adorer les bienfaits.

ANTOINE.

Quel est donc le projet qu'Octave me propose?
Veut-il que sous mes lois l'Orient se repose,
Tandis que loin du Nil son heureux ascendant
Ira captiver Rome et dompter l'Occident?

Digitized by Google

OCTAVE.

Non : mais venez remplir la place que Pompée,
Au-dessous de César, sans honte eût occupée.

ANTOINE.

Antoine citoyen, sous Octave empereur !
A peine à ce discours je retiens ma fureur.
Depuis quand me crois-tu si faible et si timide ?
Octave pense-t-il traiter avec Lépide ?
L'univers est à nous. Veux-tu le partager ?
Le gouverner ensemble ? ou bien le dégager ?
Choisis. Ou si tu veux ne lui donner qu'un maître,
Arme-toi ; nous verrons qui de nous deux doit l'être.

OCTAVE.

Cet inflexible orgueil sied bien aux malheureux ;
Mais la loi du bonheur, c'est d'être généreux.
(*à ses gardes.*)
Qu'on appelle ma sœur. Le droit du rang suprême
Entre nous partagé se détruirait lui-même.
Mais que Rome en décide ; et sans plus de combats,
Allons au Capitole accorder nos débats.

ANTOINE.

J'y consens.

SCÈNE V.

OCTAVE, ANTOINE, OCTAVIE.

OCTAVE.

Apprenez mon triomphe et le vôtre,
Ma sœur.

OCTAVIE, *épouvantée.*

Ah ! que la paix vous rende l'un à l'autre ;
Tous mes vœux sont remplis. Mais, hélas ! je prévoi....

OCTAVE.

Qui peut vous affliger ? et d'où vient cet effroi ?

Digitized by Google

OCTAVIE.

Du trouble épouvantable où j'ai laissé la reine.
Venez, rassurez-la, mon frère; et qu'elle apprenne
Qu'elle n'a point en vous un funeste ennemi.
Sur quelque avis secret dont son cœur a frémi,
J'ai vu d'un voile épais son ame enveloppée;
De noirs pressentiments elle paraît frappée;
Son visage s'altère et change de couleur;
Un feu livide perce à travers sa pâleur;
Son front paraît glacé, mais ses yeux étincellent;
D'un sombre égarement les marques s'y décèlent.
On dit que du sénat redoutant les décrets,
De sa mort en silence elle fait les apprêts.

ANTOINE.

Octavie! ah! combien vous me rendez coupable!
Combien tant de grandeur me confond et m'accable!
Mais je vois Cléopâtre au moment de périr;
Rien ne m'est plus sacré que de la secourir,
Trop indigne de vous, et trop indigne d'elle,
Si je portais la mort dans un cœur si fidèle.

OCTAVE.

Ainsi sur ta promesse on se repose en vain?

ANTOINE.

Je ne t'ai point promis de lui percer le sein.
Laisse-moi la tirer de cette horreur profonde;
Nous songerons après à l'empire du monde.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

OCTAVE, OCTAVIE.

OCTAVE, *indigné.*

Vous plaisez-vous, ma sœur, à me voir insulté?

OCTAVIE.

Hélas! dans mon effroi je n'ai rien consulté.

Digitized by Google

Mais pardonnez, mon frère, au trouble qui l'entraîne.
Venez vous joindre à lui, venez calmer la reine.

OCTAVE.

J'ai cru l'en détacher. Quelle était mon erreur!
Son amour se rallume avec plus de fureur.
L'insensé! je prévois l'affront qu'il nous prépare.
Ils se perdront, ma sœur, avant qu'on les sépare.
Mais s'il tarde à me suivre, après ce que j'ai fait,
Il veut que je l'accable; il sera satisfait.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV.

Le théâtre change, et représente un salon décoré de statues et de vases. Celui des vases qui est le plus près de l'avant-scène, à droite, est rempli de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Hélas! qu'avez-vous fait, généreuse Octavie?
Ce n'est qu'en le perdant que vous m'avez servie.
J'aurais subi mon sort, j'aurais dissimulé
Ce décret du sénat qui m'était révélé.
Des bienfaits de César on m'aurait dépouillée;
J'aurais vu ma couronne indignement souillée;
Mes enfants méconnus, déshérités, flétris;
Eh bien! la paix encor m'était chère à ce prix.
Je détournais mes yeux d'un avenir funeste:
Antoine était sauvé; j'oubliais tout le reste.
Mais lui, de mes frayeurs pénétrant le secret,
Il a voulu qu'Octave abjurât ce décret;
Et le fourbe, en respect colorant sa réponse,
« Je me tais, a-t-il dit, quand le sénat prononce. »
A ces mots, de la paix tous les nœuds sont rompus·
Je les réclame en vain; l'on ne m'écoute plus.
O le plus généreux, ô le plus magnanime
Des mortels que la gloire et que l'amour anime,
Ainsi donc, malgré moi, jusqu'au dernier moment,

Digitized by Google

Du sort qui te poursuit je serai l'instrument!
Et de quelle ame encore, oubliant la faiblesse
Du peu de défenseurs que le destin nous laisse,
Il s'avance, à leur tête, au-devant des Romains!
Qui de vous, dans son sang, ose tremper ses mains,
Ingrats? N'est-ce pas lui qui vous sauva du Parthe?
Les voilà, ces amis, que le malheur écarte.
Ils méprisent Octave; Octave est obéi.
Ils estiment Antoine; ils l'auront tous trahi.
As-tu dit qu'au moment où j'apprendrais sa perte
La voûte des tombeaux à ma voix fût ouverte?

CHARMION.

Je l'ai dit.

CLÉOPATRE.

S'il fallait avancer mon trépas,
Tu sais quelle est la mort que j'ai choisie?

CHARMION.

Hélas!
Ce vase-là renferme....

(*Cléopâtre approche du vase où sont enfermés les aspics.*)

CLÉOPATRE.

Enfin je suis tranquille.
Je ne sais d'où me vient ce courage immobile;
Mais cette urne, où la mort repose dans mes mains,
(*elle porte la main sur le vase, sans le déplacer.*)
Me fait voir en pitié tout l'orgueil des Romains.
Voilà qui me répond que jamais, en esclave,
Je n'irai mendier la clémence d'Octave;
Voilà qui me protége au milieu des revers,
Et me sauve du joug qu'a subi l'univers.
Seule, au moment peut-être où mon appui succombe,
Sur un trône ébranlé, qui chancelle et qui tombe,
Un reptile (*) est le dieu qui me vient secourir!

(*) On doit se souvenir que l'Égypte adorait jusqu'à des reptiles.

Digitized by Google

Quel heureux don du ciel, que de savoir mourir!

CHARMION.

A quelque extrémité que vous soyez réduite,
Pour recours, sur les mers, n'aurez-vous pas la fuite?

CLÉOPATRE.

Qui? moi, fuir! moi, survivre à mon dernier malheur!
Mais le sort quelquefois seconda la valeur:
Espérons tout encore. Ah! s'il était possible
Qu'à la voix d'un héros si long-temps invincible,
Son camp frémît de honte et revînt sous sa loi!
Quel retour! quel moment! quel triomphe pour moi!
Oui, si le ciel est juste, il nous doit ce prodige.
Mais, quel bruit!

SCÈNE II.

ANTOINE, CLÉOPATRE, CHARMION, GARDES.

ANTOINE.

Laisse-moi. Fuis loin de moi, te dis-je.
Évite un furieux honteux d'avoir vécu.
Va trouver le vainqueur.

CLÉOPATRE.

Qui? moi!

ANTOINE.

Je suis vaincu.
Tes soldats, tes vaisseaux, tout conspirait ma perte.

CLÉOPATRE.

C'en est donc fait!

ANTOINE.

La ville aux Romains est ouverte;
Je suis trahi. Madame, Octave est généreux;
Rangez-vous, j'y consens, du parti des heureux.
Oubliez-moi. Vivez.

Digitized by Google

CLÉOPATRE.

Ingrat, je te pardonne.
Tu vas voir si mon cœur te trahit, t'abandonne;
Tu vas voir si je cède au revers qui t'abat,
Et si ma foi dépend du succès d'un combat.
Gardes, faites entendre à ces fières cohortes,
Que si de ce palais on attaque les portes,
Je l'embrase, et péris sous ses toits enflammés
Avec tous mes trésors dans ces murs enfermés.
(*à Antoine.*)
Es-tu content?

ANTOINE.

Grands dieux! Cléopâtre est fidèle!
Trahi du monde entier, je ne le suis point d'elle;
C'est assez.

CLÉOPATRE.

L'un et l'autre, après un long effort,
Nous allons reposer dans le sein de la mort.
Tout est fini. Sortons de ce pénible songe.

ANTOINE.

Dans quel abyme, ô dieux! un moment nous replonge!
Voilà donc ce destin qui dut être si beau!
Vainqueur de l'Orient, il te reste un tombeau.
Et je tiens à la vie! O mort! ô mort barbare!
Que ton approche est rude aux cœurs qu'elle sépare!
O Caton! tu dormis sur le bord du cercueil:
Ta froide austérité te fit voir du même œil
Les charmes de la vie et ce moment terrible.
Pour mourir sans faiblesse, il faut vivre insensible.

CLÉOPATRE.

Va, c'est à nous encore à faire des jaloux.
L'univers n'a rien vu de plus heureux que nous.
Il est vrai que du ciel le regard favorable
N'aura versé sur nous qu'un bonheur peu durable;
Mais il l'a fait si pur et si délicieux,

Digitized by Google

Que de ses dons encor c'est le plus précieux.
Et cependant, dis-moi, qu'auront fait de la vie
Ces Romains, dévorés ou de haine ou d'envie?
Nous avons peu vécu; mais malgré nos malheurs,
Un seul de nos beaux jours vaut un siècle des leurs.
Laissons-les s'applaudir, ces héros sans faiblesse,
D'attendre froidement une lente vieillesse,
Et tristement repaître un chimérique orgueil
De ces prospérités dont la tombe est l'écueil.
A ce terme fatal comme nous ils arrivent;
Ne leur envions point l'instant qu'ils nous survivent.
Pour mieux nous assurer une mort sans douleurs,
J'ai pris soin de cacher des serpents sous ces fleurs;
(*elle lui montre le vase.*)
Et la langueur qui suit leurs atteintes soudaines,
Ainsi qu'un doux sommeil, va couler dans nos veines.
Mourants à la même heure et dans le même lieu,
Nous nous dirons un tendre et mutuel adieu;
Tu fermeras mes yeux si je meurs la première;
Ou peut-être à-la-fois nous perdrons la lumière,
Et d'un même soupir nos esprits exhalés
Se mêleront ensemble, et seront consolés.
Hâtons-nous.

ANTOINE.

Quelle force elle rend à mon ame!
Oui, je meurs trop heureux. Viens.

SCÈNE III.

VENTIDIUS, ANTOINE, CLÉOPATRE, CHARMION, GARDES.

VENTIDIUS.

(*à Antoine.*) (*à Cléopâtre.*)
Écoutez. Madame,

Digitized by Google

Il n'est plus temps de feindre et de dissimuler.
Voici l'instant fatal qui va tout révéler.

CLÉOPATRE.

Que me demandez-vous?

VENTIDIUS.

De sauver ce grand homme.

CLÉOPATRE, *vivement.*

Le puis-je encor!

VENTIDIUS.

Pour lui, pour le salut de Rome,
Trois de nos légions veulent se détacher.
Qu'il se rende en Syrie; elles vont l'y chercher.
Un vaisseau nous attend; la nuit nous favorise.
Laissez-moi le conduire.

ANTOINE.

Ami, quelle surprise!
Oui, sauvons Cléopâtre.

VENTIDIUS.

Arrêtez, malheureux.
Madame, en le suivant, vous vous perdez tous deux:
La haine des Romains en fureur est changée.
De vos malheurs communs vous seule êtes chargée.
On dit qu'en ce combat, vos perfides sujets,
De leur reine, en fuyant, remplissaient les projets;
On dit qu'avec Octave elle est d'intelligence.

CLÉOPATRE.

Grands dieux!

VENTIDIUS.

Et ces rumeurs sont des cris de vengeance.
On veut que de ces bords il s'éloigne à l'instant;
On veut qu'aux mains d'Octave il vous livre en partant.
Il y va de sa vie, il y va de l'empire.
Plus que jamais enfin contre vous tout conspire;
Et l'unique moyen de vous justifier,
C'est de forcer Antoine à vous sacrifier.

Digitized by Google

CLÉOPATRE.

Oui, je suis sa rançon, et pour lui je me livre.
Je ne veux plus le voir, je renonce à le suivre.

ANTOINE.

Que dis-tu?

CLÉOPATRE.

C'en est fait. Ventidius, partez,
Ramenez ses amis, par moi seule écartés.
J'y consens, je le veux.

SCÈNE IV.

ÉROS, ANTOINE, CLÉOPATRE, VENTIDIUS, CHARMION, GARDES.

ÉROS.

Un esclave transfuge
Apporte cette lettre, et demande un refuge.

ANTOINE.

D'un vieux centurion je reconnais la main.
(*il lit.*)
« L'ordre est donné. Le port sera fermé demain.
« Hâte-toi, fuis, Antoine; abandonne le Phare.
« Mais dérobe la reine au sort qu'on lui prépare.
« Pour expier ta honte et celle de César,
« Octave veut la voir enchaînée à son char. »
Enchaînée à son char! quelle bassesse étrange!
Vertueuse Octavie, est-ce ainsi qu'on vous venge!
Aux mains de Cléopâtre on prépare des fers!

CLÉOPATRE.

O destin! c'est donc-là le héros que tu sers!
C'est là le souverain que tu donnes au monde,
Et qui de tes faveurs, dans une paix profonde,
Jouissant, au mépris des hommes et des dieux,
Fera bénir peut-être un empire odieux,

Digitized by Google

Obtiendra des autels, et verra dans son temple
Tous les grands corrupteurs s'instruire à son exemple!
(*à Ventidius.*)
Mon malheur est affreux; mais mon cœur s'y résout.
Qu'on sauve ce héros, je me soumets à tout.
L'abandon, le mépris, et la honte elle-même,
Tout devient glorieux pour sauver ce qu'on aime.

ANTOINE.

Et moi, par tous les dieux, je proteste aux Romains
Qu'avant que leur tyran l'arrache de mes mains,
Il faut que sous ces murs la terre m'engloutisse.

CLÉOPATRE.

Laisse-moi consommer mon dernier sacrifice.

ANTOINE.

Trop heureux que ton cœur ait daigné me l'offrir,
Je me détesterais, si j'osais le souffrir.

CLÉOPATRE.

Allez, Ventidius, que rien ne vous retienne.
Sa destinée ici ne tient plus à la mienne;
Et quoi qu'on me prépare, ou les fers, ou la mort,
Le bandeau sur les yeux je me livre à mon sort.
(*Elle s'éloigne.*)

SCÈNE V.

ANTOINE, VENTIDIUS, ÉROS.

ANTOINE.

Cruel ami! pourquoi nous rends-tu l'espérance?
Nous regardions la vie avec indifférence:
La mort avait pour nous dépouillé ses rigueurs;
L'amour en eût trompé les dernières langueurs;
Et lorsqu'en liberté notre ame se dévoue,
Voilà que du malheur la chaîne se renoue!

VENTIDIUS.

Pourquoi la renouer, et qui t'en fait la loi?

Digitized by Google

Cléopâtre consent à vivre loin de toi.
Elle n'a point, crois-moi, cette crainte frivole,
Qu'un char injurieux la traîne au Capitole.
Celle qui de César vit les yeux menaçants
S'attendrir a l'éclat de ses charmes naissants,
N'a perdu ni le droit ni la fière espérance
D'adoucir d'un vainqueur l'austère indifférence.

ANTOINE.

Elle! ô dieux! qu'à lui plaire elle daigne aspirer!
Quelle indigne pensée oses-tu m'inspirer,
Homme injuste et barbare? Elle est bien malheureuse!
Mais encor plus fidèle, encor plus généreuse,
Apprends à mieux connaître un cœur tel que le sien.
Rome, Octave, le monde, à ses yeux ne sont rien;
Et lorsqu'à m'éloigner tu la vois obstinée,
Sois bien sûr qu'à mourir elle est déterminée.
Et moi, plus faible qu'elle, et n'osant l'imiter,
Dans ses derniers moments j'aurais pu la quitter!
Et tandis qu'en ces lieux, solitaire et mourante,
Au bord d'où je fuirais, tournant sa vue errante,
Le venin de l'aspic (car tel est son dessein),
Du frisson de la mort ferait frémir son sein;
Qu'à son dernier soupir, cette voix que j'adore
Pour un indigne amant ferait des vœux encore;
Tranquille sur les mers, ou plutôt tourmenté
De cet objet sans cesse à mes yeux présenté,
J'irais!... Non, c'en est fait. Heureux ou misérables,
Nos destins sont unis, ils sont inséparables.
On dirait qu'au vainqueur je la cède en partant.
Non, je la mène au port où le vaisseau m'attend,
Et j'annonce aux Romains que la nuit y rassemble,
Qu'il faut nous voir périr, ou nous sauver ensemble.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE V.

Le lieu de la scène est le même que dans l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Oui, je veux qu'il s'éloigne; et je vais dans ton sein,
Sous le sceau des serments, déposer mon dessein.
Jure-moi le silence.

CHARMION.

Hélas! Je vous le jure.

CLÉOPATRE.

Indigné du refus dont j'éprouve l'injure,
Au secours des Romains je l'ai vu renoncer:
Il veut mourir. En vain lui font-ils annoncer
Qu'un vaisseau dans le port est encore à l'attendre;
S'il faut m'abandonner, il ne veut rien entendre.

CHARMION.

Et comment le réduire à ce cruel effort?

CLÉOPATRE.

Il n'en est qu'un moyen; c'est le bruit de ma mort.
Tu connais, sous les murs de ces vastes portiques,
Le chemin qui conduit à nos tombeaux antiques;
C'est dans ces monuments que je vais m'enfoncer:
Résolue à mourir, si l'on vient m'y forcer;

Digitized by Google

Résolue à le suivre au fond de la Syrie,
Si je puis des Romains éviter la furie.
Mais s'il me sait vivante, il craindra de me voir
Tomber aux mains d'Octave; et, dans son désespoir,
Il voudra m'arracher de ces demeures sombres;
Pour lui, dès ce moment, je suis au rang des ombres,
Et c'est du sein des morts que mes derniers adieux
Vont lui faire une loi de sortir de ces lieux.
Alors, dans la douleur de perdre ce qu'il aime,
Dans l'ardeur d'accomplir la volonté suprême
De celle à qui jamais il n'a su résister,
Il pourra se résoudre au tourment d'exister;
Et, dans son désespoir retrouvant son courage,
Il voudra faire au moins un illustre naufrage;
Il voudra me venger.

CHARMION.

Vous me faites frémir.
Ah! ce coup va l'abattre au lieu de l'affermir.

CLÉOPATRE.

Non, je fais à son aide appeler Octavie,
Et lui remets le soin de veiller sur sa vie.
Avec toi, cependant, s'il venait, par des pleurs,
Épandre et soulager ses profondes douleurs,
Pour adoucir ses maux en redoublant ses larmes,
Dis-lui que pour lui seul j'ai senti des alarmes;
Que je n'ai craint pour moi ni la mort ni les fers.
Dis-lui que Rome, Octave, et des sceptres offerts,
Jamais sous d'autres lois ne m'auraient asservie;
Que pour lui seul enfin j'aurais aimé la vie;
Et que si quelque espoir eût prolongé mes jours,
C'eût été de le suivre et de l'aimer toujours.
Il le croira sans peine : il sait que je l'adore.
Mais c'est peu pour mon cœur. Ajoute, ajoute encore
Qu'il n'a jamais bien su, qu'il ne saura jamais
Avec quelle tendresse et combien je l'aimais.

Digitized by Google

(*Elle prend le vase où sont cachés les aspics sous les fleurs.*)

Et toi, mon seul appui, ma dernière défense,
Viens : c'est toi que j'oppose à l'injure, à l'offense.
Si je vis, c'est à toi de me fortifier :
Si je meurs, c'est à toi de me justifier.

(*Elle sort.*)

CHARMION.

Quel destin !

(*Elle se retire en suivant des yeux Cléopâtre.*)

SCÈNE II.

ANTOINE, OCTAVIE, ÉROS.

ANTOINE.

Non, pour nous il n'est plus d'espérance;
J'ai cette nuit en vain tenté sa délivrance :
Rien n'a pu les fléchir. Sans pudeur et sans foi,
De la laisser captive ils m'imposaient la loi.
A cet infâme prix ils mettaient leurs services.
Ils voulaient me souiller du plus lâche des vices,
Me rendre ingrat, perfide, et comme eux inhumain;
Et c'est ce que leur rage appelle être Romain !
Non, je ne le suis point; non, je ne veux point l'être.
De mes derniers instants qu'ils me laissent le maître.
Puisqu'ils veulent ma honte, ils demandent ma mort.
Il faut les satisfaire et céder à mon sort.
Vous, d'un indigne frère, ô sœur trop généreuse,
Adieu, chère Octavie, adieu. Vivez heureuse;
Et puissent mes enfants n'avoir point hérité
Du malheur que j'éprouve et que j'ai mérité !

OCTAVIE.

Vis pour eux. Prends pitié de leur faible innocence.
Ne me condamne pas à pleurer leur naissance;

Digitized by Google

Et ne me laisse pas le remords éternel
D'avoir rendu mon frère injuste et criminel.
Je te pardonne tout, si tu consens à vivre.
Et que ne puis-je aux dieux demander à te suivre!
Ce serait trop de gloire et de bonheur pour moi.
Mais pour toi seul au moins je vivrai loin de toi.
Je fléchirai mon frère : il y va de sa gloire.

ANTOINE.

Non, il veut en tyran jouir de la victoire;
Par un affreux spectacle il veut plaire aux Romains.
Il l'a promis, madame, à ces cœurs inhumains.

OCTAVIE.

Quoi donc?

ANTOINE.

A ce sénat, dont il se croit l'idole,
Le perfide a promis qu'au pied du Capitole,
Cléopâtre, enchaînée à son char insultant,
Ornerait son triomphe : il l'annonce, on l'attend.

OCTAVIE.

Ce serait un opprobre, et j'en serais couverte.
Non, cesse, au nom des dieux, de courir à ta perte.
Je réponds de mon frère. Il vient dans ce palais
En vainqueur généreux, en ami de la paix.
Il me verra pour toi, plus que jamais sensible,
Faire ce qu'à l'amour le devoir rend possible,
M'oublier, dédaigner ces jaloux mouvements,
Ces faiblesses d'orgueil, ces vains ressentiments,
Dont la source est un cœur de soi-même idolâtre,
Et de tout mon pouvoir protéger Cléopâtre.
On apprendra de moi ce qu'on doit au malheur.
Mes bras sont un asyle ouvert à sa douleur;
Et tant que je vivrai, ne crains rien qui l'abaisse.
Tout ce qui te fut cher m'occupera sans cesse.

ANTOINE.

Avec tant de bonté, de force et de vertu,

Digitized by Google

O ciel ! en la formant me la destinais-tu ?
Non, modèle accompli de la vertu romaine,
Je vois, j'adore en vous une ame plus qu'humaine.

SCÈNE III.

ANTOINE, OCTAVIE, CHARMION, ÉROS.

ANTOINE, *à Charmion.*

Allez vers Cléopâtre, et lui faites savoir
Qu'Octavie est ici, qu'elle y vient pour la voir.
Allez, vous dis-je.

CHARMION, *d'un air abattu.*

Hélas, seigneur !

ANTOINE.

Qui vous arrête ?

CHARMION.

Soit qu'elle ait craint les fers que pour elle on apprête,
Soit qu'elle ait craint pour vous de funestes délais,
Cette nuit Cléopâtre a quitté son palais

ANTOINE.

Dieux ! qu'entends-je ? A moi-même elle s'est dérobée !
Au pouvoir des Romains elle sera tombée.

CHARMION.

Son courage l'a mise à l'abri des revers.

ANTOINE.

Et pour nous quel asyle est sûr dans l'univers ?

CHARMION.

Le dirai-je ?

ANTOINE.

Oui : parlez.

CHARMION.

Trompant nos soins timides,
Elle s'est enfermée au fond des pyramides.

Digitized by Google

ANTOINE.

Quoi! sans vous!

CHARMION.

Mes efforts ont été superflus.
Dans ce moment, seigneur, Cléopâtre n'est plus.

ANTOINE.

Elle n'est plus!

(*Il tombe accablé de douleur. Charmion se retire.*)

SCÈNE IV.

ANTOINE, OCTAVIE, ÉROS.

ANTOINE.

O vous, dans ma douleur profonde,
Seul ami que le ciel me laisse encore au monde,
Indulgente Octavie, ame sublime, hélas!
De l'état où je suis ne vous offensez pas.

OCTAVIE.

Répandez dans mon sein vos regrets et vos larmes.

ANTOINE.

Un cœur moins généreux y trouverait des charmes;
Le vôtre daigne plaindre un criminel époux.
Ah! les dieux ont été moins indulgents que vous.

OCTAVIE.

Au nom de nos enfants, viens, choisis un asyle
Où ton cœur, dans mes bras, trouve un repos tranquille.

ANTOINE.

Du repos! En est-il pour ce cœur ulcéré,
De fureur, de remords et d'amour dévoré?
Un asyle! En est-il où, malgré moi, sans cesse
Avec mes souvenirs ma douleur ne renaisse?
Et vous, qu'avec amour doit regarder le ciel,
Je vous abreuverais d'amertume et de fiel!

Digitized by Google

Quel spectacle ! On verrait la timide Octavie
Pleurer près d'un époux qui déteste la vie !
On verrait mes enfants (quel exemple pour eux !)
Sans pouvoir consoler un père malheureux,
Lui prodiguer en vain d'innocentes caresses ;
Et lui, toujours en proie aux flammes vengeresses
D'un amour dont le ciel aurait fait ses tourments,
Se refuser, de honte, à leurs embrassements !
Non, ce n'est plus à moi de souffrir la lumière.
Cléopâtre m'accuse en mourant la première ;
Je veux mourir.

SCÈNE V

OCTAVE, OCTAVIE, ANTOINE, VENTIDIUS, ÉROS, SUITE D'OCTAVE.

OCTAVIE.

Mon frère !

OCTAVE.

Allez, ma sœur : allez.

OCTAVIE.

Hélas ! rendez le calme à ses sens désolés.
Cléopâtre n'est plus.

OCTAVE.

Je sais ce qui se passe ;
Mais de voir vos affronts ma patience est lasse.

OCTAVIE.

Rien de lui ne m'offense, et je dois....

OCTAVE.

Laissez-nous.
Ce spectacle honteux est indigne de vous.

OCTAVIE.

J'obéis. Mais songez que je vous le confie.
Rendez-le-moi ; rendez-le à lui-même, à la vie.

Digitized by Google

Au nom de votre gloire épargnez sa douleur.
Méritez d'être heureux, respectez le malheur.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

OCTAVE, ANTOINE, VENTIDIUS, ÉROS, SUITE D'OCTAVE.

OCTAVE.

O d'un indigne amour humiliante ivresse!
Le voilà, ce héros!...

ANTOINE.

Aurais-tu la bassesse
De venir insulter aux maux que tu nous fais?
Oui, barbare; oui, sa mort est un de tes forfaits.
Par une indignité dont l'horreur épouvante,
Tu voulais à ton char la voir traîner vivante.
Ella a trompé ta rage, homme dénaturé;
Mais il te reste encore un triomphe assuré.
Tu n'as pu l'outrager; outrage au moins sa cendre.
Elle est dans ces tombeaux : hâte-toi d'y descendre.

OCTAVE.

Oui, l'on va des tombeaux percer l'obscurité,
Pour en faire à tes yeux sortir la vérité

ANTOINE.

Tu profanes des morts l'asyle inviolable,
Malheureux!

OCTAVE.

Tu vas voir, amant inconsolable,
Qui de nous deux s'abuse et s'en laisse imposer.

ANTOINE.

Quoi! de feindre sa mort tu pourrais l'accuser!
Cet horrible soupçon dans ton ame a dû naître.

OCTAVE.

Je l'ai vue un moment, et je crois la connaître.

Digitized by Google

ANTOINE.

Tu ne la vis jamais, cruel, que par les yeux
Ou d'un sénat injuste, ou d'un peuple envieux.
Mais Rome a beau vouloir anéantir sa gloire,
L'univers attendri chérira sa mémoire;
Et sa mort, qui consacre aujourd'hui ses malheurs,
Même aux yeux de l'envie, arrachera des pleurs.

SCÈNE VII.

CLÉOPATRE, CHARMION, OCTAVE, ANTOINE, VENTIDIUS, ÉROS, SUITE D'OCTAVE.

CLÉOPATRE, *à Charmion, dans l'éloignement.*

Soutiens-moi.

OCTAVE.

La voici.

ANTOINE.

Dieux! c'est elle.

CLÉOPATRE, *soutenue par Charmion.*

Je tombe
En ton pouvoir, Octave; et des bords de la tombe
Tu crois me rappeler; j'ai prévu ton dessein.
Tout est fini pour moi. La mort est dans mon sein.

ANTOINE, *à Octave.*

Eh bien! suis-je trahi? Vous la voyez mourante,
Romains, et dans ses yeux son ame encore errante
Se montre à vous sans voile en ces moments affreux.
Rendez enfin justice à l'objet de mes feux.

CLÉOPATRE.

Oui, Romains, je l'aimais; et cet amour funeste,
C'est mon dernier soupir, c'est ma mort qui l'atteste.
Voyez mes yeux s'éteindre et mes traits s'effacer.

Digitized by Google

Une froide langueur commence à me glacer :
Mon cœur en est atteint. Je frissonne, je tremble.
(*à Antoine.*)
Je meurs.

ANTOINE.

(*Il se saisit du poignard d'Éros.*)
Je vais te suivre, et nous mourrons ensemble.
(*Il se frappe.*)

OCTAVE.

O Romains, quel exemple ! Elle expire, il n'est plus.
Grands dieux ! qu'une faiblesse a détruit de vertus !

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

Digitized by Google

LES HÉRACLIDES,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois, par les comédiens français ordinaires du roi, en 1752.

Digitized by Google

ACTEURS.

DÉMOPHON, roi d'Athènes.

STÉNÉLUS, fils de Démophon.

DÉJANIRE, veuve d'Hercule.

OLYMPIE, fille d'Hercule et de Déjanire.

IOLAS, ancien ami et compagnon d'Hercule.

COPRÉE, ambassadeur d'Eurysthée, roi d'Argos.

IDAS, confident de Coprée.

EUMÈNE, suivant de Démophon.

ENFANTS d'Hercule de différents âges, personnages muets, gardes.

Le lieu de la scène est d'abord le vestibule du temple de Jupiter à Athènes, et ensuite le vestibule du palais de Démophon.

Digitized by Google

LES HÉRACLIDES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le vestibule du temple de Jupiter.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉJANIRE, IOLAS.

DÉJANIRE.

Échappée au tyran d'Argos et de Mycènes,
Puis-je enfin respirer? Sommes-nous dans Athènes?
Pour mes faibles enfants n'ai-je plus à trembler?

IOLAS.

Quel asyle plus saint pouvait les rassembler,
Qu'un temple où leur aïeul, où Jupiter réside?

DÉJANIRE.

Seul ami de la veuve et des enfants d'Alcide,
Généreux Iolas, que va-t-on m'annoncer?
A cet asyle encor faudra-t-il renoncer?
A ce peuple, à son roi, Déjanire confuse
N'ose se présenter. Je sens que tout m'accuse.
De la mort d'un héros coupable sans dessein,
Ce tissu, ce poison qui dévora son sein,

Digitized by Google

Ce bûcher où périt le vengeur de la terre,
Les cris affreux d'Hercule implorant le tonnerre,
Ses regards furieux, ses traits défigurés,
En lambeaux par ses mains ses membres déchirés,
Enfin, dans les accès d'une rage insensée,
Sa malédiction sur ma tête lancée,
Sont autant de témoins soulevés contre moi.
J'atteste la nature, et l'amour, et la foi;
Je les atteste en vain : le barbare Eurysthée
M'abhorre, et veut, par-tout, que je sois détestée.
Sa haine infatigable en tout lieu nous poursuit.
Le crime nous assiége, et la pitié nous fuit.
Ainsi, traînant par-tout sa misère profonde,
Le sang de Jupiter est le rebut du monde.

IOLAS.

Espérez tout d'un roi qui sut, presqu'en naissant,
De quel prix est dans l'homme un cœur compatissant.
Il n'a point oublié qu'exilé dans l'Eubée,
Aux mains de l'étranger son enfance est tombée :
Il n'a point oublié que son père, aux enfers,
Par l'amitié d'Hercule a vu briser ses fers;
Que des rois le plus juste et le plus secourable,
Thésée, aux suppliants fut toujours favorable;
Qu'ennemi des tyrans, il les a combattus.
Digne sang d'un héros, il en a les vertus;
Et son illustre fils vient de vous faire entendre
Quel appui dans ces lieux vous avez droit d'attendre.
Que n'avez-vous pu voir avec quelles couleurs
A la cour de son père il a peint vos malheurs!
La honte de la Grèce esclave d'Eurysthée,
La majesté des dieux par leur sang attestée,
L'inviolable droit des asyles sacrés,
Des enfants, une mère, au désespoir livrés,
Un intérêt encore et plus vif et plus tendre,
Pénétraient tous les cœurs étonnés de l'entendre.

Digitized by Google

Il a vu suppliante, et presqu'à ses genoux,
Cette fille si digne et d'Hercule et de vous :
A sa voix, à ses pleurs, ce cœur fier et sensible
A paru s'enflammer d'un courage invincible ;
Et pour vous, je crois voir conspirer en ce jour
La gloire et la vertu, la justice et l'amour.

DÉJANIRE.

Pardonne à Déjanire une plainte importune.
Mes frayeurs sont l'effet d'une longue infortune.
Mon cœur trompé cent fois n'ose plus espérer.
Mais le prince revient.

IOLAS.

Il va vous rassurer.

SCÈNE II.

STÉNÉLUS, DÉJANIRE, IOLAS.

DÉJANIRE.

Appui des malheureux, qu'allez-vous nous apprendre ?
Votre père ?...

STÉNÉLUS.

En ces lieux, madame, il va se rendre.

DÉJANIRE.

Nous est-il favorable ?

STÉNÉLUS.

En avez-vous douté ?
Les nœuds du sang, les droits de l'hospitalité,
Les droits encor plus saints de la reconnaissance,
Et ceux de la faiblesse, et ceux de l'innocence,
Sont pour lui des liens qu'il ne rompra jamais,
Madame ; et vos enfants sont les siens désormais.

DÉJANIRE.

Vous voulez dans mon cœur affermir l'espérance,
Prince ; et dans vos regards je vois moins d'assurance.

Digitized by Google

Daignez parler sans feinte et ne me rien cacher :
Ce peuple à votre voix s'est-il laissé toucher ?

STÉNÉLUS.

Vous savez que d'Argos Athène est la rivale.
La guerre aux deux partis également fatale,
N'a pu les voir encor ni vaincus ni vainqueurs;
Et tantôt la fortune enfle ici tous les cœurs,
Tantôt l'adversité les consterne et les glace.
Nous passons tour-à-tour de la crainte à l'audace;
Et toujours incertains, et toujours curieux,
De nos perplexités nous fatiguons les dieux.
Il semble que le ciel nous doive des miracles.
Aujourd'hui même encore on attend des oracles;
Et selon leur présage, heureux ou malheureux,
L'Athénien sera timide ou généreux.
Enfin parmi le trouble où nous met leur attente,
Un envoyé d'Argos arrive, se présente,
Nous annonce la paix; et le peuple à grand bruit
Au palais de mon père à l'instant le conduit.

DÉJANIRE.

Ah! nous sommes perdus, s'il consent à l'entendre.
Faibles et malheureux, qu'avons-nous à prétendre ?
Et ce peuple en ces murs voudra-t-il nous garder,
Si pour notre défense il faut tout hasarder ?
Non, c'en est fait, je vois le sort qu'on nous prépare.

SCÈNE III.

DÉJANIRE, STÉNÉLUS, OLYMPIE, IOLAS.

DÉJANIRE.

Viens, ma fille. On nous livre à l'oppresseur barbare.
Dans mon sang à loisir sa main peut se baigner :
La paix est à ce prix, et l'on va la signer.

OLYMPIE.

Père d'Hercule! ô toi qu'en ce temple on adore,

Digitized by Google

Pour combler nos malheurs que manque-t-il encore?
Ce temple sert d'asyle aux plus vils des mortels;
Nous seuls on nous poursuit jusqu'au pied des autels.
Quel sort pour les enfants du maître du tonnerre!
Tu règnes dans les cieux, nous rampons sur la terre.
C'est trop long-temps gémir. Non, malheureux enfants!
De la honte des fers c'est moi qui vous défends.

DÉJANIRE.

Toi?

OLYMPIE.

L'excès du malheur nous rend tout légitime.
Je serai dans ce temple et prêtresse et victime.

STÉNÉLUS.

Quoi, madame! est-ce à vous de penser que le sort
Vous laisse en ces lieux d'autre espoir que la mort?
Et quand même un vain peuple, en ses conseils timides,
N'aurait pas la justice et la gloire pour guides,
Me croiriez-vous injuste et faible comme lui?
Non, tant que je respire il vous reste un appui.
Mon père a sur le trône un devoir qui l'enchaîne;
Mais je suis affranchi de cette indigne gêne;
Et j'ai quelques amis, qui ne rougiront pas
D'imiter mon exemple et de suivre mes pas.
Nous irons dans Argos faire pâlir le crime.
La révolte assoupie aisément se ranime :
La haine qu'aux tyrans porte un peuple opprimé
Est un brasier couvert, sous le trône enfermé.
Il s'enflamme d'un souffle.

DÉJANIRE.

Espérance inutile!
Dans mes malheurs Athène est mon dernier asyle.
Tout le reste est soumis.

STÉNÉLUS.

A la nécessité..
Mais la vertu renaît avec la liberté.

Digitized by Google

DÉJANIRE.

Ah! de notre ennemi l'ambassadeur s'avance.
Je frémis. Viens, ma fille, évitons sa présence.
Courons vers mes enfants.

STÉNÉLUS.

Non. Le roi va venir;
Et c'est dans ce moment qu'il faut nous réunir,
Madame : demeurez.

SCÈNE IV.

COPRÉE, DÉJANIRE, OLYMPIE, STÉNÉLUS, IOLAS, DÉMOPHON.

COPRÉE.

Que vois-je? Déjanire!
En ces lieux! au moment qu'à la paix tout conspire!

STÉNÉLUS.

Oui, c'est elle, Coprée. Elle est libre en ces lieux.
Elle y trouve un asyle, elle y trouve ses dieux.
(*à Démophon.*)
Seigneur, voilà l'épouse et la fille d'Alcide.
Daignez les rassurer. L'infortune est timide.

DÉMOPHON.

Madame, en ces États quel destin vous conduit?

DÉJANIRE.

Mes malheurs. O grand roi! qui n'en est pas instruit?
Vous voyez devant vous une mère, une épouse,
Trop célèbre en ces lieux par sa fureur jalouse,
Par la mort d'un héros dans mes bras consumé
D'un feu cruel, d'un feu par l'enfer allumé.
C'était peu de pleurer dans ma douleur profonde
Une erreur qui d'Hercule avait privé le monde;
Et dans mon désespoir résolue à mourir,
Vingt fois au fer vengeur j'ai voulu recourir.

Digitized by Google

Une pitié cruelle a secouru ma vie.
J'y renonce, et consens qu'elle me soit ravie.
Mais qu'ont fait mes enfants, pour être enveloppés
Dans la proscription dont mes jours sont frappés?
Seigneur, livrez leur mère aux mains de l'homicide;
Mais respectez en eux la mémoire d'Alcide.
Respectez la faiblesse et le malheur unis.
Ils sont nés de mon sang, ils en sont trop punis!
La fuite, l'abandon, la mort ou l'esclavage,
Des fils de Jupiter sont l'affreux héritage.
Les dieux, peut-être las de les persécuter,
Vous les livrent : daignez ne les pas rebuter.
Je vous les abandonne.

COPRÉE.

Et moi je les réclame.

DÉJANIRE.

Toi, barbare!

DÉMOPHON, *à Coprée.*

Parlez.

STÉNÉLUS, *à Déjanire.*

Rassurez-vous, madame.

COPRÉE.

Seigneur, d'un souverain vous connaissez les droits.
Hercule d'Eurysthée avait subi les lois.
Ses enfants, nés sujets, n'ont pu cesser de l'être.
Sa mère les dérobe au pouvoir de leur maître;
Et ce roi généreux redemande aujourd'hui
Des sujets dont lui-même il veut être l'appui.

DÉJANIRE.

Dis plutôt l'assassin. Vous êtes mon refuge,
Seigneur : daignez m'entendre, et soyez notre juge.
Vous savez les périls par Hercule éprouvés :
Au bout de l'univers ses travaux sont gravés.
Je pardonne au tyran dont sa gloire est l'ouvrage :
Il n'a fait qu'exercer sa force et son courage;

Digitized by Google

Et par ces longs travaux, qui n'ont pu le dompter,
Lui-même au rang des dieux l'a contraint de monter.
Mais avec ses enfants, qu'il craint déja sans doute,
Sa haine prévoyante a pris une autre route.
De cette haine un jour ils pourraient triompher;
Et n'osant les combattre, il veut les étouffer.
Ce n'est point un soupçon, ce n'est point une injure:
C'est la vérité même. Oui, grand roi, je le jure,
Par ce sang glorieux qu'à vos pieds je défends,
Par ces sacrés autels qu'embrassent mes enfants:
Eurysthée a signé leur sentence mortelle.
Sans les soins vigilants de cet ami fidèle,
La mère et les enfants, au fond d'une prison,
Étaient réduits au choix du fer ou du poison.
Seigneur, un jour plus tard, sans pitié, sans ressource.
Du plus beau sang des dieux on tarissait la source.
Argos le sait, Mycène en a frémi d'horreur;
Mais le nom d'Eurysthée y répand la terreur.
Au timide intérêt la justice succombe:
On ne nous connaît plus: Hercule est dans la tombe.
Nul mortel à son sang n'ose offrir son appui.
Un cruel les rend tous aussi cruels que lui.
Telle est l'extrémité du péril où nous sommes.
Oubliés par les dieux, rebutés par les hommes,
D'un œil compâtissant si vous ne nous voyez,
Seigneur, c'est à la mort que vous nous envoyez.
D'Hercule à vos genoux voyez tomber la veuve.
Qu'en faveur de son sang la pitié vous émeuve.
Ce sont des suppliants qui vous tendent les mains,
Des enfants délaissés du reste des humains,
Des orphelins plaintifs, dont la voix vous implore;
Des parents malheureux, dignes de vous encore;
Ce sont les fils d'Hercule; ils n'espèrent qu'en vous:
C'est pour eux que leur mère embrasse vos genoux.
Tenez-leur lieu d'ami, de défenseur, de père,

Digitized by Google

De maître, s'il le faut. L'excès de ma misère
Met enfin mon orgueil et ma constance à bout.
Qu'ils vivent, c'est assez : je me soumets à tout.
Par mon abaissement jugez de ma tendresse ;
Jugez sur-tout, jugez du péril qui les presse.

DÉMOPHON.

Le croirai-je, Coprée ? Un monarque en son sein
Aurait pu concevoir un si lâche dessein !

COPRÉE.

Toute excuse avilit la majesté suprême.
Un roi n'a point de juge : il répond de lui-même ;
Et l'emploi que le mien daigne me confier,
Défend que je m'abaisse à le justifier.
Je ne pénètre point dans ses conseils augustes.
C'est à vous, comme à moi, de penser qu'ils sont justes.
Ce sont vos droits en lui que vous avilissez.
Roi, respectez un roi ; sujets, obéissez.

OLYMPIE.

Nous, sujets ! nous le sang d'un dieu dont le tonnerre
Brise, quand il lui plaît, les trônes de la terre !
Si sans vouloir régner Hercule a fait des rois,
De la fière Junon s'il a subi les lois,
Si sa valeur, utile à tout ce qui respire,
N'a pu se renfermer dans les soins d'un empire ;
A-t-il donc cessé d'être, en faisant des ingrats,
Au moins l'égal des rois protégés par son bras ?
Et si de ses enfants l'infortune profonde
Les condamne à servir, qui sera libre au monde ?
Comme à nous d'un héros le sang vous fut transmis,
Seigneur : dignes rivaux et généreux amis,
Ainsi que leurs dangers leur gloire fut commune.
Nous n'avons pas comme eux une égale fortune :
Vous régnez ; nous fuyons. Mais le sort peut changer.
Aux rois, par votre exemple, apprenez à venger
Les descendants des dieux qu'ose opprimer un traître.

Digitized by Google

Si nous sommes proscrits, vos neveux peuvent l'être,
Hélas! peut-être un jour, comme nous malheureux,
Ils chercheront l'appui d'un prince généreux;
Peut-être que leur sort dépend de votre exemple;
Que, pour vous imiter, l'avenir vous contemple;
Et que les justes dieux leur feront éprouver
L'accueil qu'à vos genoux nos malheurs vont trouver.
Vous seul, entre vingt rois, au fer de l'homicide
Vous aurez dérobé la famille d'Alcide!
Quelle gloire pour vous, grand roi! Du haut des cieux,
Thésée en est jaloux : il a sur vous les yeux;
Et fier en ce moment de vous avoir fait naître,
A ses propres vertus il va vous reconnaître.
Il domptait les tyrans, et vous les braverez.
Il nous eût défendus, et vous nous vengerez.

DÉMOPHON, *à Olympie.*

Je suis fils de Thésée; et ce nom seul décide
Du devoir qui m'attache à la race d'Alcide.
(*à Coprée.*)
Seigneur, mon peuple est libre, et ses murs sont ouverts
A tout homme accablé sous d'injustes revers
Argos eut de sa foi des preuves signalées,
Lorsque de vos guerriers les veuves désolées,
Pour forcer les Thébains d'inhumer leurs époux,
Vinrent du roi mon père embrasser les genoux.
Vous savez s'il trompa leur timide espérance?
Ici les malheureux sont tous en assurance.

DÉJANIRE.

Digne sang d'un héros, grand roi, vous l'imitez.

DÉMOPHON.

Mais, madame, en ces lieux mes droits sont limités;
Et des grands intérêts qu'en mes mains on dépose,
Sans l'aveu de l'État jamais je ne dispose.
J'assemblerai mon peuple.

Digitized by Google

STÉNÉLUS.

Et devant lui, ma voix
Invoquera pour vous la nature et les lois.

COPRÉE.

Ce peuple entre eux et nous balancera peut-être;
Et je déclare au nom de mon roi, de leur maître,
Seigneur, que sur mes pas résolu de marcher,
Si je ne les ramène, il viendra les chercher.
Songez que son armée occupe vos frontières,
Que ces murs contre lui sont vos seules barrières;
Qu'un mot dans ses États le fait se retirer,
Qu'au centre de l'Attique un mot peut l'attirer.
Ou la guerre, ou la paix : choisissez.

DÉMOPHON.

Quelle audace!

STÉNÉLUS.

Athènes va savoir que ton roi la menace;
Et lui-même il saura, si mon père y consent,
Quel pouvoir a sur nous cet orgueil menaçant.

(*Coprée sort.*)

DÉMOPHON.

Que j'aime à voir en toi ce généreux courage!
Oui, mon fils, nous allons faire tête à l'orage.
Près du peuple assemblé tu seras leur appui.
Je sais quel ascendant ton exemple a sur lui :
J'ai vu dans les combats son ardeur à te suivre.
Mais, dans un digne fils, heureux de me survivre,
Tes exploits à mon cœur sont plus chers que les miens.
Notre gloire est commune, et mes droits sont les tiens.

OLYMPIE.

O roi, l'honneur du trône!

DÉJANIRE.

O vertu que j'adore!
Quelle reconnaissance!

Digitized by Google

DÉMOPHON.

Il n'est pas temps encore,
Madame. Dans ce temple, attendez les effets
Du zèle qui m'anime et des vœux que je fais.

DÉJANIRE, *à Iolas.*

Ami, suivez leurs pas; et nous, allons, ma fille,
Embrasser aux autels ma tremblante famille.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

COPRÉE, IDAS.

COPRÉE.

Puis-je voir Iolas?

IDAS.

Seigneur, il va venir.
Mais dans ces murs encor qui peut vous retenir?

COPRÉE.

L'espoir que j'ai fondé sur les troubles d'Athène.
Thésée en fut chassé par l'envie et la haine.
Des murs qu'il a peuplés lui-même il s'est banni,
Et du bien qu'il a fait les ingrats l'ont puni.
Son fils est plus heureux : je sais qu'on le révère.
Mais lui-même, on l'observe avec un œil sévère;
Et plus à son pouvoir on semble déférer,
Plus chaque jour l'expose à se voir censurer.
Au seul nom de la paix tout ce peuple en tumulte,
S'assemble autour de moi, délibère, consulte,
Au temple d'Éleusis interroge Cérès;
Et tous ces mouvements, que j'observe de près,
Me font voir qu'il est las du péril qui l'assiége.
Enfin, si de ma ruse on évite le piége,
Tu sauras quels ressorts il me reste à mouvoir.
Laisse-nous.

Digitized by Google

SCÈNE II.

IOLAS, COPRÉE.

IOLAS.

Qui t'a fait demander à me voir?
Viens-tu de ton tyran m'étaler les promesses?
Ou viens-tu m'annoncer ses fureurs vengeresses?
Au sang qu'il a proscrit dévoué pour jamais,
Je brave ses fureurs, j'abhorre ses bienfaits
Sa mort est mon espoir, sa vie est mon supplice.
Tel est mon cœur. Essaie à t'en faire un complice.

COPRÉE.

Ce serait mal connaître un homme tel que toi,
Que prétendre ébranler son courage ou sa foi.
Envoyé d'un tyran, qui n'est que trop à craindre,
A parler son langage il m'a fallu contraindre.
Mais libre d'un emploi dont mon cœur a frémi,
J'ai voulu sans témoins te parler en ami.

IOLAS, *avec un dédain amer.*

En ami!

COPRÉE.

Penses-tu que ta triste patrie
Du barbare Eurysthée approuve la furie?

IOLAS.

La servir, n'est-ce pas l'approuver?

COPRÉE.

Ah! sans toi,
Son règne était passé. Tu nous a perdus.

IOLAS.

Moi!

COPRÉE.

Le jour qu'à ces enfants tu fis prendre la fuite,
Le peuple était ému, la garde était séduite:
Tu n'avais qu'à paraître; et par un coup d'éclat,

Digitized by Google

Tu sauvais tes amis, et ta gloire, et l'État.
Oui, ta gloire : à nos yeux ta frayeur l'a ternie.
Est-ce à l'ami d'Hercule à fuir la tyrannie?
Ah! s'il osait m'en croire!...

IOLAS.

Eh bien! oui, je t'en croi.
Partons. En te suivant je n'expose que moi.

COPRÉE.

Voilà ce qui du peuple a ralenti le zèle.
Il se voit soupçonné; peut-il être fidèle?
« Où sont-ils ces enfants qu'on me donne à venger,
« Dira-t-il; et pourquoi cet asyle étranger?
« N'est-ce pas moi sur-tout que leur salut regarde?
« N'ose-t-on les remettre en mes mains, sous ma garde?
« Et si de leur patrie on a désespéré,
« Est-il, pour eux, au monde un asyle assuré? »
Mais s'il voit dans son sein la famille d'Alcide
Lui dire, en défiant le fer de l'homicide :
« Je te préfère à tout, pour toi j'ai tout quitté;
« Je ne veux pour rempart que ta fidélité; »
De quel zèle animés les cœurs d'intelligence
Vont pour elle à l'instant respirer la vengeance!
Tu le verras, ce peuple, accourir sur tes pas,
Entourer ces enfants, les porter dans ses bras,
Et révérant d'un dieu les vivantes images,
Leur offrir à l'envi son sang et ses hommages.
Nos murs leur sont ouverts : ils n'ont qu'à s'y montrer;
Eurysthée à jamais perd l'espoir d'y rentrer.
Chassé d'Argos, pressé par les armes d'Athène,
Abandonné des siens, sa ruine est certaine;
Et sur lui le fléau de la calamité
Expira de vos maux la longue impunité.
A ma franchise enfin tu dois me reconnaître :
Tu vois quel soin m'anime, et que je suis....

Digitized by Google

IOLAS.

Un traître.

COPRÉE.

Et pourquoi le serais-je? Un cruel oppresseur
M'aurait-il inspiré sa rage ou sa noirceur?
Quel esclave assez vil, quel si lâche complice,
Voudrait, pour lui, traîner l'innocence au supplice?

IOLAS.

Dans toute son horreur tu peins la trahison.
Ton cœur n'a pas du moins aveuglé ta raison;
Et j'aime à voir en toi ce sentiment du crime,
Qui te poursuit encor sur le bord de l'abyme.
Il ne tiendra qu'à toi, qu'éclairé par le temps,
Je me confie un jour à tout ce que j'entends.

COPRÉE.

Quel garant te faut-il de plus?

IOLAS.

L'expérience.
Car enfin, d'Eurysthée as-tu la confiance?

COPRÉE.

Oui.

IOLAS.

Tu nous trahis donc l'un ou l'autre; et je croi
Devoir douter encor si c'est ton maître ou moi.

COPRÉE.

C'en est trop.

Digitized by Google

SCÈNE III.

STÉNÉLUS, LE PEUPLE, IOLAS, COPRÉE; ET DANS LE TEMPLE, DÉJANIRE, OLYMPIE, ET LES AUTRES ENFANTS D'HERCULE.

(*Le temple s'ouvre à l'arrivée de Sténélus et du peuple.*)

STÉNÉLUS.

Venez, peuple, et voyez quelle offrande
Un ennemi superbe aujourd'hui nous demande.
Les voilà ces proscrits, rebutés en tout lieu,
Ces restes délaissés du sang d'un demi-dieu.
De l'oubli des bienfaits mémorables exemples!
Hercule, à qui vos mains ont élevé des temples,
Voit à vos pieds sa veuve et ses fils suppliants
Réclamer du malheur les droits humiliants.
Et l'hospitalité leur serait refusée!
Et les enfants d'Hercule aux enfants de Thésée
Auraient en vain tendu leurs innocentes mains!
Peuple, on nous croit ingrats, on nous croit inhumains;
Ou plutôt on nous croit trop faibles, trop timides,
Pour oser dans nos murs garder les Héraclides!
Allons-nous mériter cet arrogant mépris?
La paix nous sera-t-elle accordée à ce prix?
Et d'un tribut de sang faut-il qu'elle dépende?
Est-ce un vainqueur qui parle, un maître qui commande?
Ah! si lorsque la Crète exigeait tous les ans
Qu'Athène au Minotaure exposât ses enfants,
Thésée eût écouté les conseils de la crainte,
Quel sang n'eût pas rougi le fatal labyrinthe!
Un sort pareil attend ces proscrits malheureux.
Faisons ce que Thésée eût fait encor pour eux.
Il s'agit des enfants du protecteur du monde;

Digitized by Google

Et l'on veut sur leur sort qu'un oracle réponde!
Est-il donc sur leur sort permis de balancer?
Et consulter le ciel n'est-ce pas l'offenser?
Ah! suivons de nos cœurs les mouvements intimes,
Sans chercher nos devoirs dans le flanc des victimes.
Notre oracle est celui dont Thésée autrefois
Pour sauver vos parents interrogea la voix.
Cet oracle est l'honneur : il n'en voulut point d'autre.
Laissez-nous l'imiter : notre gloire est la vôtre.

COPRÉE.

J'entends parler ici de malheurs accablants;
Je vois des fugitifs éperdus et tremblants;
Et de tant de frayeur je cherche en vain la cause.
Où sont-ils ces dangers, ces malheurs qu'on suppose?
Athéniens, mon roi ne peut-il rappeler
Ses sujets les plus chers, que pour les immoler?
Je viens les réclamer au nom de leur patrie;
Je viens les arracher des bras d'une furie,
Que leur père, embrasé d'un poison dévorant,
De malédictions a chargée en mourant.
« Gardez-vous, a-t-il dit, d'une femme égarée.
« Sur-tout de mes enfants qu'elle soit séparée.
« Sauvez un nouveau crime à son bras furieux.
« L'exemple de Médée est présent à vos yeux. »

DÉJANIRE.

Perfide! ajoute encore à mon sort déplorable.
Oui, peuple, une douleur affreuse, intolérable,
Dut rendre mon époux injuste en sa fureur.
Ce n'était point à lui d'excuser mon erreur.
Nessus avait trompé ma faiblesse crédule.
Mais les dons de Nessus faisaient périr Hercule;
Et de ma main fatale il les avait reçus.
Il a dû m'imputer les crimes de Nessus.
Mais la Grèce, mais toi, mais celui qui t'envoie,
Insensibles témoins des pleurs où je me noie,

Digitized by Google

Me croyez-vous coupable en voyant ma douleur?
Est-ce ainsi que Médée a pleuré son malheur?
Ah! que ce doute horrible à vos yeux se dissipe,
Athéniens. Daignez me juger comme OEdipe.
Errant, banni, privé du céleste flambeau,
Il vint vous demander un asyle, un tombeau:
Il l'obtint; et chez vous sa cendre révérée
Est, contre les Thébains, votre garde assurée.
Le crime environnait ce vieillard gémissant;
Mais au fond de son cœur il était innocent.
Pour asyle il choisit l'autel des Euménides;
Il osa l'embrasser de ses mains parricides;
Et celles dont le crime irrite la fureur,
Dans ce roi malheureux firent grâce à l'erreur.
J'ose vous demander à suivre son exemple.
Ses juges sont les miens. Menez-moi dans leur temple;
Et si j'ai pu former un barbare dessein,
Je veux que leurs serpents me déchirent le sein.
Je les attesterai, ces déités terribles;
J'appellerai sur moi leurs vengeances horribles,
Hercule; et si mon cœur cessa de t'adorer,
J'abandonne aux enfers leur proie à dévorer.

COPRÉE.

Coupable ou non, madame, il est temps de me suivre.
Votre roi vous pardonne, et vous permet de vivre.

DÉJANIRE.

De vivre! Ah! l'inhumain! s'il a soif de mon sang,
Que pour s'en assouvir il épuise mon flanc,
Et qu'on sauve à ce prix le seul bien qui me reste:
J'y consens, et c'est vous, grand dieu, que j'en atteste.
Mais je veux te confondre, exécrable imposteur.
D'un parricide en moi l'on redoute l'auteur,
Et du dernier opprobre accablant ma misère,
On veut voir mes enfants séparés de leur mère;
Eh bien! je m'en sépare, et loin d'eux pour toujours

Digitized by Google

Dans l'exil, dans les fers, je vais traîner mes jours.
Athéniens, soyez leur appui, leur refuge;
Et qu'on me traite seule en esclave transfuge.
Ma crédule imprudence et ma témérité,
Quel que soit mon malheur, l'auront trop mérité.
Viens, barbare, à ton roi moi-même je me livre.
Si c'est moi qu'il attend, je consens à te suivre.
S'il a craint ma fureur, le voilà rassuré.
Viens. Adieu, mes enfants. Mon cœur est déchiré!

STÉNÉLUS.

Non, madame, et ce peuple est touché de vos larmes.
Allez, Coprée : Argos peut reprendre les armes.

COPRÉE.

Prince, on suit à votre âge un penchant généreux,
Sans daigner en prévoir les écueils dangereux.
Mais de tels dévoûments coûtent bien des victimes;
Et ces grandes vertus font souvent de grands crimes.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

DÉMOPHON, STÉNÉLUS, DÉJANIRE, IOLAS, LES HÉRACLIDES, LE PEUPLE.

STÉNÉLUS.

Mon père, avec nos vœux tous les vœux sont d'accord.

DÉMOPHON.

Famille auguste, enfin vous voilà dans le port.
Athène est votre asyle.

DÉJANIRE.

O ville hospitalière!
Que le ciel à nos yeux refuse sa lumière,
Si jamais de nos cœurs vos bienfaits effacés....

DÉMOPHON.

Pour de tels suppliants peut-elle en faire assez?
Allez; dans mon palais mon fils va vous conduire.

Digitized by Google

SCÈNE V.

DEMOPHON, IOLAS.

DÉMOPHON.

A quelle extrémité le ciel veut nous réduire!

IOLAS.

Seigneur, vous gémissez!

DÉMOPHON.

Tu me vois confondu.
De Cérès en ces mots l'oracle a répondu.
« Demain le nom d'Athène obtient un nouveau lustre,
« Si, pour le salut de l'État,
« Une fille d'un sang illustre
« S'immole au moment du combat. »
J'ai les traces d'un père et son exemple à suivre;
Et fallût-il cesser de régner et de vivre,
Jamais rien de honteux ne me sera permis.
Mais mon peuple m'est cher autant que mes amis.
Et si la voix des dieux vient à se faire entendre,
A quel soulèvement ne dois-je pas m'attendre?
Quel frère, quel amant, ou quel fils inhumain
Ne laisserait tomber les armes de sa main,
S'il fallait, au signal de l'affreuse mêlée,
Voir sa sœur, son amante, ou sa fille immolée?
« Non, non, plus de victoire à ce funeste prix, »
Diront-ils; et l'horreur va glacer les esprits.

IOLAS.

Et l'a-t-on divulgué, cet oracle?

DÉMOPHON.

Il va l'être.

IOLAS.

Ah! différez. Le ciel s'adoucira peut-être.
Laissez, encore un jour, ces enfants opprimés

Digitized by Google

Se livrer à l'espoir qui les a ranimés.
D'une mère sur-tout épargnez la tendresse.

SCÈNE VI.

DÉMOPHON, STÉNÉLUS, IOLAS.

STÉNÉLUS.

Seigneur, notre ennemi nous menace et nous presse.
Il a cru nous surprendre. Il s'est fait devancer
Par ces bruits d'une paix qu'il a feint d'annoncer;
Cependant vers nos murs il marchait en silence.
Il n'a pu, grâce au ciel, tromper ma vigilance.
Tout est prêt, tout m'invite et m'appelle au combat;
J'y vole.

DÉMOPHON.

Il n'est pas temps. Le salut de l'État
Nous prescrit d'opposer la prudence à l'audace.

STÉNÉLUS, *à part.*

Qu'est-il donc arrivé qui l'afflige et le glace?

IOLAS, *bas, à Démophon.*

Ah! seigneur! quel moment vous laissez échapper!

DÉMOPHON, *bas, à Iolas.*

Et les dieux, Iolas, puis-je aussi les tromper?

STÉNÉLUS.

En tumulte à nos coups notre ennemi s'expose:
Laissez-moi l'attaquer avant qu'il se repose.
Si je cède, ébranlé par un premier effort,
Je laisse entre eux et moi les piéges de la mort.
Si ma première attaque entraîne leur déroute,
Égarés dans leur fuite, incertains de leur route,
Je vois leurs bataillons rompus, épouvantés,
Par leur propre frayeur à nos coups présentés.
Je ne m'enivre point d'un vain désir de gloire:
J'ai prévu ma défaite ainsi que ma victoire.

Digitized by Google

J'ai su pourvoir à tout, et n'ai rien hasardé.
A chaque événement chaque poste est gardé;
Et des temps et des lieux mon armée avertie,
N'attend que le signal d'une prompte sortie.
Enfin, du noble espoir de revenir vainqueur
J'ai pour garants les dieux, la justice et mon cœur.
Mais, quoi! vous m'écoutez dans un morne silence!
Dites-moi donc au moins qui vous fait violence?
De venger nos amis perdez-vous le dessein,
Mon père? ah! s'il est vrai, vous me percez le sein.
Ma vie est attachée au digne sang d'Hercule.

IOLAS.

Quoi, prince!

STÉNÉLUS.

Il n'est plus temps que mon cœur dissimule.
Oui, mon père, en servant d'illustres malheureux,
J'ai cru n'être d'abord que juste et généreux;
Aux traits de la pitié l'amour joignant sa flamme
Se changeait en vertu pour entrer dans mon ame.
Et comment résister au charme intéressant
Que prête à l'innocence un danger si pressant?
Comment à la beauté refuser son hommage,
Lorsqu'elle est du malheur la plus touchante image?
Comment voir Olympie et ne pas l'adorer?
Mon père, en la servant, laissez-moi m'honorer.
Je suis digne de vous, si je suis digne d'elle.
Des plus hautes vertus son ame est le modèle.
C'est la fille d'Hercule, Hercule a des autels;
Et ce nom seul l'élève au-dessus des mortels.

DÉMOPHON.

Olympie à vos vœux serait-elle sensible?

STÉNÉLUS.

Pouvait-elle éprouver, dans ce moment terrible,
Quelque autre sentiment que celui du malheur?
Et l'amour peut-il naître au sein de la douleur?

Digitized by Google

Ah! loin d'appesantir cette chaîne importune
Dont souvent les bienfaits accablent l'infortune,
Au moins dans le malheur respectons sa fierté,
Et laissons à son cœur toute sa liberté.

IOLAS.

Je réponds de ce cœur, prince.

STÉNÉLUS.

Il veut que j'espère,
Seigneur : vous l'entendez; et vous êtes mon père.

DÉMOPHON.

A des soins plus pressants, mon fils, vous vous devez.
Mais si jusqu'à son cœur vos vœux sont élevés,
Méritez-la; soyez aux yeux d'Hercule même
Digne par vos vertus que sa fille vous aime.

STÉNÉLUS.

Qu'entends-je? à ses transports mon cœur ne suffit pas.
J'embrasse vos genoux, et je vole aux combats.

DÉMOPHON.

Non, je vous le défends : ce mot doit vous suffire.
Quelque ardeur que la gloire ou l'amour vous inspire,
Modérez-vous; soyez en défense; et demain
Attendez, pour combattre, un ordre de ma main.

SCÈNE VII.

DÉMOPHON, IOLAS.

DÉMOPHON, *à son fils, qui s'éloigne.*

Malheureux! quelle joie, en un temps plus prospère,
Ce vertueux amour eût causée à ton père!
Allons, s'il est possible, obtenir en secret
Que les dieux adoucis révoquent leur décret;
Ou voir s'il est un cœur qu'enflamme assez la gloire,
Pour vouloir de son sang nous sceller la victoire?

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

Le théâtre représente le vestibule du palais de Démophon.

SCÈNE PREMIÈRE.

OLYMPIE, IOLAS.

OLYMPIE.

Le jour luit, et l'armée est encore immobile!
Nous aurait-on flattés d'un espoir inutile?
Non, Sténélus commande; et s'il a différé,
J'en augure un triomphe encor plus assuré.
Hier, à tout un peuple inspirant son courage,
Comme il était tranquille au milieu de l'orage!
Et d'un fourbe insolent comme il sut d'un coup-d'œil
Défier la menace et confondre l'orgueil!
O toi, qui fus témoin des triomphes d'Alcide,
N'était-ce pas ainsi que son ame intrépide
(S'il daignait quelquefois partager ses lauriers)
A dompter les tyrans animait ses guerriers?
Quel digne soin pour lui, s'il eût, dans sa vieillesse,
Du vaillant Sténélus pu former la jeunesse!
Il aurait reconnu le sang de son ami;
Sur les pas de Thésée il l'aurait affermi;
Et peut-être, à sa mort, en lui léguant ses armes,
Il eût choisi sa main pour essuyer nos larmes!

IOLAS.

Où laissez-vous, madame, égarer vos esprits?

Digitized by Google

OLYMPIE.

Des vertus d'un héros notre estime est le prix.

IOLAS.

Votre estime! Ah! je crains un sentiment plus tendre.

OLYMPIE.

Quel qu'il soit, il est juste.

IOLAS.

Il a droit d'y prétendre,
Je le sais. Mais, hélas!

OLYMPIE.

Puis-je assez le chérir,
Quand pour nous à la mort il brûle de courir?
Et quel serait, dis-moi, cet orgueil inflexible,
Qui pour tant de vertus me rendrait insensible,
Moi qui de tous les miens lui devrai le salut?
Ah! si des malheureux l'amour est le tribut,
Qu'il en reçoive au moins le noble et pur hommage.

IOLAS.

Fille d'Hercule!

OLYMPIE.

Eh bien! j'adore son image.
Avant de me blâmer, condamne les mortels
Dont le culte aux héros élève des autels.
J'aime en lui le vengeur, l'appui de ma famille.
A cet amour Hercule eût reconnu sa fille.

IOLAS.

Ah! loin de le blâmer cet amour généreux,
Je ne demande au ciel que de le rendre heureux.
Mais, Olympie!

OLYMPIE.

Eh bien!

IOLAS.

Une amitié vulgaire
Croirait devoir encor vous flatter ou se taire;
Et tels sont nos malheurs, à ne vous rien celer,

Digitized by Google

Qu'il paraît inhumain de vous les révéler.
Athène en ce moment penche vers sa ruine.

OLYMPIE.

Athène !

IOLAS.

Et sur l'autel de Cérès-Éleusine,
Une vierge immolée au salut de l'État,
Peut seule, en sa faveur, décider le combat.

OLYMPIE.

De cela seul dépend la fortune d'Athène ?

IOLAS.

Sans ce grand dévoûment sa défaite est certaine ;
Mais le ciel vous protége et vous venge à ce prix.

OLYMPIE.

Les dieux seront contents, le conseil en est pris.
Qu'on s'apprête au combat, la victime est offerte.

IOLAS.

Qui ?

OLYMPIE.

Moi.

IOLAS.

Vous !

OLYMPIE.

A tes yeux mon ame s'est ouverte :
Tu me connais, tu sais par quel lien caché,
A la vie aujourd'hui mon cœur est attaché ;
Mais l'amour dans ce cœur n'est point une faiblesse.
Digne de mon courage, il en a la noblesse.
Je sais que des débris du destin le plus beau,
La gloire est le seul bien qui nous suive au tombeau :
Hercule à ses enfants l'a laissée en partage ;
Et mon sang doit payer un si noble héritage.

IOLAS.

Dans le cœur d'une mère, ah ! c'est porter la mort.
Éloignons-nous plutôt de ce funeste bord.

Digitized by Google

OLYMPIE.

Nous, fuir! quand les destins, à nos vœux moins contraires,
Ne veulent que mon sang pour rançon de mes frères!
Que dirait-on de nous, en voyant, d'un côté,
Un peuple généreux, pour notre liberté,
S'exposer aux fureurs d'une guerre sanglante;
De l'autre, des ingrats que la mort épouvante,
Le laisser, en fuyant, au milieu du danger,
Dont le trépas d'un seul eût pu le dégager?
Mourons, c'est un triomphe, et non pas un supplice.
Non, ne vous flattez pas que mon cœur s'avilisse,
Dieux jaloux : poursuivez les enfants d'un rival,
D'un héros que sa gloire a rendu votre égal;
Plus forts que le malheur, toute votre colère
Ne les rendra jamais indignes de leur père.
Mon sort dépend de vous, mon cœur dépend de soi;
Et malgré vous du moins mes vertus sont à moi.
C'en est assez, ami, je suis fille d'Alcide.

IOLAS.

Ah! son sang vous anime, et sa vertu vous guide.
Mais....

OLYMPIE.

Va voir Démophon. Que l'autel soit paré,
Que les fleurs, le bandeau, le fer soit préparé.
Mon cœur est pur.

IOLAS.

O dieux! ô vertueuse fille!

OLYMPIE.

Je m'immole à ma gloire ainsi qu'à ma famille;
Je m'immole au héros dont le bras nous défend.
Qu'on me mène à l'autel, et qu'il soit triomphant.

IOLAS.

O dévoûment funeste autant que magnanime!
Puis-je le condamner ou l'approuver sans crime?
De votre sort, madame, accablé, mais jaloux,

Digitized by Google

Adieu, je vais combattre et mourir après vous.

OLYMPIE.

Je vous laisse, Iolas, un plus saint ministère :
Vivez pour essuyer les larmes d'une mère.
Pensez que de ses jours vos soins me sont garants
C'est assez d'un héros pour vaincre nos tyrans.
Laissez à Sténélus l'honneur de la victoire.
A la simple amitié sacrifier sa gloire,
C'est un de ces devoirs qu'il faut aimer pour eux :
Moins ils sont éclatants, plus ils sont généreux.
Mais voici Déjanire ; ami, cachez vos larmes.

SCÈNE II.

DÉJANIRE, OLYMPIE.

DÉJANIRE.

Ah ! pourquoi nous livrer à d'injustes alarmes,
Ma fille ? on est bien loin de nous abandonner.
Le signal du combat que le roi va donner
S'annonce à la faveur des plus heureux auspices.
On dit qu'à nos souhaits tous les dieux sont propices ;
Et déja les autels fument de toutes parts :
Déja le peuple en foule inonde les remparts ;
Et dans ses vœux ardents pour un prince qu'il aime,
Le croiras-tu, ma fille ? il te nomme toi-même,
Il dit qu'à ton hymen destiné par le roi,
Sténélus va combattre et va vaincre pour toi.

OLYMPIE, *à part.*

J'étais aimée, ô dieux !

DÉJANIRE.

Qui nous l'eût dit, ma fille,
Qu'aujourd'hui tu serais l'espoir de ta famille ?
Qu'il m'est doux de fonder son bonheur sur le tien,
Et de voir tous les cœurs d'accord avec le mien !

Digitized by Google

Je vais bientôt finir ma course douloureuse;
Mais je meurs sans regrets si ma fille est heureuse.

OLYMPIE, *à part.*

Quel supplice!

DÉJANIRE.

D'où vient cet air sombre et distrait?
De si beaux nœuds pour toi seraient-ils sans attrait?
Et du cœur d'un héros souveraine adorée,
Te crois-tu par ses vœux faiblement honorée?
Après tant de périls et de calamités,
Un instant met le comble à nos félicités:
N'y sois pas insensible; et reçois avec joie
Les biens inespérés que le ciel nous envoie.

OLYMPIE.

Ah! fûtes-vous heureuse?

DÉJANIRE.

Un cœur faible et jaloux
Empoisonnait en moi le bonheur le plus doux.
Mais la gloire et l'amour me payaient de mes larmes;
Et le tourment d'aimer avait pour moi des charmes.
Un destin plus tranquille est promis à ton cœur.
La paix auprès de toi va fixer ton vainqueur;
Et cher à son amante, et toujours digne d'elle,
Il sera trop heureux pour n'être pas fidèle.

OLYMPIE.

O ma mère!

DÉJANIRE.

En un jour que ton sort est changé!

OLYMPIE.

Ce jour n'est pas fini.

DÉJANIRE.

Le ciel interrogé
A nos vengeurs, ma fille, a promis la victoire.

OLYMPIE, *à part.*

A quel prix!

Digitized by Google

DÉJANIRE.

Sténélus reviendra plein de gloire.

OLYMPIE, *à part.*

Quel retour!

DÉJANIRE.

Et couvert d'un éclat immortel,
Sur son char de triomphe il te mène à l'autel.
Tu pâlis!

OLYMPIE.

Aux combats vous voyez qu'il s'élance;
De cette noble ardeur je crains la violence.
A pleurer notre appui serions-nous réservés?

DÉJANIRE.

Non, ma fille : les dieux nous ont trop éprouvés;
Et pour nous, dès ce jour, leur faveur recommence.

OLYMPIE.

Puissent mes vœux sur vous attirer leur clémence!
Pour moi, l'unique soin qui me doive toucher,
Ma mère, à vos tyrans, c'est de vous arracher,
De sauver d'un héros ces vivantes images,
Ces fils, de votre hymen les plus précieux gages,
Les seuls dignes d'Hercule et de tout votre amour,
Les seuls qui de sa gloire hériteront un jour.

SCÈNE III.

DÉMOPHON, DÉJANIRE, OLYMPIE.

DÉMOPHON, *à part.*

Qui? moi! tromper sa mère, et souffrir qu'elle meure!...
Madame, il faut partir.

DÉJANIRE.

Moi, seigneur!

DÉMOPHON.

Voici l'heure.

Digitized by Google

Votre séjour ici nous expose et vous perd.
Nos murs sont investis, mais le port est ouvert.
Un vaisseau vous attend.

DÉJANIRE, *à sa fille.*

Soutiens-moi, je succombe.
Un vaisseau nous attend! Je ne veux qu'une tombe.
Mes enfants, votre mère a déja trop vécu.
Par l'excès du malheur son courage est vaincu.

DÉMOPHON, *à part.*

Quelque ami plus heureux vous sera favorable.

DÉJANIRE.

Je vous ai vu me tendre une main secourable.
Ah! de nous protéger perdez-vous le pouvoir;
Ou n'est-ce plus pour vous une gloire, un devoir?
L'ennemi se présente, on marche, on va combattre;
Tout flatte mon espoir; et vous venez l'abattre!
Votre gloire est au comble, et va se démentir!
Un ordre rigoureux nous condamne à partir!
C'est trop nous exposer au mépris de la terre,
Seigneur. Si vous fuyez les dangers de la guerre,
Ne soyez ni prudent, ni cruel à demi:
Achevez d'appaiser un barbare ennemi;
Achevez d'étouffer une pitié funeste;
Livrez-nous à la mort, le seul bien qui nous reste.

DÉMOPHON.

Moi, vous livrer, grands dieux!

DÉJANIRE.

Eh bien! défendez-nous.
Avez-vous oublié qu'Alcide, mon époux,
A bravé pour Thésée et le Styx et Cerbère?
Il osa des enfers arracher votre père;
Et vous, pour ses enfants qu'aurez-vous entrepris?
Pardonnez. La douleur a troublé mes esprits.
Mais à cet abandon nous devions nous attendre.

Digitized by Google

OLYMPIE.

Seigneur, quoi qu'il en coûte (et vous devez m'entendre)
Vos serments sont pour vous d'inviolables lois;
Et les dieux sont garants des promesses des rois.
Vous nous avez promis un rempart, un asyle;
Notre exil est honteux, notre fuite inutile;
Il y va de l'honneur, il y va du mépris.
Tenez votre promesse, il n'importe à quel prix.

DÉMOPHON.

Qu'osez-vous demander?

DÉJANIRE.

Seigneur, vous êtes père.
Verrez-vous à vos pieds expirer une mère?
Vous détournez les yeux! c'est trop m'humilier.
Ma fille, ce n'est plus à nous de supplier.
Viens, suis-moi. Roi cruel! tes victimes sont prêtes!
Au glaive du tyran tu peux offrir nos têtes.
Viens le voir s'assouvir du sang que tu lui vends;
Mais ne te flatte pas de nous livrer vivants.
Sois le témoin du crime ainsi que le complice.
Pour nous, ce temple même est le lieu du supplice.
Autour de cet autel il faut nous immoler;
Avant de nous trahir il faut le violer.
Je veux que Jupiter au pied de sa statue
Puisse voir en un jour sa famille abattue;
Que son sang jaillissant sous le fer inhumain
Aille exciter la foudre immobile en sa main.

SCÈNE IV.

OLYMPIE, DÉMOPHON.

OLYMPIE.

Seigneur, au désespoir vous la voyez livrée,

Digitized by Google

DÉMOPHON.

Hélas! des mêmes traits mon ame est déchirée.
Malheureuse imprudence! aveugle impiété,
De vouloir lire au sein de la divinité!
Mais d'un peuple indiscret telle est l'inquiétude,
Il ne peut de son sort souffrir l'incertitude;
Il provoque le ciel. Jaloux de l'avenir,
Le ciel enfin lassé consent à le punir;
Et le dieu qu'il irrite, en rompant le silence,
Ne fait que trop sentir qu'on lui fait violence.
Vous, qu'un fils, mon espoir, croit voir à son retour
Partager son bonheur, sa gloire et mon amour,
Ma fille (pardonnez ce nom à ma tendresse),
Vous voyez mes combats et l'horreur qui me presse.
Je vois trop qu'avec vous un vertueux ami
A trahi le secret dont mon cœur a frémi;
Quelle victime aux dieux faut-il donc que j'immole?

OLYMPIE.

Je connais mon devoir : gardez votre parole.

DÉMOPHON.

Moi, payer la victoire au prix de votre sang!

OLYMPIE.

Ce sang est un tribut que je dois à mon rang.
C'est pour le prodiguer qu'un héros nous le donne.
Nous naissons pour mourir quand la gloire l'ordonne
Je n'affecterai point un orgueil fastueux.
La nature a ses droits sur un cœur vertueux.
L'état épouvantable où je laisse une mère,
L'espoir de vous nommer de ce doux nom de père.
L'amour de votre fils, ou plutôt mon amour,
Me font avec douleur abandonner le jour.
Mais je dois mériter ses vœux et votre estime.
Être digne de vous et du sang qui m'anime,
Et réduite à choisir la honte ou le trépas,
Je n'ai point balancé; je ne changerai pas.

Digitized by Google

DÉMOPHON.

C'est aux dieux à changer. Jaloux de leur ouvrage,
N'auraient-ils pris plaisir à former leur image,
Ne l'auraient-ils offerte aux regards des mortels,
Que pour la voir détruire au pied de leurs autels?
Ah! ma fille!

OLYMPIE.

Tournez cette pitié sensible
Sur une mère, hélas! dont le sort est horrible.
Consolez un héros dont mon cœur fut charmé.
Que je le plains, s'il m'aime autant qu'il est aimé!
Dites-lui qu'au tombeau j'emporte son image;
Qu'entre une mère et lui mon ame se partage.
Témoin de mon amour, témoin de mes douleurs,
Rendez-lui mes adieux, confiez-lui mes pleurs;
Dites-lui, qu'effrayé du coup qui nous sépare,
Mon cœur s'est révolté contre une loi barbare;
Dites-lui que la fille et d'Hercule et des dieux
N'a cherché qu'en tremblant un trépas glorieux.
Ne m'attribuez point un orgueil qui le blesse.
Il verra plus d'amour dans un peu de faiblesse.
Je lui lègue une mère : il sera son appui.
Si sa fille eût pu vivre, elle eût vécu pour lui.
Mais pourquoi s'attendrir? Ce ne sont point des larmes
Qui doivent assurer le succès de vos armes;
Et ce n'est point à vous à pleurer sur mon sort,
Quand je vole à la gloire en m'offrant à la mort.
La route à tous les deux en doit paraître aisée.
Je suis fille d'Hercule, et vous fils de Thésée.
Allez, seigneur; pressez ce glorieux instant
D'un front aussi serein que ma vertu l'attend.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉJANIRE, *seule.*

D'ou me vient cet écrit? Quel en est le mystère?
« Ta fille va périr victime volontaire. »
Ma fille! Je me meurs.... Quoi! me trahir ainsi!
Pourquoi! Quel est son crime? A quel dieu?... La voici.

SCÈNE II.

DÉJANIRE, OLYMPIE.

OLYMPIE, *au fond du théâtre.*
L'heure me presse. Allons.

DÉJANIRE.
Où vas-tu?

OLYMPIE.
Dieux!

DÉJANIRE.
Tu sembles
Éviter mes regards!

OLYMPIE.
Moi, ma mère!

DÉJANIRE.
Tu trembles!

OLYMPIE.
Je viens de m'attendrir sur vos faibles enfants.

Digitized by Google

DÉJANIRE.

Et n'allons-nous pas voir leurs vengeurs triomphants?

OLYMPIE.

Du destin des combats leur salut va dépendre.
Que de sang, que de pleurs ce jour fera répandre!
Madame, ayons pitié, dans ce moment d'effroi,
De l'état accablant et d'un père et d'un roi.
Auprès de notre appui souffrez que je me rende.

DÉJANIRE.

Ne fait-il pas aux dieux quelque nouvelle offrande?

OLYMPIE.

A ses vœux paternels les miens vont se mêler.

DÉJANIRE.

Et moi, ma fille, et moi, qui va me consoler?

OLYMPIE.

Auprès de vos enfants, objets de vos tendresses,
Vous allez recevoir leurs touchantes caresses,
Y répondre, calmer leurs craintives douleurs,
Et dans leur sein vous-même oublier vos malheurs.

DÉJANIRE.

Oublier mes malheurs! l'as-tu pensé, cruelle?
Connais-tu bien ta mère? et sais-tu que pour elle
Sans toi, sans cet objet, le charme de ses yeux,
Le monde est solitaire, et le jour odieux?

OLYMPIE.

Vous allez me revoir.

DÉJANIRE.

Hélas! où te verrai-je?
Est-ce sur cet autel impie et sacrilége
Où des prêtres cruels vont déchirer ton sein?

OLYMPIE.

Quoi!

DÉJANIRE.

Je l'ai découvert, ce barbare dessein;
Mais ma mort préviendra mon malheur et leur crime.

Digitized by Google

OLYMPIE.

Ma mère!

DÉJANIRE.

Si les dieux veulent une victime,
Je suis prête; c'est moi qu'il faut sacrifier.
Mon crime est à moi seule, et je dois l'expier.

SCÈNE III.

DÉJANIRE, DÉMOPHON, OLYMPIE.

DÉJANIRE.

Seigneur, j'ai tout appris; c'est en vous que j'espère.
Je me jette à vos pieds.

DÉMOPHON.

Trop malheureuse mère!

DÉJANIRE.

Plus malheureuse, hélas! qu'on ne peut concevoir.
Par l'excès de mes maux laissez-vous émouvoir.
Vous voyez devant vous le charme de ma vie.
Si dans mon désespoir ma fille m'est ravie,
Mes enfants vont pleurer et leur mère et leur sœur.
Elle seule à mes maux mêlait quelque douceur.
Vingt fois, prête à céder à ma douleur mortelle,
J'ai regardé ma fille, et j'ai vécu pour elle.
A son sort pour jamais mon sort est attaché.
Avec elle, seigneur, le jour m'est arraché.
Mais quel dieu peut vouloir que l'innocent périsse!
S'ils ont soif de mon sang, que la source en tarisse.

DÉMOPHON.

Ce n'est point votre sang que demandent les dieux.

DÉJANIRE.

N'osez-vous démentir un oracle odieux?
Eh! quoi! si dans leur temple un fourbe assez farouche
Prête son ame au dieu que fait parler sa bouche,

Digitized by Google

Est-ce à vous d'écouter son horrible fureur?
Il reste une hydre à vaincre, et cette hydre est l'erreur.
Osez la terrasser : cette seule victoire
De Thésée et d'Hercule effacera la gloire.

DÉMOPHON.

Moi! changer tout un peuple! et dans si peu d'instants!
L'opinion, madame, est l'ouvrage du temps;
Et dans tous les esprits dès qu'elle est affermie,
Malheur aux souverains qui l'ont pour ennemie!

DÉJANIRE.

Eh bien! suis-moi, ma fille; et sous le coup mortel
Allons tomber ensemble, au pied du même autel.
Tout ce que je demande en perdant la lumière,
C'est la triste douceur de mourir la première.
Que sais-je, hélas! peut-être au sortir de mon flanc
Le couteau sacrilége, encor teint de mon sang,
Jettera dans ce peuple une horreur salutaire;
Peut-être une pitié soudaine, involontaire,
Arrêtant par un cri ce massacre inhumain,
Du prêtre épouvanté fera tomber la main.

OLYMPIE.

Et pourquoi, si ce peuple est juste et magnanime,
Ne frémirait-il pas au nom de la victime?
Est-ce, au gré de ses dieux, mon sang qui doit couler?
Qu'on l'assemble; à ses yeux je vais tout révéler.
Madame, et tout va prendre une face nouvelle.
Venez, seigneur; venez.

DÉJANIRE.

Tu vas mourir, cruelle!
Je te connais. Arrête, et ne me quitte pas.
Mes pas seront sans cesse attachés à tes pas.
Je te suivrai par-tout.

OLYMPIE.

Mère désespérée!
Suivez-moi donc; venez, de contrée en contrée,

Digitized by Google

Voir encor vos enfants poursuivis, rebutés,
Accablés de mépris à vous seule imputés,
Et livrés à l'opprobre, ou traînés au supplice.
Ah! des crimes du sort ne soyez point complice.
Pensez au sang des dieux qui me doit animer,
Pensez à ces enfants que l'on veut opprimer.
Insensible pour eux, de moi seule idolâtre,
N'êtes-vous que ma mère? Êtes-vous leur marâtre?
Ne sont-ils plus le sang du vainqueur des enfers,
La terreur des tyrans, l'espoir de l'univers?
Voulez-vous les trahir pour une infortunée
Qu'à languir dans l'oubli son sexe a condamnée,
Pour moi, qui ne puis rien de grand, de généreux,
Si vous m'ôtez l'honneur de m'immoler pour eux?
Qu'ils vivent pour venger, pour protéger la terre;
Qu'ils vivent pour monter au séjour du tonnerre.
Et pour eux et pour vous c'est à moi de mourir.
Voilà ma seule gloire, et je dois y courir.
Adieu.

DÉJANIRE, *la serrant dans ses bras.*

Tu vas mourir, et tu veux que je vive,
Malheureuse!

SCÈNE IV.

IOLAS, DÉJANIRE, DÉMOPHON, OLYMPIE.

IOLAS.

Le prince en ce moment arrive.

DÉJANIRE.

Je respire.

DÉMOPHON.

Mon fils! au moment du combat!

DÉJANIRE.

Il vient me secourir.

Digitized by Google

OLYMPIE.

Mon courage s'abat.

DÉMOPHON.

Ah! madame, tremblez de lui laisser connaître....

DÉJANIRE.

Non, de mon désespoir mon cœur n'est plus le maître.

DÉMOPHON.

Eh bien! livrez le père et le fils à la mort.
C'en est fait, s'il apprend où nous réduit le sort.
Il osera des dieux mépriser l'assistance;
Il croira des esprits forcer la résistance;
Il voudra les contraindre; et par un attentat,
Il perdra vos enfants, vous, son père, et l'État.
Vous ne connaissez pas ce peuple encor sauvage.
Le héros qui du crime a purgé ce rivage,
Qui rangea sous ses lois des brigands dispersés,
Qui releva des dieux les autels renversés,
Thésée a vu sa gloire indignement flétrie:
Il est mort dans l'exil, chassé de sa patrie.
Jugez, en irritant tout un peuple effréné,
Dans quel abyme affreux vous m'aurez entraîné.

DÉJANIRE.

Roi cruel! au milieu des tourments que j'endure,
Vous voulez étouffer le cri de la nature!

OLYMPIE.

Au nom de vos enfants, au nom de leur appui,
Ne vous exposez pas à les perdre avec lui.
Laissez-moi lui parler; cachez-lui vos alarmes.
Hélas! je ne suis point insensible à vos larmes
Je dois chérir la vie; et pour la mépriser,
Ma mère, quels liens n'ai-je pas à briser?
Ah! laissez-moi le soin de me sauver moi-même.
Mais sauvons avant tout un héros qui nous aime.

DÉJANIRE, *à Iolas.*

Ami, veille sur elle, et ne la quitte pas.

Digitized by Google

OLYMPIE, *au roi.*

Seigneur, comptez sur moi. Je suis de près vos pas.

SCÈNE V.

STÉNÉLUS, OLYMPIE.

STÉNÉLUS.

Ah! madame, à vos yeux je rougis de paraître.
D'une indigne lenteur vous m'accusez peut-être;
Mais dès l'aube du jour le signal attendu,
Par mon père, à ma honte, est encor suspendu.
Je vais m'en plaindre à lui, savoir ce qui l'arrête,
Presser l'ordre et l'instant du combat qui s'apprête,
Et contre vos tyrans plein d'un noble courroux,
Rejoindre mon armée et combattre pour vous.

OLYMPIE.

Aux alarmes d'un père épargnez vos reproches.
Je sais que du combat il a craint les approches.
Mais ce n'est point à vous, prince, d'en murmurer.

STÉNÉLUS.

Et qui peut si long-temps l'avoir fait différer?

OLYMPIE.

Un oracle a parlé. Savez-vous sa réponse?

STÉNÉLUS.

Je ne veux point savoir ce que le ciel annonce.
L'avenir est à lui, le présent est à moi,
Madame; et vous servir est ma suprême loi.

OLYMPIE.

Pour signal du combat il veut un sacrifice.

STÉNÉLUS.

Eh bien! s'il faut du sang pour le rendre propice
En est-il que pour vous on répande à regret?

OLYMPIE.

Je sens que ma douleur va trahir mon secret.

Digitized by Google

Allez, prince, évitez ce funeste spectacle.
Il en coûte à mon cœur de n'y plus mettre obstacle;
Mais à tant d'infortune il s'agit d'échapper,
Et c'est de vos périls que je dois m'occuper.

STÉNELUS.

Ah! madame, est-ce à vous de trembler pour ma vie?
Vaincre ou mourir pour vous est le sort que j'envie.
Mais ce moment terrible est peu fait pour l'amour.
Mon devoir me rappelle; et c'est à mon retour,
Que le front couronné des palmes de la gloire,
En tombant à vos pieds de mon char de victoire,
J'oserai vous prier d'accepter une main
Fumante encor du sang d'un tyran inhumain.
Ainsi doit éclater le beau feu qui me brûle;
Ainsi j'aspire à plaire à la fille d'Hercule;
Et je dois m'élever à ce sort glorieux
Par le même chemin qui l'a conduit aux cieux.
Jusque-là c'est assez que votre indifférence
Laisse aux vœux de mon cœur une faible espérance.

OLYMPIE.

C'est assez pour vous, prince, et c'est trop peu pour moi.
Vous êtes généreux, votre exemple est ma loi.
Je ne sais point rougir d'être juste et sincère.
Tant d'amour m'attendrit, tant de vertu m'est chère;
Vos bienfaits, vos exploits, sont des droits superflus.
Si le sort vous trahit, c'est un titre de plus.
Du secret de mon cœur c'est vous rendre le maître.
Pour la dernière fois nous nous voyons peut-être,
Et je veux dans ce jour, si terrible pour moi,
Qu'un serment vous engage et réponde à ma foi.
Je veux, quelques assauts que le destin nous livre,
Qu'heureux ou malheureux, vous consentiez à vivre;
Et, si ce n'est pour moi, pour le salut de tous,
Pour un père accablé qui n'espère qu'en vous,
Pour l'État, dont la gloire en vos vertus réside,

Digitized by Google

Pour cette veuve, hélas! pour ces enfants d'Alcide,
De vos jours précieux jurez de prendre soin.

STÉNÉLUS.

Quel serment!

OLYMPIE.

Je l'exige.

STÉNÉLUS.

En avez-vous besoin?

OLYMPIE.

Mon repos en dépend.

STÉNÉLUS.

Eh bien! je vous le jure,
Je vivrai pour venger vos malheurs, votre injure,
Pour vous aimer.

OLYMPIE.

Adieu. C'est trop vous retenir.
Adieu; de vos serments gardez le souvenir.

SCÈNE VI.

OLYMPIE, IOLAS.

OLYMPIE.

Je ne le verrai plus!... On m'attend. Sois mon guide.

IOLAS.

Moi, madame!

OLYMPIE.

Iolas, tu fus l'ami d'Alcide;
Pense qu'il nous regarde et qu'il m'ouvre les cieux.
La terre est un exil pour la race des dieux.

IOLAS.

Ah! j'ai beau résister à sa loi souveraine;
Sa vertu, malgré moi, me domine et m'entraîne.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉJANIRE, *seule.*

Je suis trahie. O ciel! ma fille! C'en est fait.
Ma fille m'est ravie! O noirceur! ô forfait!
Où courir? Dans ces murs, errante, désolée,
Qui daignera m'apprendre où ma fille est allée?
Qui daignera guider mes pas irrésolus?
Ma fille!... Affreux silence! Elle ne m'entend plus.

SCÈNE II.

DÉJANIRE, IOLAS.

DÉJANIRE.

Perfide! qu'as-tu fait de ma fille?

IOLAS.

Ah! madame,
N'accusez que les dieux.

DÉJANIRE.

Tu viens m'arracher l'ame.
Ote-toi de mes yeux et me laisse mourir.

IOLAS.

Elle-même à l'autel elle a voulu courir.

DÉJANIRE.

Je veux la suivre. Allons.

Digitized by Google

IOLAS.

Hors de toute assistance,
Une heure entre elle et vous a mis trop de distance.
Au temple d'Éleusis elle va s'immoler;
Et déja loin des murs j'ai vu son char voler.

DÉJANIRE.

Et tu n'as pu, cruel, t'opposer à sa fuite!

IOLAS.

Le roi, hors du palais en pleurant l'a conduite,
Et soudain, sur un char qu'il a fait avancer,
Digne fille d'Hercule, on la voit s'élancer.

DÉJANIRE.

Elle a donc oublié qu'elle avait une mère!

IOLAS.

Tout un peuple attendri l'entoure et la révère,
Et parmi tant de cris dans les airs confondus,
Les cris de ma douleur ne sont point entendus.
Cependant son regard me cherche et me rencontre.
« Voici l'instant, dit-elle, où la vertu se montre:
« Ami, lorsque mon père éleva son bûcher,
« Il m'apprit à la mort comme il fallait marcher,
« De cet exemple un jour fais souvenir mes frères.
« Les dieux à nos pareils ne sont jamais contraires;
« Et pour nous le malheur n'a rien d'injurieux,
« Puisqu'il nous laisse au moins un trépas glorieux.
« Si le mien doit coûter des larmes à ma mère,
« Que sa douleur soit tendre, et ne soit point amère;
« Et pour se consoler d'un dévoûment si beau,
« Qu'elle songe à ma gloire en voyant mon tombeau.
On eût dit, à l'éclat dont brillait son visage,
Qu'Alcide eût à sa fille inspiré son courage;
Et l'on se demandait, en voyant sa fierté,
Si c'était la victime ou la divinité.
Elle part, et sa course est à son gré trop lente.
Elle n'obéit point en victime tremblante;

Digitized by Google

Elle pardonne aux dieux, elle commande au sort,
Enfin, comme en triomphe, elle court à la mort.

DÉJANIRE.

Elle ne mourra point. Non, il n'est pas possible
Que le ciel la contemple et demeure inflexible :
Il daignera pour elle adoucir ses décrets.
Qu'a-t-elle fait aux dieux? Quoi! l'auguste Cérès,
Quoi! la divinité de l'amour maternelle,
Qui redemande encore à la nuit éternelle
L'unique et doux objet de sa tendre amitié,
Pour ma fille et pour moi serait donc sans pitié!
Non, trop sensible, hélas! pour être si sévère,
Une mère plaindra les tourments d'une mère.

IOLAS.

Au moins ce faible espoir n'est-il pas démenti;
Et tant que le signal n'aura pas retenti....

DÉJANIRE.

Le signal!

IOLAS.

Écoutons.

DÉJANIRE.

Ainsi du sacrifice
Le signal du combat sera l'affreux indice?

IOLAS.

On l'attend.

DÉJANIRE.

Je frissonne. Et s'il est entendu,
De ma fille à l'autel le sang est répandu.
Ah! je sens tout le mien se glacer dans mes veines.

IOLAS.

Les dieux n'ont fait souvent que des menaces vaines;
Et tout prêt à frapper leur bras s'est retenu.

DÉJANIRE.

Est-il encor pour moi de supplice inconnu?

Digitized by Google

IOLAS.

Chaque instant qui s'écoule accroît mon espérance.

DÉJANIRE.

Chaque instant qui s'écoule ajoute à ma souffrance....

IOLAS.

Quelques moments encore....

DÉJANIRE.

Hélas! de mes tourments
L'effroyable durée a-t-elle des moments?

IOLAS.

L'espérance adoucit le sort le plus terrible.

DÉJANIRE.

Mon espérance est faible, et ma crainte est horrible.
Ciel! n'ai-je point dans l'air entendu quelque bruit?

IOLAS.

Tout est calme.

DÉJANIRE.

Aux abois mon courage est réduit.

IOLAS.

Et qui sait si déja la déesse appaisée,
Et par les vœux d'Hercule et par ceux de Thésée,
Ne se contente pas d'un simple et pur encens,
Et n'aura pas fait grâce à des jours innocents?
Qui sait si votre fille à l'autel descendue,
Par les dieux satisfaits ne vous est pas rendue?

DÉJANIRE.

Grands dieux! prenez ma vie, et daignez seulement,
Pour l'embrasser encor, m'accorder un moment.
Que ma fille respire et que je la revoie;
Je consens à mourir de l'excès de ma joie;
(*Le bruit des clairons se fait entendre.*)
(*Elle tombe évanouie.*)
Ah!

IOLAS.

C'en est fait.

Digitized by Google

SCÈNE III.

DÉMOPHON, IOLAS, DÉJANIRE ET SES ENFANTS.

DÉMOPHON, *regardant Déjanire.*

Que vois-je?

DÉJANIRE.

Elle expire, et je vis!

DÉMOPHON.

Venez, faibles enfants, trop long-temps poursuivis:
C'est à moi désormais à vous servir de père.
Embrassez, ranimez, consolez votre mère.

DÉJANIRE.

Mes enfants, mes enfants, vous n'avez plus de sœur.
Les dieux de la revoir vous ôtent la douceur.
C'est pour vous, c'est pour moi qu'elle a perdu la vie,
Et de sa mort dans peu ma mort sera suivie.
Vous n'avez plus de mère.

DÉMOPHON.

Hélas! du moins pour eux,
Faites sur vous, madame, un effort généreux.
Quoi! tandis qu'à la mort leur sœur pour eux se livre,
Vous, mère, à vos enfants vous refusez de vivre!

DÉJANIRE.

Je ne puis rien pour eux. Je sens que ma douleur
Ne ferait qu'ajouter à leur propre malheur.
Aux dieux depuis long-temps mon existence pèse;
Et je sais mieux que vous comment on les appaise.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

EUMÈNE, DÉMOPHON, IOLAS, DÉJANIRE ET SES ENFANTS.

EUMÈNE.

Seigneur, vous triomphez. Du haut de nos remparts,
On voit les Argiens rompus de toutes parts.
Un choc impétueux les pousse, les renverse;
Et déja devant nous la terreur les disperse.
On ne sait point encor quel soudain mouvement
A pu causer leur trouble et leur étonnement;
Mais on croit que du sort la rigueur légitime
Aura fait de leur roi sa première victime.

DÉMOPHON.

Que périssent de même, aux premiers traits lancés,
Du malheur des humains les auteurs insensés!
De nos armes enfin, si tel est l'avantage,
D'Hercule à vos enfants ce jour rend l'héritage,
Madame; et plût au ciel que d'un nouveau lien
Il eût pu joindre aussi votre sang et le mien!
J'espérais n'en former qu'une même famille;
Et mon fils, digne enfin de votre auguste fille,
N'aspirait....

DÉJANIRE.

Ah! cruel, si vous l'aviez voulu!...
Mais non, dans votre cœur il était résolu
Ce forfait, honoré du nom de sacrifice:
Vous trompiez ma faiblesse. Un barbare artifice
Semblait de ton hymen allumer le flambeau;
Et ton lit nuptial, ma fille, est le tombeau!
Et vous venez m'offrir vos secours, votre zèle!
Ma fille ne vit plus; je perds tout avec elle.
Tremblez. Votre supplice est déja préparé.

Digitized by Google

C'est dans le cœur d'un fils, par vos mains déchiré,
D'un fils que vous aimez, et que votre furie
Prive d'une moitié si tendrement chérie;
C'est au fond de ce cœur qui partage mes maux,
Que vous allez trouver mes vengeurs, vos bourreaux.
Son amante n'est plus : que sans cesse il la pleure;
Qu'il pleure sur sa tombe, ou plutôt qu'il y meure!
Quels que soient ses regrets, ses larmes, sa douleur,
Ils ne peuvent jamais égaler son malheur.
Mais non. Pour le sentir il faudrait être mère,
Ma fille; c'est à moi que ta perte est amère.
Le temps peut essuyer les larmes d'un amant,
L'amour au désespoir se console aisément;
La nature elle seule, immuable, éternelle,
Se nourrit de ses pleurs, toujours nouveaux comme elle.
(*à Iolas.*)
Guide mes pas.

IOLAS.

Seigneur, daignez nous secourir.

DÉMOPHON.

Où voulez-vous aller?

DÉJANIRE.

Voir ma fille, et mourir.

IOLAS.

Madame!

DÉJANIRE.

Laisse-moi.

SCÈNE V.

LE PEUPLE, STÉNÉLUS, OLYMPIE, EUMÈNE, DÉMOPHON, IOLAS, DÉJANIRE ET SES ENFANTS, UN ESCLAVE.

DÉJANIRE.

Ciel! ma fille! Ah! j'expire.
C'est toi! Quel dieu te rend aux vœux de Déjanire!

Digitized by Google

OLYMPIE.

Un héros, dont j'ai vu les exploits triomphants.

DÉJANIRE.

Ah! prince, ô mon appui! Ma fille! mes enfants!
Partagez mes transports. Et vous, trop heureux père,
Pardonnez mes fureurs à l'amour d'une mère.

DÉMOPHON.

Je ne sens que ma joie et mon étonnement.
Mon fils, quel coup du sort produit ce changement?

STÉNÉLUS.

L'amour. De vos délais mon armée inquiète,
Attendait le signal immobile et muette;
Et moi, dans mes souhaits aveuglé sur mon sort,
Je pressais le signal, le signal de sa mort.
Un dieu veillait sur elle. A mes pieds on amène
Cet esclave argien, pris sous les murs d'Athène.
J'apprends que de Cérès le sacrificateur,
L'interprète des dieux, n'est qu'un lâche imposteur;
J'apprends qu'avec Coprée il est d'intelligence,
Que du tyran d'Argos il remplit la vengeance.
De l'esclave suivi, dans mon trouble mortel,
J'abandonne mon camp, je vole vers l'autel,
J'arrive. Quel spectacle à mes yeux se présente!
C'est le couteau fatal levé sur mon amante!
« Arrête, malheureux! si tu frappes, tu meurs. »
Il frémit; il veut voir d'où partent ces clameurs,
Il rencontre mes yeux que le courroux anime;
Il voit auprès de moi le témoin de son crime;
Il voit qu'il est trahi; son bras désespéré
Tourne contre son sein le glaive préparé.
Il tombe dans son sang. Ma main tremblante encore
Enlève de l'autel cet objet que j'adore;
Et redoutant pour elle un attentat nouveau,
Couverte encor du voile et ceinte du bandeau,
Je la mène en triomphe aux yeux de mon armée.

Digitized by Google

De mon départ soudain je la trouve alarmée.
« Amis, voici la fille et d'Hercule et des dieux,
« Ai-je dit : combattons, triomphons à ses yeux. »
A ces mots, ou plutôt à l'aspect d'Olympie,
D'une intrépide ardeur mon armée est remplie.
On fait sonner la charge, on se mêle, on combat;
Mon ame avait passé dans le sein du soldat.
Tout fléchit sous nos coups, et la fille d'Alcide,
A travers les dangers, est l'astre qui nous guide.
Eurysthée a péri. Le ciel m'a protégé.
Si j'étais criminel, il se serait vengé;
Mais pouvait-il en moi punir, comme un outrage,
Le soin de conserver son plus parfait ouvrage?

DÉMOPHON.

Peuple, enfin vous voyez par quel art odieux,
En trompant les humains on outrage les dieux.
Jusqu'au pied des autels redoutons l'imposture,
Et pour premier oracle écoutons la nature.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

NUMITOR,

TRAGÉDIE.

Digitized by Google

ACTEURS.

NUMITOR, ancien roi d'Albe, détrôné par Amulius.
AMULIUS, usurpateur du trône d'Albe.
ILIE, fille de Numitor.
ROMULUS, fils d'Ilie, fondateur et roi de Rome.
AGÉNOR, grand-prêtre du dieu Mars.
PALLANTE, ministre et confident d'Amulius.
TULLIE, dame romaine.
AUTRES ROMAINES CAPTIVES, personnages muets.

L'action se passe dans la ville d'Albe. Les changements du lieu de la scène seront indiqués successivement.

Digitized by Google

NUMITOR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente d'un côté le vestibule du temple de Jupiter, de l'autre le palais des rois d'Albe; dans l'éloignement, plusieurs autres temples décorant une vaste enceinte.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGÉNOR, ILIE, TULLIE, TROUPE DE FEMMES CAPTIVES.

AGÉNOR.

Venez, rassurez-vous, captives gémissantes :
Ces chaînes vont tomber de vos mains innocentes.
Vous voyez devant vous le temple redouté
De Jupiter, vengeur de l'hospitalité;
Janus est adoré sous ces marbres antiques;
De Junon, de Vesta, ce sont là les portiques;
Et plus loin du dieu Mars le temple est révéré.
Cette enceinte est pour vous un asyle assuré.

ILIE, *à part.*

Malheureuse ! en quels lieux je me vois ramenée !

Digitized by Google

AGÉNOR.

Je veillerai sur vous.

ILIE, *à part.*

O ciel! ô destinée!

AGÉNOR.

Devant Amulius on va vous présenter.

ILIE.

Et sur nous, de quel droit ose-t-il attenter?
Quoi! tandis qu'Albe et Rome, en cédant à nos larmes,
Semblent, pour s'embrasser, avoir posé les armes;
Que le Sabin lui-même, oubliant le passé,
D'un vain ressentiment paraît enfin lassé;
Et que bientôt la paix va, dans ses nœuds prospères,
Réunir nos époux, nos enfants et nos pères;
Tout-à-coup, sur le Tibre, en un temple où nos mains
Offraient l'encens aux dieux protecteurs des Romains,
On m'arrête; on saisit mes compagnes craintives;
Au mépris de la trève, on nous traite en captives;
Et de la foi jurée oubliant tous les droits,
Dans Albe, Amulius nous retient sous ses lois!
Que veut-il? Qu'aura fait sa violence impie,
Que rallumer les feux d'une guerre assoupie,
D'une guerre où le fer va ne rien ménager,
Où dans leur propre sang les vainqueurs vont nager,
Où l'on verra le gendre égorger le beau-père,
Le mari de la sœur massacré par le frère,
Et de ces meurtriers les enfants malheureux,
Ennemis renaissants, se déchirer entre eux?

AGÉNOR.

Amulius lui-même en ces lieux va paraître,
Madame. Aux vœux de Rome il cédera peut-être.
Mais l'orgueil, dans les rois, est facile à blesser.
A la timide plainte il faut vous abaisser.
C'est le destin du faible : on veut qu'il s'humilie;
Et la force arrogante attend qu'on la supplie.

Digitized by Google

Amulius est fier, impétueux, ardent :
Dominé, malgré lui, par un triste ascendant,
Il se craint, il rougit de se trouver sensible ;
Et de peur d'être faible, il se rend inflexible.
Mais s'il osait s'en croire, il serait généreux.
Moi, qui suis, par devoir, l'ami des malheureux,
Je parlerai. Souvent il a daigné m'entendre.
Fiez-vous à mon zèle. Adieu. Je vais l'attendre.
(*Il entre dans le palais.*)

SCÈNE II.

ILIE, TULLIE, ET LES AUTRES CAPTIVES.

TULLIE.

Je vous vois interdite ! et qui peut vous troubler ?
Devant Amulius est-ce à vous de trembler,
Madame ? Et s'il apprend que Rome en vous révère
De ses deux fondateurs l'auguste et digne mère ?...

ILIE.

Ah ! Tullie, et pour nous, et pour Rome, et pour eux,
Gardons-nous de trahir ce secret dangereux.
(*aux autres captives.*)
Allez ; et dans ce temple, asyle inviolable,
Romaines, attendez le moment favorable.
Devant Amulius bientôt vous paraîtrez.
(*Les captives se retirent dans le temple de Jupiter.*)

SCÈNE III.

ILIE, TULLIE.

TULLIE.

De quelle sombre horreur vos sens sont pénétrés ?

ILIE.

Tu vas frémir toi-même. On t'a dit par quel crime

Digitized by Google

Fut couronné dans Albe un tyran qui l'opprime;
Tu sais par quelles mains a péri Numitor;
Tu vois sa fille.

TULLIE.

O ciel!

ILIE.

J'ai dû le taire encor;
J'ai dû me dérober, sous le nom de Sylvie,
Au malheureux éclat répandu sur ma vie.
Et pouvais-je exposer aux regards des mortels
Une jeune prêtresse échappée aux autels?
Le monde entier me croit parjure et sacrilége;
Et les cœurs innocents ont-ils le privilége
De se montrer sans voile, et tels, à tous les yeux,
Que les voit l'œil sévère et vigilant des dieux?
J'atteste ici Vesta, qu'à son culte attachée
A l'ombre de son temple, où je vivais cachée,
Rien jamais, sous le ciel, ne m'eût fait oublier
Des vœux, dont un dieu seul a pu me délier.
Mais quel autre que lui peut me rendre ma gloire?
Quel autre?... Ah! si je vis encor dans sa mémoire,
Mes enfants lui sont chers; il sera leur appui.
Hélas! jusqu'à ce jour, j'attendais tout de lui:
Je voyais s'élever cette Rome naissante,
Faible encore, il est vrai, mais déja florissante,
A préparer sa gloire employant son repos,
Et croissant sous les lois de mes jeunes héros.
Prospérité trompeuse! En ces lieux amenée,
J'y reconnais la place où je fus condamnée.
Oui, Tullie, oui, c'est là que mes fils innocents,
Ce digne sang des dieux, ces deux héros naissants,
Ces héros dont la race en prodiges féconde,
Si leur sort s'accomplit, doit commander au monde;
C'est là que, poursuivis par un zèle assassin,
Ils furent, pour mourir, arrachés de mon sein.

Digitized by Google

Ah ! que devins-je alors? Éperdue, égarée,
Aux pieds de mes bourreaux tombant désespérée,
Mes yeux demandaient grâce à leurs yeux inhumains,
Mes lèvres s'attachaient à leurs barbares mains.
Vains efforts ! J'y succombe ; on me traîne au supplice ;
Tout un peuple en silence attend que je périsse ;
Un père.... Ah ! quand des dieux l'organe redouté
Ose ordonner le crime, il est trop écouté !
Le plus juste des rois, le père le plus tendre,
Insensible à mes pleurs, refusa de m'entendre.
Le dirai-je, Tullie? il me laissait périr.
Le ciel, sans doute alors daigna me secourir.
On m'enleva mourante ; et de ce jour funeste
Ne me demande pas quel fut pour moi le reste.
Dans l'horreur et l'effroi dont mon cœur fut glacé,
Les ombres de la mort avaient tout effacé.

TULLIE.

Et vos enfants?

ILIE.

Écoute, et vois si je m'abuse ;
Vois si l'égarement dont ici l'on m'accuse
Fut tel qu'on l'a pu croire et qu'on l'a publié ;
Vois enfin si des dieux mon sang fut oublié.
La nuit, loin de ces murs, dans les bois déposée,
Seule, à mille dangers m'y voyant exposée,
Je ne sais quel courage au-dessus de l'humain
Me fit penser qu'un dieu, qui me tendait la main,
Pouvait à mes enfants avoir sauvé la vie.
Cet espoir me soutint. Me croyant poursuivie,
Je m'éloigne, j'arrive où parmi les roseaux
L'Almon se mêle au Tibre enrichi de ses eaux.
Là, chez d'humbles pasteurs je cherchais un asyle.
L'humanité m'ouvrit un refuge tranquille.
J'y trouvai l'innocence et la paix qui la suit.
Deux époux vertueux habitaient ce réduit :

Digitized by Google

L'épouse m'y reçut; elle était jeune encore.
Des soins les plus touchants sa pitié m'honore.
Près d'elle, en un berceau, j'aperçois deux enfants.
A cette vue, au trouble élevé dans mes sens,
De cette femme obscure enviant la misère,
Je l'embrasse, et m'écrie : *O trop heureuse mère!*
En achevant ces mots, mes regards sont frappés
Du voile où ces enfants étaient enveloppés.
Ah! je crus expirer, Tullie, à cette vue.
Soudain sur le berceau je m'élance éperdue;
Et laissant éclater ma joie et mon amour :
Ils sont à moi, c'est moi qui leur donnai le jour,
M'écriai-je. Aisément on en croit la nature.
J'exposai sans détour ma funeste aventure;
Et j'appris qu'en effet, ce berceau précieux
Du pâtre, au bord du Tibre, avait frappé les yeux.
Conçois, s'il est possible, avec quelle tendresse,
Dans quel ravissement, quel transport, quelle ivresse,
Je saisis, j'embrassai mon unique trésor.
Mais tu n'en peux juger : tu n'es pas mère encor.

TULLIE.

Quel prodige! et comment, dans le dieu qui l'opère,
Méconnaître les soins d'un amant et d'un père?

ILIE.

Aussi, dès ce moment, mon courage élevé
Crut voir changer le sort qui l'avait éprouvé.
J'oppose à mon malheur une noble assurance;
Je conçois de mes fils la plus haute espérance;
Mon lait, qui les nourrit, se mêle au sang des dieux;
Le chaume qui les couvre est un temple à mes yeux.
L'âge avançait. Bientôt je leur laissai connaître
Que d'un père immortel ils avaient reçu l'être;
Que leur mère elle-même avait reçu le jour
D'un héros, par un traître immolé dans sa cour.
Tout le reste pour eux est encore un mystère.

Digitized by Google

Mais, hélas! vainement je m'efforce à le taire:
L'abyme est sous mes pas; je ne puis reculer;
Et je touche au moment qui va tout révéler.
Mais on vient.

SCÈNE IV.

(*Tullie fait venir les captives qui se sont retirées dans le temple de Jupiter.*)

AMULIUS, AGÉNOR, ILIE, TULLIE, AUTRES CAPTIVES.

AMULIUS.

Agénor, vos alarmes sont vaines.
Non, filles des Albins, vous n'êtes plus Romaines.
Vous revoyez vos dieux; oubliez vos tyrans,
Et libres, retournez au sein de vos parents.
Tous vos nœuds sont rompus.

ILIE.

Est-ce ainsi que la force
Commande le parjure et contraint le divorce?
De cette guerre impie, hélas! qu'attendez-vous?
Vengera-t-on l'épouse en immolant l'époux?
Il n'est plus temps. La haine au penchant a fait place;
L'amour a pardonné le crime de l'audace;
L'hymen l'a consacré par des vœux solennels.
Albe et Rome ont formé des liens éternels.
Rendez à leurs époux ces femmes éplorées,
Malheureuses dans Albe et dans Rome adorées.
Loin de répandre un sang qui leur est précieux,
Pensez que leurs serments sont écrits dans les cieux;
Que de ces nœuds sacrés leurs enfants sont les gages;
Que nés au sein de Rome ils lui servent d'ôtages;
Et qu'enfin la nature, à qui tout est soumis,
A ces peuples rivaux défend d'être ennemis.

Digitized by Google

AMULIUS, *à part.*

Qu'ai-je entendu? Que vois-je, ô dieux! c'est elle-même.

ILIE.

Vous ne trahirez point un peuple qui vous aime,
Romaines : les autels ont reçu votre foi.
Ces liens sont sacrés.

AMULIUS, *à part.*

Le seront-ils pour toi?

ILIE.

Seigneur, ne voulez-vous qu'une paix honorable?
Remettez dans leurs mains l'olive favorable :
Au-devant de la guerre elles vont s'avancer,
Et retenir les traits qu'on est prêt à lancer.
Mais à tous leurs devoirs également fidèles,
S'il en faut trahir un, n'attendez plus rien d'elles.

AMULIUS.

Et vous, madame, et vous qui les encouragez,
Vous que Rome intéresse, et qui la protégez,
Vous n'êtes point Romaine, et je crois reconnaître
En quel lieu, de quel sang le destin vous fit naître.
Rome est donc votre asyle! et c'est par votre voix
Que la nature ici vient réclamer ses droits!
Mais vous-même à ses droits pensez-vous que tout cède.
Qu'à son gré la clémence à la haine succède;
Qu'aux tendres noms de père, et de fils, et d'époux,
Rien ne résiste au monde?

ILIE.

En est-il de plus doux?
En est-il de plus saints?

AMULIUS.

Soyez donc sans alarme.
La nature l'emporte et sa voix me désarme.

ILIE, *vivement.*

Ah! seigneur, aux Romains puis-je aller annoncer?...

Digitized by Google

AMULIUS.

Moi-même, au-devant d'eux, laissez-moi m'avancer,
Madame; et d'un bonheur loin de toute apparence,
Daignez ne pas sitôt m'enlever l'espérance.

ILIE, *interdite.*

Rome a des rois jaloux de notre liberté.

AMULIUS.

Rome avec moi peut-être oublira sa fierté.

ILIE.

De quel prix une esclave à vos yeux peut-elle être?
Qu'attendez-vous de moi, seigneur, sans me connaître?
Qu'attendez-vous de moi si vous me connaissez?

AMULIUS.

Albe a des droits sur vous, madame; et c'est assez.
Agénor, dans ce temple emmenez ces captives.
Le Tibre va bientôt les revoir sur ses rives.

SCÈNE V.

AMULIUS, ILIE.

AMULIUS.

Vous, madame, achevez d'éclairer mes esprits.
Par une illusion je crains d'être surpris.
Est-ce bien vous! Dans Rome Ilie était cachée!
Au peuple ennemi d'Albe Ilie est attachée!

ILIE.

Si je le suis!

AMULIUS.

Quels sont vos liens?

ILIE.

Ses bienfaits.

AMULIUS, *vivement.*

Ah! ces liens pour nous seront ceux de la paix,
Rome! et c'est à-présent que je te porte envie.

Digitized by Google

(*à Ilie.*)

J'ai moi-même autrefois, au péril de ma vie,
Secouru l'innocence, et sauvé du trépas....
Je crois la voir encor frémir entre mes bras,
Et d'un regard mourant chercher à reconnaître
Celui.... que de sa haine elle accable peut-être.

ILIE, *à part.*

Lui! mon libérateur!

AMULIUS.

Je le suis; et sans moi,
Ce lieu même, où vos yeux, errants avec effroi,
Reconnaissent la place où je vous pris mourante,
Voyait fermer sur vous la tombe dévorante.
Vous me devez la vie; et vous me détestez.

ILIE.

Grands dieux!

AMULIUS.

Imitez-les, vous qui les attestez.
Ils se laissent fléchir.

ILIE.

Ah! pour grâce dernière,
Rends-moi libre. En quel lieu me tiens-tu prisonnière,
Barbare? Ici mon père est mort assassiné;
Ici le parricide impuni, couronné,
Triomphe; et dans ses mains la céleste colère
A mis, pour m'accabler, le sceptre de mon père.
N'entends-tu pas son ombre autour de toi gémir?
Tu reconnais sa fille, et la vois sans frémir,
Perfide? Que veux-tu? Pourquoi m'avoir tirée
De ce dernier asyle où j'étais honorée?
J'y vivais loin du crime; et le ciel irrité,
M'avait du moins encor laissé la liberté.
Il n'appartient qu'à toi de me l'avoir ravie;
Et cela seul manquait aux malheurs de ma vie.

Digitized by Google

AMULIUS.

J'ai tout fait pour vous seule. Il vous abandonnait,
Ce père, que des dieux la menace étonnait.
Un prêtre forcené répandait l'épouvante;
Dans l'éternelle nuit on vous plongeait vivante;
Le bandeau, le cercueil, tout était préparé.
Je sortis du palais, furieux, égaré....
La tombe était ouverte; et la tremblante Ilie
Allait au rang des morts se voir ensevelie.
Les cruels, qui semblaient craindre un libérateur,
De vos pas défaillants accusaient la lenteur.
Je parais. Dans mes yeux la fureur étincelle.
J'interromps l'appareil d'une pompe cruelle;
Je saisis la victime et l'arrache à la mort.
Je fuyais; mes amis secondaient mon effort;
On poursuit dans mes bras l'infidèle prêtresse.
Alors, pour écarter le danger qui vous presse,
Je livre en d'autres mains le salut de vos jours....
On m'arrête; et je crois vous perdre pour toujours.
Un désespoir affreux de mon ame s'empare;
Au nom de Numitor j'apprends qu'on nous sépare;
Je soulève à grands cris tous ces braves soldats
Instruits par la victoire à voler sur mes pas.
Je fus trop bien servi, puisque je fus coupable;
J'en suis puni. Mais vous, dont la haine m'accable,
Croyez la voir encore entr'ouverte à vos pieds,
Cette tombe où, sans moi, déjà vous descendiez;
Et là, d'un zèle atroce innocente victime,
Osez me reprocher vos malheurs et mon crime.

ILIE.

Je te dirais, là même, au moment de périr,
Sers ton roi, crains les dieux, et me laisse mourir.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

PALLANTE, AMULIUS, ILIE.

PALLANTE.

Seigneur, venez du peuple appaiser les alarmes.
Des Romains dans la plaine on voit briller les armes

AMULIUS.

Je te suis. Mon palais, où l'on va vous mener,
Madame, est la prison que je veux vous donner.
Si je vous y retiens, vous saurez à quel titre :
Vous connaîtrez mes droits, vous en serez l'arbitre.
Il en est que sans crime on ne peut oublier,
Et qu'il doit m'être enfin permis de publier.

SCÈNE VII.

ILIE, *seule.*

Qu'a-t-il dit, malheureuse? et que viens-je d'entendre?
Que veut-il publier? et qu'a-t-il à prétendre?
Lui! des droits! j'en frémis. Des droits à révéler!...
Si j'en croyais mes yeux!... Oui, j'ai cru démêler
Dans sa voix, dans ses traits.... ô déplorable Ilie!
Jusque-là le destin t'aurait donc avilie!
Un fourbe, à tes enfants!... non! c'est vous offenser,
Grands dieux! Non! sans horreur je ne puis y penser.
Quoi! mes fils sur le trône, et la voix des oracles
A leur nouvel empire annonçant des miracles;
Rome par eux fondée, et destinée à voir
L'univers à ses pieds adorant son pouvoir;
D'un vil profanateur sont-ce là les prestiges?
Et puis-je méconnaître un dieu dans ces prodiges?

Digitized by Google

Ils sont à toi, grand dieu, ces généreux enfants.
Fais voir qu'ils te sont chers, et que tu les défends.
Ils n'ont reçu de moi que la honte en partage;
Que ta gloire les venge et soit leur héritage.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur du palais des rois d'Albe.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMULIUS, PALLANTE.

AMULIUS.

Oui, qu'il entre. C'est moi qui l'ai fait appeler.

SCÈNE II.

AMULIUS, AGÉNOR, PALLANTE.

AMULIUS.

Pontife du dieu Mars, j'ai voulu vous parler.
Cessez de m'aborder le reproche à la bouche;
Et quittez avec moi cet air sombre et farouche.
D'un serment qui vous gêne envers moi dégagé,
Et d'un devoir pénible à la fin soulagé,
Vous ne vous plaindrez plus d'une injuste contrainte.

AGÉNOR.

Qu'avez-vous résolu? Vous me glacez de crainte.

AMULIUS.

Ce vieillard malheureux, qui, sans vous, chez les morts
Aurait, avec mon crime, emporté mes remords,
Ce roi, que vous gardez sous les voûtes du temple,
Des changements du sort ce formidable exemple,

Digitized by Google

Comme une ombre irritée en tout lieu me poursuit;
Et je veux retrouver le repos qui me fuit.

AGÉNOR.

Seigneur, de vos secrets triste dépositaire,
Et d'un crime caché complice involontaire,
J'ai vu sur Numitor le glaive suspendu;
Je l'ai pris sous ma garde, et j'en ai répondu.
Lié par mes serments, j'y suis fidèle encore;
Et plein de ma douleur, qu'en secret je dévore,
Au pied de ces autels que vous faites frémir,
Sur vous-même et sur lui je n'ai fait que gémir.
Mais si, pour consommer un affreux parricide,
A vaincre ses remords votre cœur se décide,
Délivrez-vous de moi : prudemment criminel,
Que ma mort vous assure un secret éternel;
Ou, cessant avec vous d'être d'intelligence,
Je parle au nom des dieux, et demande vengeance.

AMULIUS, *d'un ton menaçant.*

Agénor!

AGÉNOR.

Des serments que vous m'avez surpris,
Les jours de Numitor sont le gage et le prix.
J'ai dû, pour le sauver, me faire violence;
Mais s'il meurt, je suis libre, et je romps le silence.

AMULIUS, *d'un ton plus doux.*

Agénor, croyez-vous qu'il se laissât fléchir?

AGÉNOR.

Lui, seigneur!

AMULIUS.

De ses fers si j'osais l'affranchir,
Croyez-vous qu'il voulût en oublier l'injure?
Qu'il m'en donnât sa foi? qu'il ne fût point parjure?

AGÉNOR.

Les dieux vous auraient-ils inspiré ce dessein?

Digitized by Google

AMULIUS.

Parlez. La vérité réside en votre sein.
Pensez-vous que jamais Numitor me pardonne?

AGÉNOR.

Un cœur que le chagrin nuit et jour empoisonne,
Sait-il lui-même, hélas! s'il sera généreux?
La clémence est toujours la vertu des heureux;
Et dans son désespoir un héros qu'on accable,
Tant qu'il est opprimé, doit se croire implacable.

AMULIUS.

Je vais porter la paix sur le Tibre alarmé :
Le temple de Janus dans peu sera fermé,
Je l'espère; et bientôt la paix sera suivie
De ce qui doit enfin décider de ma vie.
Jusque-là, vous savez quel silence m'est dû :
Mon secret révélé, Numitor est perdu.
Craignez sur-tout les yeux d'une cour vigilante,
Et ne confiez rien qu'à la foi de Pallante.

AGÉNOR.

Vous me rendez la vie. Ah! je vais ranimer
Ce vieillard, qu'à regret je laissais opprimer;
Et si dans nos desseins Pallante me seconde,
Nous donnerons peut-être un grand spectacle au monde.

SCÈNE III.

AMULIUS, PALLANTE.

PALLANTE.

Auriez-vous bien conçu ce projet dangereux?

AMULIUS.

Le crime assez long-temps m'a rendu malheureux.
Je veux m'en délivrer.

PALLANTE.

Et vous croyez possible

Digitized by Google

Qu'envers vous Numitor cesse d'être inflexible !

AMULIUS.

Ami, depuis vingt ans qu'il gémit dans mes fers,
Tu ne peux concevoir les maux que j'ai soufferts.
Un sommeil agité, le sommeil des coupables,
Ne m'occupait la nuit que d'objets lamentables.
Je voyais devant moi Numitor mènaçant;
De ce songe fatal je sortais frémissant.
Alors sous mille aspects la mort m'était offerte.
J'observais tous les yeux, j'y croyais voir ma perte.
Le nom de Numitor, prononcé sans dessein,
Faisait pâlir mon front et frissonner mon sein.
Pour étouffer ma crainte et consommer mon crime,
Deux fois dans les prisons j'ai cherché ma victime.
Je l'ai vu, ce vieillard, sous ses chaînes courbé :
De ma tremblante main le poignard est tombé.
Quel ennemi, Pallante ! et quel sang à répandre !
A peine vers le ciel ses bras pouvaient s'étendre.
Sa voix faible, ses yeux éteints, ses pas tremblants,
Son front pâle, flétri, couvert de cheveux blancs,
Les traits de la douleur, les empreintes de l'âge,
Ont ébranlé mon ame et glacé mon courage.
Lassé de mes remords, j'ai voulu les braver;
J'ai senti la nature en moi se soulever.
Je suis ambitieux, je ne suis point barbare.
La pitié, malgré moi, de mon ame s'empare,
Et d'un roi dans les fers prêt à percer le sein,
Je ne vois plus en moi qu'un infâme assassin.

PALLANTE.

Eh ! seigneur, au milieu d'une illustre carrière,
Quel est l'ambitieux qui regarde en arrière ?
Le coupable se perd s'il ne l'est qu'à-demi;
Et sur le crime seul le crime est affermi.

AMULIUS.

Oui, je sens comme toi les maux où je m'expose.

Digitized by Google

Mais de mon imprudence apprends enfin la cause.
Tu sais, dans mes fureurs, tout ce que je bravai,
Et comment je perdis, et comment je sauvai
Cet objet innocent d'une ardeur insensée?

PALLANTE.

D'un objet qui n'est plus gardez-vous la pensée?

AMULIUS.

Pallante, elle respire, elle est en mon pouvoir.

PALLANTE.

Ilie!

AMULIUS.

Est ma captive, et tu viens de la voir.

PALLANTE.

Eh bien?

AMULIUS.

Est-ce des dieux la clémence ou la haine,
Son malheur ou le mien, qui vers moi la ramène?
Je ne sais. Mais, Pallante, à peine je conçoi
Les mouvements confus qui s'élèvent en moi.
Ce n'est plus cette ardeur, cette brûlante ivresse,
Qui me fit à Vesta dérober sa prêtresse,
L'enlever de son temple, et porter aux autels
Une audace inconnue au reste des mortels;
C'est un saisissement religieux et tendre,
C'est.... je ne sais quel charme, à la voir, à l'entendre.
Un attrait dont moi-même en vain je me défends,
Dirai-je? un souvenir qui me peint mes enfants
Comme s'ils respiraient dans le sein de leur mère,
Et lui demandaient grâce en faveur de leur père.
Ah! s'ils vivaient, Pallante, ils seraient dans nos bras.
La nature à leur voix ne résisterait pas.
D'un criminel amour innocentes victimes,
Ces gages de mes feux les rendraient légitimes;
Entre leur mère et moi, leurs suppliantes mains
Seraient pour nous les nœuds les plus forts, les plus saints

Digitized by Google

sant reconnaître,
our fait naître.
mment me déclarer?
éclairer.
gage avec adresse
ouleur qui la presse.
ndre, et parais m'accuser;
afin de l'appaiser;
our fléchir sa colère,
stin de son père:
sang ma main n'a point trempé;
la mort échappé
e avait trop peu de charmes,
urs cœurs, amollis par les larmes,
re en soient mieux disposés,
se voir.

PALLANTE.

Quoi! seigneur, vous osez!...

AMULIUS.

pour elle: heureux si je l'appaise.
st au supplice et le crime lui pèse.
de me voir au nombre des tyrans;
d'être en proie aux remords dévorants:
out expier. Mais nos Albains m'attendent;
oir ce que Rome et ses deux rois prétendent,
me au-devant d'eux m'avancer, et demain
nter, le glaive et l'olive à la main.
sse en ces lieux, armé de ma puissance,
le calme à mon cœur, rends-moi mon innocence:
fois encore, après tant de forfaits,
our moi que le calme et le bonheur sont faits.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

PALLANTE, *seul.*

Comptez sur l'homme faible. Il vous rend son complice,
Vous charge de son crime, et vous livre au supplice.
Téméraire un moment, mais bientôt abattu,
Il voudrait accorder le crime et la vertu.
La pitié le saisit, le remords le tourmente;
Une femme, un vieillard, une ombre l'épouvante.
L'insensé va se perdre et me perdre avec lui.
Cessons de nous fonder sur un si frêle appui,
Ou plutôt profitons de sa faiblesse même;
Et puisque enfin je touche à la grandeur suprême,
Élevons ma fortune au-dessus des revers.
On obtient tout d'un roi dont on brise les fers.

SCÈNE V.

ILIE, PALLANTE.

ILIE, *effrayée et sans voir Pallante.*

Ces murs ont retenti du signal des alarmes.

PALLANTE, *allant au-devant d'elle.*

Oui, madame. Et demain l'aveugle sort des armes
Des rois d'Albe et de Rome est l'arbitre sanglant.

ILIE, *à part.*

Protége-nous, ô dieu, que j'invoque en tremblant.

PALLANTE.

Tout peut changer, Ilie : armez-vous de courage.
Albe est pour vous un port où vous jette l'orage;
Gardez-vous d'en sortir : c'est vous en dire assez.
Le sort a fait pour vous plus que vous ne pensez.
Vous ne voyez ici que terreur et faiblesse;

Digitized by Google

Mais ce peuple abattu sous le joug qui l'oppresse,
Peut, à la voix d'un chef, se ranimer encor,
Punir Amulius, et venger Numitor.

ILIE.

Qu'entends-je?

PALLANTE.

Ce qu'à peine encor vous devez croire.
J'ai cherché la fortune au défaut de la gloire:
La gloire se présente, et je lui tends les bras.
Les bienfaits d'un tyran ne font que des ingrats:
Je suis du nombre. Osez m'ordonner de poursuivre;
Et de votre ennemi demain je vous délivre.

ILIE.

Qui me répond de vous?

PALLANTE.

Un fidèle garant,
L'ambition. Pourquoi, sous un zèle apparent,
Avec vous, sans objet, m'abaisserais-je à feindre?
On flatte les heureux; mais vous n'êtes qu'à plaindre;
Et voilà le moment de la sincérité.
Croyez-en le malheur que suit la vérité,
Madame; et laissez-moi couronner mon ouvrage.
J'ai pour aïeux des rois que ma fortune outrage;
Et je rougis sur-tout de me voir sous la loi
D'un mortel plus timide et plus faible que moi,
D'un mortel qui, tremblant sur le bord d'un abyme,
N'a pas même l'audace et la fierté du crime.

ILIE.

Il règne cependant, et le ciel offensé....

PALLANTE.

Dites un mot, madame, et son règne est passé.

ILIE.

Albe au sang de ses rois veut donc bien se soumettre?

PALLANTE.

Albe est à moi, madame; et j'ose vous promettre

Digitized by Google

Ce que jamais sans moi vous n'auriez espéré.

ILIE.

Expliquez-vous.

PALLANTE.

Ce roi que vous avez pleuré,
Numitor, dont ici l'on croit fouler la cendre,
Dans la nuit éternelle au moment de descendre,
Peut sous le coup mortel n'avoir pas succombé;
En de fidèles mains peut-être il est tombé.

ILIE.

Mon père!

PALLANTE.

Et de son sort si j'avais connaissance?

ILIE.

Ciel! achevez.

PALLANTE.

Madame, il est en ma puissance.

ILIE.

Ah! qui que vous soyez, respectez ma douleur.
Vous seriez trop cruel d'insulter au malheur.
Est-il bien vrai? Le ciel me rendrait-il un père?

PALLANTE.

Séparé des vivants, privé de la lumière,
Il respire.

ILIE.

En quel lieu?

PALLANTE.

Dans un vaste tombeau,
Que n'éclaira jamais le céleste flambeau.

ILIE.

Je veux le voir.

PALLANTE.

Il faut qu'Agénor me seconde,
Attendez de la nuit l'obscurité profonde;
Et trompant de la cour les perfides regards,

Digitized by Google

Venez seule et sans bruit dans le temple de Mars.

ILIE.

J'y serai.

PALLANTE.

Là, du moins, vous me croirez sincère.
Mais un profond silence est ici nécessaire.
Je crains d'être observé, je crains d'être entendu;
Et si je suis trahi, Numitor est perdu.

SCÈNE VI.

ILIE, TULLIE.

ILIE.

O ma chère Tullie! à peine je respire.
A tant d'émotion mon cœur ne peut suffire.
Je n'ose me livrer aux transports que je sens.
Je crois sortir d'un songe. Acheves, dieux puissants!

TULLIE.

La victoire à nos rois serait-elle assurée?
Des mains d'Amulius seriez-vous délivrée?

ILIE.

Viens. Nous avons encor des vengeurs dans les cieux;
Et tout ce qui m'est cher intéresse les dieux.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

Le théâtre représente un vaste souterrain éclairé par une lampe.

SCÈNE PREMIÈRE.

NUMITOR, *enchaîné*.

Plus de sommeil. Eh quoi! le destin me l'envie,
Ce néant passager, cet oubli de la vie!
Fantômes de la nuit cessez de me troubler.
Et toi, ma fille, aussi tu reviens m'accabler!
Appaise-toi, pardonne, ombre chère et plaintive.
Pour ta vengeance, hélas! il suffit que je vive.
Je suis au rang des morts descendu comme toi;
Mais tu dors dans la tombe. Et moi, ma fille, et moi,
D'un cachot ténébreux l'impénétrable enceinte,
Des murs sourds et muets à ma lugubre plainte,
Un silence funèbre, une pâle clarté,
Qu'absorbe de ces lieux la vaste obscurité,
L'impuissante fureur dont le feu me dévore,
Voilà ce qui me reste. Et je respire encore!
Et je vieillis courbé sous le poids de mes fers!
Je les ai mérités, ces tourments des enfers,
Quand j'ai cru plaire aux dieux en devenant barbare.
Du reste des vivants leur haine me sépare.
J'abandonnai mon sang à la mort condamné;
Par un juste retour je suis abandonné.
Pour un cœur sans pitié l'on est impitoyable;
Et c'est moi qui donnai cet exemple effroyable.

Digitized by Google

SCÈNE II.

NUMITOR, AGÉNOR.

NUMITOR.

Quel bruit se fait entendre au fond de ma prison?
Venez-vous m'apporter le fer ou le poison?

AGÉNOR.

Vivez. Le sort se lasse enfin de vous poursuivre.

NUMITOR.

Qu'entends-je? et de mes maux quel vengeur me délivre?

AGÉNOR.

Les dieux, seigneur, les dieux, d'un œil indifférent,
N'ont pu voir dans les fers un héros expirant.
Ils ont voulu sans doute éprouver sa constance.
Ils ont voulu le voir, seul et sans assistance,
Lutter contre une longue et dure adversité:
Digne objet des regards de la divinité!
A ce combat enfin le triomphe succède;
La justice l'emporte, et le crime lui cède.
Le cœur d'Amulius est tout-à-coup changé.
Consentez seulement à n'être point vengé,
Sur le trône avec vous ramenez la clémence;
Et de Janus le règne en ces lieux recommence.

NUMITOR.

Amulius au trône ose me rappeler!
Il jouit de son crime, et veut le révéler!
C'est peu de m'épargner et de me laisser vivre,
Aux mains qu'il enchaîna de lui-même il se livre!
Il vous trompe, Agénor.

AGÉNOR.

Quel serait son dessein?
Non, le remords sans doute est entré dans son sein.
Et pourquoi ce retour serait-il incroyable,

Digitized by Google

Seigneur? Quel est donc l'homme injuste, impitoyable,
A qui ce trait vengeur, ce trait du repentir,
Dans quelque heureux moment ne s'est pas fait sentir?
Après une couronne impunément ravie,
Il dépendait de lui de vous ôter la vie;
Aujourd'hui même encore il n'aurait qu'à vouloir:
Un mot, en vous perdant, affermit son pouvoir.
Cependant vous vivez. Il vous donne l'exemple;
Imitez-le, et demain, réunis dans ce temple,
Consentez avec lui qu'un serment solennel
Impose à votre haine un silence éternel.

NUMITOR.

Que puis-je? Et dans les fers qu'est-ce qu'on me demande?
Je ne suis qu'un esclave à qui le sort commande;
Et si j'avais le cœur assez faible, assez bas,
Pour engager ma foi, l'on ne m'en croirait pas.
Si mon lâche oppresseur m'ose parler en maître,
Je n'en connus jamais: si c'est moi qui dois l'être,
Qu'il me rende le trône; et là, sans m'avilir,
Je saurai si je dois pardonner ou punir.
Vous pouvez, Agénor, lui porter ma réponse.

AGÉNOR.

J'en frémis.

NUMITOR.

C'est la mort que cet effroi m'annonce;
Je l'attends.

AGÉNOR.

Et pourquoi ne voir que ses forfaits?
Avez-vous oublié le plus grand des bienfaits;
Et que sans lui la tombe?...

NUMITOR.

Ah! de ce vain mensonge
C'est trop long-temps flatter la douleur qui me ronge.
Et s'il eût dérobé la victime au trépas,
N'eût-on plus retrouvé la trace de ses pas?

Digitized by Google

Non, à ses ravisseurs elle fut arrachée.
C'est au sein de la mort que ma fille est cachée;
Et son ombre sans cesse est présente à mes yeux.
Cette nuit même encore elle errait dans ces lieux;
Et c'est pour me punir que le ciel me l'envoie.

AGÉNOR.

Je vous l'ai dit : croyez....

NUMITOR.

Que veux-tu que je croie?
Je l'ai vue. Elle vient se plaindre et m'accuser....
La voilà donc sa tombe? Oui, je la vois creuser.
Son supplice l'attend; et c'est moi qui l'y traîne....
Arrête! Embrasse-moi. Ce n'est point de la haine :
Ton père t'aime encore, il t'aimera toujours....
On me l'arrache!

(*Il tombe dans l'accablement.*)

AGÉNOR.

Hélas! les derniers de ses jours
Seront empoisonnés par cette idée horrible.

NUMITOR.

Père dénaturé! dieux cruels! loi terrible!
Non, le ciel n'a jamais ordonné ces rigueurs.
Mais si pour être humains il a formé nos cœurs,
Aurait-il dû souffrir qu'une aveugle imposture
Du cœur même d'un père eût chassé la nature?

SCÈNE III.

AGÉNOR, NUMITOR, PALLANTE, ILIE.

AGÉNOR.

Venez, seigneur, venez m'aider à le calmer.

PALLANTE.

Vous devez, Agénor, et le plaindre et l'aimer.

Digitized by Google

AGÉNOR.

Je voudrais de mon sang payer sa délivrance.

PALLANTE.

Elle est possible encore, et j'en ai l'espérance.
Savez-vous, Agénor, qui j'amène en ces lieux?

AGÉNOR.

Qui?

PALLANTE.

Sa fille.

AGÉNOR.

Sa fille!

PALLANTE.

Elle-même.

AGÉNOR.

Grands dieux!
Elle est vivante?

PALLANTE.

Elle est devant vous.

AGÉNOR.

Ah! madame,
Dans le trouble où je viens de voir tomber son ame,
Épargnez sa faiblesse. En ce moment, hélas!
Vous le verriez peut-être expirer dans vos bras.

ILIE.

Mon père dans les fers! Je frémis, je succombe.

AGÉNOR.

Sans cesse il vous revoit sur le bord de la tombe.
Dans son sein tout-à-l'heure il croyait vous presser.

ILIE.

Je retrouve mon père, et ne puis l'embrasser!

NUMITOR.

C'est sa voix que j'entends. Elle m'appelle encore.
C'est du fond du tombeau que ma fille m'implore.
J'y veux descendre.

Digitized by Google

ILIE.

O dieux ! il m'arrache le cœur.

AGÉNOR, *à Ilie.*

Arrêtez.

NUMITOR.

Ah ! pardonne une injuste rigueur.
N'imite pas ton père, et ne sois point barbare.
Il mourra de douleur.

AGÉNOR.

La douleur vous égare.
Ce sacrifice affreux ne fut point consommé.

NUMITOR.

J'abandonnai ma fille, et j'en étais aimé !
Elle pressait mes mains de sa bouche glacée !
Je l'ai vue à mes pieds et je l'ai repoussée !
De ses yeux suppliants j'ai détourné mes yeux !
Je n'ai pas voulu même entendre ses adieux.

ILIE.

Votre fille respire, et vient briser vos chaînes.

NUMITOR, *à Agénor.*

Je me meurs. Tout mon sang s'est glacé dans mes veines.
Tiens, regarde !

AGÉNOR.

Oui, seigneur. Vous n'êtes plus trompé.
Ce n'est plus cette erreur dont vous étiez frappé.
Ilie est à vos pieds.

NUMITOR.

Serait-il vrai ?

ILIE.

Mon père !

Vous vivez ! vous m'aimez.

NUMITOR.

O ciel ! dans ta colère
Tu l'as donc épargnée !

Digitized by Google

ILIE.

Ah! cruel envers vous,
Il a frappé mon cœur des plus sensibles coups.

NUMITOR.

Tu suspends tous les maux dont le mien fut la proie,
Ma fille; et dans tes bras je ne sens que ma joie.

PALLANTE.

Agénor, de ces lieux il est temps de sortir.
Voyez si tout repose, et venez m'avertir.

SCÈNE IV.

NUMITOR, ILIE, PALLANTE.

NUMITOR.

Et qui t'a si long-temps cachée aux yeux du monde?

ILIE.

Les déserts où l'Almon précipite son onde.

NUMITOR.

Et vers moi qui t'amène?

ILIE.

Un dieu, sans doute, un dieu,
Qui, pour vous retirer de ce funeste lieu,
Me fait trouver dans Albe un ennemi du crime,
Un vengeur, indigné du sort qui nous opprime.

NUMITOR.

Et que peut-il pour moi?

PALLANTE.

Je puis rompre vos fers.
J'étais né pour régner; j'obéis et je sers:
Sous ses indignes lois ainsi le sort nous range.
Mais, seigneur, vous vivez, je suis libre; et tout change.
Hélas! en vous perdant Albe avait tout perdu.
Dans la nuit du tombeau l'on vous croit descendu;
Je le croyais moi-même; et voyant ma patrie

Digitized by Google

Sous le joug de la crainte abattue et flétrie,
Je fléchissais comme elle et servais à regret.
Enfin, d'Amulius j'ai surpris le secret.
Lui-même il m'en a fait l'horrible confidence;
Et j'ai si bien flatté son aveugle imprudence,
Qu'en partant pour aller au-devant des Romains,
Il met sa destinée et la vôtre en mes mains.

NUMITOR.

Ah! ne mets point de borne à ma reconnaissance.

PALLANTE.

Pardonnez à l'orgueil d'une haute naissance;
Mais, seigneur, le temps presse, et sans plus différer,
Je demande une grâce, et je l'ose espérer.
Si cet espoir vous blesse, un mot peut le confondre.
Mais regardez vos fers avant de me répondre.

NUMITOR.

Parlez.

PALLANTE.

Ce prix, le seul dont mon cœur est jaloux,
Le seul digne de moi, le seul digne de vous,
C'est votre fille.

ILIE, *à part.*

O ciel!

PALLANTE.

J'ai le droit d'y prétendre.
Elle sait qui je suis, elle vient de m'entendre;
Je la laisse avec vous consulter à loisir.
Vous perdre ou vous sauver: elle n'a qu'à choisir.
Dans ce temple demain j'attendrai sa réponse.

Digitized by Google

SCÈNE V.

NUMITOR, ILIE.

NUMITOR.

Mon sort dépend de toi.

ILIE.

Mon père!

NUMITOR.

Eh bien? prononce.
C'est ta main qu'il demande.

ILIE.

Elle n'est plus à moi.

NUMITOR.

Que dis-tu?

ILIE.

Je suis mère, et j'ai donné ma foi.

NUMITOR.

Tu te crois engagée au séducteur impie
Qui d'opprobre et d'horreur a comblé notre vie!
Et d'une illusion ton esprit occupé
Par vingt ans de malheurs n'en est pas détrompé!
Abjure-la.

ILIE.

Mon père! O tourment qui m'accable!

NUMITOR.

Oublions à jamais le crime et le coupable.
Ton cœur est libre.

ILIE.

Hélas! peut-être il fut déçu;
Mais j'ai fait le serment, les autels l'ont reçu.

NUMITOR.

Quel serment?

ILIE.

Je frémis d'un hymen adultère.

Digitized by Google

NUMITOR.

Cruelle ! pense aux maux qu'a dû souffrir ton père.
Vois l'état où je suis.

ILIE.

Je tombe à vos genoux,
Seigneur, écoutez-moi. Quel que fût mon époux,
A deux fils généreux j'ai donné la naissance ;
Et quand de vos malheurs ils auront connaissance....

NUMITOR.

Vos enfants ! Est-ce ainsi que vous vous abusez ?
Vos enfants ont péri sur le Tibre exposés.

ILIE.

Ils sont vivants. Le ciel fit pour nous ce prodige ;
Et contre Amulius, que leur grandeur afflige,
Ils viennent sous ces murs signaler leur valeur.

NUMITOR.

O destin ! Je crois voir le terme du malheur.
N'est-ce pas Romulus et Rémus qu'on les nomme ?

ILIE.

Oui, seigneur.

NUMITOR.

Ces héros, les fondateurs de Rome,
Ces rois, dont Agénor m'a parlé tant de fois !...

ILIE.

Sont votre sang, mon père ; et demain sous leurs lois
Les champs d'Albe et ses murs seront réduits peut-être.
Attendez de mes fils, bien plutôt que d'un traître,
Un secours qu'à ma honte il veut faire acheter.

NUMITOR.

Dans quel nouvel abyme un jour peut nous jeter !

ILIE.

Rome triomphera : je n'en fais aucun doute.
Mais fût-elle vaincue ; alors, quoi qu'il en coûte,
Je vous délivrerai de ces fers odieux,
Et j'en atteste ici la nature et les dieux.

Digitized by Google

NUMITOR.

Tes enfants savent-ils le crime de ton père?

ILIE.

Ils ont vu les regrets, les larmes de leur mère.
Ils ignorent le reste.

NUMITOR.

Ah! par pitié pour moi,
Cache-leur que je fus si cruel envers toi.
Mon cœur m'en a puni.

ILIE.

Tout le mien se déchire.

NUMITOR.

Tu vois la sombre horreur que ce séjour inspire;
Trahi, désespéré, frémissant dans les fers,
Tu conçois les tourments que ton père a soufferts;
Eh bien! ma fille, eh bien! mon plus affreux supplice
Fut l'arrêt de ta mort, dont j'étais le complice.
Chaque nuit, devant moi, ce funeste appareil
Affligeait ma pensée et troublait mon sommeil.
Je m'éveillais frappé de ta voix gémissante;
Je courais, je criais : *Ma fille est innocente!*
Me voilà délivré de ces vautours rongeurs.
Je retrouve ma fille, et j'aurai des vengeurs.

SCÈNE VI.

AGÉNOR, NUMITOR, ILIE.

AGÉNOR.

La lumière déja commence à se répandre,
Madame. On nous observe, et l'on peut nous surprendre.
Venez.

NUMITOR.

Ho! non, de grâce, un moment, Agénor.
Ma fille! Ah! dans mon sein que je te presse encor.

Digitized by Google

Je te revois à peine, et tu vas disparaître!
Pour la dernière fois je t'embrasse peut-être.

ILIE.

Rassurez-vous, mon père. Ou je perdrai le jour,
Ou vous allez sortir de cet affreux séjour.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV.

Le théâtre représente l'intérieur du temple de Mars.

SCÈNE PREMIÈRE.

ILIE, TULLIE.

ILIE.

Soutiens mon faible cœur, dieu puissant qui m'écoutes.
(*à Tullie.*)
Oui, c'est dans cette enceinte, et sous les sombres voûtes
De ce temple fatal, où le sort me poursuit,
C'est là qu'en un tombeau je l'ai vu cette nuit,
Je l'ai vu dans les fers, ce père que j'adore.
Pâle, mourant, à peine il respirait encore.
Il me pleurait, Tullie : injuste en sa douleur,
Lui-même il s'accusait d'avoir fait mon malheur.
Il évoquait mon ombre, il lui demandait grâce.
Tout-à-coup il me voit à ses pieds que j'embrasse.
D'un nuage de pleurs ses yeux se sont couverts;
Il m'a tendu les bras, en soulevant ses fers;
Aux larmes de sa fille il a mêlé ses larmes,
Et d'un moment de joie il a goûté les charmes.
Faible soulagement pour les maux redoublés
Dont l'un et l'autre encor tu nous vois accablés!
Oui, tu me vois réduite, et ce jour en décide,
Au choix d'être parjure, ou d'être parricide.

TULLIE.

Vous, madame?

Digitized by Google

ILIE.

Pallante offre de nous venger.
Au sein d'Amulius sa main va se plonger;
Et pour prix de sa mort c'est ma main qu'il demande;
Et mon père y consent. Que dis-je? il le commande.
(*à part.*)
Hélas! qui sait encor si ce prix de ma foi,
Ce sang qui doit couler n'est pas sacré pour moi?

TULLIE.

On vient. Cachez vos pleurs.

ILIE.

C'est ce même Pallante.
Laisse-nous.

SCÈNE II.

PALLANTE, ILIE.

PALLANTE.

La fortune a trompé mon attente.
Amulius l'emporte.

ILIE, *à part.*

O Rome! ô mes enfants!

PALLANTE.

Dans le fort du combat les Romains triomphants
Arrachaient de ses mains la sanglante victoire.
Mais leur chef, emporté par l'ardeur de la gloire,
Dans un piége fatal tout-à-coup engagé,
A cédé sous le nombre, et le sort a changé.

ILIE.

A ce jeune héros a-t-on laissé la vie?

PALLANTE.

Dans les fers, le trépas est un bien qu'il envie.

ILIE.

Pour mon malheureux père il n'est donc plus d'espoir?

Digitized by Google

PALLANTE.

Le même espoir lui reste : Albe est en mon pouvoir.
Mais vous savez, madame, à quel prix je m'expose.
Vous savez quel devoir votre sang vous impose.
Voilà l'autel. Venez.

ILIE.

Cet autel frémirait.
Il a reçu les vœux que mon cœur trahirait.

PALLANTE.

A qui donc croyez-vous que ce nœud vous engage?

ILIE.

Téméraire! à ma gloire épargnez ce langage.
Il me suffit à moi que mon cœur soit lié.

PALLANTE.

Ce lien fut coupable : il doit être oublié.

ILIE.

Cruel, vous abusez du malheur où nous sommes.

PALLANTE.

Je saisis le moment où les rois sont des hommes.

ILIE.

Doutez-vous que mon père, à votre ambition,
Ne paie en roi le prix d'une belle action?

PALLANTE.

Oui, madame, à douter malgré moi tout m'invite.
Et pourquoi mieux que vous voulez-vous qu'il s'acquitte?
N'êtes-vous pas pour moi l'exemple des ingrats?
Après que j'ai remis un père entre vos bras,
Quand je vais dissiper l'obscurité profonde,
Qui devait à jamais le dérober au monde;
Quand je veux bien encore, au péril de mes jours,
A travers mille morts voler à son secours,
Briser ses fers, enfin lui rendre un diadême,
Que sans vous, que sans lui, je puis ceindre moi-même;
Ne refusez-vous pas de vous donner pour lui,

Digitized by Google

D'accepter pour époux son vengeur, son appui?
Comment puis-je compter sur la reconnaissance,
Quand la nature même a si peu de puissance?

ILIE.

Eh bien! de sa prison par vos soins enlevé,
Dans le camp des Romains sur nos pas arrivé,
Que mon père soit libre, et qu'alors il commande;
J'obéirai.

PALLANTE.

Faut-il aussi que je dépende
De ces Romains si fiers, qui ne verraient en moi
Qu'un transfuge imprudent sans courage et sans foi?
A souffrir des mépris pensez-vous que j'aspire?
Si l'honneur de servir avait pu me suffire,
Ici, d'Amulius, favori sans rivaux,
Pourquoi m'exposerais-je à des périls nouveaux?
Je veux rendre à mon roi la suprême puissance;
Mais je veux m'assurer de sa reconnaissance,
Prévenir un oubli trop à craindre à la cour,
Obéir sous son règne, et régner à mon tour.
Les moments nous sont chers. Parlez sans plus attendre.
Mais qu'un mot nous décide; et cessez de prétendre
Que par de vains détours je me laisse abuser.

ILIE.

Sauve ton roi, perfide, ou je vais t'accuser.
Amulius revient, il va bientôt paraître;
Et j'obtiendrai de lui le supplice d'un traître.

PALLANTE.

Je vais vous prévenir, madame, et dans l'instant
Consommer, pour lui plaire, un crime qu'il attend,
Immoler Numitor.

ILIE.

Barbare! arrête, arrête!

PALLANTE.

Pour me justifier je porterai sa tête.

Digitized by Google

Digitized by Google

Et je promets aux dieux, en vous donnant ma foi,
D'immoler un tyran et de venger un roi.

ILIE.

Quelle horrible contrainte !

PALLANTE.

Il est temps de résoudre.

ILIE.

(*faisant un pas vers l'autel et reculant épouvantée.*)
Dieux ! je crois sur l'autel voir éclater la foudre.
Seigneur, à vos genoux....

PALLANTE.

Non, madame.

ILIE.

Écoutez.
Mon père affermira mes sens épouvantés.
Laissez-moi le revoir; et s'il veut que j'abjure
Le serment qui m'arrête; infidèle, parjure,
N'importe, c'en est fait, je m'immole; et demain,
Dût le ciel m'en punir, je vous donne ma main.

SCÈNE III.

UN GARDE, PALLANTE, ILIE.

LE GARDE.

Seigneur, Amulius en triomphe s'avance.
Mille cris de victoire annoncent sa présence.

PALLANTE.

Je vais le recevoir.

ILIE.

Seigneur, dissimulez.

PALLANTE.

Si Numitor périt, c'est vous qui l'immolez.

(*Ilie se retire.*)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

AMULIUS, ROMULUS, PALLANTE, SUITE D'AMULIUS.

AMULIUS, *à Romulus.*

Imprudent ennemi, qui viens sur ce rivage
Répandre l'épouvante et porter le ravage,
Tu vois quel est le prix de la témérité.

ROMULUS.

Quel juge, Amulius, que la prospérité!
Tu crois donc la fortune un garant bien fidèle?

AMULIUS.

L'équité, Romulus, est d'accord avec elle.

ROMULUS.

L'équité rarement est l'arbitre des rois.
Je veux bien cependant qu'elle pèse nos droits.
Nous avons aux Sabins demandé des épouses.
L'hymen eût réuni deux nations jalouses;
Mais d'un état naissant n'ayant pu triompher,
Cruel, dans son berceau tu voulais l'étouffer:
Tu voulais avec lui voir périr sa mémoire,
Et tarir à jamais la source de sa gloire.
Tu sais à sa grandeur ce qu'ont promis les dieux.
Ce présage alarmait ton orgueil envieux;
Et cent fois effrayé par la voix des oracles,
Tu croyais aux destins opposer des obstacles.
Tu rendis, comme toi, Tatius inhumain.
Fallait-il t'immoler l'espoir du nom romain?
Interdire la vie à la race future?
Vieillir sans descendants et trahir la nature?
Réduits, par vos refus, à cette extrémité,
Nous avons pris conseil de la nécessité.
Nos crimes sont les tiens. Le sort a fait le reste.

Digitized by Google

Engagé trop avant par une ardeur funeste,
Des mains de tes soldats je n'ai pu m'échapper.
Je présentais ma tête; ils n'avaient qu'à frapper.
Tu m'as fait épargner; épargne aussi ma gloire,
Et voyons si tu sais mériter la victoire.

AMULIUS.

Romulus, je suis loin d'en vouloir abuser,
Et si les justes lois que je vais t'imposer....

ROMULUS.

Des lois! Ce mot superbe est pour Rome une injure.
Me confondent les dieux ennemis du parjure,
Si jamais un vainqueur nous impose des lois.
C'est le serment que Rome a reçu de ses rois.
Elle cessera d'être en cessant d'être libre.

AMULIUS.

(*à part.*)
Fier et vaillant jeune homme! Et sur les bords du Tibre
Quel destin t'a conduit?

ROMULUS.

J'y suis né. Mes amis
M'ont choisi pour leur guide; et, librement soumis,
Sont venus avec moi dans un marais stérile
Répandre l'abondance et peupler leur asyle.

AMULIUS.

Albe étend jusque-là son antique pouvoir.

ROMULUS.

C'est ce que Rome ignore et ne veut point savoir.

AMULIUS.

Tu fondes, Romulus, sur des remparts d'argile
Une audace bien vaine et comme eux bien fragile!

ROMULUS.

Ces remparts, dont on parle avec tant de mépris,
Ne vous sont pas encor fidèlement décrits.
La discipline austère en protége l'enceinte:
Elle est, comme nos lois, inviolable et sainte;

Digitized by Google

Et par ce mur d'airain nos foyers sont gardés.

AMULIUS.

Et ne voyez-vous pas ce que vous hasardez?

ROMULUS.

Je vois que d'un instant de disgrâce légère,
Tu nous fais un revers que ton œil exagère;
Mais présume un peu moins du succès d'un combat.
Rome en perdant un roi n'a perdu qu'un soldat;
Et sur mille guerriers pleins de la même audace,
Elle peut, à son gré, choisir qui me remplace.
C'est un rang qu'à son tour chacun peut demander.
Chez nous, l'art d'obéir est l'art de commander.
A la tête d'un peuple intrépide et fidèle,
Le chef n'a que le droit de servir de modèle;
Et Rome saura bien se passer de ses rois,
Tant qu'elle aura ses mœurs, son génie et ses lois.

AMULIUS.

Cependant de ta perte elle a paru troublée.

ROMULUS.

Oui, mais sous ses drapeaux je la vois rassemblée,
Méditer ta ruine, et jurer à ses dieux
De venir me venger ou périr à mes yeux.
Tu ne le connais pas ce peuple redoutable.
Plus il est malheureux, plus il est indomptable.
Le sort à l'éprouver exerçant sa rigueur,
Ne fera qu'ajouter à sa mâle vigueur.
C'est le chêne endurci sous les coups de l'orage.
Je veux qu'à ses revers il doive son courage,
Et de l'adversité qu'éprouvant tout l'effort,
Sous le fer qui le frappe il renaisse plus fort.
Laisse, laisse aux travaux affermir sa constance.
Me préserve le ciel qu'heureux sans résistance,
Il goûtât les langueurs d'un indigne repos!
Il faut que le danger me forme des héros.

Digitized by Google

J'ai besoin des combats plus que de la victoire.
Il n'est pas temps encor de songer à la gloire :
Il nous faut des vertus ; et la prospérité
Ne produit qu'indolence et que témérité.
C'est le seul ennemi que nous ayons à craindre.
A savoir tout souffrir le sort veut nous contraindre ;
J'en reçois le présage, et, grâce à ta valeur,
Rome dès sa naissance a connu le malheur.

AMULIUS, *à part.*

Merveilleux ascendant d'un courage inflexible !
C'est lui, dans ce moment, qui paraît invincible :
Désarmé, dans les fers, il m'accable ; et c'est moi
Qui semble d'un vainqueur subir ici la loi !
O qu'un père est heureux d'avoir un fils semblable !
J'éprouve à l'admirer un charme inconcevable ;
Et plus, en m'abaissant, je le vois s'agrandir,
Plus à sa jeune audace il m'est doux d'applaudir.
Romulus, ta fierté sied mal à ta faiblesse ;
Mais d'une ame élevée elle peint la noblesse.
Écoute. En ta faveur je veux tout oublier.
Je fais plus : avec toi je prétends m'allier.
Que dans un même camp la trève nous rassemble.
Nos peuples désarmés s'y trouveront ensemble ;
Vos femmes y verront leurs parents, leurs époux ;
Elles auront le choix entre mon peuple et vous ;
Et quels que soient les nœuds que leur amour préfère,
Elles suivront les pas d'un époux ou d'un père.

ROMULUS.

J'y consens ; et tous deux nous n'avons qu'à jurer
De souscrire à leur choix, et de nous séparer.

AMULIUS, *sur l'autel de Mars.*

Je le jure à ce dieu dont je tiens ma puissance.

ROMULUS, *sur le même autel.*

Je le jure à ce dieu dont je tiens la naissance.

Digitized by Google

AMULIUS.

Que dis-tu?

ROMULUS.

Que mon père est garant de ma foi,
Qu'il a reçu la tienne, et me répond de toi.

AMULIUS.

Grand dieu!

ROMULUS.

Tu peux douter que son sang m'ait fait naître
Ce n'est pas dans les fers qu'on le doit reconnaître.

AMULIUS.

Qu'on nous laisse.

SCÈNE V.

AMULIUS, ROMULUS, GARDES.

AMULIUS.

Et ta mère?

ROMULUS.

Et quoi! ne sais-tu pas
Qu'on la retient captive au sein de tes États?

AMULIUS.

Garde.... allez. Dans l'instant je veux qu'il la revoie.
Ah! Romulus.

ROMULUS, *à part.*

D'où naît le transport de sa joie?

AMULIUS.

Au comble de mes vœux tu me vois arrivé.
Ta mère eut deux fils; l'autre a-t-il été sauvé?

ROMULUS.

Il règne en mon absence.

AMULIUS.

Ah! régnez l'un et l'autre.
Je ne distingue plus ma fortune et la vôtre.

Digitized by Google

Albe et Rome à jamais, par les nœuds les plus saints,
Vont unir leur puissance et hâter leurs destins.

ROMULUS.

Toi, qui prends à mon sort un intérêt si tendre,
Ne peux-tu m'éclaircir ce qu'on m'a fait entendre?
Ce qu'au fond de mon cœur je brûle de savoir?

AMULIUS.

Parle.

ROMULUS.

Dès mon enfance, on me laisse entrevoir
Qu'un grand roi, mon aïeul, trahi par un perfide....

AMULIUS.

Je frémis.

ROMULUS.

Est tombé sous le glaive homicide;
Et que l'auteur du crime au supplice échappé,
Règne, et brave les dieux sur un trône usurpé.
Quel est-il? En quel lieu triomphe ainsi le crime?
Le sais-tu?

AMULIUS.

Je pourrai te livrer ta victime.

ROMULUS.

Dans son sang odieux je pourrai me baigner?

AMULIUS.

Peut-être, en le voyant, voudras-tu l'épargner.
Venez, venez, madame.

SCÈNE VI.

ILIE, AMULIUS, ROMULUS, GARDES.

ILIE.

Ah! mon fils.

ROMULUS.

Ah! ma mère.

Digitized by Google

ILIE.

Auras-tu dans ces lieux le destin de mon père?

ROMULUS.

Qu'entends-je?

ILIE, *à part.*

Ma douleur m'a trahie.

ROMULUS.

En ces lieux!

Votre père!

AMULIUS.

Oui, tu vois le coupable.

ROMULUS.

Grands dieux!

C'est lui!

ILIE.

Modère-toi.

AMULIUS, *froidement.*

Non, laissez-lui répandre
Ce courroux inutile et que je puis suspendre.

ROMULUS.

Le perfide m'insulte, et je suis désarmé!

AMULIUS.

Va, je vois ta fureur sans en être alarmé.
Tu n'oublîras jamais que tu me dois la vie.

ROMULUS.

Tu serais moins cruel de me l'avoir ravie.
Quel supplice honteux pour mon cœur soulevé!
(*à sa mère.*)
Oui, quand j'allais périr, c'est lui qui m'a sauvé.
Frappe, monstre, et reprends ce bienfait que j'abhorre.

AMULIUS.

Ce que j'ai fait pour toi, je le ferais encore.
Je n'ai pu, sans frémir, voir ta vie en danger.
Rien de toi désormais ne peut m'être étranger;
Et dans ce moment même, où ton ame égarée

Digitized by Google

De la soif de mon sang est le plus dévorée,
Pour ta mère et pour toi s'il fallait le verser,
Mon cœur de mille coups se laisserait percer.

ROMULUS.

Quel mélange inoui d'horreur et de tendresse!

AMULIUS.

Ah! je résiste à peine au trouble qui me presse.
Les voilà donc!... Je touche au moment d'expier....
Oui, pour eux je suis prêt à tout sacrifier.
Madame.... Romulus.... nous serions trop à plaindre,
S'il fallait désormais nous haïr et nous craindre.
Je fléchirai vos cœurs, je fléchirai les dieux;
Et je n'ai pas long-temps à vous être odieux.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

ROMULUS, ILIE.

ROMULUS.

Le traître me confond. Dans mon ame éperdue,
J'ai senti la fureur un moment suspendue.
Mon cœur en gémissant répondait à ses cris.
Vous le dirai-je enfin? la pitié m'a surpris.
Pardonnez à mon cœur cette indigne faiblesse.
Moi-même elle m'irrite autant qu'elle vous blesse.
Je périrai, ma mère, ou ferai mon devoir.
Le sort nous a trahis; mais j'ai su tout prévoir.
Tandis que nos vainqueurs sont plongés dans la joie,
Albe, cette nuit même, aux Romains est en proie.
Oui, par de longs détours rassemblés sous ces murs,
La nuit va les couvrir de ses voiles obscurs.
Les langueurs du sommeil, les vapeurs de l'ivresse,
Cacheront aux Albains le danger qui les presse,
Et bientôt mes soldats, perçant de tous côtés,

Digitized by Google

Vont inonder de sang ces murs épouvantés.
Amulius sera leur première victime.

ILIE.

Qu'on l'épargne, mon fils; sa mort serait un crime.
Il a sauvé tes jours, il a sauvé les miens.
Sans doute il est affreux de respecter les siens;
Mais tu le dois.

ROMULUS.

Comment! vous demandez sa grâce,
Vous! après le forfait que ce lieu vous retrace!
Et n'est-ce point ici qu'est tombé sous ses coups
Ce héros, de qui l'ombre errante autour de vous,
Vous demande vengeance, et d'un regard avide
Attend pour s'assouvir le sang du parricide?

ILIE.

Fût-il plus criminel, ce sang nous est sacré,
Mon fils. Dès qu'en ces murs on aura pénétré,
Qu'au fond de son palais il soit mis hors d'atteinte;
Et du temple de Mars qu'on occupe l'enceinte.
Que dis-je? Ah! c'est à moi d'y conduire tes pas.
C'est là que le héros dont j'ai plaint le trépas,
Mon père, Numitor, languit dans les ténèbres.

ROMULUS.

Il vivrait!

ILIE.

Je l'ai vu sous des voûtes funèbres,
Où, depuis ta naissance, on le tient dans les fers.

ROMULUS.

Et son oppresseur règne! et ses jours nous sont chers!
Et vous me défendez d'immoler ce barbare!
Quelle indigne pitié de nos ames s'empare?
Que de l'ambition l'aveugle emportement
L'eût rendu parricide; au crime d'un moment
Le ciel peut pardonner, l'homme le doit peut-être.
Mais vingt ans dans son sein cacher l'ame d'un traître!

Digitized by Google

Éprouver chaque jour le remords renaissant,
Chaque jour étouffer son murmure impuissant!
Dormir au bruit des fers de son roi qu'on opprime!
Vieillir en l'opprimant! c'est le comble du crime.

SCÈNE VIII.

ILIE, ROMULUS, UN GARDE.

LE GARDE.

Le roi veut vous parler, madame. Suivez-moi,
Seigneur.

ROMULUS.

Impunément nous fera-t-on la loi?

ILIE.

Oui, retiens tes transports, par pitié pour ta mère.
Tu ne peux concevoir cet horrible mystère;
Mais souviens-toi, mon fils, en voyant ton vainqueur,
Qu'attenter à ses jours c'est me percer le cœur.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE V.

Le théâtre représente l'intérieur du palais, comme au second acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ILIE, AMULIUS.

AMULIUS.

Oui, madame, il est temps que le crime s'expie.
Punissez-moi. Je suis ce ravisseur impie
Qui, sous le nom d'un dieu, dans un temple introduit,
Abusai lâchement d'un cœur faible et séduit.

ILIE.

Juste ciel!

AMULIUS.

Ce n'est point au ciel que je m'adresse;
Il pardonne sans doute un excès de tendresse.
Dans les folles ardeurs de la jeune saison,
Le transport, le délire où tomba ma raison,
Le trouble de mes sens et leur fougue invincible,
Demandaient grâce aux dieux pour un cœur trop sensible;
Et par ce long tourment que vous m'avez causé,
Vesta même a dû voir son courroux appaisé.
Mais de ces dieux, pour moi, l'inutile indulgence
Laisse encor dans vos mains les droits de la vengeance;
Et je viens sans murmure en subir la rigueur.
Exercez-la. Le crime est encor dans mon cœur,
Puisque avec tous ses feux mon amour s'y ranime.

Digitized by Google

Ne faites plus languir et souffrir la victime.
De mes malheureux jours je vous fais l'abandon.
Tranchez-les, par pitié : ce sera mon pardon.
Ou si pour me punir vos mains sont trop timides,
Vous avez des vengeurs courageux, intrépides;
Appelez vos enfants.

ILIE.

Barbare, ils sont les tiens.

AMULIUS, *à ses pieds.*

Je suis donc votre époux.

ILIE.

O funestes liens!

AMULIUS.

Ils sont sacrés.

ILIE.

Ils sont l'horreur de la nature.
Après ton sacrilége, après ton imposture,
Que fallait-il de plus pour te rendre odieux,
Parricide? Et tu crois avoir fléchi les dieux!
Et tu crois à ton joug me tenir enchaînée!
Mais de toi seul encor dépend ta destinée.
C'est à toi d'expier un amour criminel.
C'est à toi d'obtenir un pardon solennel.
Tu le peux. Je retiens le cri terrible et tendre
Que mon sang indigné devrait te faire entendre;
Mais mon fils va venir, par un dernier effort,
Appeler la nature au secours du remords.
Ecoute, Amulius, cette voix redoutable :
Ne sois plus à mes yeux un monstre épouvantable;
Et tes égarements, et tes crimes passés,
Ma honte, mes malheurs, seront tous effacés.

(*Elle sort.*)

AMULIUS.

Ah! tu veux, je le vois, que mon sang les efface.
Tu n'oses prononcer ce qu'il faut que je fasse;

Digitized by Google

Mais je t'entends, Ilie! et prêt à succomber,
Je sais dans quelles mains tu veux me voir tomber.

SCÈNE II.

AMULIUS, AGÉNOR, PALLANTE.

AMULIUS.

Numitor vous a vu. Sera-t-il implacable?

AGÉNOR.

Il paraît s'affermir sous la main qui l'accable.
Mais sa constance même est un présage heureux.
Puisqu'il est magnanime, il sera généreux.

AMULIUS.

Vous le croyez!

AGÉNOR.

S'il eût montré plus de faiblesse,
D'un cœur dissimulé j'aurais craint la bassesse.
J'aurais dit : « Il n'a pas vaincu dans un moment
« De vingt ans de malheurs le noir ressentiment.
« Il paraît s'adoucir; il en est plus à craindre.
« Il songe à se venger, puisqu'il s'abaisse à feindre.
« Qui promet dans les fers peut manquer à sa foi;
« Et qui cède en esclave agirait mal en roi :
« N'attendons rien de grand de cette ame abattue. »
Mais lorsque je la vois de force revêtue
S'élever au-dessus d'un malheur accablant,
Et mieux aimer le rendre illustre, en le comblant,
Que de s'en délivrer par un lâche artifice;
J'ose en attendre encore un plus grand sacrifice.
Enfin, puisqu'à la honte il préfère la mort,
Il fera pour la gloire un plus pénible effort.
Eh quoi! lorsqu'un rebelle, en quittant la couronne,
A son ressentiment lui-même s'abandonne;
Par un indigne abus de ce noble abandon,

Digitized by Google

Ira-t-il préférer la vengeance au pardon,
Faire voir qu'en bonté le coupable l'efface,
Se charger de sa honte, et se mettre à sa place?
Non, seigneur. Plus sévère envers vous que les dieux,
Numitor à jamais se rendrait odieux.
Il voudra s'honorer par un trait de clémence;
Et déja dans son cœur son triomphe commence.
Ce n'est pas que sa haine ait rien dissimulé;
Mais il a vu sa fille, et ses pleurs ont coulé.
Dès qu'il s'est attendri, sa douleur moins farouche
Peut souffrir qu'on l'appaise, et permet qu'on le touche.
Le chagrin ne l'a pas encor dénaturé.
Il se laisse émouvoir; rien n'est désespéré.

AMULIUS.

Vous soulagez mon cœur.

AGÉNOR.

Oserez-vous m'en croire?
Quel que soit le danger, n'écoutez que la gloire.
On a vu mille fois le crime couronné;
Mais qu'un rebelle heureux, sans s'y voir condamné,
S'arrache la couronne et la rende à son maître,
Ce triomphe à vous seul est réservé peut-être.
Enfin, seigneur, enfin le crime est révélé:
Il est temps qu'il s'expie; et, ce jour écoulé,
Ou Numitor est libre, ou n'est plus sous ma garde.
Mes devoirs sont remplis; le reste vous regarde.

SCÈNE III.

AMULIUS, PALLANTE.

AMULIUS.

Pallante, aurais-je encor l'espoir de le fléchir?

PALLANTE.

D'espoir, il n'en est qu'un: c'est de vous affranchir,

Digitized by Google

C'est de rompre un lien qui vous traîne au supplice,
De faire à votre gloire un entier sacrifice,
De renoncer aux noms et de gendre et d'époux,
Et de régner en paix sur vous-même et sur nous.

AMULIUS.

Étouffe donc en moi le chagrin qui me tue.
Rends le calme et la force à mon ame abattue.
Après le long tourment d'un inutile espoir,
Rends un père insensible au bonheur de revoir
Ses enfants réunis dans les bras de leur mère.

PALLANTE.

Vos enfants!

AMULIUS.

Oui, le ciel, peut-être en sa colère,
Pour m'accabler encor, me les rend aujourd'hui.
Romulus en est un. L'autre règne avec lui.

PALLANTE.

Et leur mère est sans doute enfin désabusée?

AMULIUS.

Leur mère est confondue, et n'est point appaisée.

PALLANTE.

Non, seigneur, votre sang la peut seul appaiser.

AMULIUS.

Que dis-tu?

PALLANTE.

Ce qu'enfin je ne puis déguiser.
Et que n'ai-je point fait pour fléchir sa colère?
Mais elle n'a parlé que de venger son père.
Je vous l'ai dit. D'abord j'ai feint de vous trahir,
D'un chimérique espoir j'ai feint de m'éblouir;
Et dans sa confiance ayant su m'introduire,
A tomber à vos pieds j'ai voulu la réduire :
J'ai voulu voir la fille et le père accablés;
Et pour les émouvoir je les ai rassemblés.
Mais loin de s'amollir, leurs cœurs d'intelligence,

Digitized by Google

Ne m'ont crié tous deux que vengeance! vengeance!

AMULIUS.

A toi-même, Pallante, elle a pu confier
Le détestable soin de me sacrifier!

PALLANTE.

Jugez à quel excès son désespoir l'égare.
L'horreur que m'inspirait un dessein si barbare
M'eût trahi malgré moi. Pour mieux dissimuler,
Je demandais un prix qui la fît reculer,
Sa main, sa foi, le sceptre enfin pour récompense.
De mon ambition d'abord elle s'offense.
Je la presse, elle hésite; et quand vous arriviez,
Suppliante et soumise elle était à mes pieds.
Voilà, seigneur, pour qui votre pitié funeste
Vous porte à dégager un roi qui vous déteste,
Qui, courbé sous les fers, ose encor vous braver,
Et qui de votre sang brûle de s'abreuver.

AMULIUS.

Qu'il vienne donc ce tigre échappé de sa chaîne,
Dans ce sang malheureux rassasier sa haine!

PALLANTE.

Pourquoi cet abandon? Qui vous met en danger?
Une femme? Otez-lui l'espoir de se venger.
Qu'elle retourne à Rome et son fils avec elle.
Si Numitor n'est plus, Albe à vos lois fidèle,
De son vain souvenir va bientôt l'effacer;
Et les pâtres du Tibre auront beau menacer.

AMULIUS.

N'est-ce rien que de vivre odieux à soi-même?
Que de vivre abhorré de tout ce que l'on aime?
Je suis époux et père; et pour moi, malheureux!
Ces noms si doux, si chers, sont devenus affreux.
Non, je ne savais pas combien j'étais sensible.
J'éprouvais sur le trône une langueur pénible,
Trop sûr, hélas! après ce que j'avais perdu,

Digitized by Google

Que jamais le bonheur ne me serait rendu;
Et je le supportais ce vide épouvantable,
D'un cœur qui n'aime rien tourment inévitable.
Mais le déchirement que j'éprouve aujourd'hui,
N'est fait que pour mon cœur, n'est connu que de lui.
Le plus tendre intérêt vient ressaisir mon ame.
Je tiens presqu'en mes bras mes enfants et ma femme;
Et dans le même instant, de leur sein courroucé,
Par une égale horreur je me vois repoussé.
Ils ont beau me haïr, je suis époux et père.
Va, presse, implore, obtiens le pardon que j'espère,
Et de mes ennemis adoucis la rigueur,
Ou reviens me plonger un poignard dans le cœur.
Dans l'état où je suis, il m'est affreux de vivre.

PALLANTE.

Oui, seigneur, il est temps que je vous en délivre.
C'est trop indignement vous laisser accabler.
Je vois l'abyme ouvert, et je vais le combler.

SCÈNE IV.

AMULIUS, *seul.*

C'en est donc fait! Il faut que mon sort se décide.
Mon fils ne voit en moi qu'un tyran parricide;
Et sa mère, abjurant tous les vœux qu'elle a faits,
Met le nœud qui nous lie au rang de mes forfaits.
Quel destin! Je n'ai plus que le choix du supplice.
Je vois de tous côtés un affreux précipice.
Le trône m'épouvante autant que l'échafaud.
Choisis. Que tardes-tu, malheureux? Il le faut.
Dans ton fils à l'instant ton juge va paraître.
Ou cache-lui son père, ou sois digne de l'être.

Digitized by Google

SCÈNE V.

AMULIUS, ROMULUS, GARDES.

AMULIUS.

Soldats, à ce guerrier rendez la liberté.
Je saurai bien sans vous contenir sa fierté.

(*Les gardes détachent les fers de Romulus et lui rendent son épée.*)

LE MÊME, *aux gardes.*

Il suffit.

SCÈNE VI.

AMULIUS, ROMULUS.

ROMULUS.

Ton audace ose armer mon courage,
Tyran! par ce bienfait, qui me tient lieu d'outrage,
Penses-tu m'imposer un devoir plus sacré
Que tous ceux de mon sang contre toi déclaré?
Éloigne de ton sein ce fer que tu méprises,
Téméraire, et rends-moi ces chaînes que tu brises.
Ilie et Numitor peuvent tout sur mon cœur;
Et tant que je respire il leur reste un vengeur.
Leurs noms, à l'instant même, embrasent ma colère.

AMULIUS, *froidement.*

Frappe donc, Romulus, frappe, immole ton père.

ROMULUS.

Toi! mon père!

AMULIUS.

Ce nom te fait frémir d'horreur;
Il consterne ton ame; il t'arrache une erreur,
Pour un cœur généreux plus chère que la vie:
D'un héros dont la gloire était digne d'envie,

Digitized by Google

Il fait un malheureux, qui ne peut, sans effroi,
Voir et souffrir le jour qu'il a reçu de moi.

ROMULUS.

Vous! mon père! l'époux, le séducteur d'Ilie!

AMULIUS.

Elle doit détester le saint nœud qui nous lie.
Mais elle est détrompée, et ses yeux sont ouverts.

ROMULUS, *avec violence.*

Cruel! et Numitor est encor dans vos fers!

AMULIUS.

Il est trop vrai. Tu vois tous mes maux dans leur source.
Malheureux à l'excès, je le suis sans ressource.
J'ai voulu les briser, ces fers dont tu frémis :
Aux mains de Numitor le sceptre était remis.
J'ai tout fait pour fléchir sa vengeance implacable.
Mais il a trop souffert, et je suis trop coupable.
Mon sang, dit-il, mon sang le peut seul appaiser.
Mon supplice, ou sa mort : voilà, sans déguiser,
Le choix inévitable où l'on réduit ton père.
Prononce.

ROMULUS.

Soyez juste, et bravez sa colère.
Non, seigneur, votre sort ne dépend plus du sien,
Descendez de son trône, et montez sur le mien.

AMULIUS.

Je suis loin d'y prétendre, et je suis loin de croire
Que Rome y consentît aux dépens de sa gloire.
Mais un soin dévorant, dont je suis tourmenté,
C'est de voir que ton père, aux Romains présenté,
Va détruire en un jour cette erreur précieuse,
Qui flattait de leurs vœux l'audace ambitieuse.
Toi, que du sang des dieux on croyait descendu,
Vois, mon fils, à quel point tu seras confondu!

ROMULUS.

La grandeur est dans l'ame, ainsi que la bassesse.

Digitized by Google

Faites cesser le crime, et le déshonneur cesse.
Qu'importe à mes sujets de quel sang je sois né?
C'est l'homme, et non le dieu que Rome a couronné.
Il est vrai, mon erreur élevait mon courage :
Qui se croit né d'un dieu veut en être l'image ;
Je sens que dans mon cœur l'orgueil est abattu ;
Mais avec moins d'orgueil j'aurai plus de vertu.
Je sais par quels travaux on mérite des temples.
Mars, au lieu de ton sang, j'ai pour moi tes exemples ;
Et si j'arrive au ciel pour t'avoir imité,
Je ne devrai qu'à moi mon immortalité.

SCÈNE VII.

ROMULUS, AMULIUS, ILIE.

ROMULUS.

Venez, venez, madame.

ILIE.

Ah! tu me vois tremblante.
(*à Amulius.*)
Cruel! que venez-vous d'ordonner à Pallante?
Il m'a voulu contraindre à le suivre aux autels.
A mon père, dit-il, mes refus sont mortels,
Et puisqu'au désespoir je veux qu'il s'abandonne,
Ce qu'on attend de lui n'a plus rien qui l'étonne.
A ces mots, que termine un regard menaçant,
Vers le temple de Mars il marche en frémissant.

AMULIUS.

J'y vole.

ROMULUS.

Et je vous suis.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

ILIE, *seule.*

Ah! ce moment terrible
Est marqué dans mon cœur par un présage horrible.
On dirait qu'au supplice un dieu nous a traînés.
Tous ces événements l'un à l'autre enchaînés,
Ces vengeances du ciel si long-temps suspendues,
Sur nos affreux destins ces clartés répandues,
Ce lieu même, où le sort nous a tous rassemblés,
Impriment l'épouvante à mes sens accablés.
Qu'ai-je donc fait au ciel, qui, depuis ma naissance,
Semble avoir attaché l'opprobre à l'innocence?
Poursuit-il la faiblesse avec tant de fureur?
Quoi! vingt ans de tourments pour punir une erreur!
Mon courage y succombe.

SCÈNE IX.

ILIE, TULLIE, ET LES AUTRES CAPTIVES.

ILIE.

Où courez-vous, Tullie?

TULLIE.

Hélas! d'un juste effroi vous me voyez remplie.
Dans le temple de Mars Pallante a pénétré.
Au-devant de ses pas Agénor s'est montré.
Je ne sais quelle insulte ou quelle violence
De l'enceinte sacrée a troublé le silence;
Mais Pallante irrité nous en a fait sortir,
Et de soldats armés il l'a fait investir.

ILIE.

C'est de moi qu'il se venge. Il m'en a menacée,
Le barbare; en partant, ses adieux m'ont glacée.

Digitized by Google

Aura-t-il accompli son funeste dessein?
Dieux! je crois voir mon père un poignard dans le sein.
(*Numitor paraît.*)
Je le vois. Il respire; et mon fils me l'amène.

SCÈNE X.

ROMULUS, NUMITOR, ILIE, TULLIE, ET LES AUTRES CAPTIVES.

NUMITOR.

Ma fille!

ILIE, *volant dans ses bras.*

Vous vivez.

NUMITOR.

Je me soutiens à peine.
La lumière du jour blesse mes faibles yeux.
Où suis-je?... mon palais!... Qui m'amène en ces lieux?
Au traître Amulius aurais-je pu survivre?
Dis-moi qui m'a vengé, dis-moi qui me délivre.

ILIE.

C'est mon fils.

NUMITOR.

Lui! ton fils!

ROMULUS.

Seigneur, tout est changé.

NUMITOR.

Mon fils, il est donc mort; et ton bras m'a vengé?

ROMULUS.

Vous vivez, vous régnez; étouffez la vengeance.
Des dieux, que l'on appaise, imitez l'indulgence;
Et goûtez le plaisir le plus digne des rois,
Ou plutôt exercez le plus beau de leurs droits,
Faites grâce au coupable. Il vous remet lui-même
Et le sceptre, et le glaive, et le pouvoir suprême.
Avec nous, à vos pieds, seigneur, vous l'allez voir.

Digitized by Google

NUMITOR.

Qu'il meure.

ROMULUS.

Eh bien ! sachez....

NUMITOR.

Je ne veux rien savoir.
Je veux que tout sanglant à mes pieds tu le traînes.
Vois sur ces bras meurtris l'empreinte de mes chaînes.
Vois ces cheveux blanchis, vois ces débiles yeux,
Ces yeux vingt ans privés de la clarté des cieux.
Regarde en quel état il te rend sa victime.

ROMULUS.

Quel que fût son supplice, il serait légitime.
Mais vous fût-il encor cent fois plus odieux,
Je le prends sous ma garde et j'en réponds aux dieux.

NUMITOR.

Toi, mon fils !

ROMULUS.

S'il périt, nous périrons ensemble.

NUMITOR.

Quel est-il donc pour toi ce scélérat ?

ILIE, *à part.*

Je tremble.

ROMULUS.

Seigneur, il est mon père.

NUMITOR.

Effroyable clarté.
Affreux pressentiment que j'avais écarté !
Malheureuse !

ILIE.

A vos pieds votre fille éperdue....

NUMITOR.

A quel prix, dieux cruels, vous me l'avez rendue !
Je vivrais pour rougir ! Je déteste le jour.
Laissez-moi retomber dans mon affreux séjour.

Digitized by Google

ROMULUS.

Non, sur le trône assis, plein de gloire et d'années,
Vous remplirez en paix vos grandes destinées;
Et désormais, seigneur, c'est moi qui vous défends.
Mais il faut renoncer à revoir vos enfants,
Ou laisser dans leurs bras mourir votre colère.

ILIE.

Épargnez mon époux.

ROMULUS.

Pardonnez à mon père.
Il s'est laissé fléchir. Cédez à votre tour,
Au cri de la nature, aux larmes de l'amour.

NUMITOR.

Tout mon sang me trahit.

ROMULUS.

Tout votre sang réclame
Le prix de sa tendresse et ses droits sur votre ame.

NUMITOR.

Cruels! vous oubliez tout ce que j'ai souffert.

ILIE.

Et lorsque devant moi le tombeau s'est ouvert,
Mon père!

NUMITOR.

Accable-moi de cet affreux reproche.

ILIE.

L'appareil de ma mort, son aspect, son approche,
Que dis-je? Et mes enfants de mes bras arrachés,
Et leurs jours qu'au berceau j'avais cru voir tranchés,
Et tout le désespoir de leur sensible mère,
M'ont-ils fait oublier que vous étiez mon père?
Les dieux me sont témoins que mes cris gémissants
Étaient pour vous encor les vœux les plus pressants;
Et mon dernier soupir ne leur eût fait entendre
Que les accents plaintifs de l'amour le plus tendre.

Digitized by Google

NUMITOR.

Tu déchires mon cœur.

ILIE.

Je le veux attendrir.
Ou moi-même à la mort résolue à m'offrir,
Je vous rends la victime aux autels échappée.
Frappez. Voilà mon sein.

ROMULUS.

Et voilà mon épée.
S'il ne faut que du sang, confondez sous vos coups
Le père et les enfants.

ILIE.

Et la femme et l'époux.

NUMITOR, *les embrassant.*

Je succombe.

ILIE.

Mon père!

ROMULUS.

Ah! cet effort suprême
Vous élève au-dessus du trône et de vous-même.

SCÈNE XI.

AMULIUS *blessé et soutenu par un garde*, ROMULUS, NUMITOR, ILIE, ET LES AUTRES CAPTIVES.

ROMULUS, *à Amulius.*

Venez.... Que vois-je? O ciel! et par quel assassin?

AMULIUS, *à Romulus.*

J'ai voulu t'embrasser et mourir dans ton sein.
Un traître allait combler vos malheurs et mon crime.
J'ai désarmé sa rage, et j'en suis la victime.
Immolés l'un par l'autre au pied du même autel,
Et dans le même instant frappés du coup mortel,
Nous avons fait aux dieux un double sacrifice.

Digitized by Google

C'est là que m'attendait l'éternelle justice.
Numitor, tu n'as plus qu'un exemple à donner.
C'est aux dieux de punir, aux rois de pardonner.
(*Il lui tend la main.*)

ILIE.

Mon père!

NUMITOR, *tendant la main de son côté.*

Il n'est donc point de vengeance implacable!

ROMULUS.

O vertu qui m'étonne!

AMULIUS.

O bonté qui m'accable!

(*à Numitor.*)

Va, tu n'auras jamais de triomphe plus beau.
Toi, mon fils, laisse-moi, dans la nuit du tombeau,
Renfermer en mourant ma funeste aventure.
Ton origine importe à ta grandeur future;
Et Rome, à qui tes lois auront donné des mœurs,
Devra peut-être un jour.... Ilie!... adieu. Je meurs.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

Digitized by Google

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CETTE PREMIÈRE PARTIE.

ÉPITRE A M. DE VOLTAIRE.....PAGE 3
VERS À MADEMOISELLE CLAIRON..... 9
DENYS-LE-TYRAN, tragédie..... 13
ARISTOMÈNE, tragédie..... 75
CLÉOPATRE, tragédie..... 139
LES HÉRACLIDES, tragédie..... 207
NUMITOR, tragédie..... 263

Digitized by Google

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MARMONTEL.

TOME IX.

THÉATRE.

SECONDE PARTIE.

OPÉRA.

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE,
RUE JACOB, N° 24.

Digitized by Google

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MARMONTEL,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NOUVELLE ÉDITION

ORNÉE DE TRENTE-HUIT GRAVURES.

TOME IX.

A PARIS,
CHEZ VERDIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

1819.

Digitized by Google

Digitized by Google

DIDON,

TRAGÉDIE-LYRIQUE

EN TROIS ACTES,

MISE EN MUSIQUE PAR M. PICCINI;

Représentée à Fontainebleau, devant leurs majestés, le 16 octobre 1783. Et pour la première fois, sur le théâtre de l'Académie royale de Musique, le lundi 1er décembre de la même année.

Digitized by Google

ACTEURS.

DIDON, reine de Carthage.
ÉNÉE, prince troyen.
IARBE, roi de Numidie.
ÉLISE, sœur de Didon.
PHÉNICE, confidente de Didon.
ARASPE, confident d'Iarbe.
HOMMES ET FEMMES de la cour de Didon..
CHASSEURS ET CHASSERESSES.
PRÊTRES de Pluton.
TROYENS, compagnons d'Énée.
MAURES ET NUMIDES, suivants d'Iarbe.
PEUPLE de Carthage.
L'OMBRE D'ANCHISE, père d'Énée.

L'action se passe à Carthage.

Digitized by Google

DIDON,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le lieu de la scène est une salle du palais de Didon. Le trône est sur l'un des côtés du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le prélude est un bruit de chasse.*)

DIDON, ÉLISE, PHÉNICE.

DIDON.

Oui, je veux dissiper le trouble de mon cœur;
Je veux me fuir, je veux échapper à moi-même.

ÉLISE, PHÉNICE.

Vous régnez; vous aimez un héros qui vous aime;
D'où peut venir encor cette sombre langueur?

DIDON.

Des combats que livre à mon ame
Un devoir, ennemi de ma naissante flamme.
Tu sais, dans le sommeil, quel vengeur me poursuit,
Et que, du sein des morts, mon époux me rappelle
Le serment que j'ai fait de lui rester fidèle;

Digitized by Google

Ma sœur, je l'ai vu cette nuit.
Jamais si triste et si sévère
Il n'avait paru devant moi.
Parjure, m'a-t-il dit, *tu me manques de foi.*
Suis l'amour qui t'égare : il ne tardera guère
A me venger de toi.

AIR.

Vaines frayeurs, sombres présages,
Cessez de troubler mon repos.
Les dieux, en faveur d'un héros,
Me doivent des jours sans nuages.
Le ciel ne l'a pas, sans dessein,
Fait aborder sur ces rivages.
Les vents, les flots, et les orages,
N'ont fait qu'obéir au destin.

Vaines frayeurs, sombres présages,
Cessez de troubler mon repos.
Je devrai des jours sans nuages
Au soin que je prends d'un héros.
O toi, dont mon cœur est charmé,
Pardonne une erreur fugitive.
Je ne serais pas si craintive
Si tu n'étais pas tant aimé.
(*Le bruit de chasse recommence.*)
Nous allons la revoir, cette grotte charmante,
Où Junon reçut nos serments;
Et le plus tendre des amants
Va bientôt rassurer la plus sensible amante.

Digitized by Google

SCÈNE II.

DIDON, ÉLISE, PHÉNICE, COUR DE DIDON; *tous en habits de chasseurs et de chasseresses, l'arc à la main, le carquois sur l'épaule.*

CHŒUR.

Le cor nous appelle à la chasse.
Suivons la reine dans les bois.
Qu'elle applaudisse à notre audace;
Qu'elle préside à nos exploits.

Elle est Diane sous les armes :
Les forêts tremblent à sa voix.
Mais de Vénus elle a les charmes,
Lorsqu'elle a posé son carquois.

Le cor nous appelle, etc.

(*On danse.*)

SCÈNE III.

ÉNÉE, DIDON, ÉLISE, PHÉNICE, COUR DE DIDON.

ÉNÉE.

Reine, aux jeux de la paix il nous faut renoncer.
Un superbe ennemi s'avance, et vous menace.
Par son ambassadeur il se fait devancer;
Et jamais avec plus d'audace
Un vainqueur n'osa s. nnoncer.

DIDON.

C'est Iarbe. Ce roi, que ma fierté dédaigne,
Vient se venger de mes mépris.

Digitized by Google

C'est ma main qu'il demande; et ce n'est qu'à ce prix
Que dans ces murs naissants il permet que je règne.
Seule et sans défenseur, j'ai bravé son courroux;
Espère-t-il que je le craigne
Avec un vengeur tel que vous?

ÉNÉE.

AIR.

Régnez en paix sur ce rivage,
Et reposez-vous sur ma foi.
Du tyran qui vous fait la loi
J'abaisserai l'orgueil sauvage.

Je vois des dangers à courir;
Mais avec transport je m'y livre.
Si pour vous il est doux de vivre,
Pour vous il est beau de mourir.

DIDON, *aux gardes.*

L'ambassadeur d'Iarbe à mes yeux peut paraître.

ÉNÉE.

Le voici.

SCÈNE IV.

IARBE, ARASPE, SUITE D'IARBE, DIDON, ÉNÉE, COUR DE DIDON.

(*Entrée d'Iarbe, sur une marche. Didon est sur son trône, Élise et Énée à ses côtés.*)

IARBE, *bas, à Araspe.*

Garde-toi de me faire connaître.
(*haut.*)
Didon, je vous porte les vœux
Du roi du Numide et du Maure.

Digitized by Google

Il veut bien vous presser encore
De former avec lui les plus aimables nœuds.
Pour flatter l'orgueil d'une reine,
Son empire et sa main sont d'un prix assez beau.
Pensez dans quel malheur un refus vous entraîne;
Pensez qu'en ce moment, ou l'amour, ou la haine
Allume entre vous son flambeau.
Les peuples ses sujets viennent vous faire hommage
Des trésors que le ciel a mis en son pouvoir.

DIDON.

D'une sainte amitié que ces dons soient le gage;
De la main d'un grand roi je puis les recevoir.
S'il ose espérer davantage,
Didon ne veut rien lui devoir.

IARBE, *à Araspe.*

J'aime ce superbe courage.

(*Les sujets d'Iarbe apportent leur offrande au pied du trône de Didon.*)

ARASPE, *à Iarbe.*

Quelle dédaigneuse fierté!

IARBE, *à Araspe.*

Elle est fière; mais elle est belle.

(*à Didon.*)

Puis-je, au nom de mon roi, parler en liberté?
Aux cendres d'un époux quand, pour être fidèle,
Didon s'est refusée à de nouveaux liens,
Iarbe, en l'admirant, n'a rien exigé d'elle.
Mais le bruit se répand que le chef des Troyens
Est l'époux qu'au trône elle appelle.
On dit que sous ses lois elle va se ranger;
Que pour eux de l'hymen on prépare la fête.
Il ne souffrira point qu'un rival étranger
Vienne lui ravir sa conquête;
Et c'est de lui sur-tout qu'il prétend se venger.

Digitized by Google

(*Énée va prendre la parole ; Didon le prévient.*)

DIDON.

Sujet d'Iarbe, enfin c'est à vous de m'entendre.
De ses ressentiments j'ai prévu le danger,
Et sans effroi je sais l'attendre.
Sur le cœur de Didon il n'a rien à prétendre :
Et si j'ai fait un choix, rien ne peut le changer.

IARBE.

Vous ignorez à quel ravage
Vous allez livrer ce rivage.

DIDON.

Je sais qu'un héros me défend.

IARBE.

D'un roi qui brûle de vous plaire,
Vous braverez moins la colère
Quand vous l'aurez vu triomphant.

DIDON.

Qu'il perde une vaine espérance.
Fidèle à mon choix sans retour,
Je vois avec indifférence
Et sa colère et son amour.

AIR.

Ni l'amante, ni la reine,
Ne veut fléchir sous sa loi.
Je dispose en souveraine
De mon empire et de moi.

Le droit affreux de la guerre
Ne s'étend pas sur mon cœur ;
Et le vainqueur de la terre
Ne serait pas mon vainqueur.

(*Didon se retire avec sa cour ; Iarbe retient Énée.*)

Digitized by Google

SCÈNE V.

ÉNÉE, IARBE, ET SA SUITE.

IARBE.

C'est donc toi que Didon couronne?

ÉNÉE.

J'ignore mon destin et le choix de Didon;
Mais d'elle-même ici je prétends qu'elle ordonne.

IARBE.

Sais-tu que de mon roi son empire est un don?

ÉNÉE.

Qu'il laisse donc en paix les empires qu'il donne.

IARBE.

Téméraire! est-ce ainsi qu'au plus beau sang des dieux?...

ÉNÉE.

Le sang des dieux m'anime, et n'a rien qui m'étonne.
Mais que veux-tu de moi?

IARBE.

Que tu quittes ces lieux.

ÉNÉE.

Que je quitte ces lieux! J'y reste, pour attendre
Un ennemi digne de moi.
Tu peux l'annoncer à ton roi.
Qu'il vienne me parler, je suis prêt à l'entendre.
(*Énée veut sortir.*)

IARBE.

Arrête, et sois content : Iarbe est devant toi.

ÉNÉE.

Je n'ai donc plus rien à t'apprendre;
Et Didon seule ici peut me donner la loi.

Digitized by Google

DUO.

IARBE.

Trop fier de sa faiblesse
Et d'un choix qui me blesse,
Crois-tu que je te laisse
Le maître de son cœur?

ÉNÉE.

Didon sera sans cesse
Maîtresse de son cœur.

Ensemble.

IARBE.

Crois-tu que je m'abaisse
A souffrir un vainqueur?

ÉNÉE.

Crois-tu que je m'abaisse
A te céder un cœur?

IARBE.

Triste rebut du monde,
Faible jouet de l'onde,
Tu viens braver un roi!

ÉNÉE.

Le ciel dans mon naufrage
M'a laissé mon courage;
Et c'est assez pour moi.

IARBE.

Tu connais ma puissance;
Implore ma bonté.

ÉNÉE.

Je défends l'innocence,
Et je sers la beauté.

IARBE.

Dans peu d'instants peut-être,
Je te ferai connaître

Digitized by Google

Si le ciel t'a fait naître
Pour t'égaler à moi.

ÉNÉE.

Dans peu d'instants peut-être,
Je te ferai connaître
Si le ciel m'a fait naître
Pour fléchir devant toi.

(*Énée sort.*)

SCÈNE VI.

IARBE, ARASPE, SUITE D'IARBE.

IARBE.

Courons à la vengeance, Araspe. A quel outrage
Le sort m'aurait-il réservé?
Un transfuge d'Asie, échappé du naufrage!...
Et de Didon, par lui, le cœur m'est enlevé!
Je l'ai vue; et jamais je n'avais éprouvé
Ce charme dangereux qui redouble ma rage.
J'aime; un autre est aimé! D'un rival odieux
Mon malheur, ma honte est l'ouvrage!
Il n'en jouira point, j'en atteste les dieux.

AIR.

O Jupiter! ô mon père!
Si l'affront que je reçoi
N'enflammait pas ma colère,
Serais-je digne de toi?
Ton sang n'obtient sur la terre
Que des mépris inhumains!
Ah! que n'ai-je le tonnerre
Qui repose dans tes mains!

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

Le théâtre représente une place publique, où s'élèvent des édifices qui ne sont pas encore achevés; sur l'un des côtés, le vestibule du temple de Junon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉNÉE, ÉLISE.

ÉNÉE.

Au noir chagrin qui me dévore,
Ne pénétrez-vous pas ce qu'exigent les dieux?
Je suis cher à Didon, je l'aime, je l'adore;
Et des pleurs, malgré moi, s'échappent de mes yeux.
Au noir chagrin qui me dévore,
Ne pénétrez-vous pas ce qu'exigent les dieux?

ÉLISE.

Cruel! vous méditez de funestes adieux.

ÉNÉE.

Élise, il est trop vrai. Mais sans honte et sans crime,
Je subirai mon triste sort;
Et du moins, en quittant ce bord,
J'aurai vengé Didon du tyran qui l'opprime.

ÉLISE.

Vous allez donc l'abandonner!

ÉNÉE.

A d'éternels regrets je vais me condamner.
Pour rendre la victoire à nos armes propice,
Les Troyens à leurs dieux ont fait un sacrifice.

Digitized by Google

On n'a vu sur l'autel que des feux pâlissants;
La victime a poussé de lugubres accents;
Et le prêtre alarmé, regardant l'Italie :
Peuple, a-t-il dit, *c'est là que doit fumer l'encens.*
Rompez la chaîne qui vous lie,
Appaisez vos dieux menaçants.

AIR.

Plaignez un roi, plaignez un père,
A qui son destin fait la loi.
Suis-je, hélas! suis-je encore à moi?
Didon me sera toujours chère;
Mais je suis père et je suis roi.

Le sort m'a promis l'Italie :
Je la dois aux Troyens, je la dois à mon fils;
Et sur ces bords si je m'oublie,
Tous mes devoirs seront trahis.
C'est à vous de calmer, de consoler la reine.
Dites-lui que du ciel l'inflexible rigueur
Me fait violence et m'entraîne.

ÉLISE.

Moi! que je lui perce le cœur!
Non, non! Mais ce roi qui l'adore,
Demande à la revoir; il revient sur ses pas.
Cessez de le braver; et s'il est temps encore,
Énée, à sa fureur ne nous exposez pas.
(*à part, en sortant.*)
De ce changement, qu'il ignore,
Que ne puis-je l'instruire, et désarmer son bras!

Digitized by Google

SCÈNE II.

ÉNÉE, *seul.*

Il croira donc que je lui cède !
Il va posséder tant d'appas !
Oui, plus heureux, qu'il les possède;
Et pour elle, et pour moi, je le souhaite, hélas !
Je le souhaite ! ô dieux ! quel tourment pour mon ame !
Non, d'en être jaloux il ne m'est plus permis.
Je l'abandonne; et je frémis
Que l'amour dans son sein n'allume une autre flamme !

AIR.

Non, je lui rends sa liberté :
Son cœur ne doit plus se contraindre.
Hélas ! ce n'est pas sa fierté,
C'est son amour que je dois craindre.
Je l'aurai trop bien mérité
L'oubli de ce cœur irrité,
Pour avoir le droit de m'en plaindre.
Non, je lui rends sa liberté.

SCÈNE III.

DIDON, ÉNÉE.

DIDON.

D'un héros, sur les cœurs, que l'exemple a d'empire !
Au milieu des dangers quelle audace il inspire !
Tout mon peuple s'empresse à marcher sur vos pas.
O d'un règne éclatant bienheureuses prémices !
Énée, et que la gloire en a pour moi d'appas
Lorsqu'elle naît sous vos auspices !

Digitized by Google

ÉNÉE.

Iarbe demande à vous voir;
Déja son orgueil se modère.

DIDON.

Qui peut le ramener? et quel est son espoir?

ÉNÉE.

Jusqu'au dernier moment un malheureux espère.

DIDON.

Qui? Moi, le flatter! Moi, souffrir
Qu'il espère qu'un jour à ses vœux je réponde!
Non, quand il aurait à m'offrir
Le trône et le sceptre du monde.
D'une guerre sanglante il nous a menacés;
Je l'attends. Vos dangers vont me remplir d'alarmes:
Mais, ces cruels moments passés,
Ah! combien la victoire aura pour moi de charmes!
Quel bonheur! ces bienfaits tant de fois retracés,
Par un seul aujourd'hui seront tous effacés.
Je n'aurai plus sur vous ce pénible avantage:
De vos mains, à mon tour, je vais tout recevoir:
Ma gloire, mon repos, le salut de Carthage,
C'est moi qui vais tout vous devoir.

AIR.

Ah! que je fus bien inspirée,
Quand je vous reçus dans ma cour!
O digne fils de Cythérée!
Combien je rends grâce à l'amour!

J'ai beau le voir, je crois à peine
Ce que Vénus a fait pour moi.
Aux malheurs causés par Hélène,
Il est donc vrai que je vous doi!
Ah! que je fus, etc.

Digitized by Google

ÉNÉE, *à part.*

Hélas!

DIDON.

Vous soupirez! Quel funeste nuage!

ÉNÉE.

Les dieux me sont témoins que l'absence, le temps,
Rien ne peut de mon cœur effacer votre image;
Que je brûle pour vous des feux les plus constants.

DIDON.

Je n'ai jamais douté d'une si belle flamme.
Pourquoi m'en assurer? Ah! laissons les serments
Aux vulgaires amants.
Un regard, un soupir, c'est assez pour mon ame.
Un trouble, hélas! plus dévorant,
Me retrace aujourd'hui le malheur de Pergame.
Je vous expose, Énée, au péril le plus grand:
Je le vois, j'en frémis: l'aveugle sort des armes
Peut condamner mes yeux à d'éternelles larmes.
Je veux, si tel est mon malheur,
D'un injuste reproche au moins sauver ma cendre,
Et, sans rougir de ma douleur,
Dans la tombe, avec vous, avoir droit de descendre.
J'assemble ici mon peuple, et je veux devant tous
Consacrer vos bienfaits et ma reconnaissance;
Je veux que mon vengeur, armé de ma puissance,
Porte dans les combats le nom de mon époux.
Tandis que la pompe s'apprête,
Annoncez aux Troyens la fin de leurs travaux;
Et revenez, dans cette fête,
Triompher de tous vos rivaux.

ÉNÉE, *à part.*

Je devrais.... je ne puis.... Quels supplices nouveaux!

Digitized by Google

SCÈNE IV.

IARBE, DIDON.

IARBE.

L'amour a, dans mon cœur, suspendu la vengeance;
Mais, Didon, le sang va couler.
Pour la dernière fois, écoutez en silence
Ce que je viens vous révéler.
Ce Troyen, ce transfuge, Énée est un perfide.

DIDON.

Énée!

IARBE.

Il vous expose à mon ressentiment,
Il se pare à vos yeux d'une audace intrépide,
Il me défie insolemment;
Eh bien! tout occupé de sa fuite prochaine,
Le lâche, en flattant votre erreur,
Va s'échapper de votre chaîne,
Et se soustraire à ma fureur.

DIDON.

Allez, Iarbe, allez, vous connaîtrez Énée;
Vous saurez si Didon se voit abandonnée.
Aujourd'hui, dans ce temple, il m'engage sa foi;
On allume pour nous les flambeaux d'hyménée.
Jugez s'il se prépare à s'éloigner de moi.

IARBE.

C'est donc à moi qu'on en impose!

DIDON.

Vous connaissez l'envie, et daignez l'écouter!

IARBE.

Pour cet hymen fatal ainsi tout se dispose!
Didon, consultez-vous avant de le hâter.

DIDON.

Sur la foi d'un héros tout mon cœur se repose :
Je n'ai plus rien à consulter.

IARBE.

Tremblez donc, il est temps : mes coups vont éclater.

AIR.

Je veux les voir réduire en cendre,
Ces murs où l'on m'ose insulter.
Du trône où je devais monter,
Je vous foncerai de descendre.
Je veux les voir réduire en cendre,
Ces murs où l'on m'ose insulter.
Je veux qu'errant sur ce rivage,
Et ne rencontrant sur ses pas
Qu'un désert aride et sauvage,
L'étranger demande Carthage,
La cherche et ne la trouve pas.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

DIDON, *seule.*

Quelle noirceur! Énée infidèle et parjure!
C'est à moi d'expier cette coupable injure.

SCÈNE VI.

DIDON, ÉLISE, COUR DE DIDON, PEUPLE DE CARTHAGE, ET PUIS ÉNÉE ET SES TROYENS.

DIDON.

Peuple, un héros du sang des dieux
Embrasse aujourd'hui ma défense.
Sans lui, ce fier tyran que ma grandeur offense,

Digitized by Google

Étendait jusqu'à vous son empire odieux.
En m'imposant la loi d'un second hyménée,
Je vois qu'on prétend m'asservir;
(*Énée paraît suivi de ses Troyens.*)
Et je remets aux mains d'Énée
Le sceptre qu'on veut me ravir.

Au fils d'une grande déesse
Rendez un hommage éclatant.
A la victoire qui l'attend,
Préparez-vous, brave jeunesse.

CHŒUR.

Au fils d'une grande déesse,
Rendons un hommage éclatant.

CHŒUR DE FEMMES.

A la victoire qui l'attend,
Préparez-vous, brave jeunesse.

PETIT CHŒUR D'HOMMES.

De la noble ardeur qui nous presse,
Notre héros sera content.

CHŒUR DE TROYENS, *bas, à Énée.*

Des dieux accomplis la promesse.
Tu sais quel destin nous attend.
Ton fils réclame ta tendresse.
Ne vois que lui dans cet instant.

DIDON, *à part.*

Quel est le trouble qui le presse?
Il semble interdit et flottant.

ÉNÉE, *à part.*

Cachons le trouble qui me presse.
O dieux! si Didon les entend!

GRAND CHŒUR DE TYRIENS.

Au fils d'une grande déesse,
Rendons un hommage éclatant.

Digitized by Google

Qu'il règne et triomphe sans cesse.
Jusqu'aux cieux sa gloire s'étend.

CHŒUR DE TROYENS, *bas, à Énée.*

Des dieux accomplis la promesse.
Tu sais quel destin nous attend.

ÉNÉE.

Reine, et vous, Tyriens, cessez, cessez de croire
Qu'avant de mériter mon bonheur et ma gloire,
Au rang qui m'est offert je consente à m'asseoir.
(*à Didon.*) (*au peuple.*)
Vous servir, vous défendre est mon premier devoir.
Le reste est mon triomphe; il suivra ma victoire.

DIDON, *à part.*

Dieux! qu'entends-je? mon cœur frémit d'être éclairé.
(*bas, à Énée.*)
D'où naît ce changement qui me glace de crainte?
Venez, rassurez-moi; l'autel est préparé.

ÉNÉE, *à part.*

Que lui dirai-je, hélas! O mortelle contrainte!

DIDON, *à sa cour et au peuple.*

Laissez-nous.

SCÈNE VII.

DIDON, ÉNÉE, ÉLISE.

DIDON.

Notre hymen est par vous différé!

ÉNÉE.

Aux Troyens, à mon fils je dois un autre empire.

DIDON.

Malheureuse! Achevez. A peine je respire.

ÉNÉE.

Tel est l'ordre des dieux. C'est à moi d'accomplir
Cette loi, pour nos cœurs si fatale et si dure;

Digitized by Google

Et je suis impie et parjure,
Si rebelle à mon sort, je tarde à le remplir.

DIDON.

Il est donc vrai!

ÉNÉE.

Jugez des tourments que j'endure.
A peine le sommeil appesantit mes yeux;
L'ombre d'un père m'épouvante.
Je l'entends, je la vois plaintive, menaçante,
Presser nos funestes adieux.

DIDON.

Ah! si l'erreur d'un songe effrayait une amante,
Que ne m'ont point prédit les enfers et les cieux?
J'ai tout bravé pour vous; et voilà comme on aime.
Mais, que dis-je? Les dieux, dans leur bonheur suprême,
Des amours des mortels daignent-ils s'occuper?
Non, non, vous voulez m'échapper;
Mon seul ennemi, c'est vous-même.
Vous cherchez un empire! et ne l'avez-vous pas?
Votre peuple est le mien; mes sujets sont les vôtres.
Vous parlez de serments! crédule amante! Hélas!
Il en est donc pour vous de plus saints que les nôtres?

ÉNÉE, *à part.*

O devoir! ô tendresse! ô pénibles combats!

DUO qui finit en TRIO.

DIDON, *à Énée.*

Tu sais si mon cœur est sensible;
Épargne-moi, s'il est possible.
Veux-tu m'accabler de douleur?

ÉNÉE, *au ciel.*

Tu vois si son cœur est sensible;
Épargne-la, ciel inflexible!
Veux-tu l'accabler de douleur?

Digitized by Google

ENSEMBLE.

Au lieu d'un bonheur si paisible,
Dieux ! quel abyme de malheur !

DIDON.

Tu veux me fuir !

ÉNÉE.

Ah ! quel supplice !

DIDON.

Tu veux me fuir !

ÉNÉE.

Tel est mon sort.
Mon cœur n'en est point le complice.

DIDON.

C'est toi, cruel, qui veux ma mort.
Regarde-moi : vois ton ouvrage.
(*Élise la soutient défaillante.*)

ÉNÉE.

O dieux ! la pâleur du trépas !

ÉLISE.

Cruel ! as-tu l'affreux courage
De la voir mourir dans mes bras ?

ÉNÉE.

Et moi j'aurais l'affreux courage
De la voir mourir dans mes bras !
Grands dieux ! vous ne l'ordonnez pas.
(*à Didon.*)
Ouvrez les yeux.

DIDON.

Vois ton ouvrage.

ÉNÉE.

Vivez.

DIDON.

Pourquoi vivrais-je, hélas ?
Pour voir ton crime et mon outrage !
Laisse-moi mourir dans ses bras.

Digitized by Google

ÉLISE.

Cruel! as-tu l'affreux courage
De la voir mourir dans mes bras?

ÉNÉE.

Et moi j'aurais l'affreux courage
De la voir mourir dans mes bras!

DIDON.

Sans voir ton crime et mon outrage,
Laisse-moi mourir dans ses bras.

SCÈNE VIII.

DIDON, ÉNÉE, ÉLISE, TYRIENS ET TROYENS.

CHŒUR.

Aux armes! les Maures s'avancent.
Femmes. Enfants des dieux, défendez-nous.
Hommes. Enfants des dieux, commandez-nous.

TOUS.

Aux armes! les Maures s'avancent;
Déja leurs ravages commencent.
Femmes. Qu'ils soient dispersés devant vous.
Hommes. Qu'ils soient renversés sous nos coups.

ÉNÉE, *à Didon.*

Calmez de trop vives alarmes:
Ce bras va combattre pour vous.
Aux armes!

CHŒUR.

Aux armes! aux armes!
Femmes. Enfants des dieux, défendez-nous.
Hommes. Enfants des dieux, commandez-nous.

DIDON, ÉLISE, ÉNÉE.

Dieux! justes dieux! secondez-nous.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

Le théâtre représente le péristyle du palais de Didon; sur l'un des côtés, le tombeau de Sichée, et sur le tombeau, sa statue. Au fond, à travers les colonnes, on voit la mer et un coin du port de Carthage.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIDON, ÉLISE.

DIDON.

Non, ce n'est plus pour moi, c'est pour lui que je crains.
Élise, il est sensible; il me sera fidèle.
Le parjure est trop vil pour une ame si belle;
Et nos cœurs sont liés par les nœuds les plus saints.
Les dieux ont pu vouloir le ravir à mes larmes;
Je fléchirai les dieux : ils plaindront deux amants.
N'ont-ils pas reçu nos serments?
N'ont-ils pas de l'amour ressenti les alarmes?
Ils seront touchés de mes pleurs;
Et mon empire et moi protégés par ses armes,
Nous oublîrons tous nos malheurs.

AIR.

Hélas! pour nous il s'expose;
Et c'est moi qui suis la cause
Des dangers qu'il va courir.
Dieux! si la main d'un barbare!...
Je me trouble, je m'égare,
D'effroi je me sens mourir.

Digitized by Google

Ah! qu'il vive, et que la gloire
Le rende aux vœux de mon cœur.
Je ne veux de la victoire
Que le retour du vainqueur.
(*Bruit de victoire.*)
Il revient, je l'espère, et ce bruit me l'annonce.
Élise! en ma faveur c'est le ciel qui prononce.

SCÈNE II.

ÉLISE, DIDON, ÉNÉE ET SES GUERRIERS, PEUPLE DE CARTHAGE.

CHŒUR, *hors du théâtre.*

Victoire! Ils sont défaits. Le Maure a succombé.
Sous les coups du Troyen le Numide est tombé.
(*Marche triomphale.*)

CHŒUR.

Dieux des Troyens, dieux de Carthage,
Pour nous vous avez combattu.
L'amour enflammait le courage;
La gloire a suivi la vertu.
Vive un héros vaillant et sage!
L'amour enflammait son courage;
La gloire a suivi la vertu.

DIDON, *à Énée.*

Ah! le beau jour pour vous! le beau jour pour moi-même!
Je dois tout au héros que j'aime.

ÉNÉE.

Pouvais-je, en combattant, ne pas vaincre en ce jour?
Je servais la beauté, la justice et l'amour.
(*Sur la reprise de la marche, les guerriers et le peuple se retirent.*)

Digitized by Google

SCÈNE III.

DIDON, ÉNÉE, ÉLISE, PHÉNICE.

DIDON, *à Énée.*

Au comble de la gloire, au milieu des plaisirs,
Quand rien ne manque à nos désirs,
Énée! ah! de quels yeux tu revois ton amante!

ÉNÉE, *à Didon, indignée.*

Le fils de Jupiter est tombé sous mes coups:
Ce dieu, pour le venger, me sépare de vous.
A peine de son sang la terre était fumante,
Le tonnerre a grondé dans les plaines de l'air;
Du haut des cieux Mercure est descendu lui-même,
Et m'a dicté la loi suprême
Que me prescrivait Jupiter.
Didon, ce n'est point un prestige.

DIDON, *indignée.*

Non, c'est un indigne détour.

ÉNÉE.

Ah! croyez....

ÉNÉE.

Laisse-moi, va, laisse-moi, te dis-je.
Tu peux m'abandonner; tu le peux sans retour.
Tu crois dans ces climats ta gloire ensevelie;
Tu brûles de voir l'Italie.
Je ne te retiens plus. Quel prix de tant d'amour!

Perfide! en me voyant si faible, si crédule,
Que ne m'annonçais-tu ton funeste dessein?
Indigne du feu qui me brûle,
Pourquoi l'avoir toi-même allumé dans mon sein?
Aux mânes d'un époux tu me rends infidèle;
Tu me fais de vingt rois blesser l'orgueil jaloux;

Digitized by Google

Pour toi seul.... mais faut-il que je te les rappelle,
Ces bienfaits, dont l'oubli m'aurait été si doux?

ÉNÉE.

AIR.

Vous le savez, dieux que j'atteste,
Si je veux survivre à mon sort.
Le seul asyle qui me reste,
Mon dernier espoir, c'est la mort.
(*à Didon.*)
Je vais, traînant par-tout ma chaîne,
M'offrir à des dangers nouveaux;
Et si j'emporte votre haine,
Rien ne manque plus à mes maux.

DIDON.

Qu'ai-je donc fait, cruel, à tes dieux, à toi-même,
Pour déchirer un cœur qui t'aime?
Ai-je embrasé les murs qui t'ont donné le jour?
Ai-je eu part au crime d'Hélène?
De vingt rois, dans l'Élide, ai-je allumé la haine?
Mon crime, hélas! c'est mon amour.

AIR.

Ah! prends pitié de ma faiblesse,
Et du désespoir où je suis.
Qui consolera mes ennuis,
Si ta cruauté me délaisse?
J'en mourrai, tu n'en peux douter,
Et cette mort sera sanglante.
Daigne au moins, ah! daigne écouter
Les derniers soupirs d'une amante,
Que pour jamais tu vas quitter.

ÉNÉE.

Dans ce cœur malheureux que ne pouvez-vous lire!

Digitized by Google

DIDON.

Non, je le vois, ton cœur n'a plus rien à me dire.
Eh bien! je me soumets à mon sort rigoureux.
Oui, je sens qu'un héros se doit aux vœux du monde.
La gloire, la grandeur promise à vos neveux,
Tout impose silence à ma douleur profonde.
Remplissez vos destins, j'y consens, je le veux;
Mais du moins attendez un vent qui vous seconde.
Sous le coup qui me frappe accablée aujourd'hui,
Contre un malheur si grand j'ai besoin d'assistance:
Ne me laissez pas sans appui.
Votre invincible cœur m'enseigne la constance;
Et je veux l'apprendre de lui.

ÉNÉE.

Didon, plus je diffère, et plus le mal augmente.
N'attirons pas sur nous la colère d'un dieu.

DIDON.

Eh quoi! vous refusez aux larmes d'une amante
Quelques jours, que va suivre un éternel adieu!

ÉNÉE.

Laissez-moi le malheur qui me suit en tout lieu.

DIDON.

Va, pour ta course vagabonde,
Hâte-toi de tout préparer.
Remonte sur ces mers, qui nous vont séparer;
Va chercher l'Italie, errant au gré de l'onde.
Il saura me venger, ce perfide élément.
Triste jouet des flots, des vents et de l'orage,
Environné d'écueils, menacé du naufrage,
Tu te repentiras, dans ce fatal moment,
D'avoir abandonné le tranquille rivage,
Où l'amour t'aurait fait un destin si charmant!
Tu nommeras Didon, présente à ta pensée;
Tu gémiras, ingrat, de l'avoir offensée;
Tu l'appelleras vainement.

Digitized by Google

ÉNÉE.

Quelques dangers que me prépare
Le sort qui m'accable aujourd'hui;
Un cœur qui de vous se sépare,
N'a plus rien à craindre de lui.

DIDON.

C'en est donc fait, Énée? O funeste silence!
L'insensible! Et Vénus te donna la naissance!
Non, par les tigres allaité,
Ton cœur en a la cruauté.
Délivre-moi de ta présence,
Fuis. Mais tremble, cruel! mon ombre te suivra.
A toute heure, en tout lieu, fût-ce au bout de la terre,
Je te livre en mourant une éternelle guerre,
Et ma fureur me survivra.
Puissent renaître de ma cendre
Des vengeurs altérés du sang de tes neveux!
Qu'ils portent le fer et les feux
Au rivage où tu vas descendre;
C'est là le dernier de mes vœux.

(*Elle sort.*)

ÉNÉE.

Ah! dans la fureur qui l'anime,
Que ne peut de son cœur tout le feu s'exhaler!

SCÈNE IV.

ÉNÉE, *seul.*

Inexorables dieux! regardez la victime
Que vous me forcez d'immoler.
Dieux, témoins des serments que je dois violer,
Puis-je vous obéir? Le puis-je, hélas! sans crime?

(*Le tonnerre gronde.*)

Mais j'implore; et vous menacez.

Digitized by Google

(*Le tonnerre redouble; et du sein de la terre s'élève l'ombre d'Anchise, enveloppée d'un long voile de pourpre, et environnée d'une vapeur que sillonnent les feux du ciel.*)

Que vois-je? L'ombre de mon père!
Approchons. Je frémis. Tous mes sens sont glacés.
Mon père! ai-je des dieux mérité la colère?

L'OMBRE.

Le ciel commande. Obéissez.

ÉNÉE.

Hélas! au désespoir je réduis une reine,
De qui la bonté souveraine
A sauvé d'Ilium les débris dispersés.

L'OMBRE.

Le ciel commande. Obéissez.

(*L'ombre disparaît au bruit du tonnerre.*)

ÉNÉE.

Cédons au pouvoir qui m'entraîne.
Dieux terribles, vous m'y forcez.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

HOMMES ET FEMMES, *traversant le vestibule du palais.*

CHŒUR.

Le ciel nous déclare la guerre;
Le ciel tonne à coups redoublés.
Fuyons. Ces murs sont ébranlés
Jusque dans le sein de la terre.
Le ciel nous déclare la guerre;
Le ciel tonne à coups redoublés.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

DIDON, PHÉNICE.

DIDON.

Que m'annonce le ciel par la voix du tonnerre!
Énée!... O dieux! Que vois-je? Il part, il fend les eaux!
Tyriens, accourez, embrassez ses vaisseaux.
Désespoir impuissant! rage vaine et tardive!
Il m'échappe! Il fallait l'enchaîner sur la rive,
Brûler sa flotte, avant qu'elle pût s'éloigner,
Dans le sang de son fils, dans son sang me baigner,
Enfin mourir vengée; ou du moins, en captive,
Le suivre où le destin le condamne à régner.
(*à part.*)
Plus d'espoir. Il est temps que mon tourment finisse.
Mais, pour tromper ma sœur, il faut dissimuler.
(*à Phénice.*)
A des mânes plaintifs je dois un sacrifice;
Au prêtre de Pluton je demande à parler.
Va, ma chère Phénice,
Et le fais appeler.
(*Phénice sort.*)

SCÈNE VII.

DIDON, *seule.*

Je veux mourir. Je veux, pour déchirer son ame,
Le rendre témoin de ma mort.
Je veux qu'en s'éloignant de ce funeste bord,
Le bûcher de Didon l'éclaire de sa flamme.
Il sentira peut-être au moins quelque remords.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

DIDON, ÉLISE, PRÊTRES DE PLUTON, PHÉNICE, AUTRES SUIVANTES DE DIDON.

DIDON.

Il est parti, ma sœur. O toi, qui me condamnes,
Ombre de mon époux, cesse de murmurer.
(*Marche des prêtres de Pluton.*)
Qu'on prépare un autel; je veux fléchir ses mânes.
(*On apporte un autel.*)
Que le bûcher s'élève; et que sans différer,
J'y brûle d'un ingrat les dépouilles profanes.
(*Le bûcher s'élève.*)
Sur ce bûcher, ma sœur, que je veux allumer,
Pour détruire à jamais un souvenir funeste,
Nous allons du Troyen déposer ce qui reste,
Et l'y voir consumer.
(*à ses femmes.*)
Qu'on m'apporte en ce lieu ses dépouilles, ses armes;
Je veux, sur le bûcher, les placer de ma main.
(*Phénice et les autres suivantes de Didon vont chercher les dépouilles et les armes d'Énée.*)

SCÈNE IX.

DIDON, ÉLISE, PRÊTRES DE PLUTON.

DIDON.

Ma sœur, embrassez-moi. Je vais trouver enfin
Le repos après tant d'alarmes.

ÉLISE.

Ah! puissiez-vous bientôt le goûter dans mon sein!

Digitized by Google

SCÈNE X.

(*Les femmes, suivantes de Didon, apportent les dépouilles et les armes d'Énée.*)

DIDON, ÉLISE, PRÊTRES DE PLUTON, PHÉNICE, ET AUTRES SUIVANTES DE DIDON.

CHŒUR DES PRÊTRES.

Appaisez-vous, mânes terribles,
Mânes irrités d'un héros.
Dieu de l'oubli, dieu du repos,
Rends à Didon des jours paisibles;
Répands sur elle ces pavots
Qui des cœurs gémissants calment les soins pénibles.

(*Sur la fin du chœur, Didon reçoit des mains de ses femmes les dépouilles et les armes d'Énée, les place sur le bûcher, et y monte elle-même.*)

DIDON, *sur le bûcher.*

Toi, que j'ai tant aimé, qui m'as fait tant souffrir,
Hélas! que n'avais-je à t'offrir
Cet empire éclatant où le destin t'appelle!
Pardonne à ma douleur cruelle
Les vœux insensés que j'ai faits.
Dieux! oubliez-les à jamais.

(*Elle se frappe de l'épée d'Énée.*)

(*Élise et Phénice montent sur le bûcher, et soutiennent dans leurs bras Didon mourante.*)

CHŒUR.

O ciel! ô reine infortunée!
O jour de douleur et d'effroi!

LES PRÊTRES.

Inexorable destinée,
Quelle est la rigueur de ta loi!

Digitized by Google

DIDON.

Adieu, mon cher Énée,
Mon dernier soupir est pour toi.

(*Le grand-prêtre de Pluton allume le bûcher.*)

SCÈNE XI.

LE PEUPLE DE CARTHAGE, DIDON, ÉLISE, PRÊTRES DE PLUTON, PHÉNICE, ET AUTRES CAPTIVES DE DIDON.

LE PEUPLE.

O ciel! ô reine infortunée!
O jour de douleur et d'effroi!

LES FEMMES.

Elle s'est vue abandonnée.
Un perfide a trahi sa foi.

LE PEUPLE.

A cette race criminelle,
Jurons une guerre éternelle.
Oui, jurons-la sur ce bûcher.
Oui, quelque bord qui vous recèle,
Troyens, nous irons vous chercher.
A cette race criminelle,
Jusqu'aux enfers, guerre éternelle!
Nous la jurons sur ce bûcher.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

Digitized by Google

PÉNÉLOPE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE

EN TROIS ACTES,

MISE EN MUSIQUE PAR M. PICCINI;

Représentée, pour la première fois, devant leurs majestés, à Fontainebleau, le 2 novembre 1785. Et à Paris, sur le théâtre de l'Académie royale de Musique, le mardi 6 décembre de la même année.

Digitized by Google

ACTEURS.

PÉNÈLOPE.
TÉLÉMAQUE.
ULYSSE.
NÉSUS, roi de Délos, l'un des poursuivants de Pénélope.
EUMÉE, chef des pasteurs des troupeaux d'Ulysse.
THÉONE, suivante de Pénélope.
MINERVE.
DÉPUTÉS du peuple d'Ithaque.
CHŒUR des poursuivants de Pénélope et de leur suite.
CHŒUR des pasteurs d'Ulysse.
CHŒUR des nymphes de la mer.
NYMPHE CORYPHÉE.
PASTEUR CORYPHÉE.

La scène est dans l'île d'Ithaque. Les changements de lieu seront successivement indiqués.

Digitized by Google

PÉNÉLOPE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle du palais d'Ulysse, à Ithaque.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Les poursuivants de Pénélope et la jeunesse des îles voisines, qui forme la cour de ces rois, se livrent à la joie dans le palais d'Ulysse. Pénélope se montre; les jeux cessent, tout disparaît.*)

SCÈNE II.

PÉNÉLOPE, THÉONE, ET AUTRES SUIVANTES DE PÉNÉLOPE.

PÉNÉLOPE.

Qui redouble aujourd'hui leur barbare allégresse?
Ont-ils de mon malheur des avis plus certains?
Dans la joie ils nagent sans cesse;
Et moi, dans la douleur, je sens que je m'éteins.

Digitized by Google

SCÈNE III.

LES DÉPUTÉS DU PEUPLE, PÉNÉLOPE, THÉONE, ET AUTRES SUIVANTES DE PÉNÉLOPE.

LES DÉPUTÉS, *à Pénélope.*

CHOEUR.

Un peuple accablé de tristesse,
En soupirant, vous tend les mains.
Le ferez-vous gémir sans cesse
Sous ses oppresseurs inhumains?

PÉNÉLOPE, *à part.*

Peuple asservi, c'est ta faiblesse
Qui fait les maux dont je me plains.

LES DÉPUTÉS.

Cédez aux vœux qu'il vous adresse;
De vous dépendent ses destins.

PÉNÉLOPE.

Peuple asservi, c'est ta faiblesse
Qui fait les maux dont je me plains.
(*aux députés.*)
Je connais vos malheurs, et mon cœur les partage.
Si je n'ai plus d'espoir, si mon époux est mort,
Dans un nouvel hymen on veut que je m'engage;
Au retour de mon fils, je subirai mon sort:
N'en demandez pas davantage.
(*Les députés se retirent*)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

PÉNÉLOPE, ET SA SUITE.

PÉNÉLOPE.

Dieux justes, dieux vengeurs, nous abandonnez-vous?
Ah! rendez-moi mon fils, rendez-moi mon époux.

AIR.

Reine captive,
Mère craintive,
Épouse en pleurs,
A quels malheurs
Le ciel me livre!
Cessez, cruels, de me poursuivre,
Ou je succombe à mes douleurs.
Reviens, mon fils, reviens:
Tes dangers sont les miens.
Si tu péris sur l'onde,
Quel sera mon soutien?
Rends à ta mère le seul bien
Qui lui reste encor dans le monde.
Reviens, mon fils, reviens:
Tes dangers sont les miens.

SCÈNE V.

NÉSUS, PÉNÉLOPE, ET SA SUITE.

NÉSUS.

Tremblez, reine, tremblez que ce vœu s'accomplisse;
Le piége de la mort attend le fils d'Ulysse:
S'il revient, s'il aborde, il périt sous les flots.

PÉNÉLOPE.

Télémaque!

Digitized by Google

NÉSUS.

Témoin du plus noir des complots,
Je n'en veux pas être complice;
Et je n'attends qu'un vent propice,
Pour me ramener à Délos.

PÉNÉLOPE.

Vous laissez périr Télémaque!

THÉONE.

Vous, le seul de vingt rois qui font gémir Ithaque,
Le seul dont Pénélope attendait du secours!

NÉSUS.

De ses calamités j'allais trancher le cours;
Tout a changé. Son cœur à mes vœux se refuse:
Ses délais, ses détours me l'ont trop bien appris.
Je ne veux plus nourrir un espoir qui m'abuse.
De son malheur elle m'accuse;
Qu'elle en accuse ses mépris.

THÉONE.

Quel amour!

NÉSUS.

Dans un cœur généreux et sincère,
L'amour trompé se change en un dépit mortel.
Mais si c'est en moi qu'elle espère,
Pour rendre à Télémaque un défenseur, un père,
Elle n'a qu'à vouloir: je l'attends à l'autel.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

PÉNÉLOPE, THÉONE, ET AUTRES SUIVANTES.

PÉNÉLOPE.

O crime! ô noirceur détestable!
Dans ce péril épouvantable,
Que résoudre? à qui recourir?
Mon fils, je suis réduite au choix inévitable

Digitized by Google

Ou de trahir ton père, ou de te voir périr.

CHŒUR DE FEMMES.

O malheureuse mère!
Votre fils va périr.

PÉNÉLOPE.

O malheureuse mère!
A quel dieu recourir?
Hélas! si je diffère,
Mon fils, tu vas mourir.
Dois-je trahir ton père?
Dois-je te voir périr?

LE CHŒUR.

O malheureuse mère!
Votre fils va périr.

PÉNÉLOPE.

O malheureuse mère!
A quel dieu recourir?
Il me reste un espoir : c'est qu'un vent secourable,
Ou plutôt un dieu favorable,
S'oppose à son retour, et l'éloigne du port.
Hélas! où me réduit le sort!
Ce retour, ce moment pour moi si désirable,
M'épouvante plus que la mort!

SCÈNE VII.

EUMÉE, PÉNÉLOPE, THÉONE, ET AUTRES SUIVANTES.

THÉONE.

Eumée, en ces lieux qui t'amène?

EUMÉE.

Le ciel est touché de nos pleurs.
Télémaque revient.

PÉNÉLOPE.

Dieux!

Digitized by Google

EUMÉE.

Sur l'humide plaine,
J'ai de ses pavillons reconnu les couleurs.

PÉNÉLOPE.

O jour funeste !... je me meurs.
(*Elle tombe dans les bras de ses femmes.*)

THÉONE.

Allez, ami sage et fidèle,
D'une barque légère empruntez le secours;
Éloignez Télémaque : il y va de ses jours.

EUMÉE.

Ses jours sont menacés !

THÉONE.

Dans sa frayeur mortelle,
La reine à vous seul a recours.

EUMÉE.

Hélas ! pour lui que peut mon zèle,
Dans un péril si grand et des instants si courts !
(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

PÉNÉLOPE, SES FEMMES.

PÉNÉLOPE, *dans le trouble et l'effroi.*

C'en est fait. La mort l'environne.
Nésus pouvait seul aujourd'hui
Le sauver, le défendre; et Nésus l'abandonne !
Ah ! s'il est temps encor, va, ma chère Théone,
Implorer son appui.
Qu'il délivre mon fils, qu'il le rende à sa mère;
C'en est assez : pour prix d'une tête si chère,
Je m'engage, ou plutôt je m'abandonne à lui.
(*Théone sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE IX.

PÉNÉLOPE, SA SUITE.

Qu'ai-je promis? ah! malheureuse!
Ou mon époux respire, ou son ombre m'entend
Du sein de la nuit ténébreuse.
Entre l'autel et moi, je la vois qui m'attend.

AIR.

Oui, je la vois, cette ombre errante :
C'est elle-même; oui, je la voi.
Elle est plaintive et gémissante;
Elle est terrible et menaçante.
Chère ombre, approche, appaise-toi.
Je t'ai juré d'être à jamais fidèle,
Je l'ai juré dans nos adieux;
Et de ma constance éternelle
J'ai pris à témoin tous les dieux.
Mais, si je suis criminelle,
Ton fils va périr à mes yeux.

SCÈNE X.

PÉNÉLOPE, SA SUITE, LES POURSUIVANTS.

PÉNÉLOPE.

Qui de vous, qui de vous, perfides,
S'apprête à me percer le sein?
Teints du sang de mon fils, dont vous êtes avides,
De sa mère aujourd'hui quel sera l'assassin?

UN CORYPHÉE.

Qui peut nous imputer ce coupable dessein?

PÉNÉLOPE.

Oui, sacriléges que vous êtes,

Digitized by Google

Oui, vous l'avez conçu ce forfait odieux,
Au sein de vos barbares fêtes,
Dans le palais d'Ulysse, à l'aspect de ses dieux.

LE CORYPHÉE.

Nous!

PÉNÉLOPE.

Rendez-moi mon fils, que lui-même il m'annonce
Qu'Ulysse est descendu dans la nuit du tombeau;
A lui garder ma foi désormais je renonce,
Et je vais de l'hymen rallumer le flambeau.

LE CHŒUR.

Non, non, c'est une feinte,
C'est un nouveau détour.

PÉNÉLOPE.

Hélas! encore un jour.

LE CHŒUR.

Non, non, c'est une feinte.

PÉNÉLOPE.

O mortelle contrainte!

LE CHŒUR.

C'est un nouveau détour.

PÉNÉLOPE.

Vous me glacez de crainte.

LE CHŒUR.

Cédez, cédez sans crainte
Au plus ardent amour.

PÉNÉLOPE.

Vous me glacez de crainte;
Et vous parlez d'amour!

LE CHŒUR.

Cédez, etc.

PÉNÉLOPE.

Faut-il, pour combler ma misère,
Vous livrer mes États, mon palais, mes trésors;
Qu'une barque à l'instant m'éloigne de ces bords.

Digitized by Google

J'irai chez Icare mon père
Oublier tous les biens que vous m'aurez ravis.
Seulement, avec moi que j'emmène mon fils :
C'est le seul trésor d'une mère.

LE CORYPHÉE.

Nommez l'époux que votre cœur préfère,
Et dans l'instant vos larmes vont tarir.

CHŒUR DE FEMMES.

O malheureuse mère !
Votre fils va périr.

PÉNÉLOPE.

O malheureuse mère !
C'est à moi de mourir.

(*Un trait de symphonie annonce l'arrivée de Télémaque.*)

Dieux ! mon fils !

(*Elle se précipite dans ses bras.*)

SCÈNE XI.

TÉLÉMAQUE, EUMÉE, PÉNÉLOPE, SA SUITE, LES POURSUIVANTS, PEUPLE D'ITHAQUE.

TÉLÉMAQUE.

Enfin, reine auguste,
Nos malheurs vont finir : Ulysse n'est pas loin.

PÉNÉLOPE.

Il est vivant !

TÉLÉMAQUE.

Le ciel est juste ;
Et des jours d'un héros lui-même il a pris soin.

AIR.

Couvert de l'égide immortelle,
Il va rentrer dans ses États.
L'injure insolente et cruelle

Digitized by Google

Va voir punir ses attentats.
Dans la terreur et le silence
Que tout s'abaisse devant lui.
Loin de nous, coupable licence.
Rassure-toi, faible innocence :
Les dieux te rendent ton appui.

CHŒUR DES POURSUIVANTS, *à part.*

Jeune imprudent, ton espérance
Sera confondue aujourd'hui.

PÉNÉLOPE.

Dieux, protecteurs de l'innocence,
Vous vous déclarez aujourd'hui.

CHŒUR DU PEUPLE.

Aux doux rayons de l'espérance
Nos cœurs sont ouverts aujourd'hui.

TÉLÉMAQUE.

Rassure-toi, faible innocence :
Les dieux te rendent ton appui.

CHŒUR DES POURSUIVANTS.

Jeune imprudent, ton espérance
Sera confondue aujourd'hui.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

Le théâtre représente un hameau, d'où l'on voit la mer dans l'éloignement.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉNÉLOPE, TÉLÉMAQUE, EUMÉE, TROUPE DE PASTEURS.

PÉNÉLOPE.

Viens, mon fils, tu n'as plus qu'un hameau pour asyle.
Oui, pasteurs, c'est à vous que sa mère a recours.
Hélas! à ma douleur, il n'est que trop facile
De voir le danger que je cours.
Mon fils est menacé; contre lui tout conspire;
On tient, dans ce moment, un funeste conseil;
Ah! je frémis de vous le dire,
On veut l'assassiner dans les bras du sommeil.
Cette nuit (ô nuit effroyable,
Quel horrible complot ton ombre allait couvrir!)
A mes yeux, dans mon sein, leur rage impitoyable
De son sang allait s'assouvir.
Tremblante, égarée, éperdue,
Du palais de vos rois je m'échappe avec lui.
Je ne suis plus reine aujourd'hui,
Je suis mère. Avec vous me voilà confondue;
Et du bord de l'abyme où je suis suspendue,
Ma gémissante voix implore votre appui.

Digitized by Google

AIR.

Armez-vous d'un noble courage,
Gardez le fils de votre roi;
Et que loin des tyrans qui me glacent d'effroi,
Jusqu'au retour d'Ulysse il échappe à leur rage.
Que son salut soit votre ouvrage,
Vous serez des héros pour moi.
Armez-vous d'un noble courage,
Gardez le fils de votre roi.
O vous, dont le zèle et la foi
Éclate à nos yeux sans nuage,
Que son salut soit votre ouvrage,
Vous serez des héros pour moi.

EUMÉE.

Rassurez-vous, reine adorée,
Télémaque est le sang de nos dieux, de nos rois.
Notre amour défendra cette tête sacrée;
Et pour répondre aux vœux d'une mère éplorée,
Nos cœurs n'auront tous qu'une voix.

CHŒUR.

Recevez nos serments, dieux d'Ulysse et d'Ithaque.
Et vous, reine, écoutez quels en sont les garants.
Nous jurons tous, par nos enfants,
De mourir en soldats autour de Télémaque,
Ou d'exterminer vos tyrans.

PÉNÉLOPE.

O dignes amis de vos maîtres,
Que tant d'amour doit les toucher!
Hélas! dans mon palais je ne vois que des traîtres;
Et c'est dans ces réduits champêtres
Que la vertu vient se cacher!
Adieu, mon fils. Ta mère est enfin plus tranquille.
Je vais de nos tyrans observer tous les pas.
Vous, fidèles pasteurs, ne l'abandonnez pas.

(*Elle sort.*

Digitized by Google

SCÈNE II.

TÉLÉMAQUE, EUMÉE, LES PASTEURS.

TÉLÉMAQUE.

En sûreté dans cet asyle,
Amis, aux crimes de la nuit
Je n'opposerai point une audace inutile;
Mais nous verrons demain, sur un peuple servile,
Ce que l'exemple aura produit.

AIR.

Nous allons nous faire des armes
Des instruments de vos travaux.
De ces dangers, pour moi nouveaux,
Je sens que la gloire a des charmes.
Las de souffrir impunément,
Le fils d'Ulysse enfin commence à se connaître;
Et du héros qui m'a fait naître
Je me sens digne en ce moment.

SCÈNE III.

UN PASTEUR, AUTRES PASTEURS, TÉLÉMAQUE, EUMÉE.

LE PASTEUR, *qui survient.*

Prince, on aperçoit du rivage
Un vaisseau battu par les flots;
Et la frayeur des matelots
Annonce un violent orage.

(*La symphonie exprime les progrès de l'orage.*)

LE CHŒUR.

Quel bruit dans les airs!

Digitized by Google

Les flots y répondent.
Déja se confondent
Les cieux et les mers.
Sur l'onde écumante,
Dieux! quelle tourmente!
Quelle sombre horreur!
Au bruit du tonnerre,
Les vents en fureur
Se livrent la guerre.
Le ciel sur la terre
Répand la terreur.

TÉLÉMAQUE.

Que je plains le sort
De tant de victimes!

EUMÉE.

D'immenses abymes
Leur offrent la mort.

TÉLÉMAQUE.

O dieux! si mon père
Courait ce danger!

EUMÉE ET UN AUTRE PASTEUR.

O dieux! si son père
Courait ce danger!

LES TROIS.

Neptune en colère
Les va submerger.

LE CHŒUR, *avec les précédents.*

Quel cri lamentable!
Quel funeste bruit!
La vague indomptable
Les brise et s'enfuit.

(*Tous se retirent.*)

(*Le théâtre change, et représente la grotte des nymphes de la mer.*)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

ULYSSE, *seul.*

Tout a péri. Sur quel rivage
Me jettent les vents furieux?
Seul, errant, désarmé, chez un peuple sauvage,
Vais-je trouver ici la mort ou l'esclavage?
Que vois-je? en croirai-je mes yeux?
Tout me rappelle Ithaque. Oui, ce beau lieu ressemble
A cette grotte, où, sur nos bords,
Le chœur des nymphes se rassemble,
Et fait retentir l'air de ses divins accords.

(*Il se retire, à l'approche des nymphes.*)

SCÈNE V.

LES NYMPHES DE LA MER.

CHŒUR DES NYMPHES.

Le jour renaît, les vents se taisent,
Le ciel plus serein nous sourit.
L'air est calmé, les flots s'appaisent,
Sur le rivage tout fleurit.
Reparaissez, plaisirs timides,
Que la frayeur a dispersés.
Viens, tendre Amour, toi, qui les guides,
Viens ranimer les cœurs que la crainte a glacés.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

ULYSSE, LES NYMPHES.

ULYSSE.

O nymphes! rassurez ma timide espérance.
Hélas! si j'en crois l'apparence,
Ici pour vous cent fois j'ai fait brûler l'encens.

UNE NYMPHE.

Et qui ne connaît pas les bords où tu descends?
Le nom d'Ithaque et sa gloire
Sont portés par la victoire
Jusqu'aux plus lointains climats.

ULYSSE.

Belle nymphe, est-il vrai? ne me flattez-vous pas?
Et suis-je en effet dans Ithaque?
Laërte, Pénélope, et son fils Télémaque,
Sont-ils vivants? sont-ils paisiblement unis?

LA NYMPHE.

La violence et l'injustice
Menacent la mère et le fils.

CHŒUR DES NYMPHES.

Va les revoir, prudent Ulysse.
Dissimule, observe, et punis.

LA NYMPHE.

Minerve a sur ton front imprimé la vieillesse,
Pour tromper les yeux de ta cour.

LE CHŒUR.

Arme-toi d'un cœur sans faiblesse;
Et sur-tout, défends-toi des larmes de l'amour.

(*Les nymphes se retirent en dansant.*

Digitized by Google

SCÈNE VII.

ULYSSE, *seul.*

AIR.

Quel malheur m'est prédit encore?
N'ai-je donc pas assez souffert?
Pénélope, ô toi que j'adore!
Et toi, mon fils, à ton aurore,
Loin de moi, sous vos pas quel abyme est ouvert?
Quel malheur m'est prédit encore?
N'ai-je donc pas assez souffert?
Ithaque! ô ma douce patrie!
Je n'ai soupiré que pour toi.
Je te revois, île chérie,
Et ne puis te voir sans effroi!
J'échappe à la mer en furie,
Le calme enfin renait pour moi.
Je te revois, île chérie,
Et ne puis te voir sans effroi.
Quel malheur, etc.

Qui vient à moi sur ce rivage?

SCÈNE VIII.

ULYSSE, TÉLÉMAQUE, EUMÉE.

TÉLÉMAQUE.

N'est-ce pas vous, digne étranger,
Qu'on a vu sur ce bord jeté par le naufrage?
Ah! de cet horrible danger
C'est quelque dieu qui vous dégage.

ULYSSE.

Oui, jeune homme, oui, des dieux ce prodige est l'ouvrage;

Digitized by Google

Et tout malheureux que je suis,
Je ressens leurs bienfaits autant que je le puis.

TÉLÉMAQUE.

Hâtez-vous de calmer nos mortelles alarmes.
Sur ce vaisseau brisé par les vents en courroux,
Un héros, l'objet de nos larmes,
Ulysse était-il avec vous?

ULYSSE.

Je sais qu'il voguait vers Ithaque.

TÉLÉMAQUE.

Les dieux l'en ont-ils éloigné?

ULYSSE.

C'est donc ici qu'il a régné?

TÉLÉMAQUE.

Vous voyez son fils Télémaque,
Vous voyez son fidèle ami.

ULYSSE.

Vous, son fils!

TÉLÉMAQUE.

Ah! parlez. Votre cœur a gémi.

ULYSSE.

Hélas! quelle atteinte mortelle
Je porte à vos sensibles cœurs!
Votre mère y survivra-t-elle?
Il est....

TÉLÉMAQUE.

N'achevez pas. Je vois tous nos malheurs.

EUMÉE.

Il est donc vrai! les dieux ont terminé sa vie.

TÉLÉMAQUE.

Toute espérance m'est ravie.
Ma trop faible jeunesse attendait tout de lui;
Et parmi les dangers dont elle est poursuivie,
Me voilà désormais sans guide et sans appui!

Digitized by Google

ULYSSE, *à part.*

Moment délicieux ! bonheur digne d'envie !

EUMÉE.

Eh quoi ! le seul de ses vaisseaux
Qui des vents et des mers eût défié la rage,
Vient se briser sur ce rivage ;
Et mon malheureux maître y périt sous les eaux !

ULYSSE.

Sans faiblesse et sans crainte il a vu le naufrage ;
Et d'un œil intrépide il a bravé la mort.
Mais, hélas ! que peut le courage
Contre l'ordre des dieux et les arrêts du sort ?

TRIO.

TÉLÉMAQUE.

O mon père !

EUMÉE.

O mon maître !

TÉLEMAQUE.

Sort cruel !

EUMÉE.

Jour affreux !

(*Les deux ensemble.*)

Qui sera donc heureux ?
Ulysse n'a pu l'être.

ULYSSE, *à part.*

Ah ! quel père, ah ! quel maître
Fut jamais plus heureux ?

TÉLÉMAQUE.

J'ai perdu mon modèle,
J'ai perdu mon appui.

EUMÉE.

Son épouse fidèle
Ne vivait que pour lui.

Digitized by Google

ULYSSE.

Quel bonheur, auprès d'elle,
L'attendait aujourd'hui!

TÉLÉMAQUE ET EUMÉE.

Il n'en est plus pour elle,
Il n'en est plus sans lui.

ULYSSE.

Il est heureux encore,
S'il vit dans tous les cœurs.

TÉLÉMAQUE ET EUMÉE.

S'il vit dans tous les cœurs!
En doutez-vous encore,
Vous, qui voyez nos pleurs?
C'est un dieu qu'on adore.

ULYSSE, *à part.*

Je sens couler mes pleurs.

EUMÉE.

Aux yeux de la reine
Comment nous offrir?

TÉLÉMAQUE.

O dieux! quelle peine
Son cœur va souffrir!

ENSEMBLE.

Témoin trop fidèle
De notre malheur,
Par pitié pour elle,
Trompez sa douleur.

ULYSSE, *à part.*

Mon ame chancelle;
Un trouble vainqueur
M'égare, et décèle
Le fond de mon cœur.

(*Fin du trio.*)

Ouvre les yeux, mon cher Eumée.

Digitized by Google

EUMÉE.

Qu'entends-je? à cette voix mon ame accoutumée....
Télémaque! ô dieux bienfaisants!...
Mais non, ce n'est pas lui : cette vieillesse extrême,
Ces cheveux blanchis par les ans....

ULYSSE.

C'est lui, c'est Ulysse lui-même.

TÉLÉMAQUE, *frappé d'étonnement et transporté de joie.*

Mon père!

ULYSSE.

En vain Minerve a voulu me cacher
Sous tous les traits de la vieillesse.
Viens, reconnais ton père aux larmes de tendresse
Que la joie et l'amour viennent de m'arracher.

TÉLÉMAQUE, *dans les bras d'Ulysse.*

Mon père!... Enfin je vois l'auteur de ma naissance.

ULYSSE.

Modérons ces transports, et gardons le silence.
Avant d'annoncer mon retour,
Mon inquiète vigilance
Veut tout observer dans ma cour.

EUMÉE.

Ah! de nos fiers tyrans craignez la violence.

ULYSSE.

Vos tyrans!

EUMÉE.

Sous vingt rois, vos indignes rivaux,
Ithaque gémit opprimée.
Pénélope tremblante, et d'ennuis consumée,
Les voit livrés sans cesse à mille excès nouveaux.

ULYSSE, *à part.*

Ah! de mes traits vengeurs que ma main soit armée;
Et je vais, par leur mort, couronner mes travaux.
Mon fils, le danger m'environne;
Que ferez-vous pour moi?

Digitized by Google

TÉLÉMAQUE, *vivement.*

Commandez. Mille morts,
Mon père, à vos côtés n'ont plus rien qui m'étonne.
J'en atteste les dieux et le sang dont je sors.

ULYSSE.

Si nous sommes aimés, nous seront assez forts.
Le bruit de mon trépas que nous allons répandre,
Ces cheveux blancs, ces traits que Minerve a changés,
Ces rois, dont l'imprudence est facile à surprendre,
Mon fils, tout nous répond que nous serons vengés.

AIR.

Que sous un voile impénétrable
La vengeance marche à pas lents.
Vous périrez, troupe exécrable,
Et tous mes coups seront sanglants.
N'offrons à leurs yeux insolents
Qu'un vieillard faible et misérable.
Que sous un voile impénétrable
La vengeance marche à pas lents.

ULYSSE, TÉLÉMAQUE ET EUMÉE.

Que sous un voile impénétrable
La vengeance marche à pas lents.
Vous périrez, troupe exécrable,
Et tous nos coups seront sanglants.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

Le théâtre représente un vestibule du palais d'Ulysse. Le fond est une colonnade à jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, TÉLÉMAQUE.

ULYSSE.

VA-T-ELLE enfin paraître?

TÉLÉMAQUE.

Elle vient sur mes pas.

ULYSSE.

Je veux être seul avec elle :
Laissez-nous, et de mon trépas
Faites répandre la nouvelle.

TÉLÉMAQUE.

Vous allez déchirer ce cœur tendre et fidèle.

ULYSSE.

Mon fils, obéissez, et ne balancez pas.
Mais tandis que ces rois, abusés par ses larmes,
Viendront faire éclater leurs transports inhumains,
Assemblez nos amis; qu'on m'apporte mes armes;
Et qu'au premier signal elles soient dans mes mains.

Digitized by Google

SCÈNE II.

ULYSSE, *seul.*

AIR.

Que n'ai-je pas souffert de lui voir, en silence,
Endurer de ces rois le faste humiliant!
Que n'ai-je pas souffert, de voir leur insolence
Insulter au malheur d'un vieillard suppliant!

Comme un lion chargé de chaînes,
J'ai frémi de rage et d'horreur;
Et j'ai senti que dans mes veines
Mon sang bouillonnait de fureur.

Ne va pas oublier les conseils de Minerve,
Ulysse! on t'écoute, on t'observe.
Du grand art de dissimuler,
Voici l'instant de faire usage.
Commande à tes regards, compose ton visage,
Défends à tes pleurs de couler.
La voici. Quel moment! Et que vais-je lui dire?

SCÈNE III.

ULYSSE, PÉNÉLOPE, FEMMES DE SA SUITE.

PÉNÉLOPE.

Approchez. Je respecte et l'âge et le malheur.
Vous nous voyez dans la douleur;
Mais nos maux vont finir dès qu'Ulysse respire.
Il est donc parti de Corcyre?
Vous l'avez vu?

ULYSSE.

J'ai dit la simple vérité.

Digitized by Google

PÉNÉLOPE.

N'a-t-on rien appris de sa bouche,
Qui l'intéresse, et qui me touche?

ULYSSE.

Je sais qu'il a souffert la dure adversité;
Je sais que loin de sa patrie,
De périls en périls long-temps précipité,
Dans l'horreur des combats, sur les mers en furie,
Jamais votre image chérie
Un seul moment ne l'a quitté.

PÉNÉLOPE.

Ah! combien je serais coupable,
Si, loin de lui, mon cœur avait été capable
D'un moment de tranquillité!

AIR.

Je n'ai cessé de voir Ulysse
Depuis l'instant de nos adieux;
Et ses dangers, pour mon supplice,
Se sont tous offerts à mes yeux.
Les vents, les eaux, le fer, la flamme,
Tout ce qui d'un mortel peut menacer les jours,
Portait la terreur dans mon ame.
J'espérais quelquefois, mais je craignais toujours.

ULYSSE.

Plus la gloire est pénible et plus elle a de charmes:
Ulysse en jouit quelquefois.
Sur le tombeau d'Achille, au milieu de vingt rois,
D'Achille au fier Ajax il disputa les armes.

PÉNÉLOPE.

Et dès qu'on entendit son éloquente voix,
Il triompha sans doute?

ULYSSE.

Il fit couler des larmes,
Et les cœurs attendris reconnurent ses droits.

Digitized by Google

PÉNÉLOPE.

Vous ne m'étonnez pas : mon Ulysse possède,
Dans l'art d'intéresser, un charme à qui tout cède.

ULYSSE.

Sous les murs d'Ilion, que la cendre a couverts,
Compagnon des héros, il obtint leur estime;
Mais de nouveaux dangers l'attendaient sur les mers.
De Scylla, de Charybde, il vit l'affreux abyme.

PÉNÉLOPE.

O dieux!

ULYSSE.

Les flots bruyants l'ont porté sur leur cime,
Entre ces deux gouffres ouverts.

PÉNÉLOPE.

Ah! ses périls passés me font frémir encore.

ULYSSE.

La fille du Soleil, Circé, qui fait pâlir
Le jour que ce dieu fait éclore,
Vit Ulysse en danger et daigna l'accueillir.

PÉNÉLOPE.

Circé!

ULYSSE.

Par une douce ivresse,
La perfide essaya d'obscurcir sa raison;
Mais de la coupe enchanteresse
Ulysse évita le poison.

PÉNÉLOPE.

AIR.

Tu savais combien ma tendresse
Devait souhaiter ton retour,
Mon cher Ulysse! et la sagesse
Te préserva moins que l'amour.

Digitized by Google

ULYSSE.

Plus sincère et plus dangereuse,
Calypso, dans son île heureuse,
Invitait votre époux à l'immortalité.

PÉNÉLOPE.

Ah! comment résister aux charmes d'une amante
Qui propose un tel prix à l'infidélité!

ULYSSE.

Un séjour enchanteur, une nymphe charmante,
Le sort des dieux, pour vous Ulysse a tout quitté.

PÉNÉLOPE.

Je fais mon bonheur de le croire:
Le doute serait trop cruel.
Non, non, d'un amour mutuel
Il n'a point perdu la mémoire.
Non, le plus sage des mortels
N'aura point trahi les autels,
Sa foi, mon amour, et sa gloire.
Je fais mon bonheur de le croire
Le plus fidèle des mortels.

SCÈNE IV.

PÉNÉLOPE, ULYSSE, LES POURSUIVANTS, TÉLÉMAQUE, EUMÉE, NÉSUS, SUIVANTES DE PÉNÉLOPE, PEUPLE D'ITHAQUE.

NÉSUS.

D'Ulysse enfin le sort funeste
N'est plus douteux: il est descendu chez les morts.

PÉNÉLOPE.

Qu'osez-vous dire?

UN POURSUIVANT.

Il vient de périr sur ces bords;
Et cet étranger vous l'atteste.

Digitized by Google

PÉNÉLOPE.

Lui!

ULYSSE, *à Nésus.*

Cruel! ah! pourquoi dissiper son erreur?

PÉNÉLOPE.

Ulysse est mort!

ULYSSE.

Je suis le déplorable reste
De son vaisseau brisé par les vents en fureur.

PÉNÉLOPE.

Vieillard, à m'accabler peut-être on vous engage.
Déja, pour complaire à ces rois,
Des étrangers, plus d'une fois,
M'ont tenu le même langage.
L'homme, dans le malheur, est si faible à votre âge;
Et sur lui la crainte et l'espoir
Ont quelquefois tant de pouvoir!
Intimidé, séduit, avec ces rois, peut-être,
Sans le vouloir, vous conspirez.
Ah! vous ne savez pas quel cœur vous déchirez.
Si ce n'est qu'une erreur, faites-la-moi connaître.
Il en est temps encor. Ma vie ou mon trépas
Dépend de vous, n'en doutez pas:
Un mot, un seul mot en décide.
Je vous vois attendri; vous semblez me cacher
L'horreur que vous inspire une trame perfide.
Vous le plaignez, ce cœur que l'on veut m'arracher.
Par pitié de mes jours, que vous allez trancher,
Parlez. Ici des dieux la majesté réside:
Vous n'avez sous leurs yeux nul danger à courir.
Soyez sincère en assurance.
Ulysse est-il vivant? Ma débile espérance
Doit-elle revivre ou mourir?

ULYSSE, *bas.*

O dieux! soutenez mon courage.

Digitized by Google

(*haut.*)

Reine, vous insultez à mon abaissement.

PÉNÉLOPE.

Bon vieillard, pardonnez : je vous fais un outrage;
Cependant, je l'avoue, un confus mouvement,
Contre vous, dans mon cœur, s'élève obstinément.
J'interroge vos yeux, vos traits, votre langage,
Tout m'y peint la candeur. Eh bien! dans ce moment,
Je ne sais quelle voix en secret vous dément.
C'est là pour moi peut-être un bien faible présage!
Mais cent fois alarmée, et toujours vainement,
A vous croire aujourd'hui quelle preuve m'engage?

ULYSSE.

Hélas! que vos doutes sont vains;
Et qu'il m'est bien aisé d'éclaircir ce nuage!
Reine, de votre foi reconnaissez le gage,
Qu'Ulysse a laissé dans mes mains.

PÉNÉLOPE.

L'anneau d'Ulysse! ô dieux! ô sort impitoyable!
Ainsi de mon malheur je ne puis plus douter!

ULYSSE.

Ah! pour vous l'annoncer, ce malheur effroyable,
Croyez qu'il a dû m'en coûter.

PÉNÉLOPE.

AIR.

Il est affreux, il est extrême,
Il n'est connu que de mon cœur.
Qui n'a pas aimé comme j'aime,
Ne peut concevoir mon malheur.
Tant que la plus faible apparence
Put me flatter dans ma souffrance,
La vie eut pour moi des appas;
Mais un malheur sans espérance,

Digitized by Google

N'est qu'un pénible et long trépas.
Il est affreux, etc.

TÉLÉMAQUE.

Dieux! elle succombe. Ma mère!
(*La tenant dans ses bras, et regardant Ulysse.*)
Il n'est donc plus d'espoir?

PÉNÉLOPE.

Que veux-tu que j'espère
Il a vu son naufrage, et tu l'as entendu.
Non, je n'ai plus d'époux; non, tu n'as plus de père.
Mon fils, nous avons tout perdu.

EUMÉE, *bas, à Ulysse.*

Tout est prêt.

ULYSSE, *à part.*

Je vais donc terminer son supplice!
(*haut.*)
Reine, Ulysse respire; il vient, vous l'allez voir.

PÉNÉLOPE, *tremblante.*

Quelle voix dans mon cœur vient ranimer l'espoir!

ULYSSE.

Tremblez, lâches, tremblez; reconnaissez Ulysse.
(*La symphonie donne le signal du combat.*)

PÉNÉLOPE.

O dieux!

CHŒUR.

O suprême justice!

ULYSSE.

Armez-vous, armez-vous.

CHŒUR.

Armons-nous, armons-nous.
(*Combat hors du théâtre, mais que l'on voit à travers la colonnade du vestibule.*)

Digitized by Google

SCÈNE V.

PÉNÉLOPE, SUIVANTES DE PÉNÉLOPE.

PÉNÉLOPE.

Ah! l'excès de ma joie accable ma faiblesse.

CHOEUR, *avec Pénélope.*

C'est lui! c'est Ulysse! grands dieux!

CHOEUR, *hors du théâtre.*

Tombez, tyrans audacieux!

PÉNÉLOPE.

Hélas! dans quel trouble il me laisse!

CHOEUR, *sur le théâtre.*

Protége-nous, sage déesse!
Ulysse combat sous tes yeux.

CHOEUR, *hors du théâtre.*

Tombez, tyrans audacieux.

LES POURSUIVANTS.

Fuyons le danger qui nous presse.
Ulysse a pour lui tous les dieux.

CHOEUR, *hors du théâtre.*

Tombez sous sa main vengeresse,
Tombez, tyrans audacieux.

CHOEUR, *sur le théâtre.*

Protége-nous, sage déesse!
Ulysse combat sous tes yeux.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

ULYSSE, TÉLÉMAQUE, EUMÉE, PEUPLE D'ITHAQUE, PÉNÉLOPE, SUIVANTES DE PÉNÉLOPE.

PÉNÉLOPE.

(*en voyant Ulysse rajeuni et dans tout l'éclat de sa gloire.*)

Enfin dans mes bras je le presse.

ULYSSE, *à Pénélope.*

Vos malheurs sont vengés; vos tyrans sont punis.
Rendons grâces aux dieux qui nous ont réunis.

CHŒUR.

Rendons grâces aux dieux : nos tyrans sont punis.

TÉLÉMAQUE ET EUMÉE, *avec le chœur.*

Rendons grâces aux dieux, nos malheurs sont finis.

PÉNÉLOPE, *avec le chœur.*

Rendons grâces aux dieux : mes tourments sont finis.

(*Une symphonie éclatante annonce Minerve. Elle descend des cieux sur des nuages, environnée des Arts et des Plaisirs.*)

SCÈNE VII.

MINERVE, ULYSSE, TÉLÉMAQUE, EUMÉE, PEUPLE D'ITHAQUE, PÉNÉLOPE, SUIVANTES DE PÉNÉLOPE.

MINERVE, *sur les nuages.*

Dans les bras de l'amour, au sein de la victoire,
Respire enfin, sage héros.

Digitized by Google

Beaux-Arts, vous qui faites ma gloire,
Je vous laisse le soin d'embellir son repos.

(*Les Arts et les Plaisirs descendent sur la terre. Minerve remonte dans les cieux, et les nuages, en s'élevant, découvrent une place publique magnifiquement décorée de monuments et de trophées.*
Les Arts et les Plaisirs, divinités compagnes de la Paix et de l'Abondance, forment un ballet qui termine le spectacle.)

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

ZÉMIRE ET AZOR,

COMÉDIE-BALLET

EN QUATRE ACTES,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de Fontainebleau, le 9 novembre 1771. Et à Paris, par les comédiens ordinaires du roi, le 16 décembre de la même année.

MUSIQUE DE GRÉTRY.

Digitized by Google

ACTEURS.

AZOR, *jeune prince Persan, sous une forme effrayante, mais non pas hideuse : de noirs sourcils, une barbe touffue, une épaisse crinière, les bras et les jambes nus et couverts d'une peau tigrée, mais le reste du corps vêtu d'une veste et d'un doliman avec une riche ceinture : dans l'attitude et dans l'action toute la noblesse possible.*

ZÉMIRE, jeune Persanne.

FATMÉ, } sœurs de Zémire.
LISBÉ, }

SANDER, père de Zémire, de Fatmé et de Lisbé.

ALI, esclave de Sander.

La scène change d'un acte à l'autre, et représente tantôt le palais ou les jardins d'Azor, tantôt la maison de Sander.

Digitized by Google

Digitized by Google

Théâtre . Opéra comique .

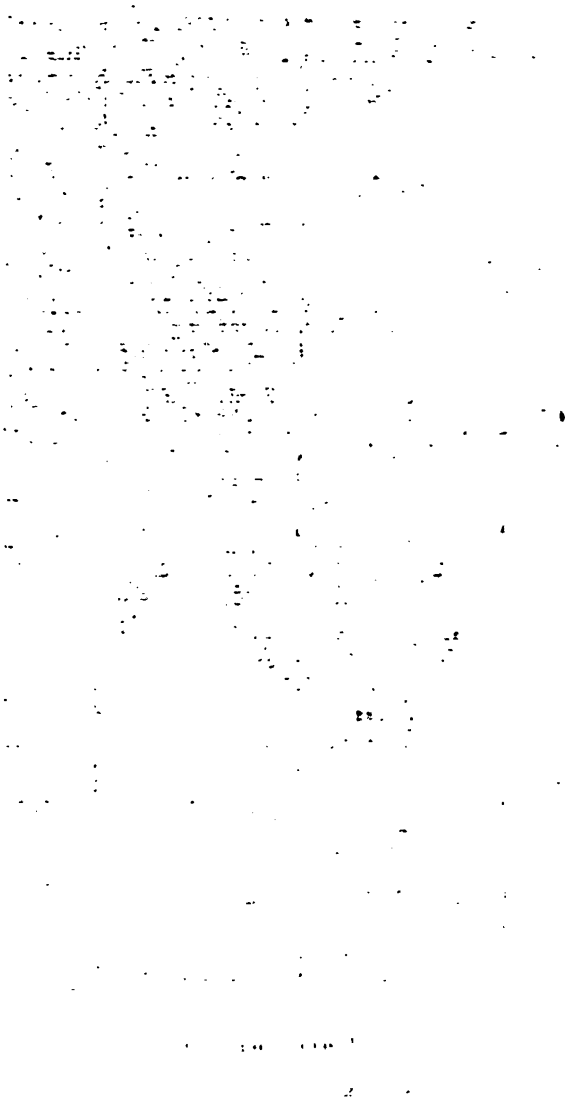
Le Comte del . *J. F. Adam Sc.*

Ah, mon Père !.....

Zemire et Azor . Acte III . Sc. VI .

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

ZÉMIRE ET AZOR,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon richement décoré à la manière orientale. Des vases de fleurs entre les croisées.

SCÈNE PREMIERE.

SANDER, ALI.

SANDER.

Quelle étrange aventure! un palais éclairé,
Meublé, richement décoré,
Où je ne rencontre personne!

ALI, *avec frayeur.*

Monsieur, délogeons prudemment.
Il n'y fait pas bon : je soupçonne....

SANDER.

Quoi donc?

ALI.

Que tout ceci n'est qu'un enchantement.

SANDER.

Un enchantement, soit. Au milieu d'un orage,
La nuit, dans un bois ténébreux,

Digitized by Google

Nous sommes encor trop heureux
De trouver cet asyle.

ALI.

Auriez-vous le courage
D'y passer la nuit?

SANDER.

Pourquoi non?

ALI.

Monsieur, prenez-y garde.

SANDER.

Bon!
Tu vois que si quelqu'un dans ce palais habite,
Il nous y reçoit assez bien.

ALI.

Et si c'est un génie?

SANDER.

Eh bien?

ALI.

Croyez-moi, partons au plus vîte.

AIR.

L'orage va cesser (1).
Déja les vents s'appaisent;
Les voilà qui se taisent;
Partons sans balancer.
Ce n'est plus rien, rien qu'un nuage,
Dont le ciel se dégage.
Cela ne peut durer;
Le temps va s'éclairer.
Vos filles vont passer
La nuit à vous attendre;
La frayeur va les prendre;

(1) L'acompagnement contrarie les paroles.

Digitized by Google

Pourquoi les délaisser?
Vous les aimez d'amour si tendre!
Pourquoi, pourquoi les délaisser?
L'orage va cesser, etc.

SANDER.

Que dis-tu? l'orage redouble.

ALI, *à part.*

Il a raison.

SANDER.

Comment retrouver mon chemin?

ALI.

Je vous menerai par la main.

SANDER.

Nous sommes bien: passons ici la nuit sans trouble.

ALI.

Sans trouble!

SANDER.

Au point du jour nous partirons demain.

AIR.

Le malheur me rend intrépide.
J'ai tout perdu; je ne crains rien.
Et pourquoi serais-je timide?
Pour moi la vie est-elle un bien?
Je suis tombé de l'opulence
Dans la misère et dans l'oubli.
Un vaisseau, ma seule espérance,
Dans les flots est enseveli.

Le malheur, etc.

ALI.

Oh! moi, qui n'eus jamais d'autre bien que la vie,
Je n'aime point à l'exposer.

SANDER.

Allons, laisse-moi reposer;

Digitized by Google

Et dors, si tu le peux.

ALI.

Je n'en ai nulle envie.
Dormir chez des esprits ! et sans avoir soupé !...
(*Une table servie paraît au milieu du salon.*)
O ciel !

SANDER.

Qu'est-ce ?

ALI.

Monsieur ! une table servie !

SANDER.

Tu vois : de nos besoins quelqu'un s'est occupé.

ALI, *tremblant.*

Oui, quelqu'un !

SANDER.

Mets-toi là.

ALI.

Vous mangerez !

SANDER.

Sans doute.
Notre hôte est magnifique ; il ne ménage rien.

ALI, *en élévant la voix.*

A ce seigneur-là rien ne coûte.
(*plus bas.*)
Il faut que j'en dise du bien ;
Car il est là qui nous écoute.
(*Ils se mettent à table.*)

SANDER.

Voilà des mets fort délicats.

ALI.

Ah ! si je l'osais, quel repas !

SANDER.

Ose, crois-moi.

ALI.

Voyons.

Digitized by Google

SANDER.

Quoi ! du vin !

ALI, *avec joie.*

Du vin !

SANDER.

Goûte.

ALI.

Pour celui-ci, je n'y tiens pas.

SANDER.

Ta main tremble ?

ALI.

Ah ! monsieur, cette liqueur vermeille
N'est peut-être qu'un poison lent.
(*il boit.*)
Mais n'importe. Il est excellent ;
Et dussé-je en mourir, j'en boirai ma bouteille.

SANDER.

Eh bien ? comment te trouves-tu ?

ALI.

De cet élixir la vertu
Petit-à-petit me soulage.
De fatigue et d'effroi j'étais presque abattu ;
Mais je sens revenir ma force et mon courage.
(*il boit.*)
Encore un petit coup. Ah ! le charmant breuvage.

AIR.

Les esprits, dont on nous fait peur,
Sont les meilleures gens du monde ;
Voyez comme ici tout abonde.
Quel bon soupé ! quelle liqueur !
Ah ! quelle liqueur !
Les esprits, dont on nous fait peur,
Sont les meilleures gens du monde.

Digitized by Google

On n'en parle que par envie :
Moquons-nous de ces contes vains.
Pour moi, j'en ai l'ame ravie :
Je ne veux pas d'autres voisins.
Avec eux je passe ma vie,
S'ils ont toujours d'aussi bons vins.
Les esprits, etc.

SANDER.

Ali, pour le coup, est un homme :
Il ne craint rien.

ALI.

Oh! rien du tout.
A-présent je vais faire un somme.
(*Il se jette sur un siége.*)

SANDER.

Voyons quel temps il fait.

ALI, *en s'endormant.*

J'aurais dormi debout.

DUO.

SANDER.

Le temps est beau.

ALI.

J'en suis bien aise.

SANDER.

Ali!

ALI.

Je dors.

SANDER.

Il faut partir.

ALI.

Quand j'ai bien bu, ne vous déplaise,
Je veux dormir.

SANDER.

Il faut partir.

Digitized by Google

Tu dormiras plus à ton aise,
Quand nous serons rendus chez moi.

ALI.

On dort si bien sur une chaise!
On est ici comme chez soi.

SANDER.

Le jour se lève.

ALI.

Qu'il se couche.

SANDER.

Ali, sans toi je m'en irai.

ALI.

Partez sans moi : je vous suivrai.

SANDER.

Et si quelque bête farouche
Vient t'attaquer?

ALI.

Je n'ai pas peur.

SANDER.

Ce vin-là t'a donné du cœur.

ALI.

Ce bon vin m'a donné du cœur.

SANDER.

Allons, ma famille m'attend.
Lève-toi, je l'ordonne; et partons à l'instant.

ALI.

Ah! laissez-m'en du moins prendre encore une dose.
(*Il boit.*)

SANDER.

Je veux, en quittant ce beau lieu,
Avoir de ce prodige un témoin qui dépose.
Ma petite Zémire, en me disant adieu,
Ne m'a demandé qu'une rose;

Digitized by Google

Je vais de ce rosier en cueillir une.

(*Il approche d'un rosier, qui est sur une console, et il en cueille une rose.*)

SCÈNE II.

AZOR, SANDER, ALI.

AZOR.

Holà!

ALI, *tremblant.*

Ciel!

SANDER.

Que vois-je?

AZOR.

Que fais-tu là?
Et pourquoi me prendre mes roses?

SANDER.

Pardon. Je ne voyais aucun mal à cela;
Et libéral en toutes choses,
Je ne te croyais point jaloux de ces fleurs-là.

AZOR.

Téméraire, ingrat, je te donne
L'asyle, un bon soupé, le meilleur vin que j'ai;
Et tu veux que je te pardonne
De me voler mes fleurs! Non, je serai vengé.
Tu vas mourir.

SANDER.

Tu peux disposer de ma vie:
Je ne la plains, ni ne défends
Des jours si peu dignes d'envie.
Je n'ai regret qu'à mes enfants.

AZOR.

De trois filles, dit-on, le destin t'a fait père?

Digitized by Google

SANDER.

Hélas ! ce qui me désespère,
C'est de les laisser sans appui.

ALI.

Ah ! vous auriez pitié de lui,
Si vous saviez combien ses trois filles sont belles.

SANDER.

Je viens d'Ormus. J'allais y savoir des nouvelles
D'un vaisseau, mon dernier espoir.
Mes filles, croyant me revoir
Dans l'opulence, l'une d'elles,
A mon départ, me demanda
Des rubans, l'autre des dentelles;
Mais la plus jeune leur céda
Toutes ces riches bagatelles;
Et d'un air tendre et caressant,
Elle me dit, en m'embrassant :
« Je ne veux qu'une rose : elle me sera chère
« Plus que le don le plus brillant;
« Et je dirai, c'est à moi que mon père
« Daignait penser en la cueillant. »

AIR.

La pauvre enfant ne savait pas
Qu'elle demandait mon trépas.
Cachez-lui bien que cette rose
Est la cause
De mon malheur.
Ah ! pour elle quelle douleur !
Sa tendresse
Qui me presse
De revenir dans ses bras,
Me rappelle ma promesse.
Ah ! pauvre enfant, tu ne sais pas
Que tu demandes mon trépas.

Digitized by Google

AZOR.

J'ai l'ame assez compâtissante
Pour me laisser fléchir. Mais il faut que, pour toi,
L'une de tes filles consente
A venir se donner à moi.

SANDER.

Moi! te livrer ma fille!

AZOR.

Il faut me le promettre,
Ou sur l'heure!...

ALI.

Il est le plus fort;
Et c'est à nous de nous soumettre.

SANDER.

Cruel! pour une fleur!

AZOR.

Et sais-tu si mon sort
Ne tient pas à ces fleurs, qu'un charme a fait éclore?

SANDER, *à part.*

Non, j'aime mieux mourir que d'exposer leurs jours.
Mais je veux les revoir, les embrasser encore.

AZOR.

Eh bien?

ALI, *bas, à Sander.*

Promettez-lui toujours.

SANDER.

Malgré le sort qui nous menace,
J'en donne ma parole, et je te la tiendrai:
Une d'elles prendra ma place,
Ou moi-même je reviendrai.

AZOR.

Voilà qui nous réconcilie.
Reprends cette fleur.

SANDER.

Moi!

Digitized by Google

AZOR.

Reprends-la, je le veux;
Et qu'elle soit pour tous les deux
Le garant mutuel de la foi qui nous lie.

AIR.

Ne va pas me tromper.
Ne crois pas m'échapper.
Sur la terre et sur l'onde
Ma puissance s'étend;
Et jusqu'au bout du monde
Ma vengeance t'attend.
Compte sur mes largesses,
Si tu me satisfais;
Sois sûr que mes bienfaits
Passeront mes promesses,
Que pour toi mes richesses
Ne tariront jamais;
Mais!
Ne vas pas me tromper, etc.
Choisis, ou ma colère, ou ma reconnaissance.

SANDER.

Je redoute moins ta puissance
Que je ne respecte ma foi.

AZOR.

Prends-y bien garde. Allons, suis-moi:
Je vais t'abréger le voyage;
Et dans l'instant même, un nuage
Va te porter d'ici chez toi.

ALI, *tremblant.*

Un nuage! Ah! permettez....

AZOR.

Quoi?

ALI.

Que je m'en aille à pied.

Digitized by Google

AZOR.

Pourquoi donc?

ALI.

Mon usage
N'est pas d'aller sur un nuage.

AZOR.

Aimerais-tu mieux un dragon?

ALI, *avec une frayeur plus vive.*

Oh! non. Pour aller de la sorte,
Je n'ai pas la tête assez forte.

AZOR.

Eh bien! tu peux attendre ici ton maître.

ALI.

Non!
Le nuage d'abord m'a fait peur; mais n'importe:
Puisque mon maître y va, j'y puis aller aussi.

AZOR.

Viens donc.

ALI.

Si pourtant....

AZOR.

Point de *si*.

ALI.

Allons, que le diable m'emporte,
Pourvu que ce soit loin d'ici.

(*Symphonie qui exprime le vol du nuage.*)

(*Le théâtre change, et représente l'intérieur de la maison de Sander.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZÉMIRE, FATMÉ, LISBÉ, *travaillant à la lumière d'une lampe.*

TRIO.

ENSEMBLE.

Veillons, mes sœurs, veillons encore.
La nuit
S'enfuit
Devant l'aurore.

ZÉMIRE.

Mes sœurs, voilà bientôt le jour.
Jour prospère,
Rends un père,
Rends un père à notre amour.

FATMÉ.

Il m'a promis des dentelles.

LISBÉ.

A moi des rubans nouveaux.

FATMÉ.

Les dentelles les plus belles.

LISBÉ.

Et les rubans les plus beaux.

ZÉMIRE.

Il m'a promis une rose.
C'est la fleur que je chéris.

Digitized by Google

FATMÉ ET LISBÉ.

Une rose? C'est peu de chose.

ZÉMIRE.

De sa main elle est sans prix.

ENSEMBLE.

Veillons, mes sœurs, etc.

SCÈNE II.

SANDER, ALI, ZÉMIRE, FATMÉ ET LISBÉ.

LES TROIS SŒURS.

Ah! mon père!

SANDER.

Bonjour, mes enfants.

ZÉMIRE.

Quelle joie
Nous cause votre heureux retour!

FATMÉ.

Le ciel vous rend à notre amour.

SANDER.

Il permet que je vous revoie.

ALI, *à part.*

Me voilà. J'en suis étourdi.
Les vents sont un fier attelage,
Et je le donne au plus hardi.

ZÉMIRE, *à Sander.*

Avez-vous fait un bon voyage?

FATMÉ.

Revenez-vous bien riche?

SANDER.

Hélas! tout a péri.

LISBÉ ET FATMÉ.

Tout a péri!

Digitized by Google

SANDER.

Dans la misère
Nous voilà retombés.

ZÉMIRE.

Mon père,
Vous n'en serez que plus chéri.

SANDER.

(*à Fatmé et à Lisbé.*) (*à Zémire.*)
Mes enfants, vous pleurez! et toi, tu me consoles!

ZÉMIRE.

Vous-même, vous comptiez si peu
Sur des espérances frivoles!
Nous en avons encore assez, de votre aveu.
Pour être heureux il faut si peu de chose!
L'oiseau des bois comme nous est sans bien;
Le jour il chante, et la nuit il repose.
Il n'a qu'un nid; que lui manque-t-il? Rien.
J'ai vu souvent, dans la campagne,
Le pauvre et joyeux moissonneur
Folâtrer avec sa compagne,
Et chanter gaîment son bonheur.
Allons, mon père, allons, courage.
Leur exemple est pour nous une belle leçon!
Ali peut bien lui seul vaquer au labourage;
Et vous, mes sœurs, et moi, nous ferons la moisson.
N'est-il pas vrai, mes sœurs, qu'un père qui nous aime,
Nous tient lieu de richesse, et suffit à nos vœux?

LISBÉ.

Oui, ma sœur.

FATMÉ.

Hélas! oui.

ZÉMIRE.

Nous pensons tout de même;
Ne soyez donc plus malheureux.

Digitized by Google

SANDER.

La pauvre enfant! qu'elle est touchante!
Sa raison, sa bonté, sa tendresse m'enchante.
Je me suis souvenu de toi.
(*à Fatmé et à Lisbé.*)
Pour vous deux, je n'ai pu.... vous en savez la cause.

FATMÉ ET LISBÉ.

Vous êtes trop bon.

SANDER, *aux mêmes.*

Plaignez-moi.
Toi, Zémire, tu n'as demandé qu'une rose;
La voilà.

ZÉMIRE.

Vous me ravissez.

SANDER.

(*bas.*)
Oui, qu'elle te soit chère. Elle me coûte assez.

ZÉMIRE.

AIR.

Rose chérie,
Aimable fleur,
Viens sur mon cœur.
Qu'elle est fleurie!
Ah! quelle odeur!
Voyez, ma sœur,
Qu'elle est fleurie!
Que ses parfums ont de douceur!
Rose chérie,
Aimable fleur,
Viens sur mon cœur
Puiser la vie.
Viens du moins mourir sur mon cœur.

SANDER.

Vous avez, mes enfants, veillé toute la nuit;

Digitized by Google

J'ai besoin de repos moi-même.
(*à part.*)
Venez, embrassez-moi. Ciel! où m'as-tu réduit!

(*Fatmé et Lisbé se retirent; Zémire reste, observant son père, qui se jette sur un siége, accablé de douleur.*)

SCÈNE III.

SANDER, ALI, ZÉMIRE.

ZÉMIRE, *à part.*
Comme il est affligé!
SANDER, *l'apercevant.*
Va-t'en.
ZÉMIRE.
Non, je vous aime
Plus que ma vie; et je ne puis....
SANDER.
Va-t'en. Dans l'état où je suis....
Laisse-moi.
ZÉMIRE.
D'où vous vient cette douleur extrême?
SANDER.
(*haut.*)
Que lui dirai-je? Va, ce n'est rien.
ZÉMIRE.
Ce n'est rien!
Non, votre cœur ne peut se dérober au mien.
Avant que d'avoir l'espérance
Que ce vaisseau vous fût rendu,
Vous étiez consolé de le croire perdu.
Aujourd'hui, quelle différence!
Triste, abattu, découragé,
Mon père! en quel état vous êtes!
Dites-moi vos peines secrètes;

Digitized by Google

Et vous en serez soulagé.
Est-ce à votre pauvre petite,
Qui vous aime si tendrement,
Que ce cœur devrait un moment
Cacher le trouble qui l'agite?

SANDER.

Laisse-moi.... Je l'afflige; il faut la consoler.
Viens, embrasse ton père avant de t'en aller.

ZÉMIRE.

Mon père!

SANDER.

Allons, va-t'en. Va reposer, te dis-je.
(*Il sort.*)

ZÉMIRE, *à part.*

Non, je le suis. Je veux savoir ce qui l'afflige.
Son silence me fait trembler.

SCÈNE IV.

ALI, *seul.*

Je crois rêver; je crois être en délire.
De ma frayeur je ne suis point remis.
Mon pauvre maître! il a promis;
Et le moyen de s'en dédire?
Voilà pourtant, sans y songer,
Ce que l'on gagne à voyager.

AIR.

Plus de voyage qui me tente.
Je veux mourir vieux, si je puis.
Je ne serai plus qu'une plante;
Et je prends racine où je suis.
Passe encor pour aller sur terre:
C'est un plaisir quand il fait beau.

Digitized by Google

Passe encor pour aller sur l'eau;
Quoique je ne m'y plaise guère.
Mais, voyager sur les nuages;
Et voir là-bas, là-bas, là-bas,
La terre s'enfuir sous ses pas!
Cela dégoûte des voyages.
La tête tourne d'y penser.
Je ne veux plus recommencer.

SCÈNE V.

ALI, ZÉMIRE.

ZÉMIRE.

Ali, mon cher Ali, dis-moi ce qu'a mon père.
Son silence me désespère.
Il mêle à ses embrassements
Des soupirs, des gémissements,
Qui remplissent mon cœur des plus vives alarmes.

ALI, *à part.*

Allons-nous-en.

ZÉMIRE.

Quoi! tu me fuis!

ALI.

Oh! moi, je ne sais pas résister à des larmes.

ZÉMIRE.

Cher Ali, prends pitié de l'état où je suis.
Daigne me confier les peines de ton maître.
Je les adoucirai peut-être;
Je les calmerai si je puis.

ALI, *à part.*

L'aimable enfant! quel dommage
D'être mangée à son âge!
Il n'en ferait qu'un repas.

Digitized by Google

ZÉMIRE.

Que dis-tu là?

ALI, *à part.*

Non, je gage.
Qu'il ne la mangerait pas.
Écoutez. Il est sûr que sans votre assistance,
Votre malheureux père est un homme perdu.

ZÉMIRE.

Mon père!

ALI.

Il m'a bien défendu
De vous en faire confidence.
Mais il ne s'agit pas ici de reculer,
Ni de vous rien dissimuler.
Cette nuit dans un bois....

SANDER, *sans se montrer.*

Ali!

ALI.

Je crois l'entendre.
Oui, c'est lui-même. Allez m'attendre.

ZÉMIRE.

Ah! tu m'en as trop dit pour ne pas achever.

ALI.

Allez. Je vais vous retrouver.

SCÈNE VI.

SANDER, ALI.

SANDER, *à part.*

Plus de repos pour moi. Le trouble qui me presse....
(*à Ali.*)
Tu ne dors pas?

ALI, *tristement.*

Moi? non.

Digitized by Google

SANDER.

Et ces pauvres enfants?

ALI.

Elles reposent.

SANDER.

Leur tendresse
Me fait un mal!... Je te défends,
Encore une fois, de leur dire
Où je vais, ni quel est le malheur qui m'attend.

ALI.

Quoi! vous allez!...

SANDER.

Ce soir.

ALI.

Cela presse-t-il tant?

SANDER.

Une table, je veux écrire.
Laisse-moi.

SCÈNE VII.

SANDER, *seul.*

Je suis si troublé!...
Du poids de ma douleur je me sens accablé.

RÉCITATIF OBLIGÉ.

(*il écrit.*)

Je vais faire encore un voyage,
Bien long, peut-être!... O vous que je laisse au milieu
Des écueils de votre âge,
Veille sur vous le ciel!... Jouissez en ce lieu
Des douceurs d'une vie obscure, honnête et sage....
Aimez-vous, aimez-moi. Je vous embrasse. Adieu.

Me voilà plus tranquille. Il faut que je dépose
Cette lettre en main sûre. Ali!... mais il repose.

Digitized by Google

Ce soir, avant que de partir,
Il suffira que je la laisse.
Je suis abattu de faiblesse;
Et je sens, malgré moi, mes yeux s'appesantir.
(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

ZÉMIRE, ALI.

DUO.

ZÉMIRE.

Je veux lui dire; je veux lui dire
Que c'est à moi de m'offrir au trépas.

ALI.

Ah! Zémire,
Parlez plus bas.
Il vous entend : parlez plus bas.
Que j'ai mal fait de vous le dire!
Voilà, voilà comme je suis :
Je veux me taire, et je ne puis.

ZÉMIRE.

Dieu! que pour moi mon père expire!
Non, je ne le souffrirai pas.
Je veux le voir; je veux lui dire,
Que c'est à moi de m'offrir au trépas.

ALI.

Ah! Zémire,
Parlez plus bas.
Il vous entend : parlez plus bas.
Il veut partir sans vous le dire.

ZÉMIRE.

Sans me le dire, il veut partir.
Non, non, je n'y puis consentir.
Je veux le voir;
C'est mon devoir.

Digitized by Google

ALI.

Vous l'allez voir
Au désespoir.

ZÉMIRE.

Eh bien! sois mon guide toi-même.
Vers ce palais conduis mes pas.

ALI.

Qui? moi! vous mener au trépas!
Trahir un père qui vous aime!
Non, non.

ZÉMIRE.

Cruel! ne vois-tu pas
Que je le dérobe au trépas?
Veux-tu le voir périr lui-même?

ALI.

Non, non, non, non, je n'irai pas.
(*à part.*)
Et je tremble aussi pour moi-même.

ZÉMIRE.

Cher Ali! mon père repose:
C'est le moment: conduis mes pas.

ALI.

(*à part.*)
Non, non, je n'ai garde; et pour cause.

ZÉMIRE.

De son malheur je suis la cause.
Je dois le sauver du trépas.

ALI.

Non, non, non, non, je n'irai pas.

ZÉMIRE.

Tu n'as jamais aimé ton maître.

ALI.

Je l'aime, hélas! il le sait bien.

Digitized by Google

ZÉMIRE.

Si tu l'aimes, fais-le connaître.
Le temps nous presse; vien.

ALI.

Non.

ZÉMIRE.

Vien.

ALI.

Je n'entends rien.

ZÉMIRE.

A tes genoux
Que j'embrasse....

ALI.

Ah! de grâce!
Levez-vous.
(*à part.*)
Ma faiblesse va me prendre.

ZÉMIRE.

A mes pleurs il faut te rendre.
Si nous tardons, il est perdu.

ALI, *à part.*

Je m'attendris; je suis rendu.

(*Le théâtre change et représente le salon du palais d'Azor.*)

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

AZOR, *seul.*

Cruelle fée, abrége ou ma vie, ou ma peine.
Tu m'avais donné la beauté :
De ce don je fus trop flatté ;
Mais, hélas ! est-ce un crime à mériter ta haine ?
Qu'exige de moi ta rigueur ?
Sous ces traits tu veux que l'on m'aime ;
Et le charme est détruit, si, malgré ma laideur,
Je puis toucher un jeune cœur ;
Mais peux-tu l'espérer toi-même ?
Pour commander aux éléments,
Tu m'as bien donné ta puissance ;
Mais les cœurs ne sont pas sous ton obéissance :
L'amour est au-dessus de tes enchantements.

AIR.

Ah ! quel tourment d'être sensible,
D'avoir un cœur fait pour l'amour,
Sans que jamais il soit possible
De se voir aimer à son tour !
Je porte avec moi l'épouvante,
Et je ne répands que l'effroi.
La beauté timide et tremblante
S'alarme et s'enfuit devant moi.

Ah ! quel tourment, etc.

Digitized by Google

Ce bon père, à qui je commande
De me livrer sa fille, aura-t-il la rigueur
De m'obéir? Pour moi c'est un nouveau malheur,
S'il fait ce que je lui demande.
J'aimerai; mais puis-je à mon tour
Me faire aimer par la contrainte?
La haine obéit à la crainte;
L'amour n'obéit qu'à l'amour.
Que vois-je? une jeune personne
Qui s'avance vers ce palais.
(*vivement.*)
Je reconnais son guide : oui, c'est lui. Si j'allais
Au-devant d'elle? Non.... Je brûle et je frissonne.
Cachons-nous; tâchons de savoir
A quels plaisirs elle est sensible;
Et que son cœur, s'il est possible,
Se rassure avant de me voir.
(*Il sort.*)

SCÈNE II.

ALI, ZÉMIRE.

ALI.

Vous voilà; je me sauve : adieu.

ZÉMIRE.

Quoi!

ALI, *trouvant les portes fermées.*

Misérable!
C'est fait de moi, tout est fermé.

ZÉMIRE.

Ali, je te vois alarmé!

ALI, *à haute voix.*

Allons, rendons-nous favorable
L'hôte charmant qui nous reçoit.

Digitized by Google

Avec plaisir chez lui sans doute il me revoit,
Puisqu'il a la bonté de vouloir que j'y reste.
(*bas.*)
Pourquoi suis-je venu? complaisance funeste!

ZÉMIRE.

Il est donc bien hideux? bien effroyable?

ALI, *à haute voix.*

Non!

ZÉMIRE.

Tu me l'as dit.

ALI, *de même.*

Moi? dieu m'en garde!
On le croirait d'abord; mais plus on le regarde....
Il a l'air noble; il est bien fait, dans sa façon.
Je n'ai pas trop vu son visage;
Mais il est jeune, il est galant:
On a toujours assez de quoi plaire à son âge.
Du reste, il est riche, opulent;
Il aime le bon vin: c'est d'un heureux présage,
Car toujours un buveur a le cœur excellent.
Courage! allons, mademoiselle,
Vous l'apprivoiserez: vous êtes jeune et belle.
Tenez-vous droite en le voyant;
Faites-lui bien la révérence;
Et de le trouver effrayant
Gardez-vous d'avoir l'apparence:
Cela ne serait pas honnête. Il vous dira....
Que sais-je? ce qu'il lui plaira.
Répondez-lui d'un air.... là.... d'un ton qui le touche:
(*bas.*)
Car il est tant soit peu farouche.
Mais sur-tout soyez mon appui;
Et de me dévorer s'il avait quelque envie,
Dites-lui que j'aime la vie,
Et faites bien valoir ce que j'ai fait pour lui.

Digitized by Google

ZÉMIRE.

Sera-t-il long-temps invisible?

ALI.

Oh! non.

ZÉMIRE.

Dans son palais tout me semble paisible.
Vois ces livres, ce clavecin.

ALI.

Oui, de galanterie avec vous il se pique.

ZÉMIRE.

On dirait qu'il a su que j'aime la musique,
Et qu'il veut m'amuser.

ALI.

Vraiment! c'est son dessein.

ZÉMIRE.

Que vois-je? Ali, tiens, tu sais lire;
Vois : *Appartement de Zémire* (1).
C'est donc là qu'il veut me loger?
Ouvre.

ALI, *avec frayeur.*

Moi! c'est chez vous, madame; ouvrez vous-même.

ZÉMIRE, *ouvrant.*

Quel éclat! cher Ali, quelle richesse extrême!

ALI.

Il ne veut pas vous égorger.

---

(1) Ces mots sont écrits sur une porte, en caractères transparents.

Digitized by Google

DUO.

ZÉMIRE.

Rassure mon père ;
Dis-lui qu'on n'a pas
Résolu mon trépas.
Console mon père ;
Dis-lui que j'espère
Me revoir dans ses bras.
Si dans son asyle
Je le sais tranquille,
Je suis sans effroi.
Je dis en moi-même :
Il respire, il m'aime ;
C'est assez pour moi.

C'est assez qu'il vive.
Qu'il oublie, hélas !
La pauvre captive,
La pauvre captive
Ne s'en plaindra pas.

ALI, *cherchant à s'échapper.*

Oui, mais comment faire ?
On arrête mes pas.
Ne le voyez-vous pas ?
Hélas ! pour vous plaire
Je me vois dans ces lacs.

Dans notre humble asyle,
J'étais si tranquille !
J'étais sans effroi.
Celui qui vous aime
Ne peut-il de même
Vous garder sans moi ?
Que veut-il de moi ?
Ne peut-il vous aimer sans moi ?

Soyez sa captive.
Pourvu que je vive
Je ne m'en plains pas.

AZOR, *sans se montrer.*

Esclave, éloigne-toi. Laisse-la dans ces lieux.

ALI.

Ah ! je ne demande pas mieux.

(*Les portes s'ouvrent, et il s'enfuit.*)

SCÈNE III.

ZÉMIRE, *seule.*

Me voilà seule.... allons. Il va venir. Qu'il vienne....
Le cœur me bat.... Eh bien ? quelle peur est la mienne ?
Mon père n'est plus en danger :
Je ne crains plus que pour moi-même.
Le ciel protégera l'innocence qu'il aime.
J'ai rempli mon devoir ; et mon sort peut changer.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

ZÉMIRE, TROUPE DE GÉNIES.

(*Un trône de fleurs s'élève au milieu du salon; et les génies, en dansant, rendent hommage à Zémire.*)

ZÉMIRE.

Mais quelle cour brillante autour de moi s'empresse?
Est-ce à moi que cela s'adresse?
Sur ce trône de fleurs voudrait-on m'élever?
En vérité, je crois rêver.

SCÈNE V.

ZÉMIRE, AZOR.

ZÉMIRE, *tombant évanouie dans les bras des fées.*
O ciel!

AZOR.

De ma laideur, effet inévitable!
Zémire! ah! revenez de ce mortel effroi.
Je parais à vos yeux un monstre épouvantable:
D'un pouvoir ennemi tel est l'injuste loi;
Mais, hélas! sous ces traits, s'il vous était possible
De lire dans mon cœur! il est tendre et sensible.
Ne me regardez pas, Zémire; écoutez-moi.
(*Il fait signe aux génies et aux fées de s'éloigner.*)

ZÉMIRE.

Tous mes sens sont glacés, à peine je respire.

AZOR, *à ses genoux.*

Et quelle frayeur vous inspire
Le déplorable Azor, tremblant à vos genoux?

ZÉMIRE, *le regardant.*

Ah!... je me meurs. Éloignez-vous,

Digitized by Google

Si vous ne voulez que j'expire.

AZOR, *se relevant.*

Vivez. C'est à moi d'expirer,
Si vous refusez de m'entendre.

ZÉMIRE, *à part.*

Comme il a l'air craintif! quelle voix douce et tendre.
(*d'un air timide.*)
N'allez-vous pas me dévorer?

AZOR.

Qui? moi! je veux passer ma vie
A vous plaire, à vous adorer.
De vous faire aucun mal je n'eus jamais l'envie.

ZÉMIRE, *se levant.*

Je commence à me rassurer.

AZOR.

AIR.

Du moment qu'on aime,
L'on devient si doux!
Et je suis moi-même
Plus tremblant que vous.
Eh quoi! vous craignez
L'esclave timide
Sur qui vous régnez!
N'ayez plus de peur:
La haine homicide
Est loin de mon cœur.

Du moment, etc.

ZÉMIRE, *à part.*

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Quelle figure horrible! et quel charmant langage!
Non, cette voix-là sûrement
N'annonce pas un cœur sauvage;
Et sa laideur sans doute est un enchantement.

Digitized by Google

AZOR.

Je suis donc bien épouvantable!

ZÉMIRE.

Mais.... vous n'êtes pas beau.

AZOR.

Vous me haïssez?

ZÉMIRE.

Non:
Quand on n'est pas méchant, on n'est point haïssable.

AZOR.

Et si j'ai sous ces traits un cœur sensible et bon?

ZÉMIRE.

Je vous plaindrai.

AZOR.

Zémire, il est trop véritable.
Plaignez-moi: l'on ne peut avoir
Sous des traits plus hideux un naturel plus tendre.

ZÉMIRE.

Hélas! j'oublie à vous entendre
La peur que j'avais à vous voir.

AZOR.

Oui, Zémire, vous êtes reine
De ce palais et de mon cœur.
Parlez, commandez en vainqueur.
Ici tout reconnaît votre loi souveraine.
Ici mille innocents plaisirs
Charmeront votre solitude.
Vous avez des talents, et vous aimez l'étude;
Voilà de quoi sans cesse occuper vos loisirs.
Les beaux-arts, la riche nature,
Des jardins émaillés des plus vives couleurs,
Les oiseaux, les fleurs.

ZÉMIRE.

Ah! les fleurs!

Digitized by Google

AZOR.

Vous en aimerez la culture.
Si quelquefois, par grâce, à vos amusements,
Vous daignez consentir que l'amitié se joigne,
Vous lui ferez passer de bienheureux moments!
Si vous voulez qu'elle s'éloigne,
Je m'en refuserai les tendres mouvements.

ZÉMIRE.

Mais mon père? mes sœurs?

AZOR, *vivement.*

Je suis riche; et j'espère,
A force de bienfaits, consoler votre père.
Qu'il forme des souhaits, je les accomplirai:
Je doterai vos sœurs, je les établirai.
Ils ont perdu leurs biens; je les en dédommage.
Et ceux dont je les comblerai
Seront encore un faible hommage,
Trop peu digne de celle à qui je le rendrai.

ZÉMIRE.

Mais.... vous m'attendrissez on ne peut davantage.

AZOR.

Ah! Zémire!

ZÉMIRE.

A vous voir j'accoutume mes yeux.

AZOR.

Eh bien! commencez donc à vous plaire en ces lieux.
Vous chantez, je le sais, vous chantez à merveille.
En parlant, votre voix touche, émeut tous mes sens;
Ah! quel charme pour mon oreille
D'entendre éclater vos accents!

ZÉMIRE.

Si vous désirez que je chante,
Je chanterai.

AZOR.

Quelle bonté touchante!

Digitized by Google

ZÉMIRE.

AIR.

La fauvette, avec ses petits,
Se croit la reine du bocage :
De leur réveil, par son ramage,
Tous les échos sont avertis.
Sa naissante famille
Autour d'elle sautille,
Voltige et prend l'essor;
Rassemblés sous son aile,
De leur amour pour elle
Son cœur jouit encor.
Mais par malheur
Vient l'oiseleur,
Qui lui ravit son espérance.
La pauvre mère! elle ne pense
Qu'à son malheur.
Tout retentit de sa douleur.

AZOR.

Vos chants pour moi sont une plainte;
Hélas! je ne puis réussir
A calmer les regrets dont votre ame est atteinte,
Ne puis-je au moins les adoucir?

ZÉMIRE.

Vous le pouvez.

AZOR.

Comment? parlez : que faut-il faire?

ZÉMIRE.

Me laisser voir encore et mes sœurs et mon père.

AZOR.

Autant que je le puis, je vais vous obéir;
Et vous m'en punirez peut-être.
Dans un tableau magique ils vont ici paraître;
Mais si vous approchez, tout va s'évanouir.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

AZOR, ZÉMIRE, *sur le théâtre;* SANDER, FATMÉ, LISBÉ, *dans le tableau.*

ZÉMIRE.

Ah! mon père! ah! mes sœurs!.. hélas! comme il est triste!
Il pleure. Sa douleur résiste
Au soin que leur amour prend de le consoler.
Il me cherche des yeux. Il semble me parler.
Ses bras vers moi semblent s'étendre.
Ah! si je pouvais y voler!
Si du moins il pouvait m'entendre!

AZOR.

Cela n'est pas possible.

ZÉMIRE.

Et moi, ne puis-je pas
L'entendre lui-même?

AZOR.

Ah! Zémire!
Que me demandez-vous?

ZÉMIRE.

A ce que je désire
Vous vous refusez.

AZOR.

Non. Mais je suis sûr, hélas!
Qu'en vous obéissant je me trahis moi-même.
Leurs plaintes vont me rendre odieux, je le vois;
Mais vous le voulez : je vous aime;
Vous allez entendre leur voix.

TRIO, en sourdine.

SANDER.

Ah! laissez-moi, laissez-moi la pleurer;
A mes regrets laissez-moi me livrer.

Digitized by Google

FATMÉ ET LISBÉ.

Mon père, hélas! cessez de la pleurer;
A vos regrets cessez de vous livrer.

SANDER.

Qui m'aimera jamais comme elle?

LISBÉ.

Ce sera moi.

FATMÉ.

Ce sera moi.

SANDER.

Qui me rendra ce tendre zèle?

LISBÉ.

Ce sera moi.

FATMÉ.

Ce sera moi.
Croyez la voir.

SANDER.

Oui, je la voi.
Je crois l'entendre qui m'appelle.

FATMÉ ET LISBÉ.

Nous vous aimons.

SANDER.

Je le sais bien.
Mais ma Zémire!
Ah! ma Zémire,
Reviens, revien!
Sans toi j'expire.
Reviens, revien!

FATMÉ ET LISBÉ.

Sans toi, Zémire,
Ton père expire.
Reviens, revien!

ZÉMIRE, *se précipitant vers le tableau.*

Ah! mon père!

(*Tout disparaît.*)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

ZÉMIRE, AZOR.

ZÉMIRE, *à Azor.*

Ah! cruel!

AZOR.

Je vous l'avais prédit :
Vous-même avez détruit le charme.

ZÉMIRE.

L'état de mon père m'alarme.
Laissez-moi l'aller voir.

AZOR.

Qu'ai-je fait!

ZÉMIRE.

Il languit,
Il s'afflige, il se désespère.
Ah! laissez-vous toucher par les larmes d'un père.

AZOR.

Non, cessez, Zémire, cessez.
Je vous aime; et je meurs si vous m'êtes ravie.

ZÉMIRE.

Pour rassurer mon père et lui rendre la vie,
Une heure, un moment, c'est assez.

AZOR.

Ah! quel est sur moi votre empire!
Allez, allez le voir, ce père tant aimé :
Rassurez son cœur alarmé :
Dites-lui que pour vous, que par vous je respire;
Que je vous suis soumis; que vous m'avez charmé.
Mais, Zémire, je vous conjure
De revenir.

ZÉMIRE.

Je vous le jure.

Digitized by Google

AZOR.

Regardez le soleil près d'achever son tour,
Si je le vois coucher avant votre retour,
Dès ce moment je désespère,
Je finis mon malheureux sort;
Et vous direz à votre père :
« Il n'est plus; j'ai causé sa mort. »

ZÉMIRE.

Moi! causer votre mort! j'en serais bien fâchée!
Non, vous avez tant de bonté,
Et mon ame en est si touchée,
(*à part.*)
Que pour vous.... Ah! le sort lui devait la beauté.

AZOR.

Il dépendra de vous d'en réparer l'injure.
Je vous remets ma vie et ma félicité.
Allez. Si vous êtes parjure,
Je ne punirai point votre infidélité.
Cet anneau vous rend libre. En le portant, Zémire,
Vous n'êtes plus en mon pouvoir;
Et je vous le confie.

ZÉMIRE.

O bonté que j'admire!

AZOR.

Mais si vous voulez me revoir,
Quittez-le; et dans l'instant vous me serez rendue.

ZÉMIRE.

Cette confiance m'est due;
Et j'en mériterai ce gage, en le quittant.

AZOR.

Adieu. N'oubliez pas celui qui vous attend.

(*Le théâtre change et représente la maison de Sander.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

SANDER, ALI.

SANDER, *assis et appuyé tristement sur une table.*

Quel malheur est le mien!

ALI, *effrayé.*

Ah! monsieur!

SANDER.

Qu'est-ce encore?

ALI.

Dans l'air...

SANDER.

Eh bien! dans l'air?

ALI.

J'ai vu...

SANDER.

Quoi?

ALI.

Je l'ignore.

AIR.

J'en suis encor tremblant
C'est comme un char volant,
Ou bien c'est un nuage.
Non, c'est un char brûlant,
Volant sur un nuage.
Je l'ai bien vu; j'en suis transi;

Digitized by Google

J'ai peur qu'il ne descende ici.
A l'équipage
Sont attelés
Deux beaux serpents ailés.
De leurs gueules béantes
N'ai-je pas vu les dents?
Leurs prunelles brûlantes
Sont deux charbons ardents.
J'en suis encor tremblant.
C'est comme un char volant,
Ou bien c'est un nuage.
Non, c'est un char brûlant,
Volant sur un nuage;
Ou bien peut-être ce n'est rien.
Quand on a peur on n'y voit pas si bien.

SANDER.

Et que me fait à moi ce char ou ce nuage?

ALI.

Oh! rien. Mais c'est encor là
Quelqu'un de ces messieurs-là,
Qui, pour son plaisir, voyage.

SCÈNE II.

ZÉMIRE, FATMÉ, LISBÉ, SANDER, ALI.

FATMÉ, LISBÉ.

Voilà ma sœur.

ZÉMIRE.

Mon père!

SANDER.

Ah! ma fille, est-ce toi?
Est-ce bien toi que je revoi?

ZÉMIRE.

C'est Azor, c'est lui qui m'envoie.

Digitized by Google

Il permet que je vous revoie :
Il n'a pu me le refuser.
Je n'ai qu'un moment; je l'emploie,
Mon père, à vous désabuser.
Cessez de gémir et de craindre :
Avec lui je suis moins à plaindre,
Oui, bien moins que vous ne croyez.
Il a pour moi, vous le voyez,
Les soins les plus touchants, l'amitié la plus tendre.
Il se prive de moi : c'est un pénible effort!
Et je sais tous les maux qu'il éprouve à m'attendre.

SANDER.

Quoi!

ZÉMIRE.

Si je différais, je causerais sa mort.
Ne vous affligez plus, mon père, sur mon sort.
Je suis heureuse. Adieu.

SANDER, *vivement.*

Ciel! que viens-je d'entendre?
Ma fille, tu veux me quitter!

ZÉMIRE.

J'ai promis; il m'attend; et je dois m'acquitter.

SANDER.

Cruelle enfant, tu veux abandonner ton père!
Tu ne sais pas les maux que tu m'as fait souffrir.

ZÉMIRE.

Pour vous sauver j'ai dû m'offrir;
Mais au lieu d'un maître sévère,
Je trouve un ami généreux.
Non, il n'est pas méchant; il n'est que malheureux.

SANDER.

Tu le plains!

ZÉMIRE.

Hélas! il me semble
Qu'il n'était pas né ce qu'il est.

Digitized by Google

Tenez, quand nous sommes ensemble,
On dirait que c'est lui qui tremble;
Qu'il est perdu s'il me déplaît.

SANDER.

Doux et timide en apparence,
Dans le piége il veut t'engager;
Et tu n'en vois pas le danger.

ZÉMIRE.

Non, mon père; j'ai l'assurance
Qu'il me chérit de bonne foi.

SANDER.

Ma fille, je sais mieux que toi
Quelle est sa coupable espérance.

ZÉMIRE.

Il veut vous combler de bienfaits.

SANDER.

Qu'il garde ses biens que je hais,
Et qu'il n'attende rien de ma reconnaissance.
Mes biens à moi sont mes enfants.
Rien au prix de leur innocence.

ZÉMIRE.

Vous l'outragez, mon père.

SANDER.

Et toi, tu le défends!
Quel sentiment pour lui dans ton ame s'élève?

ZÉMIRE.

La pitié.

SANDER.

Malheureuse! achève.
Par ses enchantements il t'aura su toucher.
Il t'intéresse!

ZÉMIRE.

Eh oui! mon père, il m'intéresse.

SANDER.

Il aura surpris ta tendresse.

Digitized by Google

ZÉMIRE.

Oui, son sort m'attendrit : je ne puis le cacher.

SANDER.

Quoi ! ce monstre ?

ZÉMIRE.

Daignez m'entendre, et soyez juge.
Seule, sans appui, sans refuge,
Il me tenait en son pouvoir.
J'ai desiré de vous revoir;
Il l'a permis : c'est peu : vous allez voir s'il m'aime.
Il me rend libre; il veut lui-même
Que de moi seule ici dépende mon destin.
Il mourra si je l'abandonne;
Et j'en ai le pouvoir; c'est lui qui me le donne.
En voilà le gage certain.
(*elle lui montre l'anneau.*)

SANDER.

Cet anneau ?

ZÉMIRE.

Cet anneau me rend indépendante.

SANDER.

Du pouvoir du génie ?

ZÉMIRE.

Et de sa volonté.

SANDER.

Je respire. Ah ! ma fille !

ZÉMIRE.

Est-ce de sa bonté
Une preuve assez éclatante ?

SANDER.

Ce n'est donc que moi désormais
Que peut menacer sa colère ?
Garde-toi de quitter cet anneau.

ZÉMIRE.

Quoi ! mon père,

Digitized by Google

Vous voulez!...

SANDER.

Garde-toi de le quitter jamais.

ZÉMIRE.

Et celui qui m'attend, ce malheureux qui m'aime,
Je l'aurai donc trahi? j'aurai fait son malheur?
Ah! plutôt, laissez-moi devoir tout à lui-même.
S'il est sincère et bon, j'attends tout de son cœur.
S'il est méchant, s'il a pu feindre,
Et s'il a voulu m'éprouver,
Pour vous, en l'offensant, que n'ai-je pas à craindre,
Mon père? et de vos bras s'il venait m'enlever!

SANDER.

Qu'il vienne.

ZÉMIRE.

Laissez-moi, laissez-moi vous sauver.

QUATUOR.

ZÉMIRE.

Ah! je tremble. Quelles armes
Opposer à son pouvoir?

SANDER.

Mes pleurs, mes cris, sont les armes
Que j'oppose à son pouvoir.

ZÉMIRE.

Non, vous n'avez plus d'espoir,
Plus d'espoir que dans mes larmes.

SANDER.

La nature au désespoir
S'expose à tout sans alarmes.

ZÉMIRE.

Ah! je tremble. Quelles armes
Opposer à son pouvoir?

SANDER.

Mes pleurs, mes cris, sont les armes

Digitized by Google

Que j'oppose à son pouvoir.

ZÉMIRE.

Ah! mon père!

SANDER.

Je suis père.

ZÉMIRE.

Si jamais je vous fus chère,
Laissez-moi fuir ce séjour.

FATMÉ ET LISBÉ.

Que ne puis-je à sa colère
Aller m'offrir à mon tour!

SANDER.

Non, ma fille m'est plus chère
Que la lumière du jour.

ZÉMIRE.

Lui-même en ces lieux peut-être
Va paraître.
Ah! laissez-moi.

SANDER.

Qu'il paraisse.
Ma tendresse
Ne me laisse
Aucun effroi.

ZÉMIRE.

Ma craintive obéissance
Peut désarmer sa rigueur.
La jeunesse et l'innocence
Ont bien des droits sur un cœur.

FATMÉ ET LISBÉ.

La craintive obéissance, etc.

SANDER.

J'obtiendrai par ma constance,
Qu'il te rende à ma douleur;
Et si ma douleur l'offense,
Qu'il me déchire le cœur.

Digitized by Google

ZÉMIRE.

Ah ! je tremble. Quelles armes
Opposer à son pouvoir, etc.

FATMÉ ET LISBÉ.

Ah ! je tremble, etc.

SANDER.

Mes pleurs, mes cris, sont les armes
Que j'oppose à son pouvoir, etc.

ZÉMIRE, *jetant l'anneau.*

Mes sœurs, consolez notre père.

(*Elle disparaît.*)

SANDER.

Ma fille ! elle échappe à mes yeux !

FATMÉ ET LISBÉ.

Mon père !

SANDER.

Laissez-moi. Le jour m'est odieux.
Je veux sur moi du monstre attirer la colère.

(*Le théâtre change, et représente une partie des jardins d'Azor. C'est un endroit sauvage, où est une grotte.*)

SCÈNE III.

AZOR, *seul.*

RÉCITATIF OBLIGÉ.

Le soleil s'est caché dans l'onde ;
Et Zémire ne revient pas !
J'ai tout perdu ! Que fais-je au monde ?
Zémire m'abandonne ; elle veut mon trépas.

AIR.

Toi, Zémire que j'adore,
Tu m'as donc manqué de foi !
Et pourquoi vivrais-je encore ?

Digitized by Google

Je n'inspire que l'effroi.
Le jour est affreux pour moi.
Ah! dans ma douleur extrême,
Si je voulais me venger!...
Qui? moi! punir ce que j'aime!
C'est un crime d'y songer.

Mon sort s'accomplit. Je succombe.
Cette grotte sera ma tombe.
C'est trop souffrir;
Il faut mourir.

(*Il tombe dans la grotte.*)

SCÈNE IV.

ZÉMIRE, *seule.*

AIR.

Azor! en vain ma voix t'appelle.
L'écho des bois
Répond seul à ma voix.
Revois Zémire. Elle est fidèle.
Elle consent à vivre sous tes lois.

Azor! en vain ma voix t'appelle, etc.
Hélas! plus que moi-même,
Je sens que je t'aimais;
Et dans ce moment même,
Plus que jamais,
Je t'aime, Azor, je t'aime....

(*Le théâtre change, et représente un palais enchanté. Azor y paraît sur un trône dans tout l'éclat de sa beauté.*)

Digitized by Google

SCÈNE V.

ZÉMIRE, AZOR, TROUPE DE GÉNIES AUTOUR DU TRÔNE OU AZOR EST ASSIS.

AZOR, *s'élançant du trône.*

Zémire!

ZÉMIRE.

Azor!... ô ciel! où suis-je?

AZOR.

Aux vœux d'Azor
Le ciel vous rend plus belle encor.

ZÉMIRE.

Qui? vous, Azor! est-il croyable!

AZOR.

Oui, je suis ce monstre effroyable,
Que, malgré sa laideur, vous n'avez point haï.
Mais vous rompez le charme : il est évanoui.
C'est vous qui me rendez à mon peuple, à moi-même :
Le trône où je remonte est un de vos bienfaits.
Venez y prendre place; et que le diadême
Soit pour vous le moins cher des dons que je vous fais.

ZÉMIRE.

Quel bonheur! quel prodige! et c'est moi qui l'opère!

AZOR.

Par vous la fée, en sa colère,
Se laisse à la fin désarmer.

ZÉMIRE.

Ah! que je vous ai plaint!

AZOR.

Sa rigueur trop sévère
M'avait laissé, Zémire, un cœur pour vous aimer.

ZÉMIRE.

Et c'était assez pour me plaire.

Digitized by Google

Achevez. Rendez-moi mon père.

AZOR.

Vous l'allez voir.

ZÉMIRE.

Je vais le voir!

AZOR.

Vous allez être en son pouvoir.

SCÈNE VI.

ZÉMIRE, AZOR; LA FÉE, *ramenant* SANDER; FATMÉ, LISBÉ, ET ALI.

LA FÉE, *dans un nuage.*

Père vertueux et sensible,
Revois ta fille.

ZÉMIRE, *se jetant dans les bras de son père.*

Ah!

AZOR, *à Sander.*

Tu me vois,
Comme elle, soumis à tes lois.

ZÉMIRE, *à son père.*

C'est Azor.

SANDER.

Je sais tout.

ZÉMIRE.

Serez-vous inflexible?

AZOR.

Pardonne, hélas! sois généreux,
Et plus heureux, s'il est possible,
Que tu n'as été malheureux.

ZÉMIRE, *suppliante.*

Mon père!

AZOR.

Oui, de toi-même il faut que je l'obtienne.

Digitized by Google

Ta fille t'est rendue; et de ta volonté
Dépendra ma félicité;
Je n'ose dire encor, la sienne.

SANDER.

Ah! faites son bonheur; et quoi qu'il m'ait coûté,
Croyez-vous que je m'en souvienne?

SCÈNE VII.

LA FÉE, SA COUR, ZÉMIRE, AZOR, SANDER, FATMÉ, LISBÉ, ET ALI.

LA FÉE.

Azor, tu vois que la bonté
A tous les droits de la beauté.
Sur les cœurs étends son empire;
Et que sous ma loi,
Tout ce qui respire
Adore Zémire,
L'adore avec toi.

(*La cour de la fée célèbre l'hymen d'Azor et de Zémire.*

(*Le ballet commence.*)

DUO.

ZÉMIRE ET AZOR.

Amour! amour! quand ta rigueur
Met à l'épreuve un jeune cœur,
A quelles peines tu l'exposes!
Qui mieux que moi saura jamais
Quels sont les maux que tu nous causes,
Quels sont les biens que tu nous fais?

(*Le ballet termine le spectacle.*)

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE.

Digitized by Google

L'AMI
DE LA MAISON,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

MÊLÉE DE CHANT,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de Fontainebleau, le 26 octobre 1771. Et à Paris, par les comédiens ordinaires du roi, le 14 mai 1772.

MUSIQUE DE GRÉTRY.

Digitized by Google

ACTEURS.

CÉLICOUR.
AGATHE.
ORFISE, mère d'Agathe.
ORONTE, frère d'Orfise et père de Célicour.
CLITON, ami d'Orfise.
UN LAQUAIS.

Le lieu de la scène est le salon d'une maison de campagne.

Digitized by Google

L'AMI
DE LA MAISON,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLICOUR, AGATHE.

CÉLICOUR.

Belle cousine, eh quoi! vous me fuyez toujours!
Je ne suis en ces lieux que depuis quinze jours;
Et de m'y voir vous êtes lasse!
Les heureux moments que j'y passe
Ne seront-ils pas assez courts?

AGATHE.

AIR.

Je suis de vous très-mécontente,
Très-mécontente, entendez-vous?
Je vous croyais docile et doux;
Vous avez trompé mon attente.
Je suis de vous très-mécontente,
Très-mécontente, entendez-vous?

Digitized by Google

Eh quoi! sans cesse
Suivre mes pas!
Chercher mes yeux! me parler bas!
Et me sourire avec finesse!
Belle finesse!
Vous croyez qu'on ne vous voit pas.
Je suis de vous, etc.

Des vivacités
Sans fin, sans nombre;
Vous vous dépitez;
Vous devenez sombre;
Vous ne me quittez
Non plus que mon ombre;
Toujours assis à mes côtés.
Je suis de vous, etc.

CÉLICOUR.

Pardon, belle cousine. Oui, je suis trop sensible :
Je devrais retenir ces premiers mouvements.
Mais se vaincre à tous les moments!
L'effort est pour moi trop pénible.
Près de vous mes empressements
N'ont pas, je crois, besoin d'excuse.
Quant aux vivacités dont je sais qu'on m'accuse,
Rien de plus pardonnable. Avec moi, sans façon,
Je vois que tout le monde en use,
C'est à qui tous les jours me fera la leçon.

AGATHE.

C'est un avis pour moi.

CÉLICOUR.

Vous savez bien que non :
Jamais l'amitié n'humilie.
Mais il n'est pas ici jusqu'à monsieur Cliton,
Qui sans cesse avec moi s'oublie,
Et prétend me donner le ton.

Digitized by Google

AGATHE.

Pour celui-là, je vous supplie
De le ménager.

CÉLICOUR.

Moi!

AGATHE.

Vous-même, et pour raison;
Car c'est l'ami de la maison.

CÉLICOUR.

Vraiment! votre mère en est folle;
Et comme elle chacun le croit, sur sa parole,
Un savant, un sage, un Caton.

AGATHE.

Eh bien! laissez-les croire.

CÉLICOUR.

Oh! tout cela me blesse.

AGATHE.

Mais, mon petit cousin, je ne sais pas pourquoi.

CÉLICOUR.

Par exemple, là, dites-moi
S'il est bien qu'avec lui votre mère vous laisse
Des heures tête-à-tête?

AGATHE.

Il le trouve assez doux.

CÉLICOUR.

Je le crois bien.

AGATHE.

Rassurez-vous:
Un sage est exempt de faiblesse.

CÉLICOUR.

Un fade adulateur, un censeur importun,
Tombé céans comme des nues,
Dont les mœurs vous sont inconnues,
Et dont l'état consiste à n'en avoir aucun:
Voilà ce qui s'appelle un sage.

Digitized by Google

AGATHE.

Oui, c'en est un,
Car il le dit.

CÉLICOUR.

La preuve est claire.

AGATHE.

D'abord il n'est jamais de l'avis du vulgaire.

CÉLICOUR.

C'est n'avoir pas le sens commun.

AGATHE.

De plus, il méprise un chacun.

CÉLICOUR.

Qui, je crois, ne l'estime guère.

AGATHE.

Il raisonne de tout.

CÉLICOUR.

Et n'a jamais raison.

AGATHE.

Sait l'histoire, la carte, et même le blason.

CÉLICOUR.

Science rare!

AGATHE.

Et nécessaire.
Sur un globe avec lui je parcours l'univers;
Dans les temps reculés avec lui je me perds.
C'est lui qui m'instruit, qui m'éclaire.
Il veut me rendre habile.

CÉLICOUR.

Oh! moi, je vous prédis
Qu'il a des desseins plus hardis.

AGATHE.

Et quels desseins?

CÉLICOUR.

Mais, de vous plaire.

Digitized by Google

DUO.

AGATHE.

Vous avez deviné cela!
C'est être fin, c'est être habile
Que d'avoir deviné cela.

CÉLICOUR.

Sans être fin, sans être habile,
J'ai fort bien deviné cela.
Vous, qu'il appelle sa pupille,
Défiez-vous de ce nom-là.

AGATHE.

Moi, qu'il appelle sa pupille,
Me défier de ce nom-là!

CÉLICOUR, *mettant le doigt sur son cœur.*

Je suis certain qu'il en tient là.

AGATHE, *mettant le doigt sur son front.*

Croyez plutôt qu'il en tient là.

CÉLICOUR.

Ses yeux cent fois m'ont dit la chose.

AGATHE.

Ses yeux disent-ils quelque chose?

CÉLICOUR.

Défiez-vous de ces yeux-là.

AGATHE.

Je n'ai pas peur de ces yeux-là.

CÉLICOUR.

On voit qu'il désire, et qu'il n'ose.

AGATHE.

Qu'il n'ose.

CÉLICOUR, *même geste.*

Je suis certain qu'il en tient là.

AGATHE, *même geste.*

Croyez plutôt qu'il en tient là.

Digitized by Google

CÉLICOUR.

Là.

AGATHE.

Là.

CÉLICOUR.

Et s'il se réserve à lui-même
Un prix qui n'était dû qu'à moi, qu'à mon amour.

AGATHE.

Vous n'y pensez pas, Célicour.
Est-ce que vous m'aimez?

CÉLICOUR.

O ciel! si je vous aime!
En doutez-vous, Agathe?

AGATHE.

Et qui me l'aurait dit?

CÉLICOUR.

Qui? mon ravissement, mon trouble, mon ivresse,
De mon cœur agité la joie et la tristesse,
L'inquiétude et le dépit,
Tout, jusqu'à mon silence.

AGATHE.

Oh! je n'ai pas l'adresse
D'expliquer le silence.

CÉLICOUR.

Et mes soins assidus,
Mes soupirs, mes regards, qui vous parlaient sans cesse?

AGATHE.

Je ne les ai pas entendus.

CÉLICOUR.

Je ne m'étonne plus de vous voir si paisible.
Je vous paraissais fou; vraiment, je le crois bien:
Votre cœur était insensible
A tous les mouvements du mien.
Mais non, cela n'est pas possible.
Par exemple, cent fois, en vous donnant la main,

Digitized by Google

J'ai pressé doucement la vôtre dans la mienne.

AGATHE.

Je ne l'ai pas senti, du moins qu'il me souvienne.

CÉLICOUR.

Et l'autre jour, dans le jardin,
Quand je louais tant cette rose,
Fraîche, vermeille, à demi-close,
Qui répandait dans l'air le parfum le plus doux;
Et quand j'aurais voulu me changer en abeille,
Pour avoir de la rose une faveur pareille
A celle dont j'étais jaloux?

AGATHE.

Eh bien?

CÉLICOUR.

La rose, c'était vous.
Et ce pigeon plaintif et tendre,
A qui je souhaitais une colombe?

AGATHE.

Eh bien?

CÉLICOUR.

C'était moi, vous dûtes l'entendre.

AGATHE.

Moi, je n'entends jamais que ce qu'on me dit bien.

CÉLICOUR, *vivement.*

Je vous dis donc que je vous aime;
Que je veux être votre époux;
Et que je ne puis voir, sans un dépit extrême,
Qu'un autre ose prétendre à des liens si doux.
M'entendez-vous enfin?

AGATHE.

Oui, vous êtes jaloux.
Cela fait bien du mal!

CÉLICOUR.

Il dépend de vous-même
De m'en guérir, de me calmer.

Digitized by Google

AGATHE.

Que faut-il pour cela?

CÉLICOUR.

M'aimer.

AGATHE.

Vous aimer! Après? Je suppose
Que nous nous aimions. Croyez-vous
Qu'à nous unir on se dispose?
Et qu'avec vos vingt ans, vous soyez bien l'époux
Qu'à votre cousine on propose?

CÉLICOUR.

Ah! quel malheur vous m'annoncez!
J'en mourrai de douleur. Mais, avant que je meure!
Dites-moi seulement, *je t'aime :* c'est assez.

AGATHE.

Oui, je vous aime, à la bonne heure;
Mais plus d'impatience, ou je me fâcherai.

CÉLICOUR, *très-vivement.*

Oh! non. Je me posséderai.
Je suis aimé, je suis tranquille :
A-présent rien n'est plus facile;
Et plein de mon bonheur, je le renfermerai.

SCÈNE II.

ORONTE, CÉLICOUR, AGATHE.

ORONTE.

Ah! mon fils, te voilà? Tant mieux : je te cherchais.
Réjouis-toi. Ma sœur.... quelle sœur! quelle femme!
Tu le savais, Agathe, et tu nous le cachais.

AGATHE.

Moi! non, je ne sais rien.

ORONTE, *à Célicour.*

Elle a lu dans ton ame;

Digitized by Google

Elle met le comble à tes vœux.

CÉLICOUR.

Ah! mon père!

ORONTE.

Oui, mon fils, dès demain, si tu veux,
Tu peux partir.

CÉLICOUR.

Comment.

ORONTE.

Du bien que je possède
Elle a su que j'allais employer la moitié
Pour ton avancement; elle vient à mon aide;
Et sa généreuse amitié
Te fait don du brevet qui t'ouvre la carrière.
Rien ne s'oppose plus à ton ardeur guerrière.
La fortune t'appelle et la gloire t'attend.
Te voilà capitaine.

CÉLICOUR.

O ciel!

ORONTE.

Es-tu content?

CÉLICOUR, *avec embarras.*

Je me sens pénétré des bontés de ma tante;
Mais vous, mon père...

ORONTE.

Eh bien?

CÉLICOUR.

Vous, de qui je dépends,
A recevoir ses dons faut-il que je consente?
C'est le bien de sa fille; et c'est à ses dépens...

AGATHE.

Célicour, avez-vous envie
De ne plus me revoir? C'en est fait pour la vie,
Si vous répétez ce mot-là.

Digitized by Google

CÉLICOUR.

Je me tais.

ORONTE.

Oui; laissons cela.
Tu n'as plus rien qui te retienne;
Et mon impatience est égale à la tienne.
Allons. Viens d'abord t'acquitter
De ce devoir si doux de la reconnaissance.

CÉLICOUR, *retenant Agathe, qui veut s'en aller.*

Un moment, chère Agathe. Avant de nous quitter,
Mon père, écoutez-moi.

ORONTE.

Qu'est-ce? Une confidence?

CÉLICOUR.

Mon père!

ORONTE.

Au fait.

CÉLICOUR.

Depuis que nous sommes ici,
Je n'ai cessé de voir Agathe.

ORONTE.

Elle est jolie,
Ta cousine!

CÉLICOUR.

Ah! charmante.

ORONTE.

Elle est douce, polie.
Je l'aime tout-à-fait.

CÉLICOUR.

Hélas! je l'aime aussi.

ORONTE.

Je n'ai pas de peine à le croire.
Eh bien! mon fils, l'amour est le prix de la gloire.
Il vous en a lui-même applani le chemin;
Soyez digne d'Agathe, et méritez sa main.

Digitized by Google

AIR.

Rien ne plaît tant aux yeux des belles
Que le courage des guerriers.
Qu'ils soient vaillants, qu'ils soient fidèles;
A leur retour je réponds d'elles.
L'amour sous les lauriers
N'a point vu de cruelles.

Rien ne plaît tant aux yeux des belles
Que le courage des guerriers.
Sous les drapeaux, quand la trompette sonne,
Chacun se dit : « Voilà l'instant;
« L'amour m'attend;
« Et dans ses mains est la couronne.
« Qu'il nous regarde, et qu'il la donne
« Au plus vaillant,
« Au plus brillant,
« Voilà l'instant;
« L'amour m'attend;
« Et dans ses mains est la couronne. »
Il a raison : l'amour l'attend.

Rien ne plaît tant aux yeux des belles, etc.

CÉLICOUR, *vivement.*

Je ferai mon devoir; je serai, je l'espère,
Digne de ma maîtresse, et digne de mon père.
Je brûle de servir ma patrie et mon roi;
Et vous serez content de moi.

ORONTE.

Allons, j'en accepte l'augure.

CÉLICOUR.

Oh! vous pouvez y croire; et mon cœur vous l'assure :
De l'amour à la gloire on me verra voler.
Tout ce que je demande, avant de m'en aller,
C'est de m'unir à ce que j'aime.

Digitized by Google

ORONTE.

Quoi ! mon fils, à ton âge !

CÉLICOUR.

Ah ! mon père, un soldat
Est si pressé de vivre ! et vous savez vous-même
Que personne n'est jeune au moment d'un combat.
Si je meurs son époux, je meurs digne d'envie.
Mon père, laissez-moi lui donner de ma vie
Deux beaux jours seulement : le reste est à l'État.

AGATHE.

(*à Célicour.*) (*à Oronte.*)
Vous me faites trembler. Non, monsieur, non, ma mère
N'y consentirait pas. Elle veut l'éloigner.
Il lui déplaira s'il diffère,
J'en suis sûre ; et je veux du moins vous épargner
La douleur d'un refus marqué par sa colère.

ORONTE.

Elle a plus de bon sens que toi,
Mon fils.

CÉLICOUR.

Ah ! que n'a-t-elle autant d'amour que moi ?

ORONTE.

Es-tu donc si pressé ? Vois un peu la folie
D'épouser à vingt ans femme jeune et jolie,
Et de la laisser là ?

CÉLICOUR.

Mon père ! vous savez
Quels sont les écueils de mon âge.
Vous m'avez tant dit d'être sage !
Aidez-moi donc à l'être. Hélas ! vous le pouvez.
Pour la fougue de la jeunesse
Est-il un frein plus assuré
Que ce lien chéri, que ce nœud révéré,
Dont l'amour et l'honneur nous occupent sans cesse ?

Digitized by Google

ORONTE.

Oui, je sens bien que le devoir
Peut beaucoup sur une ame honnête;
Et ma sœur n'aurait qu'à vouloir;
Moi, je m'en ferais une fête.

AGATHE.

Mon oncle, perdez cet espoir.

TRIO.

CÉLICOUR. ORONTE. AGATHE.

Laissez agir mon pere. Voyez : je suis bon père. Je connais bien ma mère.

Il peut, avec douceur, Je puis, avec douceur, Sévère avec douceur.

Lui dire : Allons, ma sœur; Lui dire : Allons, ma sœur; Elle dirait : Non, non, mon frère.

Ma sœur, point de colère. Ma sœur, point de colère. Vous avez tort.

Nos enfants n'ont pas tort. Nos enfants n'ont pas tort. Ma fille a tort.

Comme eux soyons d'accord. Comme eux soyons d'accord.

Ensemble.

CÉLICOUR. ORONTE. AGATHE.

Elle dirait : Ils n'ont pas tort. Je lui dirais : Ils sont d'accord. Elle dirait : Ma fille a tort.

ORONTE.

Est-ce la fortune
Qui fait les heureux?

CÉLICOUR.

S'aimer en est une
Qui remplit nos vœux.

AGATHE.

La mode importune
S'oppose à ces nœuds.

CALICOUR. ORONTE. AGATHE.

Eh quoi! l'amour est-il un tort? Eh quoi! l'amour est-il un tort? Elle dirait : Ma fille a tort.

Non, non, l'amour n'est pas un tort. Non, non, l'amour n'est pas un tort.

Digitized by Google

CÉLICOUR.

Laissez agir mon père.
Il lui dirait : Ils sont d'accord.

ORONTE.

Voyez, je suis bon père.
Je lui dirais : Ils sont d'accord.

AGATHE.

Je connais bien ma mère.
Elle dirait : Ma fille a tort.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, ORONTE, CÉLICOUR.

ORONTE.

Je ne puis donc la voir?

AGATHE.

C'est l'heure de l'étude.

ORONTE.

Mon fils est d'une inquiétude....

AGATHE.

De grâce, opposez-vous à sa vivacité.
Qu'il soit sage, et me laisse faire.
Cliton croit se jouer de ma simplicité;
Mais je veux qu'il nous serve; et j'en fais mon affaire.

AIR.

Je ne fais semblant de rien;
Mais j'observe, j'examine.
D'un coup-d'œil je les devine.
(*à Célicour, qui survient.*)
Paix donc, paix! tout ira bien.
Je vois de loin son adresse;
Et sous cape je m'en ris.
Le chat guette la souris;
Mais au piége qu'il me dresse
Lui-même il va se voir pris.
Je ne fais semblant de rien, etc.

Digitized by Google

CÉLICOUR.

Ah! vous me rendez le courage,
Belle Agathe; je vous devrai
Le bonheur de ma vie : il sera votre ouvrage.

AGATHE.

Pour ma peine, avec vous je le partagerai.

ORONTE, *à part.*

J'en ai peu vu, je l'avoûrai,
D'aussi fines qu'elle à son âge.

AGATHE.

J'entends ma mère. Évitons-la;
Moi, de ce côté-ci; vous, de ce côté-là.
Ceci pourrait enfin lui donner de l'ombrage.

SCÈNE II.

ORPHISE, CLITON.

ORPHISE.

Pour cela non, jamais. Il y peut renoncer.
Je veux même, au plutôt, qu'il s'éloigne et l'oublie.
Juste ciel! à quelle folie
Je donnais lieu sans y penser!

AIR.

On dit souvent qu'il est doux d'être mère.
En le disant, hélas! on ne sait guère
Ce qu'il en coûte de regrets.
Le ciel nous vend une faveur si chère,
Et la douleur la suit de près.
Le jour, la nuit, dans les alarmes,
En tremblant on cède au sommeil.
Et quelle mère, à son réveil,
N'a jamais répandu des larmes?
Non, non, jamais

Digitized by Google

Il n'est possible
D'être en paix.
Non, non, jamais
Un cœur sensible
N'est en paix.

SCÈNE III.

ORONTE, CÉLICOUR, ORFISE, CLITON.

ORONTE.

Ma sœur, voilà mon fils qui vient vous rendre grâces.

ORFISE.

Mon neveu, votre père a bien servi son roi;
C'est à vous de suivre ses traces.

CÉLICOUR.

Son exemple, madame, et ce que je vous doi,
Présent à mon esprit, m'occupera sans cesse.

ORFISE.

Quand partez-vous?

CÉLICOUR.

Bientôt.

ORFISE.

Au plus tôt, croyez-moi.

CLITON, *gravement.*

C'est dans l'oisiveté que se perd la jeunesse.

CÉLICOUR, *à demi-voix.*

Eh! monsieur.

ORFISE.

C'est voir prudemment.
Mon frère, allons, point de faiblesse.
Son équipage fait, qu'il parte incessamment.
Mon neveu, le devoir, la raison, tout exige
Que vous soyez au moins deux ans loin de Paris.

Digitized by Google

CELICOUR, *avec effroi.*

Deux ans, ma tante!

ORFISE.

Au moins, vous dis-je.

CÉLICOUR.

Mon père!

ORONTE.

Ma sœur!

ORFISE.

Je l'afflige;
Mais mes bontés sont à ce prix.

(*Oronte emmène Célicourt.*)

SCÈNE IV.

ORFISE, CLITON.

CLITON.

Vous avez fait, madame, une chose admirable.

ORFISE.

J'ai suivi vos conseils.

CLITON.

Ah! vous les devancez.
Toujours le mieux possible est ce que vous pensez.
Quelle ame! quelle ame adorable!
On ne vous connaît pas. Je voudrais que l'on sût
Tout ce que vous valez, madame.
De l'homme, à ce qu'on dit, la force est l'attribut;
Mais la délicatesse est celui de la femme.
Ce que nous méditons, vous l'avez deviné;
Et la raison, qu'en nous l'on vante,
N'est que la très-humble servante
De cet heureux instinct, qui chez vous est inné.

ORFISE.

Ah! Cliton, que l'on gagne au commerce d'un sage

Digitized by Google

Vous m'ennoblissez à mes yeux.
Je ne sais pas si je vaux mieux;
Mais je m'estime davantage.

CLITON.

Non, madame, non, pas assez:
Vous êtes encor trop modeste.

ORFISE.

Vous croyez?

CLITON.

Vous êtes.... céleste.

ORFISE.

Mais vous, peut-être aussi vous vous éblouissez,

CLITON.

Eh, non, madame, non, j'en appelle à vous-même.

ORFISE.

Il faut que la louange ait un poison bien doux!
Tout le monde la craint, et tout le monde l'aime.
Je sens que je devrais me défier de vous:
Vous me flattez, monsieur; je me le dis sans cesse;
Et tel est votre empire, et telle est ma faiblesse,
Que je vous crois, vous seul, plus que moi, plus que tous.
Mais enfin, se peut-il que je sois accomplie?
L'amitié dans un sage est-elle une folie?
Se fait-elle un devoir de tirer le rideau
Sur tout ce qui dépare une image embellie?
Ou bien, comme l'amour, a-t-elle son bandeau?

CLITON.

Pourquoi non, madame? Peut-être
Avez-vous des défauts que je ne puis connaître,
Que vous-même vous effacez,
Qu'avec art vous embellissez.

ORFISE.

Avec art! moi, Cliton! ce reproche m'alarme.
Je ne connais point d'art.

Digitized by Google

CLITON.

Ma foi, c'est donc un charme;
Un charme inconcevable.

ORFISE.

Ah! vous me rassurez.
Et si le charme cesse, au moins vous l'avouerez.

CLITON.

Oui, madame. Croyez que jamais je ne flatte.
Par exemple, je vous dirai
Que ce beau naturel, que j'ai tant admiré,
Dégénère un peu dans Agathe.
Elle a de l'enjoûment, de la vivacité,
Même quelque lueur de sensibilité;
Mais ce tact de l'esprit, cette raison sublime,
Ce feu divin qui vous anime,
Pardon, je ne crois pas qu'elle en ait hérité.
Je sens que je suis trop sévère;
Je devrais un peu plus ménager une mère;
Mais je n'ai jamais su trahir la vérité.

ORFISE.

Un cœur que vous formez sera du moins honnête.

CLITON.

Oui, je vous réponds de son cœur;
Mais je commençais d'avoir peur
Que le petit cousin ne lui tournât la tête.

AIR.

Dans la brûlante saison,
Vers la fin d'un jour tranquille,
Vous voyez sur l'horizon
Comme une vapeur subtile.
Ce n'est d'abord qu'un éclair
Qui voltige et qui fend l'air.
Bientôt s'élève un nuage;
Et ce nuage s'étend.

Digitized by Google

Le ciel gronde; et dans l'instant
L'éclair devient un orage.
C'est tout de même en amour;
Et de l'éclair au ravage,
L'intervalle n'est qu'un jour.

ORFISE.

Il faut à ma fille, à son âge,
Un guide sûr, un homme sage;
Et, sans parler du bien qui manque à mon neveu,
Jamais cet amour-là n'aurait eu mon aveu.

CLITON.

Quelle mère!

ORFISE.

Ajoutez, quel ami! dont le zèle
Pense à tout, prévoit tout! Mon sexe a bien raison!
Un homme est un ami, pour nous, bien plus fidèle
Qu'une femme. En effet, quelle comparaison!
De deux femmes, en liaison,
Le goût n'est qu'une fantaisie.
La vanité, la jalousie
Y mêlent bientôt leur poison.
Dans son amie, on voit sans cesse une rivale.
Dès qu'on l'efface, on lui déplaît;
On ne peut la souffrir à moins qu'on ne l'égale;
Et dès qu'on lui cède, on la hait.
Des triomphes de son amie
Un homme, au contraire, est flatté.
Avec elle il est sans envie,
Comme il est sans rivalité.
Certaine voix confuse en eux se fait entendre,
Qui leur dit: Soyez de moitié.
Ce n'est point de l'amour; on est loin d'y prétendre;
Mais c'est un sentiment plus délicat, plus tendre,
Plus vif que la simple amitié.

Digitized by Google

CLITON.

A merveille! cette peinture
Rend le cœur humain trait pour trait;
Et l'on dirait que la nature
Vous a révélé son secret.

ORFISE.

(*à un laquais*). (*à Cliton*).
Hola, quelqu'un. Ma fille. Il est temps qu'elle vienne
Prendre sa leçon. Vous serez
Seul avec elle; et vous lirez
Dans son ame.

CLITON.

Ah! j'y vois plus clair que dans la mienne.

SCÈNE V.

CLITON, ORFISE, AGATHE.

ORFISE.

Voilà bien des jours dissipés,
Ma fille, et perdus pour l'étude!

AGATHE.

Hélas, oui.

CLITON.

Nos moments seront mieux occupés.

ORFISE.

Allons, reprenez l'habitude
D'une sage application.

AGATHE.

C'est bien mon inclination;
Mais mon cousin voulait sans cesse
Que nous fussions ensemble. Il aime à s'amuser,
Mon cousin. Moi, par politesse,
Je n'osais pas le refuser.

Digitized by Google

ORFISE.

De quoi parliez-vous?

AGATHE.

Bon! que sais-je?
Des tours qu'il faisait au collége
Quand il était petit garçon,
De l'exercice, du manége,
De la guerre, et de la façon
Dont il se conduirait pour avoir de la gloire.
Tout cela m'ennuyait, comme vous pouvez croire;
Et j'aimais bien mieux ma leçon
De géographie et d'histoire.

CLITON, *bas à Orfise.*

Elle est naïve.

ORFISE, *bas à Cliton.*

Elle a du moins
La franchise de l'innocence.
Je vous laisse. Ah, Cliton! quelle reconnaissance
Ne devrai-je pas à vos soins!

SCÈNE VI.

CLITON, AGATHE.

CLITON.

Allons, mademoiselle! il faut vous rendre digne
D'une mère accomplie.

AGATHE.

Hélas! je le veux bien.

CLITON.

Quelle docilité! vous le voulez? eh bien,
Cette émulation est d'abord un bon signe.
Vos cartes, votre globe.

AGATHE.

Ah! je les ai laissés.

Digitized by Google

Je vais....

CLITON.

Non, demeurez. C'est moi....

AGATHE.

Vous ne cessez
De vous donner pour moi des peines....

CLITON.

Qu'elles vous plaisent, c'est assez.

(*Il sort*).

SCÈNE VII.

AGATHE, *seule.*

Je te réponds qu'elles sont vaines.

AIR.

Si quelquefois tu sais ruser,
Amour, apprends-moi l'art de feindre.
Tu n'auras jamais à t'en plaindre.
Je ne veux point en abuser.
Ne crains pas qu'un voile trompeur
A mon amant cache mon ame.
C'est au pur éclat de ta flamme
Qu'il lira toujours dans mon cœur.
Si quelquefois, etc.

SCÈNE VIII.

AGATHE, CLITON.

(*Il apporte un globe et des cartes de géographie, et les pose sur une table. Ils s'asséient l'un vis-à-vis de l'autre.*)

CLITON.

Quel pays avons-nous parcouru?

AGATHE.

L'Italie.

Digitized by Google

CLITON.

Comment! vous vous en souvenez?

AGATHE.

Ho! n'ayez pas peur que j'oublie
Les leçons que vous me donnez.

CLITON.

Nous allons à-présent voyager dans la Grèce,
Pays autrefois si vanté,
Où fleurissaient les arts, les talents, la beauté,
La poésie enchanteresse.

AGATHE.

Ah! que j'aurais voulu voir ce beau pays-là!

CLITON.

Oui, belle Agathe, c'était là
Que vous étiez digne de naître.
Avec ces attraits ingénus,
Si l'on vous avait vu paraître
A la fête d'Hébé, de Flore, de Vénus!

AGATHE.

Flore, Vénus, Hébé, ces noms me sont connus.

CLITON.

Assurément ils doivent l'être.

AGATHE.

Flore, la déesse des fleurs;
Hébé, celle de la jeunesse;
Mais Vénus?

CLITON.

La reine des cœurs,
Des plaisirs l'aimable déesse.

AGATHE.

Hé! oui, la mère de l'amour,
Dont les plaisirs formaient la cour,
Et dont les jeux suivaient les traces:
Je lisais cela l'autre jour.

Digitized by Google

CLITON.

Vous oubliez vos sœurs.

AGATHE.

Moi! mes sœurs! qui?

CLITON.

Les Grâces

AGATHE.

Ah, Cliton! les Grâces, mes sœurs!

CLITON.

En les nommant ainsi, soyez bien sûre, Agathe,
Que ce n'est pas vous que je flatte.

AGATHE.

Toujours à vos leçons vous mêlez des douceurs.
Mais ces fêtes d'Hébé, de Vénus et de Flore,
Cela devait être bien beau!

CLITON.

Vraiment! si beau, que même encore
Le souvenir en est un magique tableau.

AIR.

Ah! dans ces fêtes,
Que de conquêtes
L'amour n'eût pas
Fait sur vos pas!
Dans quelle ivresse
Toute la Grèce
N'eût-elle pas
Célébré tant d'appas!
On eût dit: « La voilà, c'est elle,
« Qui ne le cède qu'à Cypris.
« Donnons le prix
« A la plus belle.
« La voilà, la voilà, c'est elle.

Digitized by Google

« A la plus belle,
« Donnons le prix. »
Ah! dans ces fêtes, etc.

La Grèce avait des sages;
Vous les auriez vus tous,
Au pied de vos images,
Présenter les hommages
Et les vœux les plus doux.
Oui, leur encens n'eût brûlé que pour vous.
Ah! dans ces fêtes, etc.

AGATHE.

Je suis confuse, en vérité....
Si l'on avait la vanité
De vous croire.... Est-ce donc là comme
Un sage?...

CLITON.

Agathe, un sage est homme:
La sagesse n'est pas l'insensibilité.

AGATHE.

Quoi! vous n'êtes pas insensible!

CLITON.

Insensible avec vous! le croyez-vous possible?

AGATHE.

Allons, voyons la Grèce.

CLITON.

Ho! pas encor.

AGATHE.

Laissez,
Laissez mes mains.

CLITON.

Je cède au pouvoir invincible....

AGATHE, *en se levant.*

Vous n'y pensez pas. Finissez.

Digitized by Google

DUO.

CLITON.

Plus de mystère,
Plus de détour.
Non, non, l'amour
Ne peut se taire.
C'est une ivresse que l'amour.

AGATHE.

Qu'avez-vous donc qui vous altère?
A nos leçons que fait l'amour?

CLITON.

C'est comme un feu qui me brûle.

AGATHE.

Ho! je ne suis pas si crédule.

CLITON.

Je vous dis que c'est un feu.

AGATHE.

Je vois bien que c'est un jeu.

CLITON.

Mais je vous dis que c'est un feu.

AGATHE.

Moi, je vous dis que c'est un jeu.

CLITON.

Répondez à ma tendresse.

AGATHE.

C'est donc là qu'était la Grèce?
Ne pensons
Qu'à nos leçons.

CLITON.

Ah! laissons là nos leçons.

AGATHE.

Ah! finissons nos leçons.
Ne parlons que de la Grèce.

Digitized by Google

CLITON.

Ah! laissons là nos leçons.
Ne parlons que de tendresse.

AGATHE.

Voyez à quoi je m'expose,
Si l'on sait, dans la maison,
Que c'est moi qui suis la cause
Que vous perdez la raison.

CLITON.

Eh! non, non, n'ayez pas peur
Que jamais je vous expose.
C'est le secret de mon cœur.

AGATHE.

La colère
De ma mère
Me fait peur.

CLITON.

N'ayez pas peur.
Je sais brûler et me taire.
C'est le secret de mon cœur.

AGATHE.

Voilà le temps qui se passe.
Ah! de grâce!
Laissez-moi.

CLITON.

Voilà le temps qui se passe.
Ah! de grâce!
Écoutez-moi.
Je meurs d'amour.

AGATHE.

Je meurs d'effroi.

CLITON.

Non, je ne suis plus à moi.
Quoi! vous refusez de m'entendre!

Digitized by Google

Quoi ! l'ami le plus vrai ! quoi ! l'amant le plus tendre,
Ne peut un moment vous parler !
Le temps de nos leçons est le seul qu'on nous laisse.

AGATHE.

Maman nous observe sans cesse.
Laissez-moi. Je veux m'en aller.

CLITON.

Si du moins j'osais vous écrire !

AGATHE.

M'écrire ! à quoi bon ? et sur quoi ?

CLITON.

Que n'aurais-je pas à vous dire ?

AGATHE.

Je balance, je n'ose, et je ne sais pourquoi ;
Car enfin vos écrits sont des leçons pour moi :
C'est m'éclairer que de vous lire.
(*Elle lui fait la révérence et s'en va.*)

SCÈNE IX.

CLITON, *seul.*

AIR.

Ah ! je triomphe de son cœur.
Je suis aimé, je suis vainqueur.
Quelle innocence !
Quelle candeur !
C'est le désir dans sa naissance ;
C'est le plaisir dans sa fleur.
Ah ! je triomphe, etc.
De l'amour dans ma lettre,
Le poison va couler.
D'un feu qui la pénètre,
Ma plume va brûler.
Elle lira,

Digitized by Google

S'attendrira;
Et dans son ame,
Un trait de flamme
Se glissera.
Oui, je triomphe de son cœur.
Je suis aimé, je suis vainqueur.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, *seule, une lettre à la main.*

Je l'ai, cette preuve parlante.
Ho! ho! l'ami de la maison,
Le sage si vanté, vous perdez la raison!
Relisons sa lettre.... excellente!

AIR.

Bon! mieux encor! oui, c'est cela.
Le digne Mentor que j'ai là!
Le pauvre homme! c'est dommage!
Il ne dort pas de la nuit.
C'est dommage!
Mon image
Le tourmente et le poursuit.
Bon! mieux encor! oui, c'est cela.
Le digne Mentor que j'ai là!

Je crois voir d'ici ma mère,
Lisant ce joli poulet,
Sa surprise, sa colère,
Et la mine qu'elle fait.
Son ami ne la craint guère:
Il me le dit clair et net.
Eh! oui vraiment, oui, c'est cela.
C'est un trésor que je tiens là.

(*Agathe baise la lettre.*)

Digitized by Google

SCÈNE II.

AGATHE, CÉLICOUR.

CÉLICOUR.

Que vois-je? quelle est cette lettre,
Qu'avec ce transport vous baisez?

AGATHE.

Ce n'est rien.

CÉLICOUR.

Ce n'est rien! voulez-vous bien permettre?

AGATHE.

Non, monsieur.

CÉLICOUR.

Vous me refusez?

AGATHE.

Mais ce n'est rien, vous dis-je.

CÉLICOUR.

Agathe!

AGATHE.

Un badinage,
Qui ne mérite pas la curiosité.

CÉLICOUR.

Agathe!

AGATHE.

Non, en vérité,
Ce n'est qu'un jeu.

CÉLICOUR.

Voyons. Je gage
Que cette lettre vient du couvent.

AGATHE.

Du couvent?
Non.

Digitized by Google

CÉLICOUR.

Quelque compagne chérie
Qui vous l'écrit, je le parie.

AGATHE.

Non.

CÉLICOUR.

Non!

AGATHE.

Non. C'est d'un homme. Êtes-vous plus savant?

CÉLICOUR.

D'un homme!

AGATHE.

Oui, oui, d'un homme.

CÉLICOUR.

Et vous baisez sa lettre?

AGATHE.

Si vous voulez bien le permettre.

CÉLICOUR.

Quelque parent?

AGATHE.

Non.

CÉLICOUR, *vivement.*

Non! je saurai ce que c'est?

AGATHE.

Mais, vous le saurez, s'il me plaît.

CÉLICOUR.

Seulement voyons de quel style.

AGATHE.

Célicour, vous m'avez promis
Que si je vous aimais, vous seriez doux, tranquille,
Modéré, docile, et soumis.

CÉLICOUR, *vivement.*

Vous voyez, je le suis. Mais....

AGATHE.

Point d'impatience.

Digitized by Google

Les amants, comme les amis,
Se doivent l'un à l'autre un peu de confiance.

CÉLICOUR.

J'en ai. Mais....

AGATHE.

Croyez-vous, ou non,
Que je vous aime?

CÉLICOUR, *en tremblant.*

Hélas! je le crois.

AGATHE.

Tout de bon?

CÉLICOUR, *de même.*

Oui, tout de bon.

AGATHE.

Croyez de même
Qu'on ne trahit pas ce qu'on aime.

CÉLICOUR, *vivement.*

Non, mais pour ce qu'on aime on n'a point de secret.

AGATHE, *d'un ton imposant.*

Vous vous fâchez!

CÉLICOUR, *timidement.*

Moi! non.

AGATHE.

Je veux qu'on soit discret.
Comment! si j'étais votre femme,
Monsieur tous les matins aurait donc l'œil au guet,
Pour demander à voir le plus petit billet
Que l'on écrirait à madame?

CÉLICOUR.

Ho! non. Ce serait abuser....
(*vivement.*)
Mais cette lettre enfin, je vous la vois baiser,
Et baiser de toute votre ame.

AGATHE.

Vraiment! si je l'avais déchirée à vos yeux,

Digitized by Google

Vous n'en seriez pas curieux.
Je le crois bien. Le beau mérite!
La confiance est de me voir
La lire, la baiser, sans vous en émouvoir,
Et sans me demander qui peut l'avoir écrite.

CÉLICOUR.

Cela se peut-il proposer?
Là, je m'en rapporte à vous-même.

AGATHE.

Oui, monsieur, voilà comme on aime;
Et sur la bonne foi l'on doit se reposer.

DUO.

CÉLICOUR.

Tout ce qu'il vous plaira;
Mais ce refus me blesse.

AGATHE.

Tout ce qu'il vous plaira;
Mais le soupçon me blesse.

CÉLICOUR.

Si c'est une faiblesse,
L'amour l'excusera.

AGATHE.

Si c'est une faiblesse,
L'amour vous guérira.

CÉLICOUR.

Si l'on m'aime, on me plaindra.

AGATHE.

Si l'on m'aime, on me croira.

CÉLICOUR.

Mais qu'est-ce qu'il en coûte,
D'appaiser son amant?

AGATHE.

Jusqu'à l'ombre du doute,
Est un crime en aimant.

Digitized by Google

CÉLICOUR.

Vous me voyez tremblant;
Et de m'être infidèle
Vous faites le semblant.

AGATHE.

Si ce n'est qu'un semblant,
Et si je suis fidèle,
Ne soyez plus tremblant.

CÉLICOUR.

Tout ce qu'il vous plaira, etc.

AGATHE.

Tout ce qu'il vous plaira, etc.

CÉLICOUR.

Eh bien, je t'en croi.
Sur ta bonne foi,
A tout je m'expose.
Je n'ai plus de doute avec toi.

AGATHE.

C'est assez pour moi.
Sur ma bonne foi
Ton cœur se repose;
Je n'ai plus de secret pour toi.
Tiens, lis.

CÉLICOUR.

Non, je ne veux pas lire.
Tu m'aimes; je le crois; cela doit me suffire.

AGATHE.

Lis, lis, quelques mots seulement.

CÉLICOUR.

Si tu le veux absolument,
Il faut bien t'obéir.... Quoi! c'est Cliton!

AGATHE.

Lui-même.

CÉLICOUR.

Que vois-je? Il vous dit qu'il vous aime!

Digitized by Google

AGATHE.

Assurément.

CÉLICOUR.

Et vous baisez

Cette lettre insolente !

AGATHE, *avec impatience.*

Oh ! de grâce, lisez.

CÉLICOUR, *lisant.*

« Oui, belle Agathe, je vous aime.
« Votre image sans cesse en tous lieux me poursuit. »

AGATHE.

Ce n'est rien que cela. Passez à ce qui suit.

CÉLICOUR, *lisant.*

« Je ne me connais plus moi-même.
« Tous les jours enivré du plaisir de vous voir,
« Près de vous je respire un feu qui me consume.
« La raison veut l'éteindre ; et l'amour le rallume
« Aux faibles rayons de l'espoir.
« Ah ! laissez cet espoir à mon ame enflammée.
« Livrez-vous au plaisir d'aimer et d'être aimée.
« Croyez qu'il n'est rien sous les cieux
« Ni de plus doux, ni de plus sage.
« Voyez quels moments précieux
« L'amour attentif nous ménage.
« Ah ! qu'ils seraient délicieux,
« Si nous savions en faire usage ! »

AGATHE.

Continuez.

CÉLICOUR.

L'audacieux !
Quel égarement ! quel délire !

AGATHE.

La fin, sur-tout, est bonne à lire.

CÉLICOUR, *lisant.*

« Doutez-vous que l'hymen ne souscrive à des nœuds

Digitized by Google

Qu'aura formés l'amour? Allez, soyez tranquille.
« A votre mère il m'est facile
« D'inspirer tout ce que je veux.
« Que n'êtes-vous aussi docile!
« Rien ne manquerait à mes vœux. »

AGATHE.

Qu'en dites-vous?

CÉLICOUR.

Quelle insolence!
Votre mère lira cette lettre.

AGATHE.

Un moment.

CÉLICOUR.

Moi! garder avec lui quelque ménagement!
Non, non, rien ne saurait me forcer au silence.

AGATHE.

(*bas.*)

Vous êtes un peu vif. Voyons s'il est méchant.
Oui, vous serez vengé, si vous aimez à l'être.
Dès que maman va le connaître....

CÉLICOUR.

Il aura son congé, n'est-ce pas?

AGATHE.

Sur-le-champ.

CÉLICOUR.

Sans éclat?

AGATHE.

Sans éclat, peut-être;
Mais tout se sait. Le bruit en sera répandu;
Et les noms de fourbe et de traître
Lui seront prodigués. C'est un homme perdu.

CÉLICOUR.

Quoi! perdu, pour une folie!
Cela serait trop sérieux.

Digitized by Google

AGATHE.

Vous croyez?

CÉLICOUR.

Ma foi, j'aime mieux
Qu'elle demeure ensevelie.
Après tout, cet hommè a des yeux;
Il vous voit tous les jours, tous les jours embellie;
Et sans être un homme odieux,
On peut vous trouver fort jolie.

AGATHE.

Ah! je suis tranquille à-présent;
Et comme je voulais cette épreuve m'éclaire.

CÉLICOUR.

Serais-je digne de vous plaire,
Digne de vous aimer, si j'étais malfaisant?
(*Il veut déchirer la lettre.*)

AGATHE.

Ne la déchirez pas.

CÉLICOUR.

Pourquoi?

AGATHE.

Je veux lui faire
Peu de mal, mais beaucoup de peur.
Ce n'est pas trop, je crois, pour punir un trompeur.

CÉLICOUR.

Oh! non.

AGATHE.

Vous serez en colère;
Et Cliton, pour vous appaiser,
N'ayant rien à vous refuser,
Lui-même à nous unir engagera ma mère.

CÉLICOUR.

A merveille! au moyen de sa lettre.... Oui, je vois,
Belle Agathe, et je sens tout ce que je vous dois.
(*Il se jette à ses genoux, et lui baise les mains.*)

Digitized by Google

SCÈNE III.

CLITON, CÉLICOUR, AGATHE.

AGATHE, *apercevant Cliton.*

(*bas.*) (*haut.*)
Voici Cliton. Quelle folie!
Un capitaine à mes genoux!
Est-ce là votre poste?

CÉLICOUR.

Il me serait bien doux!

AGATHE.

Si votre colonel vous voyait!...

CÉLICOUR.

De sa vie
Il n'aurait été si jaloux.

AGATHE.

Allons, finissez. Levez-vous.

CÉLICOUR.

Songez que dans peu je vous quitte.

AGATHE.

Ne m'avez-vous pas fait vos adieux? Tout est dit.
Allez-vous-en bien loin, et m'oubliez bien vîte.

CLITON, *à part.*

Bon! comme il a l'air interdit!
(*à Célicour.*)
Ah! je vous y prends, petit traître,
Petit séducteur! c'est ainsi
Que de la liberté que l'on vous donne ici?...
Je suis ravi de vous connaître.

CÉLICOUR.

Qu'ai-je fait?

CLITON.

Vous croyez peut-être

Digitized by Google

Que je n'ai pas vu? Libertin!

AGATHE.

Oui, grondez-le bien fort; car c'est un vrai lutin.

CLITON.

Tremblez, jeune insensé.
Sa mère va m'entendre;
Et vous serez tancé.
Demain, sans plus attendre,
Partez, partez d'ici.
Agathe le veut ainsi.
Voyez-vous, dans sa rougeur,
Comme la colère éclate?
Appaisez-vous, belle Agathe:
Je serai votre vengeur.

Tremblez, jeune insensé.
Sa mère va m'entendre;
Et vous serez tancé.
Demain, sans plus attendre,
Partez, partez d'ici.
Agathe le veut ainsi.

CÉLICOUR.

Qu'elle ordonne; il suffit. Mais vous, il vous sied bien
D'employer ici la menace!
Vous voulez me chasser! Et c'est moi qui vous chasse
(*il lui montre sa lettre.*)
Voilà votre congé, bien plus sûr que le mien.

CLITON, *à Agathe.*

Quel est ce congé?

AGATHE.

Ce n'est rien.
C'est ce billet, ce badinage
Que vous m'avez écrit.

CLITON.

Il l'a vu!

Digitized by Google

CÉLICOUR, *à part.*

Le courage
Va lui manquer.

CLITON.

O ciel!

AGATHE.

N'en soyez point fâché :
C'est mon cousin : pour lui je n'ai rien de caché.

CLITON.

Je suis trahi! perdu!

CÉLICOUR.

J'aime à voir de quel style
Un sage écrit à sa pupille.
Libertin! séducteur!

CLITON.

J'avais perdu l'esprit,
Je l'avoue. Ah! rendez, rendez-moi cet écrit.

CÉLICOUR.

Non.

CLITON.

De grâce.

CÉLICOUR.

Peine inutile.

CLITON.

Agathe!

AGATHE.

Allez, soyez tranquille.
Il ne le montrera qu'à ma mère.

(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

CÉLICOUR, CLITON.

CLITON.

Ah! serpent!

(*à part.*)

Que vais-je devenir, si cela se répand?

DUO.

CLITON.

J'ai fait une grande folie.
Je le sens bien!

CÉLICOUR.

Je le crois bien.

CLITON.

Mais, quoi! le plus sage s'oublie.
Hélas! quel malheur est le mien!

CÉLICOUR.

On ne peut pas toute la vie
Jouer si bien l'homme de bien.

CLITON.

Souvent le plus sage s'oublie.

CÉLICOUR.

Souvent le plus rusé s'oublie.

CLITON.

J'ai fait une grande folie.
Hélas! quel malheur est le mien!

CÉLICOUR.

On ne peut pas toute la vie
Jouer si bien l'homme de bien.

CLITON.

Mon cœur me le reprochait bien;
Mais Agathe est si jolie!

Digitized by Google

CÉLICOUR.

Oh! très-jolie!
Oui, j'en convien.

CLITON.

N'en dites rien, je vous supplie;
Dans la maison n'en dites rien.

CÉLICOUR.

Pour cela non. Je vous supplie
De trouver bon qu'il n'en soit rien.
Finissons. Vous avez du crédit sur ma tante;
A garder le secret voulez-vous m'engager?

CLITON.

Si je le veux!

CÉLICOUR.

Je puis encor vous ménager.
J'aime Agathe. A mes vœux que sa mère consente;
Et je veux bien tout oublier.

CLITON.

Que n'ai-je le crédit dont je vois qu'on me flatte!
Mais....

CÉLICOUR.

Point de *mais*. Je n'ai qu'un mot : la main d'Agathe;
Si non, je vais tout publier.

SCÈNE V.

CLITON, *seul.*

Ah! quelle adresse!
La traîtresse!
Comment prévoir
Un trait si noir?
Ah! mon ivresse,
Ma tendresse,
Mon ivresse

Digitized by Google

Ne m'a fait voir
Qu'un fol espoir.
C'est par moi, par moi-même
Qu'elle a su me punir.
A mon rival qu'elle aime,
C'est moi qui vas l'unir.
Dans ce péril extrême,
Sauvons du moins l'honneur.
Faisons.... Quoi? Leur bonheur!
Ah! quelle adresse! etc.

SCÈNE VI.

ORFISE, CLITON.

ORFISE, *avec émotion.*

Vous êtes là, Cliton, bien calme et bien tranquille;
Et moi, je suis dans la douleur.
Ma fille....

CLITON.

Eh bien?

ORFISE.

Votre pupille....
Vous m'avez prédit mon malheur.
Elle est amoureuse à son âge
De mon étourdi de neveu;
Et mon frère, cet homme sage,
Me demande, à moi, mon aveu.

AIR.

Il est bien temps qu'on me consulte.
Ah! mon ami,
C'est une insulte;
Et de douleur j'en ai frémi.
Pour me tromper tous deux s'entendre!

Digitized by Google

Trahir une tante, une sœur!
Ah! mon ami, quelle noirceur!
Séduire un cœur facile et tendre;
Et puis venir me dire à moi:
« Ma sœur, l'amour nous fait la loi! »
Non, non, qu'ils cessent d'y prétendre.
Non, Cliton, ce n'est pas à moi
Qu'un fol amour fera la loi.
Mère imprudente! à quoi m'expose
Ma faiblesse et ma bonne foi!
De mon malheur je suis la cause.
Dans votre sein je le dépose:
Fidèle ami, secourez-moi.

CLITON.

Eh! madame, l'on sait que vous êtes si bonne!

ORPISE.

Je le suis; mais non pas assez
Pour former ces nœuds insensés.
N'ayez pas peur que j'abandonne
Ma fille à ses folles amours;
Et pour en abréger le cours,
Je vais lui déclarer l'époux que je lui donne.

CLITON.

Vous avez fait un choix?

ORPISE.

Oui, le choix d'un époux
Aimable et vertueux, éclairé, sage et doux,
D'un caractère honnête et d'un esprit solide,
Qui sera son ami, son conseil et son guide;
Et cet homme unique, c'est vous.

CLITON.

Moi, madame?

ORPISE.

Oui, vous-même.

Digitized by Google

CLITON, *à part.*

Ah! maudite imprudence!

ORFISE.

Ma fille est sous ma dépendance;
Je disposerai de sa main.
Et quant à mon neveu, nous nous quittons demain.

CLITON, *à part.*

Qu'ai-je fait!

SCÈNE VII.

ORFISE, CLITON, ORONTE, AGATHE, CÉLICOUR.

ORFISE.

Oui, demain nous nous quittons, mon frère

ORONTE.

Ma sœur, en vérité je ne sais pas pourquoi
Vous vous êtes mise en colère.
Nos enfants s'aiment : je n'y voi
Ni crime, ni malheur. Ils sont de bonne foi,
Et tous deux en âge de plaire.
Vous êtes plus riche que moi,
Voilà tout.

ORFISE.

Fi! monsieur, quelle indigne pensée!
Riche ou non, votre fils est un jeune étourdi,
Ma fille une jeune insensée :
Moi, monsieur, je suis mère, et je suis offensée;
Ils ne se verront plus. C'est moi qui vous le dis.

ORONTE.

Voulez-vous que ce soit la raison qui l'emporte,
Ma sœur? prenons quelqu'un qui nous mette d'accord.
Cliton, votre ami, peu m'importe.

Digitized by Google

C'est à lui que je m'en rapporte;
Et je céderai, si j'ai tort.

ORFISE.

Vous prenez Cliton pour arbitre!

ORONTE.

Oui, ma sœur. N'est-ce pas un sage?

ORFISE.

Assurément!

ORONTE.

Eh bien! qu'il nous juge à ce titre.

ORFISE.

Volontiers. Je souscris d'avance au jugement.

ORONTE.

Sans appel?

ORFISE.

Sans appel. La faveur n'est pas grande.

ORONTE.

C'est tout ce que je vous demande.
Ça, notre juge, allons, prononcez librement.

CLITON, *à part.*

Que dirai-je?

CÉLICOUR, *bas.*

Parlez, ou je parle moi-même.

CLITON.

Vous avez sur Agathe un empire suprême,
Madame; et vos désirs sont pour elle des lois.

ORFISE, *à Oronte.*

Eh bien?

CLITON (1).

Mais une mère, à ses enfants qu'elle aime,
De son autorité ne fait sentir le poids
Qu'avec une douceur extrême.

---

(1) Chaque fois que Cliton paraît pencher du côté d'Orfise, Célicour lui montre la lettre, et la peur lui fait changer d'avis.

Digitized by Google

ORFISE.

Ne m'avez-vous pas dit cent fois,
Qu'il serait imprudent de les unir ensemble?

CLITON.

Oui.... Mais à-présent, il me semble
Plus dangereux encor d'exercer tous vos droits.

ORFISE.

Monsieur, point de faiblesse et point de déférence.
(*bas.*)
Voulez-vous leur donner sur vous la préférence?

CLITON.

Ah! madame, je sens tout ce que je vous dois.

ORFISE.

Prononcez donc.

CLITON.

J'hésite, et ce n'est pas sans cause.
A des regrets sans doute un fol amour expose....
Mais Agathe a choisi; je souscris à son choix.

ORFISE.

Mais, monsieur, c'est à vous que ma fille est promise;
Et c'est à moi qu'elle est soumise.

ORONTE ET CÉLICOUR.

Lui! lui! l'époux d'Agathe!

CLITON.

Ah! madame! cessez
D'affliger ces deux cœurs que l'amour a blessés.

ORFISE.

C'est vous, Cliton! c'est vous qui voulez que je livre
Ma fille à ce jeune homme!

CLITON.

Oui, faisons deux heureux.
Madame: auprès de vous, sous vos yeux ils vont vivre,
Et vous serez sage pour eux.

ORFISE.

Non, cela n'est pas concevable.

Digitized by Google

Quel homme !

ORONTE.

Allons, ma sœur.

ORFISE.

Je l'avoue, il m'accable.

ORONTE.

Ici les vains détours ne sont plus de saison :
Il faut céder.

ORFISE.

Je cède.

CÉLICOUR.

Ah ! madame !

AGATHE.

Ah ! ma mère !

ORFISE.

Rendez-lui grâce.

ORONTE.

Eh bien ! n'avais-je pas raison ?

CÉLICOUR, *à part, rendant la lettre à Cliton.*

Tenez, l'homme de bien. Je me tais ; mais j'espère
Que vous ne serez plus l'ami de la maison.

QUINQUE.

ORFISE.

Le voilà, le vrai modèle
De la candeur et du zèle ;
Le vrai sage, le voilà.
Je veux que de ce trait-là
Soit fait un récit fidèle.
Dans mille ans on le lira ;
En le lisant chacun dira :
Le voilà, le vrai modèle
Des amis de ce temps-là.

Digitized by Google

ORONTE, AGATHE, CÉLICOUR, *en ironie.*

Le voilà, le vrai modèle
De la candeur, etc.

CLITON, *à part.*

Le voilà, le vrai modèle
De la malice femelle;
Et sa dupe, la voilà.
Tu croyais te jouer d'elle,
Pauvre sot! qu'as-tu fait là?

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

Digitized by Google

LUCILE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE CHANT;

Représentée, pour la première fois, par les comédiens italiens ordinaires du roi, le 5 janvier 1769.

MUSIQUE DE GRÉTRY.

Digitized by Google

ACTEURS.

LUCILE.
TIMANTE.
DORVAL père.
DORVAL fils.
BLAISE, paysan.
JULIE.
UN LAQUAIS.
FILLES ET GARÇONS du village.

La scène est dans la maison de campagne de Timante.

Digitized by Google

LUCILE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un cabinet de toilette.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCILE, JULIE.

JULIE, *coiffant Lucile.*

Voici, mademoiselle, un beau jour!

LUCILE.

Ah! Julie,
C'est le plus beau jour de ma vie.

JULIE.

Tandis que votre père ordonne le festin,
Les hautbois font déja retentir le village.
On veut vous voir, on veut danser dès le matin.

LUCILE.

De ma félicité c'est pour moi le présage.
Mais mon nourricier, Blaise, en sera-t-il témoin?

JULIE.

Oui, dès hier on a pris soin
De faire partir un message.

LUCILE.

Et penses-tu qu'il vienne?

JULIE.

Oui, malgré son veuvage,
A votre noce il dansera.

Digitized by Google

LUCILE.

J'espère au moins qu'il jouira
De ma joie; et je veux que son cœur la partage.

AIR.

Qu'il est doux de dire en aimant,
Je suis sûre de plaire,
De faire
Un époux d'un amant!
Nous aurons pour lois nos désirs:
Pour nous l'hymen est l'amour même.
Nœuds pleins d'attraits, enchaînez ce que j'aime
Dans le sein des plaisirs.
Nous vivrons exempts des atteintes
Du soupçon qui trouble les cœurs:
Jamais de feintes,
Jamais de plaintes;
Des jours pleins de douceurs.
Un dieu paisible,
Tendre et sensible,
Les semera de fleurs.
Qu'il est doux de dire, etc.

SCÈNE II.

DORVAL, LUCILE, JULIE.

DORVAL.

Lucile! non, jamais je ne vous vis si belle.

LUCILE.

Le bonheur embellit.

DORVAL.

Vous allez être à moi!
Ah! n'est-ce point un songe? A peine je le croi.

Digitized by Google

LUCILE.

L'illusion serait bien douce!

DORVAL.

Et bien cruelle!

LUCILE.

Rassurez-vous.

DORVAL.

L'excès de ma félicité,
Sa douceur, sa tranquillité,
Me semble si peu naturelle,
Qu'à mon réveil j'en ai douté.

AIR.

Quel réveil! quel enchantement!
Autour de moi, dans ce moment,
S'exhale une volupté pure,
Et, comme vous, tout est charmant.
Des fleurs qui parent la verdure
Nous allons être couronnés.
Ce jour brillant est la peinture
Des jours qui nous sont destinés.
Tout s'embellit dans la nature,
Aux yeux des amants fortunés.
Quel réveil! etc.

LUCILE, *appuyant son bras négligemment sur le dossier de son siége, et regardant Dorval.*

Dorval!

DORVAL, *saisissant la main de Lucile et la baisant.*

Oh! ma chère Lucile!
Qu'à nos vœux le ciel est docile!
Est-il un bonheur plus parfait
Que le mien?

LUCILE.

Dites, que le nôtre.

Digitized by Google

DORVAL, *vivement.*

Eh bien! que le nôtre : en effet,
Je ne dois plus avoir de bonheur que le vôtre.
Rien ne l'a troublé jusqu'ici,
Pas un nuage, aucun souci,
Nous voir et nous aimer, être unis l'un à l'autre,
Voilà notre roman.

LUCILE.

Tout nous a réussi :
C'est à nous d'achever.

DORVAL, *à Julie, qui est occupée à coiffer Lucile.*

Julie, un air de fête.
Élevez cette boucle, et cette fleur aussi :
Qu'on dise que l'Amour a couronné sa tête.

JULIE.

Comme cela?

DORVAL.

Fort bien. Tenez, encore ici
Quelques fleurs. A merveille.

LUCILE.

Avez-vous vu mon père?

DORVAL.

Je n'ai pensé qu'à vous. Pardon.

LUCILE, *avec douceur.*

C'est par lui qu'il fallait commencer.

DORVAL.

Il est bon;
Il m'excusera, je l'espère.

LUCILE.

Mais moi, je vous fais la leçon!
Je vous gronde! on dirait que je suis votre femme.

DORVAL.

Ah! vous en avez tous les droits :
L'amour avant l'hymen les a pris sur mon ame.

Digitized by Google

LUCILE.

J'en abuserai.

DORVAL.

Vous, Lucile !

LUCILE.

Je le crois.

DORVAL.

Abusez.

LUCILE.

On m'a peint souvent le mariage
Comme un écueil ; et je le voi
Comme un port où l'on est à l'abri de l'orage.
J'épouse mon ami ; je compte sur sa foi.
Plus le moment approche, et plus il m'intéresse.
Mon esprit est sans trouble et mon cœur sans effroi.

DORVAL.

Ah ! croyez-en ma tendresse :
Je me fais, de vous plaire, une suprême loi.
Épouse, amie et maîtresse,
Ma Lucile est tout pour moi.

SCÈNE III.

DORVAL, LUCILE, JULIE, TIMANTE.

TIMANTE, *en robe de chambre.*

Bonjour, mes enfants.

LUCILE, *se levant.*

Ah ! mon père !

TIMANTE.

Demeure : la toilette est un grave mystère
Qu'il ne faut point troubler.

DORVAL.

Pardonnez : j'aurais dû....

TIMANTE.

Quoi ?

Digitized by Google

LUCILE.

Se présenter....

TIMANTE.

Temps perdu.
Et penses-tu que je me choque
De voir qu'il t'aime mieux que moi?

LUCILE.

Non; mais, mon père....

TIMANTE, *à Dorval.*

Elle se moque.
Va, j'aurais fait tout comme toi.
Tu m'aimeras assez si ma fille t'est chère.
Êtes-vous heureux?

LUCILE ET DORVAL.

Oui, nous le sommes.

TIMANTE.

Eh bien!
(*à Dorval.*)
J'en dis autant. Comment te portes-tu? Fort bien,
N'est-ce pas?

DORVAL.

Oui, fort bien.

TIMANTE.

Nous ferons bonne chère.
Chacun son rôle, et c'est le mien.
A la noce de ma Lucile,
La belle humeur présidera.
Si l'ennui nous vient de la ville,
A la ville au plus vite il s'en retournera.

AIR.

Autour de moi, j'entends, je veux
Que tout le monde soit heureux.
On perd tout l'or que l'on entasse.
C'est pour répandre que j'amasse.

Digitized by Google

Autour de moi j'entends, je veux
Que tout le monde soit heureux.
De tant de bien
Hélas! que faire?
Mon nécessaire,
A moi, n'est rien.
Un toit paisible, où je sommeille,
Un bon dîner, un bon habit,
D'un bon vin, qui me rajeunit,
A mes repas une bouteille;
Et tout est dit.
Quand j'ai dîné, quand j'ai dormi,
De tant de bien, hélas! que faire?
Oh! je sais bien qu'en faire:
Une bonne affaire!
D'un malheureux faire un ami.
On perd tout l'or que l'on entasse.
C'est pour répandre que j'amasse.
Autour de moi j'entends, je veux
Que tout le monde soit heureux.

DORVAL.

C'est un moyen bien sûr pour être heureux soi-même.

TIMANTE.

Je ne connais que celui-là.
Ma folie est que chacun m'aime.
Je donnerais tout l'or du Pérou pour cela.
Allons, dépêche-toi, ma fille. Et toi, Julie,
Crois-tu qu'elle sera jolie?

JULIE.

Je prends monsieur pour juge: il en décidera.

TIMANTE, *à Dorval.*

Ton père est-il levé?

DORVAL.

Je ne sais.

Digitized by Google

TIMANTE.

La noblesse
Est paresseuse en temps de paix.
Ce n'est pas un reproche au moins que je lui fais :
Car je voudrais que la mollesse
Fût le prix des travaux guerriers ;
Et je respecte la vieillesse
Qui repose sur ses lauriers.
Le voici. La santé brille sur son visage.

SCÈNE IV.

DORVAL, LUCILE, JULIE, TIMANTE, DORVAL PÈRE, *en robe de chambre.*

TIMANTE.

Eh ! bonjour !

DORVAL PÈRE.

Bonjour, mon ami.

TIMANTE.

Comment vous va ?

DORVAL PÈRE.

J'ai bien dormi.
Le sommeil est si doux quand l'ame est sans nuage !
Eh bien ! mes enfants, êtes-vous
Bien d'accord, bien sûrs l'un de l'autre ?
Timante, ils ont leur tour ; nous avons eu le nôtre.

TIMANTE.

Et nous n'en sommes point jaloux.

DORVAL PÈRE.

Mais Lucile est éblouissante !

TIMANTE.

La trouvez-vous appétissante ?

DORVAL PÈRE, *à Lucile.*

Pardon : j'use déja du droit de père.

Digitized by Google

TIMANTE.

Bon!

Chez nos enfants point de façon.
Nous y serons toujours les maîtres.
Ma fille, je m'en tiens aux mœurs de nos ancêtres.
Je sais bien qu'aujourd'hui l'on fuit ses grands parents,
Comme de vieux censeurs et d'ennuyeux tyrans;
Mais garde-toi de jamais prendre
Cet usage dénaturé.

LUCILE.

Ah! mon père! chez moi vous serez révéré.

TIMANTE.

J'y porterai la joie, et je veux l'y répandre.
Allons, pour commencer d'en agir librement,
Déjeûnons tout bonnement
A côté de sa toilette.
(*Il sonne.*)
Du thé, du vin de Rota.
Moquons-nous de l'étiquette
Et du sot qui l'inventa.

(*Ils s'asseient autour d'une table, où l'on sert le déjeûner.*)

QUATUOR.

ENSEMBLE.

Où peut-on être mieux
Qu'au sein de sa famille?
Tout est content, le cœur, les yeux.
Vivons, aimons } comme nos bons aïeux.
Vivez, aimez }

DORVAL ET LUCILE.

Les noms d'époux,

TIMANTE ET DORVAL PÈRE.

De père,

DORVAL.

Et de fils,

Digitized by Google

LUCILE.

Et de fille,

TOUS ENSEMBLE.

Sont délicieux.

Vivons, aimons / Vivez, aimez } comme nos bons aïeux.

DORVAL PÈRE, *à son fils.*

Toi que j'aime,

TIMANTE, *à Lucile.*

Toi qui m'es chère,

DORVAL PÈRE.

Mon enfant,

TIMANTE.

Ma fille,

TOUS LES DEUX.

Crois-moi :
Non, le bonheur n'est pas chose étrangère :
On ne le trouve que chez soi.

DORVAL ET LUCILE.

De son bonheur reposez-vous sur moi.

DORVAL PÈRE.

Sois galant avec ta femme.

TIMANTE.

Sois douce avec ton mari.
Qu'il lise au fond de ton ame.

DORVAL PÈRE.

Qu'elle règne sur ton ame ;
Qu'elle en soit l'objet chéri.

TIMANTE.

Qu'il en soit l'objet chéri.

DORVAL PÈRE.

Sois libéral.

TIMANTE.

Sois ménagère.

Digitized by Google

DORVAL PÈRE.

Jamais trompeur.

TIMANTE.

Jamais légère.

Suis ses penchants.

DORVAL PÈRE.

Préviens ses goûts.

TOUS LES DEUX.

Ces soins touchants seront si doux !
C'est peu d'aimer ; il faut lui plaire.

LUCILE ET DORVAL.

Oui, toujours, oui, je veux lui plaire :
Et j'en fais mes soins les plus doux.

TIMANTE, *à Dorval.*

Elle est timide ;

DORVAL PÈRE, *à Lucile.*

Il est sensible ;

TOUS LES DEUX.

Que l'amitié tendre et paisible,
Avec l'amour règne entre vous.

DORVAL ET LUCILE.

Que l'amitié tendre et paisible
Avec l'amour règne entre nous.

LES DEUX PÈRES.

Mon fils !

LUCILE.

Dorval !

DORVAL.

Chère amante !

LES DEUX PÈRES.

Ma fille !

Digitized by Google

QUATUOR.

Où peut-on être mieux
Qu'au sein de sa famille?
Vivons, aimons
Vivez, aimez
} comme nos bons aïeux.

TIMANTE, *à Lucile.*

Nous allons te laisser achever ta toilette.

LUCILE.

Mais....

TIMANTE.

Qu'as-tu?

LUCILE.

Je suis inquiète.
Mon père nourricier, Blaise, n'arrive pas.
L'aurait-on oublié?

TIMANTE.

Non; mais de son village
La distance est longue, à son âge:
Le bonhomme vient à son pas.
Et justement, c'est lui.

SCÈNE V.

DORVAL, LUCILE, JULIE, TIMANTE, DORVAL père, BLAISE.

TIMANTE.

Viens, Blaise;
Comme nous tu seras aise.

LUCILE, *courant dans ses bras.*

Mon second père!

BLAISE, *à part.*

Hélas! je viens dans la douleur;
Et j'apporte ici le malheur.

Digitized by Google

LUCILE.

Je vous demandais.

BLAISE.

Moi, ma fille!

LUCILE.

Dorval, embrassez Blaise. Il est de la famille.

BLAISE.

Ah! je sens mes larmes couler.

DORVAL PÈRE, *regardant Lucile.*

Le bon naturel! la belle ame!

LUCILE.

Vous voyez. Il est triste; il a perdu sa femme;
C'est à nous de le consoler.

BLAISE.

Ma fille, sans témoins pourrai-je vous parler?

LUCILE.

Oui, tant qu'il vous plaira.

SCÈNE VI.

DORVAL, LUCILE, JULIE, TIMANTE, DORVAL PÈRE, BLAISE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à Timante.*

Monsieur, voilà du monde
Qui nous arrive.

TIMANTE, *à Lucile.*

Descends,
Et que Dorval te seconde.
Je vais bientôt paraître en habits plus décents.

LUCILE, *à Blaise.*

Je vous laisse un moment; et je reviens bien vîte.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

BLAISE, *seul.*

Ce beau lieu, tout ce qui l'habite,
Tout quitter, pour venir être pauvre avec moi!
C'est inutile. Il faut d'abord être honnête homme.
On ne peut sans cela vivre en paix avec soi :
(*il met la main sur son cœur.*)
On se sent là je ne sais quoi,
Et l'on ne dort pas d'un bon somme.

AIR.

Ah! ma femme! qu'avez-vous fait?
Méchante mère!
De la misère
Voilà l'effet.

La pauvre enfant! quelle pitié!
Elle a pour moi tant d'amitié!
Et moi je viens lui percer l'ame!
Ah! ma femme, etc.

Elle aime un amant qui l'adore.
Un jour de plus, une heure encore,
Ils allaient être unis.
Hélas! fille trop chère!
Du crime de ta mère
C'est toi que je punis.
Quitter ces beaux habits!
Retourner au village,
Y presser mon laitage,
Y garder mes brebis!
La pauvre enfant! quelle pitié!
Et moi je viens lui percer l'ame.

Digitized by Google

Ah ! ma femme !
Qu'avez-vous fait ?
Méchante mère !
De la misère
Voilà l'effet.

On ne sait rien, si je me tais.
Ma fille est à son aise,
Et son cœur est en paix....
Que dis-tu, Blaise ?
Que je me taise ?
Jamais, non, non, jamais.

On ne sait rien ;
Ma femme est morte ;
On ne sait rien....
Eh bien ?
Qu'importe ?
Je le sais, moi.
La bonne foi,
Voilà ma loi.

SCÈNE VIII.

BLAISE, LUCILE.

LUCILE.

Enfin je me suis échappée ;
Et de mon bonheur occupée,
Je viens en jouir avec vous.

BLAISE.

.ci l'on est heureux.

LUCILE.

Oui, soyez-le avec nous.

Digitized by Google

AIR.

Tout ce qui peut toucher une ame,
Se réunit pour me charmer.
Heureuse fille, heureuse femme,
Tout respire ici pour m'aimer.
De sa main l'amour couronne
Ma tendresse et mes désirs;
Et la chaîne qu'il me donne
Est l'ouvrage des plaisirs.
Tout ce qui peut, etc.

BLAISE.

Et moi, Lucile, et moi, je viens vous affliger.

LUCILE.

Non. J'ai bien ressenti vos peines;
Mais j'espère les soulager.

BLAISE.

Je donnerais pour vous tout le sang de mes veines.

LUCILE.

Ah! c'est à moi.... Parlez. Je suis riche; et du moins
Je dois pourvoir à vos besoins.

BLAISE.

Rien ne me manque, hélas! que le repos de l'ame.
Vous savez.... J'ai perdu ma femme.

LUCILE.

Je l'ai bien pleurée.

BLAISE.

Elle avait
Une fille.

LUCILE.

Oui, ma sœur de lait.
A peine j'étais en nourrice,
Elle mourut.

BLAISE.

On vous l'a dit....

Digitized by Google

Sa mère, il est vrai, la perdit....
Je ne puis.... Je suis au supplice.

LUCILE.

Que ne vit-elle encor! par un juste retour,
Ma maison eût été la sienne;
Et peut-être le même jour
Aurait vu sa noce et la mienne.

BLAISE.

Vous avez tant d'honnêteté!

LUCILE.

Vous connaissez mon cœur.

BLAISE.

Je n'en ai point douté.

LUCILE.

Votre exemple lui seul m'aurait rendue honnête.

BLAISE.

On va vous marier; c'est pour vous une fête;
Et moi, je viens la troubler.

LUCILE.

Vous, Blaise!

BLAISE.

Oui, moi. Que ne puis-je
Me taire et dissimuler!

LUCILE.

Quoi! mon bonheur vous afflige,
Au lieu de vous consoler!
A l'amour de Dorval aurait-on fait injure?
Je réponds de son cœur: il est digne du mien.

BLAISE.

On ne m'en a dit que du bien.

LUCILE.

Vous me flattez.

BLAISE.

Non, je vous jure.
Mais, hélas!...

Digitized by Google

LUCILE.

Achevez.

BLAISE.

Ma chère fille!

LUCILE.

Eh bien!

BLAISE.

Tout vous rit, tout vous plaît dans ce lieu magnifique;
Un père opulent, un époux
Riche, aimable, et digne de vous;
Quelle comparaison avec mon toit rustique!
(*vivement.*)
Mais, ma fille, crois-moi, sans faire de jaloux,
On peut être heureux parmi nous,
Avec la paix et l'innocence;
Et la fortune, et la naissance,
N'ont pas de biens plus vrais, ni de plaisirs plus doux.

LUCILE.

Hélas! que j'aime à vous entendre,
Avec un sentiment si naïf et si tendre,
De votre obscurité vanter ainsi les biens!

BLAISE.

Estime-les, ma fille : ils vont être les tiens.
Ta fortune a changé de face.
Ton malheur est d'avoir commencé d'en jouir.

LUCILE.

Que dites-vous? Quelle disgrâce?...

BLAISE.

Il n'est plus temps de t'éblouir.

LUCILE.

Comment?

BLAISE.

Chez moi, l'enfant qui fut mis en nourrice,
Ce n'est pas toi.

Digitized by Google

LUCILE.

Qu'entends-je?

BLAISE.

On fit, à mon insu,
Cet échange qui m'a déçu.
Ta mère a révélé son coupable artifice.
Elle a trompé Timante.

LUCILE, *se jetant dans ses bras.*

Ah! mon père!

BLAISE.

Je sens
Combien je suis cruel. Dis-le moi, j'y consens.
Moi, j'ai dit ce que j'ai dû dire.

LUCILE.

Mon père!

BLAISE.

Adieu. Je me retire.
(*Il veut s'en aller.*)

LUCILE.

Quoi! vous m'ôtez mon seul appui!
Ah! puisque je retrouve un père,
Laissez-moi pleurer avec lui,
Non pas ma honte, hélas! mais celle de ma mère.
Elle a donc fait l'aveu de ce crime caché!

BLAISE.

Hélas! crois-tu que je l'invente?

LUCILE.

Ah! Dorval!... C'en est fait. Le voile est arraché.
(*à Blaise.*)
Pardonnez la douleur, les regrets d'une amante.
Non, je ne rougis point d'un père homme de bien;
Et le sort que m'eût fait Timante,
Ne me fait point haïr le mien.
Mais Dorval, mais l'amant que j'aime,
Hélas! que j'aimerai toujours!

Digitized by Google

BLAISE.

Ma fille, à tes regrets je laisse un libre cours.
Mais tu sais ton devoir; je m'en fie à toi-même.

LUCILE.

Ne vous éloignez pas.

BLAISE.

Ma fille, j'attendrai.

LUCILE.

Il attendra!... Je le suivrai.

SCÈNE IX.

LUCILE, *seule.*

(*en se dépouillant de toute sa parure de noce.*)

AIR.

Au bien suprême,
Hélas! je touchais de si près!
O toi que j'aime!
Tu m'adorais.
Le charme cesse,
Et ne me laisse
Que les regrets.
Sans résistance,
Quittons l'objet de tant de pleurs....
Vaine constance!
Je sens que je me meurs.

Digitized by Google

SCÈNE X.

LUCILE, JULIE.

DUO.

JULIE.

Ah! ma belle maîtresse,
Quelle douleur vous presse?
Qui fait couler vos pleurs?

LUCILE.

Tu n'as plus de maîtresse:
Laisse couler mes pleurs.

JULIE.

Vous qui de tous les cœurs
Captivez la tendresse!

LUCILE.

Tout ce qui m'intéresse
Ajoute à mes malheurs.

JULIE.

La foule des plaisirs
Autour de vous s'empresse.

LUCILE.

Non, non, le charme cesse,
Qui trompait mes désirs.

JULIE.

Ah! ma belle maîtresse,
Quelle douleur vous presse?
Qui fait couler vos pleurs?

LUCILE.

Tu n'as plus de maîtresse:
Laisse couler mes pleurs.

JULIE.

J'avais mis tant d'adresse
A vous parer de fleurs!

Digitized by Google

LUCILE.

Non, leur éclat me blesse :
Laisse couler mes pleurs.

JULIE. Tout annonce un jour propice,
Et tout change en un moment !

LUCILE. Quelle épreuve ! quel supplice,
Pour le cœur d'un tendre amant !

SCÈNE XI.

DORVAL, LUCILE, JULIE.

TRIO.

JULIE.

Est-ce vous qui causez ses larmes?
Venez la voir dans la douleur.

DORVAL.

Quoi ! Lucile est dans la douleur !
Et moi j'ai pu causer ses larmes !
Ah ! Lucile, au nom de vos charmes,
Quel est mon crime ou mon malheur !

LUCILE.

Ah ! Julie, ah ! quelle douleur !
Laissez-moi cacher mes larmes.

DORVAL.

Ai-je pu causer vos larmes?

LUCILE.

Non, c'est l'excès du malheur.

DORVAL ET JULIE.

Voyez à vos genoux,
Un amant, un époux.
Daignez le voir, daignez l'entendre.
C'est un amant, c'est un époux.

Digitized by Google

LUCILE.

Dorval à mes genoux!
Ah! levez-vous, éloignez-vous.
Non, non, ce nom si tendre,
Ce nom d'amant, ce nom d'époux,
Je ne dois plus l'entendre :
Il n'est plus fait pour nous.

DORVAL.

Hélas! encore à l'instant même
Ces noms pour nous
Étaient si doux!

LUCILE.

Hélas! encor, encor de même,
Ces noms pour nous
Seraient si doux!
Mais....

DORVAL.

Quoi?

LUCILE.

Dorval, éloignez-vous.

DORVAL.

Non, vous ne m'aimez plus.

LUCILE.

Croyez que je vous aime;
Mais sans espoir.
Ne plus vous voir
Est mon devoir!

DORVAL.

Ne plus nous voir!
Quoi! sans espoir!
Ah! quel devoir!

Digitized by Google

JULIE. Tout annonce un jour propice,
Et tout change en un moment!
LUCILE. Quelle épreuve! quel supplice,
Pour le cœur d'un tendre amant!
DORVAL. Quelle épreuve! quel supplice,
Pour le cœur d'un tendre amant!

(*Lucile sort.*)

SCÈNE XII.

DORVAL, JULIE.

DORVAL.

Elle me fuit! dis-moi ce qui peut la troubler.
Son père?...

JULIE.

En le quittant elle était dans la joie.

DORVAL.

Elle n'a vu que Blaise.

JULIE.

Il vient de lui parler.

DORVAL.

Julie, à l'instant même il faut que je le voie.
Va me l'appeler.

SCÈNE XIII.

DORVAL, *seul.*

Oui, quelqu'un m'aura noirci.
On a mille envieux le jour qu'on se marie.
Blaise aura recueilli quelques traits de l'envie;
Mais je vais en être éclairci.

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

DORVAL, BLAISE.

DORVAL.

Blaise, avant de vous voir Lucile était heureuse.
Elle n'a vu que vous; quelle amertume affreuse,
Quel poison dans son ame avez-vous répandu?

BLAISE.

Monsieur, j'ai fait ce que j'ai dû.

DORVAL.

Ce que vous avez dû! sans doute
C'est du mal qu'on a dit de moi,
Que vous croyez vous-même, et que Lucile écoute?

BLAISE.

Non, je vous en donne ma foi.
Tout le monde ici vous révère.
A Lucile! du mal de vous!
Elle n'en croirait pas son père.

DORVAL.

Qui peut donc l'affliger dans des moments si doux?
Pourquoi me fuir? Pourquoi n'est-elle plus la même?

BLAISE.

Ah! c'est peu de vous honorer;
Pour son malheur, elle vous aime.

DORVAL.

Son malheur! en est-ce un de se voir adorer?

BLAISE.

Son sort, je le sais bien, était digne d'envie.

DORVAL.

Et qui l'empêche d'en jouir?

BLAISE, *tristement.*

Moi.

Digitized by Google

DORVAL.

Vous!

BLAISE.

Je n'ai jamais su flatter ni trahir.

DORVAL.

C'est par toi que Lucile à mes vœux est ravie!
Que t'ai-je fait, cruel, pour me désespérer?

BLAISE.

Et pour elle et pour vous je donnerais ma vie.

DORVAL.

Apprends-moi donc, sans différer,
Quel obstacle s'oppose au bonheur où j'aspire.

BLAISE.

C'est à Lucile à vous le dire.

DORVAL, *vivement.*

C'est à toi. Je veux le savoir.
Parle, parle; ou crains ma colère.

SCÈNE XV.

LUCILE, TIMANTE, DORVAL, BLAISE.

LUCILE.

Modérez-vous, Dorval, et respectez mon père.

DORVAL.

Lui! votre père!

TIMANTE, *consterné.*

Il l'est. Je suis au désespoir.

DORVAL.

Quoi!

TIMANTE.

Blaise en a la preuve, et je viens de la voir.

DORVAL.

Blaise! le père de Lucile!

Digitized by Google

LUCILE.

Dorval, épargnons-nous une plainte inutile.
Vous perdre est mon malheur; le suivre est mon devoir.
Adieu.

DORVAL.

Vous voulez que je meure.

TIMANTE.

Quoi! ma fille, tu veux nous quitter!

LUCILE.

Tout-à-l'heure.

DORVAL.

Ah! monsieur, par pitié, daignez la retenir.

LUCILE.

Laissez-moi m'en aller où mon destin m'appelle.

DORVAL, *vivement.*

Hélas! c'est à-présent qu'il faut vous souvenir
De votre tendresse pour elle.
Vous l'avez tant aimée!

TIMANTE.

Oui. Du fruit de mes soins
J'allais jouir. J'étais si fier d'être son père!
Avec sa probité, Blaise me désespère.

BLAISE.

Pardon. C'est à regret: mes pleurs en sont témoins.

TIMANTE.

Tu me fais bien du mal.

BLAISE.

Hélas! je le partage.

TIMANTE.

Va, je ne t'en aime pas moins;
Je t'en estime davantage.
Mais moi, me voilà seul et dans l'affliction,
Riche, mais bientôt vieux, délaissé, sans famille.
Blaise est bien plus heureux! il retrouve sa fille;
Et fait une belle action.

Digitized by Google

Vous pleurez tous : mon sort vous touche et vous afflige.
Eh bien ! pourquoi nous affliger ?
A nous quitter qui nous oblige ?
Si le sort est injuste, il faut le corriger.
Lucile, laissons dire Blaise.
Comme nous qu'il soit à son aise,
Et qu'il laisse en paix mes vieux jours.
Sois ma fille. Je veux que tu le sois toujours.

BLAISE ET LUCILE.

Ah ! monsieur !

DORVAL.

Achevez, et de votre naissance,
Lucile, gardons le secret.
Je crains, je l'avoue à regret,
Que mon père en ait connaissance.

LUCILE.

Il le saura. Moi, l'abuser !
Non, Dorval, non, plus de mystère.
Je suis fille de Blaise, et ne veux point le taire.
Son exemple m'apprend à ne rien déguiser.

DORVAL.

Je suis perdu.

TIMANTE.

C'est moi qui veux, avec prudence,
Me charger de la confidence.
Le voici. Laissez-moi ménager doucement
Et sa délicatesse et son étonnement.

Digitized by Google

SCÈNE XVI.

DORVAL PÈRE, TIMANTE.

DORVAL PÈRE.

Où sont nos jeunes gens?

TIMANTE.

Paix, il sont en dispute.

DORVAL PÈRE.

Avant que d'être mariés?
C'est de bonne heure!

TIMANTE.

Vous riez;
Mais à l'air dont cela débute,
Ma foi rien n'est plus sérieux.

DORVAL PÈRE.

Les amants sont capricieux!
Je gage que mon fils a tort.

TIMANTE.

Non: c'est Lucile
Qui du bonhomme Blaise écoute les conseils;
Et comme il est sévère, il la rend difficile.

DORVAL PÈRE.

Sur quoi donc?

TIMANTE.

Sur un point qui touche vos pareils.
Au préjugé de la naissance
Elle prétend que vous tenez.
Des aïeux dont nous sommes nés,
Vous n'avez pas, dit-elle, assez pris connaissance.

DORVAL PÈRE.

Quelle idée! et dans quel moment
Lui vient cette délicatesse!
De ceux de mon état je n'ai point la faiblesse;

Digitized by Google

Et pour moi l'habitude à penser noblement
Fait tout le prix de la noblesse.

TIMANTE, *avec une joie timide.*

Quoi! tout de bon?

DORVAL PÈRE.

Assurément.
Et puis, n'avez-vous pas une place honorable,
Un état dans le monde, un bien considérable?

TIMANTE.

Et vraiment, c'est avec son bien
Qu'un homme opulent en impose.
On croirait que c'est quelque chose;
Et le plus souvent ce n'est rien.

DORVAL PÈRE.

Eh! monsieur, dans le monde est-ce que l'on publie
Qui l'on est? d'où l'on vient?

TIMANTE.

Tout se sait.

DORVAL PÈRE.

Tout s'oublie.

TIMANTE.

L'envie a des yeux vigilants.

DORVAL PÈRE.

La modestie et la décence
Font passer la richesse en faveur des talents.
On ne recherche la naissance
Que des parvenus insolents.

TIMANTE.

Lucile est si modeste, et si douce, et si bonne!

DORVAL PÈRE.

Oui, je suis sûr qu'elle plaira.
Elle n'humiliera personne;
Personne ne l'humiliera.

Digitized by Google

DUO.

TIMANTE, *avec timidité.*

N'est-il pas vrai qu'elle est charmante,
Caressante,
Si décente!
Qui n'aimerait cet enfant-là?

DORVAL PÈRE, *avec impatience.*

Eh! je vous dis qu'elle m'enchante.
Comme vous je sais tout cela.

TIMANTE.

Elle a certaine grâce.... là,
Si naturelle, si touchante!

DORVAL PÈRE.

Eh! je vous dis qu'elle m'enchante.
Comme vous je sais tout cela.

TIMANTE.

Elle est sensible, caressante.

DORVAL PÈRE.

Eh oui, sensible, caressante.

TIMANTE.

Qui n'aimerait cet enfant-là!

DORVAL PÈRE.

Comme vous je sais tout cela.

TIMANTE.

Quel dommage que la naissance!...

DORVAL PÈRE.

Encor! Eh bien, je l'en dispense.

TIMANTE.

Tout irait bien sans ce point-là.

DORVAL PÈRE.

Passons, passons sur ce point-là.

TIMANTE, *avec embarras.*

Oui, mais....

Digitized by Google

DORVAL PÈRE.

Quoi donc?

TIMANTE.

La pauvre enfant!

DORVAL PÈRE.

Voilà bien du mystère!

TIMANTE.

Que ne puis-je me taire!
Mais on me le défend.

DORVAL PÈRE.

Eh bien! parlez.

TIMANTE.

La pauvre enfant!...
N'est-il pas vrai qu'elle est charmante?
Qui n'aimerait cet enfant-là?

DORVAL PÈRE.

Eh! je vous dis qu'elle m'enchante.
Comme vous je sais tout cela.

(*Fin du duo.*)

TIMANTE.

Vous croyez donc qu'elle fera,
Dans le monde, oublier son père?

DORVAL PÈRE.

Le faire oublier! ah! j'espère
Que jamais on ne l'oublira.
Vous êtes aussi trop modeste.

TIMANTE.

C'est que vous ne savez pas tout.

DORVAL PÈRE.

Dites-moi donc vite le reste;
Car ma patience est à bout.

TIMANTE, *en tremblant.*

Et si je vous dis que Lucile
Eut de pauvres gens pour aïeux;

Digitized by Google

Des laboureurs?

DORVAL PÈRE, *brusquement.*

Eh bien, des laboureurs.... tant mieux.
C'est une classe honnête autant qu'elle est utile.

TIMANTE, *avec une joie timide encore.*

Ah! que c'est bien penser!

DORVAL PÈRE, *vivement.*

Et qui les avilit?
L'ingratitude et la sottise,
Moi j'honore, quoi qu'on en dise,
L'homme de bien qui me nourrit.

TIMANTE, *vivement.*

Vous devez donc honorer Blaise.

DORVAL PÈRE.

Oui, sans doute, et je suis bien aise
Qu'il soit l'ami de la maison.

TIMANTE, *avec sentiment.*

Hélas! vous avez bien raison!
Je sais de lui des traits.... C'est le plus honnête homme!
Lui-même on l'a trompé; mais quand vous saurez comme!..
Aussitôt qu'il l'a su, c'est lui qui nous l'a dit.

DORVAL PÈRE.

Qu'a-t-il dit?

TIMANTE.

Il a dit.... C'est là le difficile.
Qu'il est...

DORVAL PÈRE.

Achevez donc.

TIMANTE.

Le père de Lucile.

DORVAL PÈRE.

Blaise!

TIMANTE.

Lui-même.

Digitized by Google

DORVAL PÈRE.

O ciel!

TIMANTE, *affligé, à part.*

Voilà qu'il se dédit.

DORVAL PÈRE.

Et comment se peut-il?

TIMANTE.

Un malheureux échange.
Ma fille mourut; et l'on mit
La sienne à la place.

DORVAL PÈRE.

Il permit!...

TIMANTE, *vivement.*

Non, c'est à son insu.

DORVAL PÈRE.

Quelle aventure étrange!

TIMANTE, *avec inquiétude et timidité.*

Eh bien?

DORVAL PÈRE.

Vous m'avez interdit.

TIMANTE, *tristement.*

Faut-il congédier la fête?

DORVAL PÈRE, *après un silence, vivement.*

Non, mon ami. Blaise est honnête;
Et sa probité l'ennoblit.

SCÈNE XVII.

TIMANTE, DORVAL PÈRE, DORVAL, LUCILE, BLAISE, JULIE.

TIMANTE.

Venez, mes enfants. La noblesse
Avec nous veut bien s'oublier.

Digitized by Google

DORVAL PÈRE.

Ce n'est point se mésallier
Que d'admettre chez soi l'honneur et la sagesse.

DORVAL.

Mon père!

DORVAL PÈRE.

Sois heureux.

LUCILE.

Monsieur!

TIMANTE.

Je te défends
De jamais m'appeler autrement que ton père.

DORVAL.

Eh oui! par vos bienfaits, nous sommes vos enfants.

TIMANTE.

Mes bienfaits sont payés. Et vous, Blaise, j'espère
Qu'avec nous vous allez vivre exempt de travaux.

BLAISE.

Monsieur, nous n'oublîrons jamais ce que nous sommes.

DORVAL PÈRE.

Mon ami, trop heureux les hommes
Qui par le cœur sont vos égaux.

SCÈNE XVIII.

TIMANTE, DORVAL PÈRE, DORVAL, LUCILE, BLAISE, JULIE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

La jeunesse du voisinage
Vient à la mariée offrir, selon l'usage,
Et la couronne et le bouquet.

TIMANTE.

Qu'on ouvre le salon, l'office et le buffet;
Qu'on déjeûne et qu'on danse; et pour tout le village

Digitized by Google

Que ce jour fortuné soit un jour de banquet.

(*Des villageois et villageoises viennent en dansant présenter à Lucile le bouquet de noce et le chapeau de fleurs.*)

COUPLETS.

UNE VILLAGEOISE.

Chantons deux époux
Que sous ses lois l'amour assemble;
Chantons deux époux
Qu'il joint de ses nœuds les plus doux.

Autour d'eux il nous semble
Danser sous deux jeunes ormeaux,
Qui s'élèvent ensemble
Pour unir leurs rameaux.

UNE AUTRE VILLAGEOISE.

Heureux parmi nous,
Protégez-nous sous votre ombrage;
Heureux parmi nous,
N'ayez ni rivaux ni jaloux.

Si l'amour est volage,
C'est pour s'enfuir loin des palais,
Et chercher au village
L'innocence et la paix.
Heureux parmi nous, etc.

UNE PETITE VILLAGEOISE.

On dit qu'à quinze ans,
On plaît, on aime, on se marie :
Je n'ai que dix ans;
C'est encor bien loin de quinze ans.
Dites-moi, je vous prie,
Comment on abrége le temps;
Car j'aurais bonne envie
De presser les instants.

Digitized by Google

CHŒUR.

LES VILLAGEOIS.

De la fête
Que l'amour apprête,
La franche amitié
Veut être de moitié :
A la fête
Que l'amour apprête,
Nous accourons tous,
Aussi joyeux que vous.

DORVAL, LUCILE, DORVAL PÈRE ET TIMANTE.

De la fête
Que l'amour apprête,
La franche amitié
Doit être de moitié :
A la fête
Que l'amour apprête,
Amis, soyez tous
Aussi joyeux que nous.

LES DEUX AMANTS.

Ah ! je respire.
L'heure où j'aspire
Vient, vole, arrive, et j'y touche à l'instant.
A l'amant
Qui pour { moi / toi } soupire,
{ Je vais / Tu vas } faire un sort charmant.

CHŒUR.

De la fête, etc.

LES DEUX AMANTS.

L'amour, témoin de nos alarmes,
Ne nous a vus que plus épris :

Digitized by Google

Il souriait à nos larmes ;
Ce sourire en était le prix.

Que sa faveur est sensible
Quand on a craint ses rigueurs !
Qu'il ajoute encor, s'il est possible,
Au transport qu'il cause à nos cœurs.

CHŒUR.

De la fête, etc.

(*Le ballet termine le spectacle.*)

FIN DE LUCILE.

Digitized by Google

LE HURON,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES;

Représentée, pour la première fois, par les comédiens italiens ordinaires du roi, le 20 août 1768.

MUSIQUE DE GRÉTRY.

Digitized by Google

ACTEURS.

LE HURON.
MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.
M. DE SAINT-YVES, son père.
MADEMOISELLE DE KERKABON.
M. DE KERKABON, son frère.
LE BAILLI.
GILOTIN, son fils.
UN OFFICIER.
UN CAPORAL.
TROUPE DE SOLDATS.
TROUPE DE GENS DU BAILLI.

Le lieu de la scène est une place de village.

Digitized by Google

LE HURON,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un village.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADEMOISELLE DE KERKABON, MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Quoi! déja le Huron est parti pour la chasse?

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Bon! dès le point du jour il était dans les champs.
Ho! les Hurons sont diligents;
Ils ne tiennent jamais en place.
Je les connais, j'avais un frère en Canada:
Il mourut dans ce pays-là,
Aussi-bien que sa femme, à la fleur de son âge.
Mais parlons de notre sauvage.
Comment le trouvez-vous?

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Bon enfant tout-à-fait.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Bon enfant! l'éloge est modeste.
Il est charmant! comme il est fait!

Digitized by Google

Comme il est gai! Comme il est leste!
Il cherche à plaire; il est galant à sa façon.
Mon frère l'aime avec tendresse;
En l'instruisant il le caresse,
Moi, je lui fais aussi quelquefois la leçon.
Il rit de si bon cœur! il a, dans son langage,
Tant de candeur et d'ingénuité!...

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Oui, c'est la simple vérité.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Si jamais il aime, je gage
Qu'il aimera mieux qu'un Français.
(*Modestement.*)
Moi, je ne m'y connais pas; mais....
Je crois que, pour aimer, rien n'est tel qu'un sauvage.
Et par exemple, quel dommage
Que le fils du bailli ne lui ressemble pas!
Vous seriez bien moins difficile.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Ah! je l'ai vu, cet imbécille.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Vos pères hier au soir se sont parlé tout bas;
Et je crois l'affaire conclue.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Non, à le refuser je suis bien résolue.

AIR.

Si jamais je prends un époux,
Je veux que l'amour me le donne;
Qu'à la fête il vienne avec nous;
Et que sa main nous y couronne.

Un choix contraire à nos désirs
Devient une source de larmes.

Digitized by Google

La liberté seule a des charmes;
Elle est la source des plaisirs.
Si jamais, etc.

N'est-ce pas au cœur à choisir
L'objet qu'il doit aimer sans cesse?
On voit bientôt l'amour s'enfuir,
S'il sent que sa chaîne le blesse.
Si jamais, etc.

SCÈNE II.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, MADEMOISELLE DE KERKABON, GILOTIN.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Vous voilà, monsieur Gilotin?
D'où venez-vous donc si matin?

GILOTIN.

Vraiment, je viens de voir chasser l'homme sauvage.
Il met en l'air tout le village.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Chasse-t-il de bon cœur?

GILOTIN.

Ah! c'est un vrai lutin.

AIR.

Comme il y va!
Comme il détale!
Quel chasseur que ce Huron-là!
Il faut le voir dans ces vallons:
Il a des ailes aux talons.
Il tire à balle.
Pan, pan, pan, il tue à tous coups.
Les pauvres lièvres en sont tous
Comme des fous.

Digitized by Google

Feinte ni ruse,
Rien ne l'abuse :
Il sait leurs tours
Et leurs détours.
Ah ! quel coureur !
Il vous les lasse.
Ah ! quel tireur !
Il les terrasse.
Pan, pan, pan, il tue à tous coups.
Tout d'une haleine,
Il court la plaine,
Sans être jamais las.
Si celui-là n'est pas alerte,
Certe,
Je ne m'y connais pas.
A la course, au vol, à cent pas,
Il tire, et la pièce est à bas.
Comme il y va, etc.

Il sera de la noce, il chassera pour nous.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

De quelle noce ?

GILOTIN.

De la nôtre.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

De la nôtre !

GILOTIN.

Oui, c'est moi qu'on marie avec vous.

Ils sont d'accord.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Qui donc ?

GILOTIN.

Qui ? mon père et le vôtre

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Je m'en doutais.

Digitized by Google

GILOTIN.

Hé quoi, l'on ne vous l'a pas dit?
Ce soir on mande le notaire.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Ce soir!

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Il est pressé!

GILOTIN.

Cela vous étourdit?
Oh! nous allons vîte en affaire.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Mais comment se peut-il?...

GILOTIN.

Comment? la chose est claire,
Un jour que je rêvais, j'étais là comme un sot.
Mon père est physionomiste;
Et comme il entendit que je ne disais mot,
Il devina que j'étais triste.
Il me regarde entre deux yeux,
Qu'as-tu donc, me fit-il? Moi! je n'ai rien, lui fis-je.
Tu mens: quelque chose t'afflige,
Fit-il. Vous l'avez dit: j'ai de l'amour. Tant mieux!
Voyons, qui t'a donné dans l'aile?
Je dis que c'était vous. Oui dà, fit-il, c'est elle?
Et tu t'affliges pour cela?
Va, tu n'es qu'un benêt. (Il est badin mon père.)
Hé bien, fit-il, demandons-la.
Sitôt dit, sitôt fait. Voilà tout le mystère.
(*Gaîment.*)
Ma future, allons, touchez-là.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

O ciel!

GILOTIN.

Vous en êtes bien aise,
N'est-ce pas?

Digitized by Google

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Point du tout, monsieur, ne vous déplaise.

GILOTIN.

Vous ne m'aimez donc pas?

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Non.

GILOTIN.

Non! vous badinez.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Rien n'est plus sérieux.

GILOTIN.

Oui-dà! vous m'étonnez.
Je croyais pourtant bien vous plaire.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Il n'en est rien.

GILOTIN.

N'importe, allez, laissez-moi faire.

DUO.

Ne vous rebutez pas,
Voilà que je vous aime.
Cela vient pas à pas,
Cela vient de soi-même.
Vous m'aimerez aussi,
Vous m'aimerez de même.
Cela vient de soi-même,
Du soir au lendemain.
Pour obtenir le cœur, il faut avoir la main.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Non, ne vous flattez pas :
Il n'en est pas de même.
Non, cela ne vient pas,
Ne vient pas de soi-même.
Je n'aime pas ainsi,

Digitized by Google

Je n'aime pas de même.
Non, non.

GILOTIN.

Si, si.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Ne croyez pas qu'on aime,
Du soir au lendemain;
Il faut avoir le cœur, pour obtenir la main.

SCÈNE III.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, MADEMOISELLE DE KERKABON, GILOTIN, LE HURON.

MADEMOISELLE DE KERKABON, *vivement.*

Ah! voici le Huron.

LE HURON.

Bonjour, mesdemoiselles.
Voilà ma chasse. Elle est à vous.

GILOTIN, *bas à mademoiselle de Saint-Yves.*

C'est pour la noce.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, *avec impatience.*

Ah! laissez-nous.

LE HURON.

Les lièvres sont vivants. Comme ils n'avaient point d'ailes,
A la course je les ai pris.
Mais j'ai tiré sur les perdrix,
Ne pouvant pas voler comme elles.

GILOTIN, *approchant d'un lièvre.*

Voyons... Il remue!
(*Il recule.*)

LE HURON.

As-tu peur?

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Un lièvre l'épouvante.

Digitized by Google

LE HURON.

Appproche : allons, courage.

GILOTIN, *n'osant approcher.*

Le voir de loin c'est le plus sage.

LE HURON.

Cela s'appelle avoir du cœur.

MADEMOISELLE DE KERKABON, *d'un air d'amitié.*

Allons, reposez-vous, vous êtes tout en nage.
Vous chassez avec trop d'ardeur.
Moi, je veux que l'on se ménage.

LE HURON, *en s'asseyant.*

Le repos me fatigue. Agir est un besoin,
Que j'ai senti toute ma vie.

GILOTIN.

Il a le diable au corps.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Comment vous prit l'envie
De venir voyager si loin?

LE HURON.

Je suis né curieux; j'étais libre de soin;
Et l'occasion nous convie.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Avez-vous pu, si jeune, hélas!
Quitter père et mère?

LE HURON.

On n'a guère
De regret à quitter ce qu'on ne connaît pas.

GILOTIN.

Est-ce que les Hurons n'ont ni père, ni mère?

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Nous vous en servirons.

LE HURON.

Je m'en passe fort bien.
A mon âge un Huron se suffit à lui-même;
Et, grâce à la nature, il ne me manque rien,

Digitized by Google

(*Regardant mademoiselle de Saint-Yves.*)
Qu'un objet, fait pour moi, qui me plaise et qui m'aime.
(*D'un air caressant.*)
Asseyez-vous là.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, *avec douceur.*

J'aime à me tenir debout.

LE HURON.

Nous serons plus près l'un de l'autre.

GILOTIN.

Oui-dà?

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Non.

LE HURON.

Pourquoi, non?

GILOTIN.

Le drôle est de bon goût?

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Ce ne serait pas bien.

LE HURON.

Quel pays que le vôtre!
On y croit voir du mal à tout.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Chez vous on est moins difficile,
N'est-ce pas?

LE HURON.

Difficile? on ne l'est point du tout.
Si vous saviez combien votre sexe est docile,
Et combien par l'amour le nôtre est adouci!
Ah! si dans nos forêts, où règne la nature,
J'avais pu rencontrer ce que je trouve ici,
J'y serais encor, je vous jure.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Vous n'aimez pas ce pays-ci.

LE HURON.

S'il me laissait aimer, je l'aimerais aussi.

Digitized by Google

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Voyagez-vous encor?

LE HURON.

Non. Je courais le monde,
Pour voir un peu comme il est fait.
Mais ce qu'il a de plus parfait,
Je l'ai vu; j'ai fini ma ronde.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

On connaît donc l'amour au pays des Hurons?

LE HURON.

Ah! comme vous, nous l'adorons.
Où ne connaît-on pas sa puissance infinie?

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Je voudrais bien savoir, quelle est en Huronie
La façon d'exprimer son inclination.

LE HURON, *d'un air noble et tendre.*

C'est de faire, en aimant, quelque belle action,
Qui plaise à ce qui vous ressemble.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Cet amour-là vaut bien le nôtre, ce me semble.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, *d'une voix timide.*

Avez-vous aimé?

LE HURON.

Oui, la belle Abucaba.
Elle chassait un lièvre, à vingt milles du gîte;
Un Algonquin le prit, et le lui déroba.
J'attrapai l'Algonquin; je l'amenai bien vîte
Tout tremblant à ses pieds. Elle lui pardonna.
Et devant lui me couronna.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Et vous l'aimiez à la folie?

LE HURON, *vivement.*

Oui, de toute mon ame. Elle était si jolie!

Digitized by Google

AIR.

Les joncs ne sont pas plus droits.
Elle en avait la souplesse,
De la biche la vîtesse,
De l'hermine la finesse,
Et la blancheur à-la-fois.
La colombe est moins fidèle;
L'aigle n'est pas plus fier qu'elle;
Et les agneaux sont moins doux.
Aussi fraîche que la rose,
Elle eut même quelque chose,
Oui, quelque chose de vous.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Qu'est-elle devenue?

LE HURON.

Un ours me l'a mangée.

GILOTIN.

C'est dommage!

LE HURON.

Je l'ai tué, ce vilain ours.
Mais je la plains encor, après l'avoir vengée.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Vous ne la plaindrez pas toujours.

LE HURON, *en regardant mademoiselle de Saint-Yves.*

Oh non! Je sens déja ma douleur soulagée.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Mais, quel bijou frappe mes yeux?

LE HURON, *avec vivacité et sentiment.*

Ah! s'il vous paraît curieux,
Recevez-le des mains de la reconnaissance.
Je n'ai rien de plus précieux.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Que vois-je! quelle ressemblance!

Digitized by Google

(*Vivement.*)

Et d'où tenez-vous ces portraits?

LE HURON.

Je les avais dès ma naissance.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Plus j'en examine les traits....
Oui, c'est elle, c'est lui. Ciel!

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Voyons.

MADEMOISELLE DE KERKABON, *vivement.*

Je vous quitte;
Je vais trouver mon frère, et reviens au plus vîte.

SCÈNE IV.

LE HURON, MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, GILOTIN.

LE HURON.

Quel trouble est venu la saisir?
Si ce bijou lui fait plaisir,
Elle peut le garder.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Qu'est-ce?

LE HURON.

Une double image.
Dès l'enfance on m'a dit qu'en la portant sur moi,
Je serais heureux: je vous voi,
Vous accomplissez le présage.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Mais, vous me dites des douceurs.

LE HURON.

Que vous dirais-je, hélas? pour vous de tous les cœurs
Tel sera toujours le langage.

Digitized by Google

AIR.

Vous me charmez :
Vous enflammez
Jusques à l'air que je respire ;
Absent de vous, je ne sais quoi,
Plus fort que moi, *bis.*
Vers vous m'attire,
Je jouis, dès que je vous vois ;
Mais en jouissant je désire.
D'où naît ce plaisir ?
Quel est ce désir ?
C'est un délire.
L'heureux délire du plaisir,
Le vrai délire du plaisir,
L'heureux délire du plaisir.

Ah ! si votre cœur pouvait lire,
S'il pouvait lire dans le mien, *bis.*
Ce qu'un sauvage ne sait dire,
Croyez, croyez qu'il le sent bien.

Vous me charmez,
Vous enflammez
Jusques à l'air que je respire ;
D'où vient ce plaisir ?
Quel est ce désir ?
C'est un délire, etc.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, *un peu émue.*

Mais.... voyez donc ma bonne amie,
Qui me laisse avec vous.... je ne sais pas pourquoi.

GILOTIN, *d'un ton grave.*

J'y suis. N'ayez pas peur.

LE HURON, *voulant la retenir.*

Un moment.

Digitized by Google

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Laissez-moi.
Je vais la retrouver. Elle est bien étourdie!

SCÈNE V.

LE HURON, GILOTIN.

GILOTIN.

J'espère, au moins, que ce n'est pas
De l'amour, que tu sens pour elle.

LE HURON.

De l'amour! Pourquoi non? Je suis jeune; elle est belle;
Ah! peut-on sans amour avoir vu tant d'appas;

GILOTIN.

Oh! ce n'est pas ici comme dans l'Huronie.
C'est à moi, s'il vous plaît, qu'elle doit être unie;

LE HURON.

Que dis-tu?

GILOTIN.

Que demain
Son père me donne sa main.

LE HURON.

Elle y consent!

GILOTIN.

Pour elle, elle en a peu d'envie;
Mais les pères chez nous disposent des enfants.

LE HURON.

Et moi, vois-tu, je te défends
D'y jamais penser de ta vie.

GILOTIN.

Est-ce de vous que je dépends?

LE HURON.

Non, mais tu dépends d'elle. Il faut savoir lui plaire
Ou lui laisser choisir l'époux qui lui plaira.

Digitized by Google

GILOTIN.

Et si je plais à son père?

LE HURON.

Son père t'épousera.
Pour elle c'est une autre affaire :
Quelque choix qu'elle fasse, il sera volontaire;
Et son cœur en décidera.

AIR.

Qu'on mette à prix le cœur d'Hortence;
Je défierai tous mes rivaux,
Il n'est ni dangers, ni travaux,
Qui puissent lasser ma constance.
Fallut-il repasser les mers;
Franchir les torrents à la nage;
Braver la rigueur des hivers;
Affronter les vents et l'orage;
A son amant tout sera doux
Pour obtenir le nom d'époux.

GILOTIN.

Tout cela m'est égal. Je vais trouver mon père :
Et nous verrons si l'on préfère
Un nouveau venu, comme toi,
Au fils d'un bailli comme moi.

SCÈNE VI.

M. ET MADEMOISELLE DE KERKABON, MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, LE HURON.

M. DE KERKABON, *transporté.*

Venez, embrassez-moi, mon neveu; car vous l'êtes.

LE HURON.

Moi! votre neveu!

Digitized by Google

M. DE KERKABON.

Ces portraits,
Votre pays, votre âge, et les temps, et les faits,
Tous s'accordent; preuves complètes.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Ciel!

M. DE KERKABON.

Vous n'avez jamais vu vos parents?

LE HURON.

Jamais.

M. DE KERKABON.

Justement.

LE HURON.

Ils m'avaient délaissé. Ma nourrice
Ne me trouva que cet indice.

M. DE KERKABON.

Hélas! il me rappelle un frère que j'aimais.

QUATUOR.

M. DE KERKABON.

Il a les traits de son père.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Il a les yeux de sa mère.

M. ET MADEMOISELLE DE KERKABON.

Voilà ses yeux, voilà ses traits,
Ces traits de caractère.
Il est Français.

LE HURON.

Je suis Français.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES

Il est Français.

M. ET MADEMOISELLE DE KERKABON.

Voilà ces traits de caractère.

Digitized by Google

LE HURON.

N'ai-je pas encor quelques traits
De caractère?

M. ET MADEMOISELLE DE KERKABON.

Voilà tes yeux, voilà tes traits.

LE HURON.

Ah! quel bonheur! je suis Français.

M. ET MADEMOISELLE DE KERKABON, ET MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Ah! quel bonheur! il est Français.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Oui, ce sont les traits
De ces portraits.

LE HURON.

Ah! cela semble fait exprès.

M. DE KERKABON.

Oui, ce sont les traits
De ces portraits.

MADEMOISELLE DE KERKABON, *avec plus d'attention.*

Cependant, mon cher frère,
Regardez bien ses yeux.
Il les a beaucoup mieux.
Je vois, je croi,
Je ne sais quoi.

M. DE KERKABON, *brusquement.*

Chimère.
Il a les traits
De ces portraits.

MADEMOISELLE DE KERKABON, *se rétractant.*

Ah! oui. Ce sont les yeux de sa mère.

M. DE KERKABON.

Ce sont les traits de son père.

Tous ensemble.

Ah! quel bonheur, il est Français.

Digitized by Google

LE HURON.

Ah! quel bonheur, je suis Français.

M. DE KERKABON.

Mon neveu, pour voir nos amis,
Il faut demain être bien mis,
Et t'habiller à la française.

LE HURON.

Pourquoi? Je suis fort bien, car je suis à mon aise.
Mon habit m'est commode, et j'y suis attaché.

M. DE KERKABON.

Mais que dirait-on?

LE HURON.

Quoi qu'on dise,
Comme je vis pour moi, je veux vivre à ma guise;
Et je le mets dans mon marché:
Chacun son goût: c'est ma devise.

M. DE KERKABON.

Mais il n'est pas possible....

LE HURON.

Écoutez, parlons clair:
Je suis né libre comme l'air,
Et par-tout je veux être en pays de franchise.
Me voulez-vous tel que je suis?
Simple, honnête, faisant tout le bien que je puis?
Voyez. N'ayez pas peur que jamais je m'avise
De vous gêner sur rien. Pleine aisance entre nous.

M. DE KERKABON.

Du pays où l'on est il faut suivre les goûts.

LE HURON.

Chez les singes, fort bien; mais non pas chez les hommes.
A quoi bon se ressembler tous?
Nous naissons différents; soyons ce que nous sommes.

M. DE KERKABON.

Je suis ton oncle, et....

Digitized by Google

LE HURON.

Oui, j'y donne mon aveu;
Et j'aime bien autant que ce soit vous qu'un autre.
Mais suivons librement, moi mon goût, vous le vôtre;
Sans quoi plus d'oncle et de neveu.

M. DE KERKABON.

Parlez, mademoiselle, et lui faites entendre....

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, *avec modestie.*

A le persuader je n'ose pas prétendre.
(*Au Huron, avec douceur.*)
Vous êtes obstiné!

LE HURON.

Non, je suis libre.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, *timidement et en baissant les yeux.*

Eh quoi!
Vous ne feriez donc pas quelque chose pour moi?

LE HURON, *vivement.*

Ah! parlez, commandez. A vos lois je me livre.
Dites comment je dois agir, penser et vivre;
Comment je dois être vêtu,
A la huronne, à la française;
Tout me devient égal, pourvu que je vous plaise.

M. DE KERKABON.

Eh bien! te détermines-tu?

LE HURON, *plus vivement.*

Tout ce qu'elle voudra, mon oncle; elle est charmante.
(*à part.*)
Mais sera-t-elle à Gilotin?
Il dit qu'on la lui donne; et cela me tourmente.

M. DE KERKABON, *à part.*

Je crois qu'on peut lui faire un plus heureux destin.
Son père est mon ami; viens que je te présente.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

MADEMOISELLE DE KERKABON, MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

MADEMOISELLE DE KERKABON, *à demi-fâchée.*

Mon frère est enchanté; mais, moi,
Je suis bien aise aussi, je ne sais pas pourquoi.
Le beau plaisir que d'être tante!

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, *avec une joie naïve.*

Quoi! vous n'en êtes pas dans le ravissement!

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Vous en parlez bien à votre aise.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Tantôt vous le trouviez charmant.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Oh! ce n'est pas qu'il me déplaise;
Mais tout a bien changé de face en un moment!

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

AIR.

Ma bonne amie, est-il possible
D'avoir un plus joli neveu?
Son air est doux, son cœur sensible;
Il est tout ame, il est tout feu.
De sa bonté touchante
J'ai déja vu cent traits.
Ah! si j'étais sa tante,
Ah! que je l'aimerais.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Vous l'aimez sans cela: c'est moi qui vous l'assure.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Moi!

Digitized by Google

MADEMOISELLE DE KERKABON.

N'en rougissez pas.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

C'est donc sans le savoir.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Vous le savez fort bien ; et lui-même j'augure
Qu'il a pu s'en apercevoir.

AIR.

L'amour naissant n'a pas encore
Appris à garder son secret.
C'est au moment qu'il vient d'éclore,
Qu'il sait le moins être discret.
Il part toujours quelque étincelle
D'un feu qui vient de s'allumer :
Tout le trahit, tout le décèle,
Jusqu'au soin de le renfermer ;
Coup-d'œil rapide,
Regard timide,
Mots entrecoupés ;
Soupirs échappés.
A quoi ne reconnaît-on pas
Un cœur qui soupire tout bas !
L'amour naissant n'a pas encore, etc.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, *confuse.*

On croit voir ce qu'on imagine.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Ah ! vous dissimulez ! Eh bien,
Vous ne saurez donc pas ce que je sais.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Quoi ?

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Rien.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, *vivement.*

Ah ! de grâce, parlez.

Digitized by Google

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Non. C'est que je badine.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Vous m'impatientez.

MADEMOISELLE DE KERKABON, *d'un ton ironique.*

Vous ne l'aimez donc pas?

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Et si je l'aimais?

MADEMOISELLE DE KERKABON.

En ce cas,
Mon frère aurait peut-être envie
De faire à Gilotin préférer son neveu;
Mais cela vous touche si peu!...

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Ah! vous ne doutez pas que je n'en sois ravie.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

L'avais-je dit?

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Je l'aime, il le faut avouer.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Je vous servirai. Mais j'enrage
De me voir réduite à jouer
Le rôle de tante à mon âge.

SCÈNE VIII.

LE HURON, MADEMOISELLE DE KERKABON, MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

LE HURON, *impatienté.*

Quelles gens! je suis aux abois.
Je ne sais plus auquel entendre.
Tous m'interrogent à-la-fois.

Digitized by Google

J'ai beau leur répéter que je n'ai qu'une voix;
Aucun n'a le bon sens d'attendre.
(*Il les contrefait.*)

AIR.

Dans quel canton
Est l'Huronie?
Est-ce en Turquie?
En Arabie?
Eh non, non, non.
En Laponie?
Eh non, non, non.
Dans l'Huronie
Comment vit-on?
S'amuse-t-on?
Y parle-t-on
Le bas-breton?
Eh non, non, non.
Les époux
Sont-ils jaloux?
Les jeunes filles
Gentilles?
Et oui, et non; mais c'est selon.
Dans l'Huronie
Comment vit-on?
S'amuse-t-on?
Boit-on du vin? fait-on l'amour?
Fait-on l'amour dans l'Huronie?
Quelle manie!
Ah! je suis sourd.
Messieurs! messieurs! dans l'Huronie
Chacun parle à son tour.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Mon neveu, tout cela ne doit point vous fâcher;
Pour vous l'aventure est heureuse;

Digitized by Google

Il ne vous manque plus ici qu'une amoureuse;
Et je vous laisse la chercher.

SCÈNE IX.

LE HURON, MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

LE HURON, *vivement.*

Je n'irai pas bien loin, si j'en crois mon envie.
Enfin me voilà libre. Hé bien? je suis Français;
En êtes-vous bien aise?

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Avec ma bonne amie,
Quand vous êtes venu, je m'en réjouissais.

LE HURON.

Je vous aime; et si je vous plais,
Je suis sûr à-présent du bonheur de ma vie.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Savez-vous que votre oncle est occupé de nous?
Qu'il veut nous marier?

LE HURON.

Oui, mon oncle, ma tante;
Je suis sûr qu'ils le veulent tous.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Et croyez-vous aussi que mon père y consente?

LE HURON.

Il le faut bien. Et puis qu'avons-nous besoin d'eux?
Le bonheur est en nous, il dépend de nous deux.

(*On entend un bruit de guerre.*)

Digitized by Google

SCÈNE X.

LE HURON, MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, UN OFFICIER, ET DES SOLDATS.

L'OFFICIER.

AIR.

Vaillants Français, courez aux armes:
Les Anglais menacent vos ports.
Si la gloire a pour vous des charmes,
Volez à sa voix sur ces bords.
Quand on sert un roi que l'on aime,
C'est une fête qu'un combat.
Chacun s'enrôle de soi-même;
Et tout sujet devient soldat.
Vaillants Français, etc.

(*Pendant cet air, le peuple s'assemble et prend les armes.*)

SCÈNE XI.

UN CAPORAL, GILOTIN, LE HURON, MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, UN OFFICIER, ET LES SOLDATS.

LE CAPORAL, *menant Gilotin.*

Allons, marche.

GILOTIN, *tremblant.*

Messieurs, je suis fils du bailli.

LE CAPORAL.

Tu trembles, lâche!

GILOTIN.

Oui, j'ai la fièvre.
Pour avoir approché d'un lièvre,
Tantôt le cœur m'a défailli.

Digitized by Google

L'OFFICIER.

Prends cette épée.

GILOTIN.

A moi! juste ciel! une épée!
Et qu'en ferais-je, hélas!

L'OFFICIER.

Nous le verrons dans peu.

GILOTIN.

De frayeur j'ai l'ame frappée,
Et ce serait bien pis si je voyais le feu.

L'OFFICIER.

Prends.

GILOTIN.

Quelle contrainte inhumaine!

LE HURON, *fièrement.*

Donnez-la-moi, mon capitaine.

L'OFFICIER.

A toi?

LE HURON.

Sans doute, à moi. Renvoyez ce poltron.

L'OFFICIER.

Va-t'en.

GILOTIN, *enchanté et s'enfuyant bien vîte.*

Ah! le charmant Huron!

SCÈNE XII.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, LE HURON, L'OFFICIER, LE CAPORAL, LES SOLDATS.

L'OFFICIER.

Es-tu Français?

LE HURON.

On dit que j'ai l'honneur de l'être.
Et sur parole je le croi;

Digitized by Google

Mais Hortense est Française, et ma patrie à moi,
C'est le pays qui l'a vu naître.

L'OFFICIER.

Ton nom?

LE HURON.

Hercule Kerkabon.

L'OFFICIER.

Ce nom promet beaucoup, sans doute.

LE HURON.

J'espère vous tenir ce que promet mon nom.
Une seule chose me coûte;
C'est de me séparer de cette aimable enfant.

L'OFFICIER.

Bon! ce soir tu viendras la revoir triomphant.

LE HURON, *à mademoiselle de Saint-Yves.*

C'est pour ton roi que je m'engage;
Tu me le permets?

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

J'y consens.
Tu me fais trembler; mais je sens
Que je t'en aime davantage.

(*Marche guerrière.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, *seule.*

AIR.

Toi, que j'aime plus que ma vie,
Fais ton devoir; signale-toi;
Et que tout le monde m'envie
Le cœur qui m'a donné sa foi.
Je chéris jusqu'aux alarmes,
Que me cause ce beau jour.
La gloire essuiera les larmes
Qu'aura fait couler l'amour.

SCÈNE II.

GILOTIN, MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

GILOTIN.

Victoire! Ils sont partis. Nous en voilà défaits.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

On s'est battu?

GILOTIN.

Pour être brave,
Ma foi, vive le Français!

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Vous étiez là?

Digitized by Google

GILOTIN, *naïvement.*

Moi? Non, j'étais dans notre cave.
En attendant le succès.
Mais c'est le bruit du village:
Les ennemis attaqués,
Ont déja plié bagage.
Les uns se sont rembarqués,
D'autres s'en vont à la nage.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Et le Huron, l'a-t-on vu?

GILOTIN.

Tout au milieu du carnage
Il donnait à corps perdu;
Et s'il est mort, c'est dommage.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, *avec effroi.*

Ah! je m'applaudissais d'un excès de valeur,
Qui peut-être a fait son malheur.
(*Vivement.*)
Allez, voyez, sachez s'il revient, s'il respire;
S'il est blessé, s'il est.... je tremble de le dire.
Allez, vous dis-je.

GILOTIN.

Un moment.
Ce Huron-là vivement
Vous touche et vous intéresse!
On dirait une maîtresse
Qui tremble pour son amant.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, *seule.*

Il est trop vrai! l'effroi de plus en plus me presse.

Digitized by Google

RÉCITATIF OBLIGÉ.

Ah! quel tourment! peut-être il est blessé.
Parmi les morts peut-être on l'a laissé.
Sa faible voix appelle son amante;
Sa faible voix m'appelle à son secours.
Ah! je l'entends, cette voix défaillante.
Oui, cher amant, je t'entends et j'accours
Où m'emportent mes alarmes;
Moi seule! au milieu des armes!
M'exposer aux yeux de tous!...
Il n'est point mon époux,
Et je dépends d'un père....
Devoir, honneur sévère,
Pourquoi m'enchaînez-vous?
Que dis-je, hélas! cruelle!
Peut-être mon amant
Expire en ce moment.
Je l'entends qui m'appelle :
Viens me fermer les yeux.
Je meurs, je meurs fidèle
Viens, reçois mes adieux....

AIR.

Ah! mon cœur se déchire.
C'est un trop long martyre.
Je cède à mon effroi.
Je dois à ce que j'aime,
Je dois plus qu'à moi-même;
Et la douleur extrême
Ne connaît point de loi.
Mon père lui-même
Aura pitié de moi.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LE HURON, MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

LE HURON, *d'un air triomphant.*

Eh bien? les avons-nous renvoyés lestement?

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Te voilà! je succombe à mon ravissement?
(*Elle tombe pâmée dans les bras du Huron.*)

LE HURON.

Hortense!... ô ciel! est-il possible
Que tu m'aimes si tendrement!
Hélas! tu n'es que trop sensible.
Respire, ouvre les yeux, rassure ton amant.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, *reprenant ses esprits.*

Tu m'es rendu! mon cœur se livre
Au plus délicieux transport.

LE HURON.

Du péril échappé, je rends grâce à mon sort;
Car pour toi, mon Hortense, il est bien doux de vivre!

DUO.

Ah! que tu m'attendris!
Quoi tu me chéris
Autant que je t'aime!

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Ah! tes périls passés,
Tous mes sens glacés
Te l'ont fait voir assez.

LE HURON.

Bonheur suprême!
Nous aimons de même.

Digitized by Google

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Crois que je t'aime
Bien plus que moi-même.

LE HURON.

Ton cœur est fait pour le mien.
Que d'attraits ce lien
Rassemble!

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Je vois nos jours
Couler toujours
Ensemble.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Ah! quel heureux accord!
Nous voir, et d'abord
Tous les deux s'entendre!

LE HURON.

Oui, j'ai senti d'abord
Cet heureux accord.
T'aimer était mon sort.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

J'aurais dû me défendre.

LE HURON.

Quoi, d'un amour si tendre?

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Me seras-tu fidelle?

LE HURON.

Ma flamme est éternelle.
Oui, mon cœur t'est connu;
Ce cœur ingénu
N'a jamais su feindre.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Ah! ton cœur m'est connu;
Je cesse de craindre.

LE HURON.

Moi! je les briserais

Digitized by Google

Ces nœuds! pleins d'attraits!
Ces nœuds qu'Amour a faits!

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Ah! qu'on nous laisse en paix,
Jouir de ses bienfaits.

TOUS DEUX.

Qu'il nous enchaîne pour jamais.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

On vient; je ne veux plus qu'avec moi l'on te voie.

SCÈNE V.

M. ET MADEMOISELLE DE KERKABON, LE HURON.

M. DE KERKABON.

Mon neveu!

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Mon neveu!

M. DE KERKABON.

Quel bonheur!

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Quelle joie!

LE HURON.

Oui, me voilà frais et dispos,
Prêt à recommencer si ces gens-là reviennent.

MADEMOISELLE DE KERKABON, *avec frayeur.*

Ah! que plutôt ils s'en souviennent;
Et qu'ils nous laissent en repos.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

M. DE SAINT-YVES, M. ET MADEMOISELLE DE KERKABON, LE HURON.

M. DE SAINT-YVES.

Monsieur de Kerkabon, que je vous félicite.
Vous avez un neveu, dont je suis enchanté.

LE HURON.

Quel suffrage, monsieur! et que j'en suis flatté!

M. DE SAINT-YVES.

Je le dois à votre mérite.

M. DE KERKABON.

Allons, raconte-nous tout ce qui s'est passé.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Mais il doit être las.

LE HURON.

Non, je suis délassé.
Vous voyez d'ici le rivage?
L'ennemi s'était rangé là.
Il nous attend, et nous voilà.
Nous marchons; le combat s'engage.

RÉCITATIF OBLIGÉ.

Sur nos étendards flottants
De ses vaisseaux l'airain gronde,
Cent tonnerres éclatants
S'élancent du sein de l'onde;
L'ardeur s'anime, et j'entends:
Feu! feu! feu! qu'on leur réponde,
Des deux côtés c'est le même fracas,
Et puis, *silence!*
Doublez le pas.
Ne tirez pas!

Digitized by Google

Doublez le pas.
Avance, avance.
C'est là, quand le fer peut agir,
C'est là, c'est là le carnage.
Le feu n'est qu'un badinage;
C'est quand le fer peut agir,
C'est là, c'est là le carnage.
On voit les sabres rougir,
Et dans le sang la mort nage.
Nous avançons;
Nous enfonçons;
Les ennemis balancent:
Les uns sont renversés,
Les autres dispersés;
Dans les eaux ils s'élancent.
Et nous, le verre en main,
Sur le champ de la gloire,
Nous chantons la victoire,
Et nous buvons leur vin.

M. DE KERKABON.

Mon neveu, rendez grâce à monsieur de Saint-Yves.
Vous nous avez causé des alarmes bien vives;
Il les partageait avec nous.

M. DE SAINT-YVES.

Je ne le cache point, j'ai tremblé pour sa vie.

LE HURON.

Ah! monsieur! il dépend de vous
De la rendre digne d'envie.

M. DE SAINT-YVES, *à part, à M. de Kerkabon.*

Je le souhaite. Allons me voilà décidé:
Venez.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

MADEMOISELLE DE KERKABON, LE HURON.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Réjouis-toi.

LE HURON.

Comment?

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Il a cédé.
Il t'accorde sa fille.

LE HURON.

Oui?

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Je viens de l'entendre.

LE HURON.

Vous me comblez de joie. Ah! l'amant le plus tendre
Est donc le plus heureux!

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Il hésitait d'abord;
Mais, ma foi, ta valeur vient de lui gagner l'ame.

LE HURON.

Ainsi tout le monde est d'accord?
Allons.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Où vas-tu?

LE HURON.

Voir ma femme.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

MADEMOISELLE DE KERKABON, GILOTIN.

GILOTIN.

AIR.

Me prend-on pour un sot?
Et suis-je fait pour l'être?
Croit-on m'envoyer paître,
Sans que je souffle un mot?
Je suis fils d'un bailli,
Oui.
Je ne suis pas Huron,
Non.
On connaîtra mon père.
Quand il est en colère
Il est pis qu'un démon.
Nous sommes gens de plume;
Nous savons la coutume,
Et la forme et le fonds.
S'il faut plaider, plaidons.

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Mais l'on ne t'aime point.

GILOTIN.

Ah! j'en sais bien la cause:
C'est qu'on trouve l'autre mieux fait,
Plus beau que moi, voilà le fait.
Mais à tout cela je m'oppose.
Oui, vous n'avez qu'à dire à votre beau neveu,
Que ce n'est pas pour lui que se fera la fête;
Qu'un bailli n'est pas une bête;
Et que nous allons voir beau jeu.

Digitized by Google

MADEMOISELLE DE KERKABON, LE HURON.

SCÈNE IX.

LE HURON.

AIR.

Qu'ai-je donc fait qui les offense?
N'est-elle pas à moi?
N'a-t-elle pas ma foi?
Pourquoi cette défense?
Moi! ne plus la revoir?
Ne plus revoir Hortense!
Ma belle Hortense!
Ma chère Hortense!
Je suis au désespoir.
On est d'accord;
Elle est ma femme:
Je lui porte un cœur tout de flamme,
Et l'on blâme
Ce transport!
Qu'ai-je donc fait? etc.
Tremblante aux genoux de son père.
Elle pleurait,
Et l'implorait;
Mais rien n'a fléchi sa colère.
Sans pitié, comme sans raison,
Il m'a chassé de la maison.
Qu'ai-je donc fait? etc.

Digitized by Google

SCÈNE X.

M. ET MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, LE HURON, MADEMOISELLE DE KERKABON.

M. DE SAINT-YVES, *irrité.*

Quoi! je te vois encore! Ote-toi de mes yeux.

LE HURON.

Je n'ose l'aborder; je tremble.
Ah! je redoutais moins tous ces marins ensemble.

SCÈNE XI.

M. ET MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, MADEMOISELLE DE KERKABON.

M. DE SAINT-YVES.

A-t-on jamais rien vu de plus audacieux?
Chez moi-même, à mes gens venir parler en maître!
Sans moi, sans mon aveu, demander à vous voir!
S'annoncer votre époux! (il est bien loin de l'être.)
Et parce que mes gens, qui savent leur devoir,
Refusent de le recevoir,
Oser les menacer d'entrer par la fenêtre!

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, *tremblante et suppliante.*

Mon père!

M. DE SAINT-YVES.

On l'a flatté d'un inutile espoir:
J'ai trop appris à le connaître.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Mon père!

M. DE SAINT-YVES.

Quel emportement!
Et moi j'allais imprudemment!...

Digitized by Google

Je suis trop faible et trop facile;
Mais cela peut se réparer.
Ma fille, il faut nous séparer.
Et pour toi le couvent est le plus sûr asyle.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Le couvent!

M. DE SAINT-YVES.

Obéis. Tu le dois. Je le veux.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, *à mademoiselle de Kerkabon.*

Ah! consolez ce malheureux.

SCÈNE XII.

LE HURON, MADEMOISELLE DE KERKABON.

LE HURON, *vivement.*

Est-il appaisé?

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Non. Et dans le moment même
Il l'envoie au couvent.

LE HURON.

Le couvent! qu'est cela?

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Un séjour où l'on est invisible.

LE HURON.

Et c'est là
Qu'on veut enfermer ce que j'aime!

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Je vais trouver ton oncle : il peut tout appaiser.
Mais toi, ne vas pas t'aviser
De faire encor ici quelque tour de sauvage.
Si tu veux être heureux, sois sage.

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

LE HURON, *seul.*

AIR.

Que ne suis-je encor dans nos bois,
Loin de ces funestes rivages?
C'est vous, cruels, vous et vos lois,
C'est vous qu'on doit nommer sauvages.
Que ne suis-je encor dans nos bois,
Loin de ces funestes rivages.

RÉCITATIF OBLIGÉ.

Que dis-je! chère amante, hélas!
Pardonne à ma douleur, pardonne.
Moi! que jamais je t'abandonne!
Moi, vouloir être où tu n'es pas!...
Mais on l'enlève! on m'en sépare!
Non, non, père injuste et barbare,
Non, non, je suis par-tout ses pas....
Ah! mon malheur est à son terme.
Amis, accourez à ma voix.
Forçons les murs, brûlons les toits
De la prison qui la renferme....
Mais si je brûle ta prison,
Toi-même au milieu de la flamme....
Hélas! j'ai perdu la raison;
Un trouble affreux règne en mon ame.
Que ne suis-je encor dans nos bois, etc.

(*Il sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

MADEMOISELLE DE KERKABON, M. DE KERKABON, M. DE SAINT-YVES (1).

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Vous voyez sa douleur. Pardonnez son offense.
Il a commis une imprudence;
Mais il ne connaît point nos usages, nos mœurs.

M. DE SAINT-YVES, *irrité*.

Oui, j'ai tort; je devais choisir, sans doute, ailleurs
Un homme qui connût les égards, la décence,
Qui sût respecter ma maison.

M. DE KERKABON.

Vous êtes bien sévère!

M. DE SAINT-YVES.

Et n'ai-je pas raison?

M. DE KERKABON.

Ah! monsieur, croyez-moi, s'il manque de lumières,
Il a des sentiments que j'estime encore plus.
On donne aisément des manières,
On ne donne point des vertus;
Il est vaillant, honnête; il pense avec noblesse;
L'ombre du mensonge le blesse;
La nature l'a fait sensible et bienfaisant;
L'amour est sa seule faiblesse;
Et je crains qu'il ne perde en se civilisant.

M. DE SAINT-YVES.

Mais il est d'une pétulance
Qui va jusqu'à l'extravagance.

(1) Ils ont vu le Huron sortir désespéré.

Digitized by Google

MADEMOISELLE DE KERKABON.

Hélas! il est bien corrigé
Des imprudences de son âge!
Ah! si vous le voyiez! comme il est affligé!
Et comme il promet d'être sage.

SCÈNE XV.

GILOTIN, MADEMOISELLE DE KERKABON, M. DE KERKABON, M. DE SAINT-YVES.

GILOTIN.

A l'aide! à l'aide! au ravisseur!

M. DE SAINT-YVES.

Qu'entends-je?

GILOTIN.

Du couvent, comme on ouvrait la porte,
Il arrive, et s'y prend de sorte
Qu'il l'enlevait.

M. DE SAINT-YVES.

Ma fille!... ô ciel!

GILOTIN.

N'ayez pas peur
Il est pris, et l'on va l'enfermer en douceur.

SCÈNE XVI.

GILOTIN, MADEMOISELLE DE KERKABON, M. DE KERKABON, M. DE SAINT-YVES, LE HURON, MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, L'OFFICIER, TROUPE DE GENS DU BAILLI.

LE HURON, *aux gens du bailli.*

Lâches, retirez-vous, ou mon bras vous assomme.

M. DE SAINT-YVES.

Téméraire!

Digitized by Google

L'OFFICIER.

Pourquoi désoler ce jeune homme?
(*vivement.*)
Et savez-vous ici ce que vous lui devez?
Savez-vous que peut-être il vous a tous sauvés?
Et qu'il a plus de part au succès que moi-même?
Il est Français : il est bien né;
Monsieur, à votre fille il était destiné;
Pourquoi lui ravir ce qu'il aime?

LE HURON, *vivement et tendrement.*

Et reprendre le bien que vous m'avez donné?

M. DE SAINT-YVES, *avec chaleur.*

Ah! c'est un jeune fou.

L'OFFICIER, *fièrement.*

Je connais sa folie,
Monsieur, c'est la gloire et l'amour.
Partagez tout l'honneur que lui fait ce beau jour;
Envers lui, s'il se peut, acquittez la patrie.

SCÈNE XVII.

LE BAILLI, GILOTIN, MADEMOISELLE DE KERKABON, M. DE KERKABON, M. DE SAINT-YVES, LE HURON, MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, L'OFFICIER.

LE BAILLI.

Je t'arrête de par le roi.

L'OFFICIER, *d'un ton imposant.*

Monsieur!

LE BAILLI.

Son crime est manifeste :
C'est un enlèvement, tout le monde l'atteste;
Et je ne fais ici qu'exécuter la loi.

M. DE SAINT-YVES, *d'un air noble et tranquille.*

La loi ne punit point ce qu'autorise un père.

Digitized by Google

Personne ici que moi n'a droit d'être sévère;
Et je veux bien, dans ce moment,
Pardonner à l'époux le crime de l'amant.

LE BAILLI.

Quoi! C'est donc là?

M. DE SAINT-YVES.

Point de colère.
J'avais d'autres desseins, mais nul engagement.
Croyez-moi, laissez-là votre ressentiment.
L'ennemi vous dira pourquoi je le préfère.
(*Le bailli et Gilotin se retirent.*)

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Ah! mon père!

LE HURON ET MADEMOISELLE DE KERKABON.

Ah! monsieur!

M. DE SAINT-YVES.

Ma fille, le danger
Te regarde : tu vois quelle mauvaise tête!

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Mon père, son cœur est honnête;
Et tout le reste peut changer.

DUO ET CHOEUR.

MADEMOISELLE DE SAINT-YVES, ET LE HURON.

Plus de larmes.
Amour, tes charmes
Du sein de nos alarmes
Font naître les plaisirs.
Sensible à nos soupirs
Ta main couronne nos désirs.
Que de plaisirs!
Non, plus de larmes, etc.

CHOEUR.

Dans l'empire de l'amour
Il n'est plus de sauvages;

Digitized by Google

L'air de ce charmant séjour
Les rend doux et sages.

LE HURON, MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

D'aimer autant que je vivrai
J'ai l'heureuse assurance.
De plaire autant que j'aimerai
J'ai la douce espérance.
Nous plaire et nous aimer toujours,
Pour nous que d'heureux jours!

CHOEUR.

Dans l'empire de l'amour
Il n'est plus de sauvages.
L'air de ce charmant séjour
Les rend doux et sages.
Tout s'apprivoise en un jour
Sous les lois de l'amour.

LE HURON ET MADEMOISELLE DE SAINT-YVES.

Le sort nous menace;
Et le danger nous glace;
L'orage fait place
Au souffle des zéphirs.
Sensible à nos soupirs,
L'amour couronne nos désirs.
Que de plaisirs!
Non, plus de larmes, etc.

CHOEUR.

Plus de larmes.
Amour, tes charmes,
Du sein des alarmes
Font naître les plaisirs.

FIN DU HURON.

Digitized by Google

SILVAIN,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE CHANT;

Représentée, pour la première fois, par les comédiens italiens ordinaires du roi, le 19 février 1770.

MUSIQUE DE GRÉTRY.

Digitized by Google

ACTEURS.

DOLMON, père.
DOLMON, fils aîné, sous le nom de Silvain.
DOLMON, fils cadet.
HÉLÈNE, femme de Silvain.
PAULINE ET LUCETTE, filles de Silvain et d'Hélène.
BAZILE, villageois.

L'action se passe devant une maison de paysan, vis-à-vis de laquelle est un petit bois.

Digitized by Google

SILVAIN,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

SILVAIN, *en paysan chasseur, un fusil à la main*, HÉLENE.

HÉLÈNE.

Dis-moi donc, mon ami, dis-moi ce qui t'afflige.
Tu te caches de moi : tu crains que je n'exige
Un aveu que ton cœur laisserait échapper.

SILVAIN.

Ma femme, ce n'est rien. Non, ce n'est rien, te dis-je.
La chasse va me dissiper.

HÉLÈNE.

Au moment de donner ta fille
Au fils d'un simple villageois,
Tu te rappelles, je le vois,
Ta naissance, et les biens dont jouit ta famille.
Je t'ai coûté bien cher!

SILVAIN.

J'ai fait ce que j'ai dû.
Tu me tiens lieu de tout, et je n'ai rien perdu.
Je te donnai ma foi sans l'aveu de mon père :
Voilà ma seule faute : il m'en a trop puni.
Il m'a déshérité, banni,
Laissé tomber dans la misère;
Mais eût-il été plus sévère,
D'indissolubles nœuds avec toi m'ont uni,

Digitized by Google

Et mon cœur les chérit autant qu'il les révère.
Quant à ce mariage entre nous résolu,
Je suis loin d'en rougir! Et que fait la naissance?
A-t-elle un plus beau titre, un droit plus absolu,
Que le titre et les droits de la reconnaissance?
Je dois tout à ces bonnes gens.
Quand mes mains au travail n'étaient point endurcies,
Leurs généreuses mains ont labouré nos champs:
Je n'ai vu que par eux nos peines adoucies.
Moi, mes enfants, toi-même, inconnus, délaissés,
Avant d'avoir appris à travailler pour vivre,
Nous périssions; leurs soins, leurs secours empressés,
Dans notre solitude ont bien voulu nous suivre.
J'ai trouvé chez eux la pitié,
Mais la pitié sans honte, et si noble, et si tendre,
Et si semblable à l'amitié,
Que mon cœur a pu s'y méprendre.

HÉLÈNE.

Non, pour eux, mon ami, tu ne peux faire assez.
Mais ne me laisse pas dans mon inquiétude.
J'ai de ta confiance une douce habitude;
Je l'ai depuis quinze ans passés.

AIR.

Nos cœurs cessent de s'entendre:
Lequel des deux est changé?
Ah! ton père est-il vengé?
Nos cœurs cessent de s'entendre:
Lequel des deux est changé?
Non, ce n'est pas le plus tendre,
Non, non, ce n'est pas le mien.
Ah! je tremble. Est-ce le tien?

Quand ma main séchait tes larmes,
Quand ta main séchait mes pleurs,

Digitized by Google

Tout avait pour nous des charmes,
Oui, tout, jusqu'à nos malheurs.
Nos cœurs cessent de s'entendre, etc.

SILVAIN.

Non, ma confiance est la même;
Mais il est si cruel d'affliger ce qu'on aime!

HÉLÈNE.

Afflige-moi plutôt; mais ne me cache rien.

SILVAIN.

Il faut t'obéir. Tu sais bien
Quel était le seigneur de la terre où nous sommes?
Juste et bon, il aimait les hommes;
Du pauvre laboureur il était le soutien.
« Mes enfants, disait-il, je veux que, dans ma terre,
« L'homme recueille en paix les fruits qu'il a semés.
« Les animaux vous font la guerre;
« Vous ne serez point désarmés.
« Que chacun dans son champ se garde et se défende :
« Je cède à tous les mêmes droits :
« Je veux qu'ici l'on ne dépende
« Que de Dieu, du prince et des lois. »
C'est ainsi que pensait cet homme respectable.

HÉLÈNE.

Eh bien?

SILVAIN.

Nous le perdons.

HÉLÈNE.

Ah! je sens, comme toi,
Que c'est un malheur véritable.

SILVAIN.

C'en est un, chère Hélène, oui, c'en est un pour moi.
Dans sa terre aujourd'hui sais-tu qui lui succède?
Mon père.

HÉLÈNE.

Juste ciel!

Digitized by Google

SILVAIN.

C'est à lui qu'il la cède :
Mon frère en sera possesseur.
Je ne l'ai vu qu'en son bas âge ;
Mais des bontés d'un père indigne ravisseur,
Et faisant de ses dons le plus honteux usage,
Il a de ses vieux ans corrompu la douceur ;
Et par son arrogance il est, dans le village,
Annoncé comme un oppresseur.
Il arrive avec faste, il commande, il menace ;
On dit même qu'il veut interdire la chasse.

HÉLÈNE.

Qu'allons-nous devenir !

SILVAIN.

Nous nous aimons toujours.
Quel que soit notre asyle, avec un peu de peine,
Nous aurons encor de beaux jours :
Rassure-toi, ma chère Hélène.
Marions notre fille ; et sur-tout n'allons pas
Affliger nos amis au moment de la fête.
Donne à la pauvreté l'air d'une aisance honnête.
Je vais chasser pour le repas.

HÉLÈNE.

Tu reviendras bientôt ?

SILVAIN.

Je ne vais qu'à deux pas.

(*Elle rentre dans la maison.*)

SCÈNE II.

SILVAIN, *seul, la suivant des yeux.*

Que l'amour donne de courage !
Le travail, l'indigence, elle a tout enduré ;
Et jamais un moment elle n'a murmuré.

Digitized by Google

Mais lui ferai-je encore essuyer cet orage?
Non, il vaut mieux nous éloigner.
Ici tout me ferait connaître.
Je serais découvert; et je veux m'épargner
La honte et la douleur de l'être.

AIR.

Je puis braver les coups du sort,
Mais non pas les regards d'un père.
Pour m'exposer à sa colère,
Non, mon cœur n'est pas assez fort.
La nature en vain me rappelle;
Je sens une frayeur mortelle
Repousser mon cœur gémissant.
Pour un fils sensible et rebelle,
Un père est un dieu menaçant.
Je puis braver, etc.

Bois naissants, que je plantai,
Champ, que j'ai rendu fertile,
Humble toit, que j'habitai,
Humble toit, qui fus l'asyle
De l'amour et de la paix;
Quoi! vous quitter pour jamais!
Oui, loin de vous je m'exile.

Je puis, etc.

Digitized by Google

SCÈNE III.

HÉLÈNE, PAULINE, LUCETTE.

(*Lucette porte deux chaises, l'une pour sa mère et l'autre pour sa sœur : elle les place à l'ombre du bocage.*)

HÉLÈNE, *à Pauline.*

Te voilà fort bien mise.

LUCETTE.

Et moi, ma mère?

HÉLÈNE, *à Lucette.*

Aussi.

(*à Pauline.*)

Ton futur va venir; asseyons-nous ici :
En attendant, parlons de lui, ma fille.

(*Hélène et Pauline s'asseyent, et Lucette se tient debout*

Compagne d'un époux, et mère de famille,

(*à Lucette.*)

Tu dois savoir.... Ceci pourrait vous ennuyer;
Laissez-nous.

LUCETTE.

Ah! maman, pourquoi me renvoyer?
Ce qu'elle doit savoir, il faut que je l'apprenne :
Ce serait pour vous double peine;
Et la même leçon servira pour nous deux.

HÉLÈNE.

Eh bien, demeure; tu le peux.
Ton père a fait, Pauline, un choix bien estimable :
Une famille honnête, un mari jeune, aimable,
Je crois même assez amoureux;
Tout cela te promet le sort le plus heureux.
Mais ne te laisse pas séduire
A ce bonheur, souvent fragile et passager :

Digitized by Google

C'est comme les fleurs d'un verger;
Et tu sais que pour les détruire,
Il ne faut qu'un souffle léger.

AIR.

Ne crois pas qu'un bon ménage
Soit comme un jour sans nuage :
Le meilleur, même au village,
A ses peines, ses soucis.
Mais les grâces de ton âge
Les ont bientôt éclaircis.

L'homme est fier, il est sauvage;
Mais dans un doux esclavage,
Quand c'est l'amour qui l'engage,
Il perd toute sa fierté.
Il renonce à son empire.
C'est en vain qu'il en soupire;
Un regard sait le séduire :
Il ne faut, pour le réduire,
Qu'un souris de la beauté.

Une femme jeune et sage
A toujours tant d'avantage !
Elle a pour elle en partage
L'agrément et la raison :
Douce humeur et doux langage
Font la paix de la maison.

LUCETTE.

Je retiens vos leçons, maman; je les suivrai :
Car j'aurai mon tour, je l'espère;
Et lorsque mon mari sera bien en colère,
Au lieu de me fâcher, je le caresserai.
Je crains bien que ma sœur ne soit pas si docile !

HÉLÈNE.

Pourquoi donc ?

Digitized by Google

LUCETTE.

Ce pauvre Bazile!
Hier encore ils étaient brouillés.

HÉLÈNE, *en se levant.*

Que dites-vous, petite fille?

PAULINE.

Ma sœur, comme vous babillez!

LUCETTE.

Oui, je sais bien que je babille
Quand je vous dis vos vérités.

PAULINE.

N'en croyez rien, maman : nous nous sommes quittés
Fort bons amis.

LUCETTE.

Vraiment, il a l'ame si bonne,
Qu'il cède quand vous résistez;
Et c'est toujours lui qui pardonne.

HÉLÈNE, *à Pauline.*

De quoi s'agissait-il?

PAULINE.

Bazile, hier au soir,
Au retour des champs, vint me voir,
Comme vous savez : lui, ma sœur, et moi, nous fîmes
Dans le jardin cinq ou six tours;
Et puis, maman, nous nous assîmes;
Et puis....

LUCETTE.

Et puis, et puis! voilà bien des détours!
Il lui parla de ses amours;
Il voulut savoir d'elle-même
S'il avait su lui plaire; il ne lui demandait
Que trois petits mots, *je vous aime :*
Son bonheur, disait-il, sa vie en dépendait;
Eh bien, jamais ma sœur ne voulut les lui dire.

Digitized by Google

PAULINE.

Le devais-je, ma sœur? maman sait bien que non.

LUCETTE.

Maman vous dit, par un sourire,
Qu'elle-même l'eût trouvé bon.
Voyez un peu le beau mystère!
C'est bien la peine de lui taire
Ce qu'il peut voir à tout moment.

PAULINE.

Quoi! ma sœur?

LUCETTE.

Oui, ma sœur, croyez qu'il vous devine;
Et moi, qui ne suis pas bien fine,
Je l'ai vu cent fois clairement.

PAULINE.

Vous l'avez vu, ma sœur?

LUCETTE.

Oui, je l'ai vu.

HÉLÈNE.

Comment?

LUCETTE.

AIR.

Je ne sais pas si ma sœur aime;
Mais si jamais je suis de même,
Je dirai bien, *c'est de l'amour.*
Oui, c'est aussi clair que le jour,
Tout aussi clair que le jour.

Il est absent; elle est plaintive,
Et dans ses yeux l'ennui se peint.
Mais à peine il arrive,
Une rougeur plus vive
Éclate sur son teint.
Son cœur ému, sa voix craintive,
Ses yeux baissés,

Digitized by Google

Tout dit assez,
Tout dit assez que ma sœur aime;
Et si jamais je suis de même,
Je dirai bien, *c'est de l'amour.*
C'est aussi clair que le jour,
Tout aussi clair que le jour.

Le plus joli bouquet,
Si c'est moi qui le cueille,
D'un air distrait
Elle l'effeuille,
Soit la rose ou l'œillet.
Mais de simples barbeaux,
Si c'est lui qui les donne,
Elle en fait sa couronne.
Ah! ma sœur, qu'ils sont beaux!
Tout la trahit, tout dit qu'elle aime;
Et si jamais je suis de même,
Je dirai bien, *c'est de l'amour.*
C'est aussi clair que le jour,
Tout aussi clair que le jour.

Oui, maman, oui, sans cesse elle en est occupée.
Par aucun autre soin elle n'est dissipée.
A propos de la pluie, à propos du beau temps,
Elle en parle à tous les instants.
S'il fait beau, par exemple, elle pense à Bazile:
C'est pour lui tout exprès que ce beau jour a lui.
Et s'il vient à pleuvoir, elle n'est pas tranquille:
Bazile est dans les champs; aura-t-il un asyle?
Il semble en vérité qu'il ne pleut que sur lui.

HÉLÈNE.

Pauline, qu'en dis-tu? parle-moi sans mystère.
Tu le sais, je suis bonne mère.
Est-ce bien l'époux qu'à plaisir
Ton cœur aurait voulu choisir?

Digitized by Google

PAULINE.

AIR.

Eh! comment ne pas le chérir?
Il fait son bonheur de vous plaire.
C'est en me parlant de mon père,
En me disant qu'il vous révère,
Que Bazile a su m'attendrir.
Eh! comment ne pas le chérir?
Il fait son bonheur de vous plaire.

C'est par vos yeux que je le vis;
Je puisai l'amour dans votre ame.
Vous l'avez nommé votre fils;
N'est-ce pas me nommer sa femme?
Eh! comment, etc.

HÉLÈNE.

Tu me combles de joie : oui, Bazile mérite,
De ton père et de moi, le plus tendre retour.
Sa récompense est ton amour;
Et c'est ton cœur qui nous acquitte.

SCÈNE IV.

HÉLÈNE, PAULINE, LUCETTE, BAZILE.

BAZILE.

AIR.

Tout le village me l'envie.
C'est un amour, une folie!
Chacun voudrait l'avoir à soi.
Et moi je dis : *Elle est à moi,*
Elle est à moi, c'est pour la vie.
Son cœur va me donner sa foi.
Ah! que mon ame en est ravie!

Digitized by Google

Elle est à moi, c'est pour la vie.
Son cœur va me donner sa foi.

Chère Pauline! et vous, sa mère!
Et vous, sa sœur!
Sentez-vous bien tout mon bonheur?
Où donc est allé son père?
Ah! c'est lui, c'est ce bon père,
C'est lui qui lit dans mon cœur.

Dès-à-présent vienne l'ouvrage,
Le labourage,
Les moissons,
Les vents, la pluie et l'orage,
Les chaleurs et les glaçons;
Pour tout cela j'ai du courage.
Aux cœurs contents
Tout est bon temps;
L'hiver, l'été, tout est printemps.

Tout le village me l'envie, etc.

HÉLÈNE.

Tu n'es donc plus fâché?

BAZILE.

De quoi?

HÉLÈNE.

Mais du refus
Qu'elle t'a fait, dit-on, d'avouer qu'elle t'aime.

BAZILE.

Ah! pardon: j'avais tort moi-même;
Oui, j'avais tort; j'en suis confus.
J'aurais dû ménager cette pudeur extrême;
Et je sens que je dois l'en aimer encor plus.

HÉLÈNE.

Dans sa simplicité que la nature est belle!
Va, c'est aussi trop bien penser,

Digitized by Google

Bazile; et c'est à moi de t'en récompenser.
Elle t'aime.

BAZILE.

Elle m'aime!

HÉLÈNE.

Et je le dis pour elle.
Mes enfants, qu'il est doux pour moi de vous unir!
Mais ton père? bientôt ne va-t-il pas venir?

BAZILE.

Mon père? il est fâché, je ne puis vous le taire.
Il a passé chez le notaire;
Il a lu le contrat; il en est mécontent,
Et le fait, sous ses yeux, corriger à l'instant.

HÉLÈNE.

Que dis-tu là?

BAZILE.

Silvain nous a fait une injure.
Quoi! sans nous en dire un seul mot,
Il se dépouille, il donne à sa fille une dot!
Il nous croit donc l'ame bien dure.

HÉLÈNE.

N'est-il pas juste?

BAZILE.

Non, ce n'est pas en agir
En ami véritable. Il nous a fait rougir.
Passe encor s'il était plus riche que mon père.
Mais se priver d'un bien dont nous n'avons que faire
Ai-je besoin d'être payé
Pour épouser celle que j'aime?
Non, sa dot est son cœur; son bien, c'est elle-même:
Nous vous quittons du reste; et l'article est rayé.

HÉLÈNE, *attendrie.*

Ma fille!

BAZILE.

Grâce au ciel, je suis jeune et robuste;

Digitized by Google

Nos champs sont bons, la terre y répond au labeur;
Que nous faut-il de plus? Non, cela n'est pas juste.
Gardez, gardez vos biens pour la petite sœur.

LUCETTE.

Le bon frère!

BAZILE.

N'ayez pas peur
Que jamais rien manque à ma femme.

PAULINE.

Ah! Bazile, quels droits n'as-tu pas sur mon ame!

DUO.

BAZILE.

Avec ton cœur, s'il est fidèle,
Qu'aurais-je encore à désirer?

PAULINE.

Si tu ne veux qu'un cœur fidèle,
Tu n'as plus rien à désirer.
Ce cœur t'attend.

BAZILE.

Le mien l'appelle.

Ensemble.

Il est à { moi / toi } ce cœur fidèle.
Qu'amour a bien su m'inspirer!
Oui, c'est pour t'adorer
Que je veux respirer.

BAZILE.

Il est à moi, ce cœur fidèle:
Je n'ai plus rien à désirer.

PAULINE.

Mais les soins, les travaux pénibles,
Ne vont-ils pas troubler d'heureux loisirs?

BAZILE.

Non, non, ils rendront plus sensibles

Digitized by Google

Les doux instants de nos plaisirs.

Ensemble.

Que la peine qu'amour partage
Est un poids léger pour l'amour!

Heureux le soir de revoir { ton / son } ménage,

Oublîras-tu les
Se souvient-on des } fatigues du jour?

Le soir, au sein d'un bon ménage,
Nous oublîrons les fatigues du jour.

SCÈNE V.

SILVAIN, HÉLÈNE, PAULINE, LUCETTE, BAZILE, TROIS GARDES.

SILVAIN, *avec son fusil.*

Rentrez, n'ayez pas peur.

HÉLÈNE.

Qu'avez-vous?

PAULINE ET LUCETTE.

Ah! mon père.

SILVAIN, *à Bazile.*

Emmène-les.

HÉLÈNE.

Je tremble.

PAULINE, *à Lucette.*

Il paraît en colère!

BAZILE.

Quelqu'un vous attaque?

SILVAIN.

Oui, des gardes, sur mes pas.
Laisse-moi seul, te dis-je, et ne t'expose pas.

(*Bazile entre dans la maison, et revient sur la scène une hache à la main. Les gardes, armés chacun*

Digitized by Google

d'un fusil, occupent le côté du bois; Silvain et Bazile le côté de la maison. Les femmes sont au milieu du théâtre.)

SEPTUOR.

LES GARDES.

Arrête! mets bas les armes.
Rends-toi, sans quoi
C'est fait de toi.

LES FEMMES.

Soyez touchés de nos larmes.

SILVAIN ET BAZILE.

Moi! mettre bas les armes!
Non, non, je vous attends.
Le premier qui s'avance,
A mes pieds je l'étends.

LES FEMMES.

O ciel! prends sa défense!
Hélas! hélas!
Ne tirez pas.

LES GARDES.

Quoi! tu fais résistance!

SILVAIN.

Je me défends.

BAZILE.

Je le défends.

LES GARDES.

Tu te défends!

LES FEMMES.

Ayez pitié de ses enfants.
O ciel! prends sa défense!
Hélas! hélas!
Ne tirez pas.

LES GARDES.

Ne nous résistez pas.

Digitized by Google

SILVAIN ET BAZILE.

Ne nous approchez pas.
Le premier qui s'avance,
A mes pieds je l'étends.

LES FEMMES.

O ciel! prends sa défense.

LES GARDES.

Quoi! tu fais résistance!
Cède, cède, il est temps.

SCÈNE VI.

DOLMON FILS, SILVAIN, HÉLÈNE, PAULINE, LUCETTE, BAZILE, TROIS GARDES.

DOLMON FILS.

L'a-t-on pris enfin?... Le voilà.
(*aux gardes.*)
Quoi, lâches! que faites-vous là?
Et quelle frayeur vous arrête?

SILVAIN.

Halte-là, jeune homme, halte-là.
De tous leurs mouvements tu réponds sur ta tête.

DOLMON FILS, *aux gardes.*

Attendez, laissez-moi lui parler un moment.

SILVAIN.

Soit, approche, mais seul; et point d'emportement.

DOLMON FILS.

Tu chassais; de quel droit?

SILVAIN.

Du droit de la nature,
Qui ne veut pas que nos moissons,
Ces fruits d'une lente culture,
Soient impunément la pâture
Des animaux que nous chassons.

Digitized by Google

Si le nouveau seigneur nous en fait la défense,
J'obéirai tout le premier.

DOLMON FILS.

Il doit te suffire, je pense,
Que son fils et son héritier
Te l'interdise, et s'en offense.

SILVAIN.

Vous! son héritier!

DOLMON FILS.

Moi. Tu ne me connais pas?

SILVAIN.

Vous vous faites assez connaître.

DOLMON FILS, *d'un ton plus haut.*

Tu me connaîtras mieux.

SILVAIN.

Peut-être.
En attendant, parlez plus bas.
Vous ne savez pas qui nous sommes.
Soyez plus prudent et plus doux;
Et ne méprisez pas des hommes
Qui peuvent valoir mieux que vous.

DOLMON FILS.

Je réprimerai cette audace.
Mon père n'est pas loin; tu vas bientôt le voir.

SILVAIN, *à part.*

Son père!

DOLMON FILS.

Il te fera rentrer dans ton devoir.
(*Il sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

SILVAIN, HÉLÈNE, PAULINE, LUCETTE, BAZILE.

SILVAIN, *à part.*

Chère Hélène, tu viens d'entendre sa menace.
(*à ses filles.*)
Mes enfants, laissez-nous.

(*Pauline et Lucette rentrent dans la maison. Bazile s'en va de l'autre côté, ayant l'air de suivre des yeux le jeune Dolmon et les gardes.*)

SCÈNE VIII.

SILVAIN, HÉLÈNE.

SILVAIN.

Mon père!... où me cacher?

HÉLÈNE.

Ah! de mes bras, sans doute, il viendra t'arracher.

DUO.

HÉLÈNE.

Dans le sein d'un père
Ton cœur va voler.

SILVAIN.

Au nom de mon père
Je me sens troubler.

Ensemble.

SILVAIN.

Mais dût sa colère
Cent fois m'accabler;

HÉLÈNE.

Je vois sa colère
Sur moi s'exhaler.

Digitized by Google

T'aimer fut mon crime : M'aimer fut ton crime :
Je suis la victime Je suis la victime
Qui doit s'immoler. Qu'il va s'immoler.

HÉLÈNE.

D'un nœud plein de charmes
Il vient t'affranchir.

SILVAIN.

Il peut à nos larmes
Se laisser fléchir.

HÉLÈNE.

Sa voix menaçante
Dira : *Sois soumis.*

SILVAIN.

Ma voix gémissante
Dira : *J'ai promis.*

Ensemble.

O mon bien suprême !
Moitié de moi-même !

HÉLÈNE.

Je tremble,

SILVAIN.

J'espère,

HÉLÈNE.

Qu'un juge,

SILVAIN.

Qu'un père,

HÉLÈNE.

Qu'un juge terrible,

SILVAIN.

Qu'un père sensible,

HÉLÈNE.

N'ait pour moi la rigueur
De m'arracher ton cœur.

Digitized by Google

SILVAIN.

N'aura pas la rigueur
De m'arracher ton cœur.

HÉLÈNE.

Si ton cœur chancelle,
Pour m'être fidèle
Pense à nos enfants.

SILVAIN.

Ta crainte me blesse.
Je sens ma faiblesse;
Mais tu m'en défends.

HÉLÈNE.

Que leur tendre mère,
Qui t'aima toujours,
Te soit toujours chère.

SILVAIN.

Oui, toujours plus chère
Qu'en nos plus beaux jours.

Ensemble.

O mon bien suprême!
Moitié de moi-même!

HÉLÈNE.

Je tremble,

SILVAIN.

J'espère,

HÉLÈNE.

Qu'un juge,

SILVAIN.

Qu'un père,

HÉLÈNE.

Qu'un juge terrible,

SILVAIN.

Qu'un père sensible,

HÉLÈNE.

N'ait pour moi la rigueur

Digitized by Google

De m'arracher ton cœur.

SILVAIN.

N'aura pas la rigueur
De m'arracher ton cœur.

Ensemble.

L'amour et la foi
M'unit avec toi.
Ciel, en ta présence
Je formai ces vœux.
O ciel! de nos feux
Tu vois l'innocence.
Est-il de puissance
Qui rompe ces nœuds?

SILVAIN.

Mais à ce combat si pénible,
Ma femme, pourquoi m'exposer?
C'est à toi.... tu n'es pas connue; il est possible
Que mon père à ta voix ne soit pas insensible.
Oui, sans moi, mieux que moi tu sauras l'appaiser.

SCÈNE IX.

BAZILE, SILVAIN, HÉLÈNE.

BAZILE.

Ne voilà-t-il pas que le père
Va nous faire encor du chagrin?

HÉLÈNE.

Tu l'as donc vu, Bazile? Est-il bien en colère?

BAZILE.

Eh vraiment! c'est lui que je crain.
Comme il a l'air triste et sévère!
Il se promenait tout là-bas;
J'étais loin, je voyais; mais je n'entendais pas.
Son fils lui parlait; voici comme

Digitized by Google

(*il imite la contenance du père.*)

Il l'écoutait. Vers le château
Il a renvoyé le jeune homme;
Et tout seul, il a pris le chemin du coteau.

SILVAIN.

Je vais donc le voir.

BAZILE.

Tout-à-l'heure.

SILVAIN.

Mon ami, laisse-nous.

BAZILE.

Qui? moi! non, je demeure.

SILVAIN.

Laisse-nous. Va trouver mes enfants. Je te suis.

(*Bazile entre dans la maison.*)

SCÈNE X.

HÉLÈNE, SILVAIN.

SILVAIN.

Hélène! mon cœur se déchire.

HÉLÈNE.

Courage, mon ami.

SILVAIN.

Non.... je sens.... je ne puis....
Fais tout ce que l'amour t'inspire.
Pour moi, je ne sais où je suis.

Digitized by Google

SCÈNE XI.

HÉLÈNE, *seule.*

RÉCITATIF OBLIGÉ.

Il va venir. Je dois l'attendre.
Je dois paraître devant lui,
Seule, tremblante, et sans appui....
Ah! je frémis. Je crois entendre
Le cri de la nature élevé dans son cœur:
« Venge-toi, la voilà, c'est elle
« Qui t'a privé d'un fils, qui l'a rendu rebelle;
« C'est elle qui fait ton malheur.... »
Pardonne, ô mon juge! ô mon père!
J'étais jeune et sensible; et ton fils m'adorait.
Le fol amour nous égarait.
Mes enfants sont les tiens: ne punis que leur mère....
En les voyant il les plaindra;
Pour eux son cœur s'attendrira....

AIR VIF.

Vaine apparence!
Songe insensé!
Non, non, pour moi plus d'espérance.
Non, non, je l'ai trop offensé.
Qu'il abandonne
Ses droits trahis!
Qu'il me pardonne
Ses jours flétris!
Et qu'il couronne
Des nœuds proscrits!
Vaine apparence!
Songe insensé!
Non, non, pour moi plus d'espérance.
Non, non, je l'ai trop offensé.

Digitized by Google

SCÈNE XII.

HÉLÈNE, PAULINE, LUCETTE.

PAULINE.

Mon père vers vous nous renvoie,
Maman; de sa douleur il paraît oppressé.

LUCETTE.

Il se cache en pleurant, de peur qu'on ne le voie.

PAULINE.

Serait-il encor menacé?

HÉLÈNE.

Oui, mes enfants. Son juge, et son maître, et le nôtre,
Va paraître à l'instant. Songez bien, l'une et l'autre,
Que notre sort dépend de lui.
Tombez à ses genoux, implorez son appui.

SCÈNE XIII.

HÉLÈNE, PAULINE, LUCETTE, DOLMON PÈRE.

HÉLÈNE, PAULINE ET LUCETTE.

Ah! monseigneur!

DOLMON PÈRE.

Que vois-je? êtes-vous la famille
De ce chasseur audacieux?

HÉLÈNE.

Je suis sa femme.

PAULINE ET LUCETTE.

Et moi sa fille.

HÉLÈNE.

Il est criminel à vos yeux;
Mais pour vous appaiser il n'est rien qu'il ne fasse.

Digitized by Google

Aux pleurs de ses enfants laissez-vous émouvoir.
C'est un père, un époux, c'est notre unique espoir.

DOLMON PÈRE.

Savez-vous qu'à l'excès il a porté l'audace?
Quoi! c'est peu de se révolter;
Il menace mon fils! il ose l'insulter!

HÉLÈNE.

Accablé de votre colère,
Son malheur est de vous déplaire,
Son crime est de vous affliger.
Mais daignez nous entendre avant de nous juger.
La chasse était permise avant votre défense;
Et dans la bonne foi....

DOLMON PÈRE.

C'est là sa moindre offense.

HÉLÈNE.

Ah! je le sais. Plus doux, plus humble en son malheur,
Il devait se défendre avec moins de chaleur.
Mais dans le repentir dont sa faute est suivie,
Il vous dira : *Prenez ma vie*,
Elle est à vous.

DOLMON PÈRE.

Ma bonne, en vous tout me confond.
Cet air, ce maintien, ce langage....
Vous n'êtes pas née au village....
Et ce silence me répond :
Oui, tout en vous annonce une femme bien née.

HÉLÈNE.

Je le suis.

DOLMON PÈRE.

Quelle destinée
A donc pu vous réduire à cette obscurité?

HÉLÈNE.

Un malheur bien étrange et bien peu mérité!
Mais sous cet humble toit, où je suis confinée,

Digitized by Google

J'avais trouvé la joie et la tranquillité;
Et si j'avais fléchi votre cœur irrité,
J'y serais encor fortunée.

DOLMON PÈRE.

Laissons là ma colère, et parlons du malheur
Qui vous poursuit.

HÉLÈNE.

Il est oublié, s'il vous touche.
Non, vous n'entendrez point de plainte de ma bouche.
Le bonheur est par-tout : sa source est dans le cœur.
Ici, dans une paix profonde,
Mon époux, mes enfants, voilà pour moi le monde.
Soumis avec constance à son sort rigoureux,
Mon époux a trouvé des amis généreux :
Ils l'ont aidé. Le temps, le besoin, l'habitude,
Ont façonné ses mains aux travaux les plus durs.
D'élever mes enfants, moi, j'ai fait mon étude:
De tendres soins, mêlés de peu d'inquiétude,
Un repos, un sommeil, un réveil, doux et sûrs;
Ce sont là nos plaisirs dans cette solitude.
Il en est de plus vifs, mais non pas de plus purs.

DOLMON PÈRE.

Hélas! que je vous porte envie!
Vous goûtez, croyez-moi, les vrais biens de la vie.
Vous régnez sur des cœurs que vous avez formés;
Vous aimez vos enfants; vous en êtes aimés;
(*bas.*)
Et moi!... j'ai des enfants; mais, trop malheureux père!
L'un est perdu pour moi, l'autre me désespère.
(*haut.*)
Ah! j'ai bien des chagrins!

HÉLÈNE.

Je les partagerai.

DOLMON PÈRE.

En vous faisant du bien je les adoucirai.

Digitized by Google

Vos filles approchent de l'âge
Où l'on s'établit; pensez-vous
A les marier au village?

HÉLÈNE.

Oui, l'aînée est promise : elle aura pour époux
Le fils d'un voisin qui nous aime.
Sans ce qui vient de se passer,
Ils s'épousaient aujourd'hui même.
Mon mari, pour la noce, était allé chasser.

DOLMON PÈRE.

Et c'est moi qui trouble la fête!
Pardon : j'ai mal fait d'écouter
Un jeune homme imprudent, dont je connais la tête.
(*à Pauline.*)
Ma fille, je veux vous doter.

HÉLÈNE ET PAULINE.

Ah! monseigneur!

LUCETTE.

Et moi, monseigneur?

DOLMON PÈRE, *à Lucette.*

Oui, j'espère.
Mon enfant, vous doter aussi,
Quand vous aurez quinze ans.

LUCETTE.

Je ne tarderai guère.

DOLMON PÈRE.

Je vous le promets.

LUCETTE.

Grand merci.

DOLMON PÈRE.

Oui, je veux leur servir de père.

HÉLÈNE, *avec transport.*

Ah! mes enfants!

(*Elles tombent à ses pieds.*)

Digitized by Google

DOLMON PÈRE, *en les relevant.*

C'est trop, pour de légers bienfaits.
(*à part.*)
Leur sensibilité m'arrache aussi des larmes.
(*à Hélène.*)
Je veux voir votre époux.

HÉLÈNE, *tremblante.*

Mon époux! non, jamais
Il n'osera.

DOLMON PÈRE.

Qu'il vienne; et soyez sans alarmes.
Qu'il vienne, je le veux.

(*Hélène rentre dans la maison.*)

SCÈNE XIV.

DOLMON PÈRE, LUCETTE, PAULINE.

LUCETTE.

Nous ferez-vous l'honneur
D'assister à la noce?

DOLMON PÈRE.

Oui, si l'on m'y convie.
En serez-vous bien aise?

LUCETTE.

Ah! j'en serai ravie.
Que vous êtes aimable! entendez-vous, ma sœur?

DOLMON PÈRE.

Vous m'aimerez donc bien?

LUCETTE.

Ah! de tout notre cœur.

Digitized by Google

TRIO.

PAULINE ET LUCETTE.

Venez, venez vivre avec nous.
C'est ici que l'on s'aime.

DOLMON PÈRE.

Oui, je viendrai vivre en paix avec vous.

PAULINE ET LUCETTE.

C'est un plaisir si doux
Que d'aimer qui nous aime!

DOLMON PÈRE.

Oui, je viendrai le goûter avec vous,
Ce plaisir pur, ce bien suprême.

PAULINE ET LUCETTE.

Venez, venez vivre avec nous.

DOLMON PÈRE.

Oui, je viendrai vivre avec vous.

PAULINE.

Mon père a si bon cœur!

LUCETTE.

Et ma mère!

PAULINE.

Et Bazile!

Ensemble.

Dans cet asyle
Tout est tranquille:
Jamais de bruit, jamais d'humeur;
Tout est tranquille.

DOLMON PÈRE.

Calme enchanteur,
Où tout inspire,
Où tout respire
La paix du cœur!

PAULINE ET LUCETTE.

Oui, tout respire,

Digitized by Google

Tout nous inspire
La paix du cœur!
Venez, etc.

DOLMON PÈRE, *à part.*

Les jolis enfants!... quelle joie!...
Mais, hélas! le ciel ne l'envoie
Qu'à ces pauvres gens-là, qui n'ont pas d'autre bien.
Ah! je donnerais tout le mien....

PAULINE.

Vous vous plaignez!

LUCETTE.

Ma sœur, avec nous il s'ennuie.

PAULINE.

Avez-vous du chagrin?

(*Elles lui baisent les mains.*)

DOLMON PÈRE.

Que vous m'attendrissez,
Mes enfants!... vous me caressez!

LUCETTE.

Je vois couler vos pleurs! Ah! que je les essuie.

(*Avec son tablier, elle veut essuyer les pleurs de Dolmon.*)

DOLMON PÈRE.

Ce qui se passe en moi ne peut se concevoir.
Je sens un plaisir à les voir!
J'éprouve un charme à les entendre!
C'est en vain que je m'en défends;
Je n'éprouvai jamais de mouvement si tendre.

(*Il les embrasse.*)

Digitized by Google

SCÈNE XV.

DOLMON PÈRE, PAULINE, LUCETTE, SILVAIN, HÉLÈNE, BAZILE.

SILVAIN.

Ciel! que vois-je? mon père embrasse mes enfants!

DOLMON PÈRE.

Dieu! mon fils!

SILVAIN.

A vos pieds vous voyez ce rebelle.
Ma femme, mes enfants, tombez à ses genoux.

DOLMON PÈRE, *tendrement.*

Ah! malheureux!

HÉLÈNE.

Je suis la seule criminelle.

DOLMON PÈRE.

Quoi! c'est là ta femme!

SILVAIN.

Oui, c'est elle.
Punissez le père et l'époux;
Pardonnez aux enfants, à l'épouse fidèle:
Ils sont innocents.

DOLMON PÈRE.

Levez-vous.
(*en embrassant son fils.*)
De quinze ans de chagrin voilà donc la vengeance!

SILVAIN.

Ah! mon père!

DOLMON PÈRE.

Je cède, et je sens qu'avec vous
Mon cœur était d'intelligence.

Digitized by Google

SILVAIN.

Ce n'est pas tout : j'ai pour amis
Ce jeune homme et son père; et je leur ai promis....

BAZILE, *tristement.*

Vous n'avez rien promis. Je n'y dois plus prétendre.
Qu'elle me plaigne, c'est assez.

DOLMON PÈRE.

Des services qu'ils t'ont pu rendre
Ils seront bien récompensés :
Je les prends sur moi.

SILVAIN.

Non, mon père.
Ce que j'ai fait dans la misère,
Je n'en rougirai point dans la prospérité.
Bazile a ma parole; et le cœur de ma fille
Est un prix qu'il a mérité.
Élevez jusqu'à vous une honnête famille.
Mon père! encor ce trait de générosité.

DOLMON PÈRE.

Oui, je me rends, mon fils; et ta reconnaissance
Force mes préjugés à respecter ses droits.
Viens, Bazile : il est bon de montrer quelquefois
Que la simple vertu tient lieu de la naissance.

CHŒUR.

Rien de si tendre qu'un bon père.
C'est du ciel le plus heureux don.
S'il veut punir dans sa colère,
L'amour est là (1), qui lui dit : *Non.*
Il a beau faire le sévère;
Non, ce n'est jamais tout de bon.
Dans ses regards c'est la colère;

(1) Silvain met la main sur le cœur de son père, en l'embrassant.

Digitized by Google

Mais dans son cœur c'est le pardon.
Aimons-le bien, ce tendre père :
C'est du ciel le plus heureux don.

DOLMON PÈRE, *avec le chœur.*

Une ame tendre, un cœur de père,
Est du ciel le plus heureux don.

FIN DE SILVAIN.

Digitized by Google

LA FAUSSE MAGIE,

OPÉRA-COMIQUE

EN UN ACTE;

Représenté, pour la première fois, par les comédiens italiens ordinaires du roi, le 1er février 1775.

MUSIQUE DE GRÉTRY.

Digitized by Google

ACTEURS.

DALIN.
DORIMON.
LUCETTE.
LINVAL.
MADAME SAINT-CLAIR.
UNE BOHÉMIENNE.
TROUPE DE BOHÉMIENS.

La scène est dans une maison de campagne.

Digitized by Google

LA FAUSSE MAGIE,

OPÉRA-COMIQUE.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME SAINT-CLAIR, LUCETTE.

MADAME SAINT-CLAIR.

Respirons cet air pur. Le beau lieu! le beau temps!
Je crois rajeunir au printemps.
Le chant des oiseaux, la verdure,
Tout m'enchante; à mes yeux tout renaît, tout jouit;
Et mon cœur, avec la nature,
Se ranime et s'épanouit.

LUCETTE.

(*bas.*) (*haut.*)
Son cœur est tranquille. Ah, ma tante,
Que je vous porte envie! A toutes les saisons
Vous trouvez quelque charme; et d'en être contente
Vous avez toujours des raisons.

MADAME SAINT-CLAIR.

Eh, oui, mon enfant, j'aime à vivre.
Le poison de mon âge est l'humeur, ou l'ennui:
Je l'évite autant que je puis.
Mais le plaisir! Oh! je m'y livre:
On ne vieillit point avec lui.
Et toi? Je te trouve inquiète.

Digitized by Google

LUCETTE.

Moi, ma tante?

MADAME SAINT-CLAIR.

Allons, ma Lucette.
Tu sais bien que je t'aime? Un peu de bonne foi.

LUCETTE.

Souvent on est rêveuse, et l'on ne sait pourquoi.

MADAME SAINT-CLAIR.

Va, va, tout au moins on s'en doute;
Et quand on a *je ne sais quoi*,
L'on sait bien ce qu'on a. Tiens, par exemple, écoute:
Je fus jeune autrefois; j'étais jolie.

LUCETTE.

Oh, oui!
Vous deviez être bien jolie!

MADAME SAINT-CLAIR.

Un jeune homme galant, éveillé, réjoui,
Fait pour plaire, Saint-Clair, m'aimait à la folie.

LUCETTE.

Et vous, ma tante?

MADAME SAINT-CLAIR.

Et moi, je l'aimais bien aussi.

LUCETTE.

Je le crois.

MADAME SAINT-CLAIR.

Un barbon, que l'âge avait transi,
Conçut de m'épouser la ridicule envie.
Je n'osais dire non, je gardais mon secret,
Et j'obéissais à regret.

AIR.

C'est un état bien pénible,
Que celui d'un jeune cœur,
D'un cœur timide et sensible
Que fait taire la pudeur.

Digitized by Google

L'amour lui fait violence;
Le devoir lui dit, *silence!*
Comment faire? à qui céder?
On ne sait auquel entendre.
On est craintive, on est tendre.
Comment faire? à qui céder?
Et comment se décider?

C'est un état bien pénible,
Que celui d'un jeune cœur, etc.

LUCETTE.

Vous étiez bien à plaindre!

MADAME SAINT-CLAIR.

Une rougeur modeste
Avait beau me trahir; mon vieillard se flattait
Qu'en sa faveur elle éclatait.
Je touchais au moment funeste,
Et j'aurais voulu me noyer....
Mais je commence à t'ennuyer;
Laissons cela : tantôt je te dirai le reste.

LUCETTE.

Oh! non, de grâce!

MADAME SAINT-CLAIR.

Eh bien! par bonheur je trouvai
Dans une vieille tante, une indulgente amie.
Il fallait révéler le secret de ma vie.
Elle commença; j'achevai.

LUCETTE.

Et que fit-elle?

MADAME SAINT-CLAIR.

Elle eut l'adresse
De servir si bien ma tendresse,
Que mon hymen fut différé,
Et mon jeune amant préféré.

Digitized by Google

LUCETTE.

Ah! ma tante!

MADAME SAINT-CLAIR.

Eh bien, *ma tante?*

LUCETTE.

Votre secret.... c'est le mien.

MADAME SAINT-CLAIR.

Vois-tu? Je le disais bien,
Que tu n'étais pas contente.

LUCETTE.

AIR.

Je ne le dis qu'à vous,
A vous que je révère.
Si j'avais une mère,
Sa fille, à ses genoux,
Eût fait l'aveu sincère
Du penchant le plus doux.
Mais je n'ai plus de mère;
Et cet aveu sincère,
Je ne le fais qu'à vous.
Je suis timide :
Soyez mon guide,
Soyez mon guide et mon appui.
Vous aimerez celui que j'aime,
Et vous direz, comme moi-même :
Ton cœur sensible est fait pour lui.

MADAME SAINT-CLAIR.

Il est donc bien aimable?

LUCETTE.

Oui, ma tante.

MADAME SAINT-CLAIR.

Il se nomme?

LUCETTE.

Lipval.

Digitized by Google

MADAME SAINT-CLAIR.

Quoi! Linval? ce jeune homme?...

LUCETTE.

Mais, le vôtre n'était pas vieux.

MADAME SAINT-CLAIR.

Allons, rassure-toi.

LUCETTE.

Je me sens beaucoup mieux.

MADAME SAINT-CLAIR.

Et t'aime-t-il bien?

SCÈNE II.

LINVAL, LUCETTE, MADAME SAINT-CLAIR.

LINVAL.

Je l'adore,
Madame.

MADAME SAINT-CLAIR.

Il écoutait!

LINVAL.

Oui, j'ai tout entendu,
Madame; et c'est vous que j'implore.
Vous le voyez, son cœur est un bien qui m'est dû.

AIR.

Ceux que trahit une infidèle,
Sont bien moins à plaindre que moi.
Lucette, aussi tendre que belle,
Tu ne m'as point manqué de foi.

Ceux que trahit une infidèle,
Sont bien moins à plaindre que moi.
Ils peuvent changer avec elle;
Et que puis-je aimer après toi?

Digitized by Google

MADAME SAINT-CLAIR, *à part.*

En vérité, je sens qu'il m'attendrit moi-même.
Oui, c'est de bonne foi qu'il l'aime;
Et j'en crois son air ingénu.
Çà, contez-moi comment cet amour est venu.

DUO.

LUCETTE ET LINVAL.

Il vous souvient de cette fête,
Où l'on voulut nous voir danser?
Pour faire de nous sa conquête,
L'amour n'eut qu'un trait à lancer.

LINVAL.

Dans mon sein une douce flamme
De veine en veine se glissa.

LUCETTE.

Je sentis que j'avais une ame :
Un feu naissant me l'annonça.
Ma main, qui tremblait dans la sienne,

LINVAL.

Sa main qui tremblait dans la mienne,

LUCETTE.

Donna pour moi

LINVAL.

Reçut de moi

Ensemble.

Le tendre gage de ma foi.

LINVAL.

Je m'égarais parmi la danse;
Je n'entendais plus le hautbois.

LUCETTE.

Je rencontrai ses yeux deux fois;
Deux fois j'oubliai la cadence.
Ma main, etc.

Digitized by Google

LINVAL.

Sa main, etc.

MADAME SAINT-CLAIR, *à part.*

Comme tout cela m'intéresse !
Je me sens le cœur tressaillir,
Quand je vois deux amants s'aimer avec tendresse.
On ne médit de la jeunesse,
Que par le chagrin de vieillir.
(*à Lucette.*)
Mais son oncle sait-il ?

LUCETTE.

Son oncle a la parole
De mon tuteur pour m'épouser.

MADAME SAINT-CLAIR.

Va, cette assurance est frivole :
Ton tuteur s'en dédit, et va le refuser.

LUCETTE.

Hélas ! oui, je le sais ; pour se mettre à sa place.

MADAME SAINT-CLAIR.

Vraiment, c'est sa folie : il vient de s'aviser
De me le dire, à moi, de me le dire en face ;
Mais je sais le moyen de le désabuser.

LUCETTE.

Ah !

MADAME SAINT-CLAIR.

Nous allons nous amuser.
Il fait de temps en temps des réflexions sages.
L'inégalité de vos âges,
L'inconstance d'un jeune cœur,
Tout l'alarme ; il croit aux présages ;
Un songe même lui fait peur.
Il en a, cette nuit, fait un qui le dérange.
De s'en moquer il fait semblant,
Mais, quand il me l'a dit, je n'ai pas pris le change,
Et j'ai bien remarqué qu'il riait en tremblant.

Digitized by Google

Il me vient même une autre idée,
Qui nous servira bien, si je suis secondée.

LINVAL.

Hélas! je n'espère qu'en vous.

MADAME SAINT-CLAIR.

J'entends du bruit; éloignons-nous.

SCÈNE III.

DALIN *seul*, *tremblant.*

RÉCITATIF OBLIGÉ.

Si je croyais aux présages,
Je sens que j'aurais grand'peur.
Chassons, chassons ces nuages.
Non, non, non, je n'ai pas peur;
Et tout présage est trompeur.
Ah! c'est ce mauvais songe
Qui me tient en souci.
Tout le reste est mensonge;
Mais ce songe! Ah! quel songe!
J'en ai le cœur transi.
Un vieux coq, vigilant,
Encore assez galant,
Gardait une poulette.
Un milan, qui la guette,
S'en vient, par trahison,
Enlever la poulette;
Et le coq se change en oison.
Ah, Lucette! Lucette!
N'es-tu pas la poulette?
Ne suis-je pas?... Non, non,
Non, non, je le répète,
Non, non, je n'ai pas peur:
Tout présage est trompeur.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

DALIN, LUCETTE.

DALIN.

Bonjour, mon aimable pupille.
La fraîcheur d'un si beau réveil
Me dit que vous avez dormi d'un doux sommeil.

LUCETTE.

Non, je vous l'avouerai, je ne dors pas tranquille,
Depuis qu'à Dorimon vous voulez me donner.

DALIN, *à part.*

Bon!

LUCETTE.

Daignez me le pardonner;
Mais pour cet homme-là je ne me sens point d'ame.

DALIN, *à part.*

Tant mieux! plus d'obstacle à ma flamme.

LUCETTE.

AIR.

Je ne dis pas quel objet
Le ciel destine à me plaire.
Aimer n'est pas un projet;
C'est l'instant qui nous éclaire.
Mais je n'augure pas bien
D'un choix qui n'est pas le mien.
Qu'on me donne à choisir
Au gré de mon envie;
Je vais avec plaisir
M'engager pour la vie.
Mais, malgré soi,
Donner sa foi,
C'est mensonge, ou folie.

Digitized by Google

Non, je n'augure pas bien
D'un choix qui n'est pas le mien.

DALIN.

Va, j'ai changé d'avis. Dorimon n'est pas l'homme
Qui te convient. Il fait semblant d'être joyeux;
De sa gaîté bruyante il excède, il assomme;
Il se croit jeune encore, et sera bientôt vieux.
Et puis, t'épouser, à son âge,
C'est voler ce neveu, que je vois, parmi nous,
Rêveur, inquiet et jaloux,
Nous reprocher son héritage.
Cela me déplaît : je ne veux
Rien dérober à ses neveux.

LUCETTE.

Ah! que c'est bien penser!

DALIN.

L'époux que je te donne,
Bien moins âgé que lui, te convient tout-à-fait.
Il a, quoique dans son automne,
L'air jeune encore; il est bien fait;
Il sait aimer mieux que personne;
Il a sur-tout l'ame si bonne!

LUCETTE.

Vous l'appelez?

DALIN.

Devine. Il est peint trait pour trait.

LUCETTE.

C'est vous, je gage.

DALIN.

Eh, oui, friponne.
Tu souris; c'est bon signe.

LUCETTE.

Et je ne sais pourquoi;
Car le danger qui nous menace,
Doit me causer bien de l'effroi!

Digitized by Google

DALIN.

Qu'est-ce donc?

LUCETTE.

Quelque autre, à ma place,
Aurait grand soin de le cacher.

DALIN.

Explique-toi.

LUCETTE.

Je n'ose.

DALIN.

Oh! tu vas me fâcher.

LUCETTE.

Vous vous rirez de moi.

DALIN.

Vous savez bien, Lucette,
Que je ne ris jamais.

LUCETTE.

Un songe m'inquiète.

DALIN.

Un songe?

LUCETTE.

Hélas! oui, sans raison;
Je le sais; je sais que les songes
Ne sont jamais que des mensonges;
Mais ce milan, ce coq qui se change en oison!

DALIN.

Comment? Qui vous a dit?...

LUCETTE.

Trois fois dans ma pensée
Le même songe est revenu.

DALIN.

Quoi! vous avez rêvé?...

LUCETTE.

Je l'avais bien prévu,
Que vous me croiriez insensée.

Digitized by Google

DALIN, *à part.*

Celui-ci, par exemple, est un peu fort.

LUCETTE.

Hélas!
Si vous aviez vu quelle joie
Me témoignait l'oiseau de proie!

DALIN.

Il vous enlevait?

LUCETTE.

Oui vraiment; et tout là-bas,
Je voyais mon oison si confus et si triste!

DALIN, *à part.*

Quelle rencontre! ô ciel! N'importe, je persiste.

LUCETTE.

Je vous trouve l'air interdit?

DALIN.

On l'aurait à moins. Je vous aime,
Lucette.

LUCETTE.

Oh! je le crois. Vous me l'avez tant dit!

DALIN.

Eh bien! je ne sais pas ce qui nous est prédit;
Mais ce songe étonnant, je l'ai fait tout de même.

DUO.

LUCETTE. Quoi! } ce vieux coq, { Quoi? } ce milan,
DALIN. Oui, } { Oui. }
LUCETTE. Qui fond sur moi } tout d'un élan!
DALIN. Fondait sur toi }

LUCETTE.

C'est cet oison qui m'inquiète.

DALIN.

C'est ce milan qui m'inquiète.

LUCETTE.

Et ce vieux coq, et ce milan!

Digitized by Google

DALIN.

Et la poulette, et le milan!
Cela dérange tout mon plan.

ENSEMBLE.

Tous les deux, la même nuit,
Même songe nous poursuit!

LUCETTE.

Cela tient du prodige.

DALIN.

Vraiment, c'est un prodige.

ENSEMBLE.

Ce n'est pas sans raison
Que ce songe m'afflige.

LUCETTE.

J'étais la poule.

DALIN.

Et moi l'oison.

ENSEMBLE.

Oui, tous deux nous avons raison.

DALIN.

Mais ce milan funeste,
Ce milan, quel est-il?

LUCETTE.

Il a, je vous proteste,
Le vol preste
Et l'œil subtil.

DALIN.

Tous les deux, la même nuit,
Même songe nous poursuit!

LUCETTE.

Cela tient du prodige.

DALIN.

Vraiment, c'est un prodige.

ENSEMBLE.

Ce n'est pas sans raison

Digitized by Google

Que ce songe m'afflige.

LUCETTE.

J'étais la poule.

DALIN.

Et moi l'oison.

Ensemble.

Oui, tous deux nous avons raison.

Moi, Vous, } { Et vous, Et moi, } l'oison.

Oui, tous deux nous avons raison.

DALIN.

Quelle faiblesse à moi! je suis plus enfant qu'elle.
Eh quoi! de ma frayeur mortelle,
Un jeu du hasard est l'objet!
Voici mon homme; il faut que je le congédie.
Va, moquons-nous d'un songe, et suivons mon projet.
(*Lucette se retire.*)

SCÈNE V.

DALIN, *seul.*

J'ai beau dire. Il y va du repos de ma vie.
Pour me rassurer, je veux voir
Ces devins si vantés qu'on m'amène ce soir.

SCÈNE VI.

DORIMON, DALIN.

DORIMON, *à part.*

(*à Dalin.*)

Je vais m'amuser. Eh bien? Qu'est-ce,
Mon voisin? Vous voilà bien grave!

Digitized by Google

DALIN.

Et vous, bien gai!

DORIMON.

A quand la noce? Le temps presse;
Et je ne veux plus de délai.

DALIN.

Mais, j'ai consulté ma pupille.
Elle n'est pas aussi docile
Que je l'espérais. Elle dit
Que votre âge et le sien....

DORIMON.

J'entends. Et ce crédit
Que vous aviez sur elle, est-ce un conte frivole?
Cependant, sur votre parole,
J'ai bien voulu finir avec vous nos procès.

DALIN.

Je ne doutais pas du succès;
Mais l'amour nous oppose un obstacle invincible.

DORIMON.

L'amour!

DALIN.

Oui, Lucette est sensible,
Et déja son cœur s'est donné.

DORIMON.

Il est pris?

DALIN.

Il est pris d'un goût passionné.
Et sans cela, de ma promesse,
Aurais-je pu me dégager?
Mais je connais trop bien votre délicatesse;
Et j'ai voulu la ménager.

Digitized by Google

DORIMON.

AIR.

Quand l'âge vient, l'amour nous laisse :
C'est une loi qu'il faut subir.
La jeunesse aime la jeunesse,
Comme la rose le zéphir.
Mais, sans gémir en vain
D'un sort inévitable,
N'avons-nous pas le vin,
Et la chasse, et la table,
Tous ennemis du noir chagrin?
Voici le temps de la sagesse.
Sans nous flatter, allons au fait,
Allons au fait : on n'est pas fait
Pour plaire et pour aimer sans cesse :
Voilà le fait.
Quand l'âge vient, etc.
Lucette a pris sans doute un amant de son âge?
Rien n'est plus juste, et j'y souscris.

DALIN.

Non, elle a fait un choix plus sage.
Mais je vous réponds, moi, que celui qui l'engage,
Peut plaire encore, et vaut son prix.

DORIMON.

Et c'est?

DALIN.

Moi.

DORIMON.

Vous?

DALIN.

Moi-même. En êtes-vous surpris?

DUO.

DORIMON.

Quoi! c'est vous qu'elle préfère!

Digitized by Google

DALIN.

Oui, c'est moi.

DORIMON.

Vous?

DALIN.

Moi.

DORIMON.

Vous?

DALIN.

Moi.

DORIMON.

C'est à quoi l'on ne s'attend guère.

DALIN.

Mais je ne sais pas pourquoi.

DORIMON.

Là, soyons de bonne foi :
Vous seriez au moins son père.

DALIN.

Je la chéris comme un père.

DORIMON.

Et vous la croyez sincère?

DALIN.

Très-sincère.

Ensemble.

Oui, je le croi.

DORIMON.

Et fidèle?

DALIN.

Je l'espère,

Ensemble.

DALIN. } Et je le croi.
DORIMON. } Oui, je le croi.

DORIMON.

Et c'est vous qu'elle préfère?

Digitized by Google

DALIN.

Oui, c'est moi, etc.

DORIMON.

Voilà donc cette jeunesse
Qui reverdit tous les ans?

DALIN.

Vous avez sur moi l'aînesse
De plus de deux ou trois ans.

DORIMON.

Quand on a la soixantaine,
Entre nous, c'est bien la peine
De voler deux ou trois ans!

DALIN.

Je n'ai pas la soixantaine;
Il s'en faut plus de trois ans.

Ensemble.

DORIMON. } Je le désole.
DALIN. } Il se désole.
Ah! que la vieillesse est folle!
Ah! que les hommes sont plaisants!

SCÈNE VII.

DORIMON, LINVAL.

DORIMON, *à part.*

Aux dépens l'un de l'autre, ici chacun s'amuse.
Mais, ma foi, les plus vieux ne sont pas les plus fins.
(*montrant Linval.*)
Le plus fin, le voilà. Voyons par quelle ruse
Il croit arriver à ses fins.
Eh bien? tu sais mon aventure?

LINVAL.

Ah! mon oncle, si je la sai!

Digitized by Google

DORIMON.

Que dis-tu de cette rupture?

LINVAL.

Autant que vous, j'en suis blessé.

DORIMON.

(*bas.*) (*haut.*)

Bon! il veut me piquer. Moi? non, rien ne me blesse.
Dalin se sera consulté.
Il aime, il a cru plaire.

LINVAL.

Et sans difficulté
Vous lui cédez la place!

DORIMON.

Oui. Je plains sa faiblesse;
Et plus sage que lui, je me tiens pour battu.

LINVAL.

Quoi, mon oncle!

DORIMON.

Eh bien, toi, voyons, que ferais-tu?

LINVAL.

Je lui ferais bien voir, malgré son assurance,
Que ce n'est pas à lui d'avoir la préférence.

DORIMON.

Mais vraiment tu m'y fais penser.
Aurait-on voulu m'offenser?
Comment donc! se jouer d'un homme de mon âge!
Me prend-on pour un écolier?
Mon neveu, nous savons à quoi l'honneur engage;
Et nous sommes francs du collier.
Nous verrons si Dalin défendra sa conquête,
Comme un preux chevalier.

LINVAL, *à part.*

Dalin, preux chevalier!
Mon oncle a-t-il perdu la tête?

Digitized by Google

DORIMON.

Nous manquer de parole au moment de la fête!
Parbleu, le tour est singulier.

LINVAL.

Mon oncle, un peu moins de colère.
Dalin est un bon homme, et sa faute est légère.
Sans l'aveu de sa nièce il s'était engagé.
Il en est le tuteur, il n'en est pas le maître;
Et c'est elle-même, peut-être,
Qui vous trouve un peu trop âgé.

DORIMON.

Est-il plus jeune, lui?

LINVAL.

Mais croyez qu'il se vante.

DORIMON.

Non, non, c'est lui qui me supplante;
Et je veux en être vengé.

LINVAL.

Écoutez-moi, je vous conjure.

DORIMON.

Voilà donc comme tu prends feu,
Quand il s'agit de mon injure?

LINVAL.

Mais ce n'en est pas une.

DORIMON.

Oh, non, ce n'est qu'un jeu.

LINVAL.

Ah, mon cher oncle! la clémence
Est une si belle vertu!

DORIMON.

Et si l'on t'enlevait ta maîtresse, aurais-tu
La bonté d'oublier cette légère offense?
Va, je n'ai pas besoin de toi pour ma défense.
Un autre peut-être osera
Disputer à Dalin le cœur de sa pupille.

Digitized by Google

LINVAL.

Ciel! qu'entends-je?

DORIMON.

Un autre sera
Plus hardi que toi, plus habile;
Un autre enfin l'épousera.

LINVAL.

Ah! si c'est là votre vengeance,
Vous serez obéi.

DORIMON.

Non, tu m'as refusé.

LINVAL.

Rien au monde n'est plus aisé;
Et Lucette avec nous sera d'intelligence.

DORIMON.

Tu crois donc avoir son aveu?

LINVAL.

Mais, j'y ferai tout mon possible.

DORIMON.

Il faudrait pour cela, l'aimer toi-même un peu.

LINVAL.

Oh! moi, vous le savez, j'ai le cœur si sensible!

DORIMON.

Et lui persuader que le don de sa main
Ne dépend que d'elle.

LINVAL.

Oui, laissez, laissez-moi faire.

DORIMON.

Mais à se décider crois-tu qu'elle diffère?

LINVAL.

Tenez, si vous voulez, tout sera fait demain.

DORIMON.

Demain? C'est bien tard!

LINVAL.

Ce soir même,

Digitized by Google

Si vous voulez.

DORIMON.

Ce soir! Je n'avais donc pas tort,
Mon drôle? et je vois bien que vous êtes d'accord.

LINVAL.

Il est vrai. Pardonnez.

DORIMON.

Ah! c'est donc toi qu'elle aime?
Je m'en doutais.

SCÈNE VIII.

DORIMON, MADAME SAINT-CLAIR, LINVAL.

MADAME SAINT-CLAIR.

Eh bien? Qu'est-ce donc? Qu'ai-je appris?
Mon frère!...

DORIMON.

Est mon rival, et j'en suis peu surpris.
Mais ce fripon, cette friponne,
Mon neveu, votre nièce.... Ils s'aimaient.

MADAME SAINT-CLAIR.

Tout de bon!

DORIMON.

Ils nous trompaient.

MADAME SAINT-CLAIR.

Cela m'étonne.
Ma nièce une friponne, et Linval un fripon!

LINVAL.

Vous qui savez, madame, avec quelle innocence
Notre amour avait pris naissance,
De grâce, obtenez mon pardon.

DORIMON.

Oui-dà? Vous aussi, vous en êtes,
Madame?

Digitized by Google

MADAME SAINT-CLAIR.

Et pourquoi pas? Est-ce un mal de chérir
Deux jeunes enfants très-honnêtes?
Est-ce un mal de vouloir guérir
D'un fol amour deux vieilles têtes?

DORIMON.

Vieilles têtes : c'est un peu fort.

MADAME SAINT-CLAIR.

Non, vous allez voir que j'ai tort.

AIR.

En conscience,
C'est bien à vous
D'être amoureux, d'être jaloux!
Vous me causez tous
Une impatience!
Mais où prenez-vous
Tant de confiance?
Allez, vous êtes de vieux fous.
Eh oui, vraiment, c'est bien à vous
D'être amoureux, d'être jaloux!
L'on vous en donnera
Des épouses fidèles,
Jeunes, belles,
Fidèles.
Eh oui, l'on vous en donnera;
Exprès pour vous on en fera.
N'avez-vous pas, de la jeunesse,
Mis à profit tous les instants?
Eh bien, chaque chose a son temps.
Faut-il que le plaisir renaisse,
Comme les fleurs, tous les printemps?
Tenez, voyez ce portrait :
Je ressemblais trait pour trait.
J'étais jeune, assez jolie;

Digitized by Google

On m'aimait à la folie.
Eh bien, l'on ne m'aime plus.
Faut-il que je me désole?
Non, non. Le temps qui s'envole,
Rit de nos vœux superflus.

En conscience, etc.

DORIMON.

Et voilà, voilà de mes femmes.
On n'en fait plus; c'est du bon temps.

MADAME SAINT-CLAIR.

Le temps ne vieillit point les ames;
On peut, quand on est sage, être jeune à cent ans.

DORIMON.

C'est bien dit: Soyons sage. Allons, plus de dispute.
Mais je veux que Dalin, comme moi, s'exécute.
Qu'à sa nièce il rende son bien;
Je donne à Linval tout le mien.

MADAME SAINT-CLAIR.

Et le mien, n'est-il pas à ma chère Lucette?
Il lui fut promis au berceau.
D'abord, je ferai son trousseau,
Et dans quelque temps sa layette.
Mais, jeune homme, souvenez-vous
Que vous seriez indigne d'elle,
Si des amants et des époux,
Vous n'étiez pas le plus fidèle.

LINVAL.

Ah, Dieu! j'en serai le modèle.

MADAME SAINT-CLAIR.

AIR.

Vous auriez à faire à moi,
Si vous lui manquiez de foi.
Gardez-vous, gardez-vous d'aller prendre
Les faux airs de nos francs étourdis;

Digitized by Google

Car, tenez, c'est moi qui vous le dis :
Si ce cœur innocent, doux et tendre,
Si ce cœur s'était laissé surprendre,
Le trompeur aurait affaire à moi.
Gardez-vous de lui manquer de foi.
Ma Lucette est si touchante !
C'est comme une jeune plante
Qui cherche un appui léger.
Mais n'allez pas l'affliger ;
C'est moi qui serais méchante.
Vous auriez affaire à moi,
Si vous lui manquiez de foi.

SCÈNE IX.

LUCETTE, DALIN, DORIMON, MADAME SAINT CLAIR, LINVAL.

DALIN.

Ma sœur, je ne me sens pas d'aise.

MADAME SAINT-CLAIR.

Quoi donc !

DALIN.

Nous allons être heureux ;
Elle y consent.

LINVAL.

O ciel !

DALIN.

Que Dorimon s'appaise,
Et qu'il soit de la noce, en rival généreux.

MADAME SAINT-CLAIR.

Mais, mon frère, ne vous déplaise,
Vous rêvez quelquefois. Avez-vous bien l'aveu
De ma nièce ?

Digitized by Google

DALIN.

Oui, l'aveu formel et volontaire.
Adieu. Je cours chez le notaire;
Et je compte ce soir sur l'oncle et le neveu.

SCÈNE X.

LINVAL, LUCETTE, MADAME SAINT-CLAIR, DORIMON.

QUATUOR.

LINVAL.

Qu'ai-je entendu?

MADAME SAINT-CLAIR.

C'est une ruse.

DORIMON.

Ceci pourtant passe le jeu.

LINVAL.

Lucette!

MADAME SAINT-CLAIR.

Il se flatte, il s'abuse.

LINVAL.

Lucette!

MADAME SAINT-CLAIR.

Eh non, ce n'est qu'un jeu.
(*à Lucette.*)
N'est-il pas vrai? Ce n'est qu'un jeu?

LUCETTE.

Hélas! non, ce n'est point un jeu.

LINVAL ET DORIMON.

Quoi, Lucette! vous { me / nous } trompez!
Du coup mortel vous { me / le } frappez!

Digitized by Google

MADAME SAINT-CLAIR.

Mais rien n'est plus étrange.
Mais, mon enfant, dis-moi :
Est-ce que ton cœur change,
Et lui manque de foi ?

DORIMON.

Mais rien n'est plus étrange.
Lui manquez-vous de foi ?

LINVAL.

Quel changement étrange !
Vous ! me manquer de foi !

MADAME SAINT-CLAIR.

Réponds-moi donc.

DORIMON.

Répondez-nous.

LINVAL.

Répondez-moi.

LUCETTE.

Laissez-moi, Linval, laissez-moi.
Je ne suis pas digne de haine.

MADAME SAINT-CLAIR ET DORIMON.

A quoi bon redoubler sa peine ?
A quoi bon le désespérer ?

LINVAL.

Elle veut redoubler ma peine ;
Elle veut me désespérer.

MADAME SAINT-CLAIR ET DORIMON.

Parlez-nous, au lieu de pleurer.

LUCETTE.

Un devoir rigoureux m'enchaîne.

TOUS LES TROIS.

Et quel devoir ? Et quel devoir ?

LUCETTE.

Un pouvoir absolu m'entraîne.

Digitized by Google

TOUS LES TROIS.

Et quel pouvoir? Et quel pouvoir?

LUCETTE.

J'ai lu ces mots, de la main de mon père :
Sur une fille qui m'est chère,
Je vous remets tout mon pouvoir.

LINVAL.

Il a sur vous les droits d'un père :
Voilà mon arrêt, le voilà.

DORIMON.

Elle obéit aux lois d'un père :
Je n'ai rien à dire à cela.

LUCETTE.

Il a sur moi les droits d'un père :
Voilà mon malheur, le voilà.

MADAME SAINT-CLAIR.

Ah! mon frère! mon cher frère!
Vous abusez des droits d'un père.
Vous ne m'aviez pas dit cela.

LINVAL, LUCETTE, DORIMON.

Ah! quelle loi sévère!

MADAME SAINT-CLAIR.

Voilà donc le mystère?
Et vous m'attendiez-là?

LES TROIS.

Ah! quel devoir! qu'il est sévère!

MADAME SAINT-CLAIR.

Paix, ne vous désolez pas.

LINVAL, LUCETTE, DORIMON.

Dans { nos malheurs, / ce malheur, } que faire, hélas!

MADAME SAINT-CLAIR.

Je médite dans ma tête,
J'imagine un trouble-fête
Auquel il ne s'attend pas.

Digitized by Google

Savez-vous l'astrologie?

DORIMON, LINVAL, LUCETTE.

Qui? moi? non. Ni moi. Ni moi.

MADAME SAINT-CLAIR.

Croyez-vous à la magie?

DORIMON, LINVAL, LUCETTE.

Qui? moi? non. Ni moi. Ni moi.

MADAME SAINT-CLAIR.

Eh! laissez-donc faire à moi.

DORIMON.

Vous y croyez de bonne foi?

MADAME SAINT-CLAIR.

Nous y croyons, mon frère et moi.

LINVAL ET LUCETTE.

Pour nous unir ensemble,
Vous aurez son aveu?

MADAME SAINT-CLAIR.

Vous allez voir dans peu.

LINVAL.

J'espère.

LUCETTE.

Et moi je tremble.

DORIMON.

Ah! quel plaisir d'unir ensemble
Votre Lucette et mon neveu!

MADAME SAINT-CLAIR.

Je veux les voir unis ensemble,
Et qu'il y donne son aveu.
On a joué chez vous la comédie?

DORIMON.

De nos amis c'est la folie.

MADAME SAINT-CLAIR.

Rassemblez-les.

DORIMON.

Je vous entends.

Digitized by Google

MADAME SAINT-CLAIR.

Oui, vous serez tous contents.
Ah! mon frère!
Mon cher frère!
Vous abusez des droits d'un père?
Vous ne m'aviez pas dit cela.

DORIMON.

Lui, qui croit qu'on le préfère,
Il ne s'attend pas à cela.

LINVAL ET LUCETTE.

Voilà donc le mystère?
Quel appui nous avons là!

MADAME SAINT-CLAIR.

Laissez, laissez-moi faire;
Vous serez tous contents.

LES TROIS.

Laissons, laissons-la faire;
Nous serons tous contents.
Je vous entends:
C'est le mystère.

MADAME SAINT-CLAIR.

Songez à notre affaire.
Allez, je vous attends.

LES TROIS.

Et nous serons tous contents?

MADAME SAINT-CLAIR.

Et vous serez tous contents.

SCÈNE XI.

LUCETTE, *seule.*

AIR.

Comme un éclair, la flatteuse espérance
Brille à mes yeux et semble voltiger.

Digitized by Google

En moi renaît le calme et l'assurance;
Je ne vois plus que l'ombre du danger.
Calme trompeur, hélas! vaine assurance!
Comme un éclair, comme un éclair léger,
Bientôt s'envole et s'éteint l'espérance;
Et je revois l'image du danger.
Comme un éclair, la flatteuse espérance
Brille à mes yeux, et semble voltiger.
Pour la saisir mon cœur s'élance;
Elle s'enfuit comme un songe léger.

SCÈNE XII.

LINVAL, LUCETTE.

LINVAL, *en traversant le théâtre.*

Tout ira bien. Chacun fait son rôle à merveille.
C'est moi qui serai le devin.

SCÈNE XIII.

LUCETTE, *seule.*

Hélas! comment jusqu'à la fin
Jouer, sans se trahir, une scène pareille?
Les voilà qui vont commencer.
Ah! quel moment je vais passer!
(*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

DALIN, *seul.*

Tandis que le contrat se dresse,
Mes astrologues vont venir;
Et je veux de leur art tirer, avec adresse,
Le secret de mon avenir.

Digitized by Google

SCÈNE XV.

LINVAL, DALIN.

LINVAL, *à part.*

Quel bonheur m'est prédit !

DALIN, *à part.*

Qu'est-ce donc qui l'agite?

LINVAL.

Ah ! monsieur, félicitez-moi.

DALIN.

Et de quoi voulez-vous que je vous félicite?

LINVAL.

De ma bonne aventure.

DALIN.

Est-ce qu'il vous l'ont dite?

LINVAL.

S'ils me l'ont dite? ah ! je le croi.
(*En lui montrant sa main.*)

AIR.

Voyez-vous ces lignes?
Ce sont là les signes
D'un bonheur sans fin.
Fille jeune et belle
Me promet sa main,
Son cœur et sa main;
Et s'il dépend d'elle,
Son amant fidèle
Aura, dès demain,
Son cœur et sa main.
Voyez-vous ces lignes?
Ce sont là les signes
D'un bonheur sans fin.

Digitized by Google

Un astre malin,
Nous poursuit sans cesse;
Mais, sur son déclin,
Le voilà qui baisse.
Oui, monsieur Dalin,
Le voilà qui baisse;
Son effort est vain.
Voyez-vous ces lignes, etc.

DALIN.

L'astre malin sera bien sot,
N'est-ce pas?

LINVAL.

Je l'espère.

DALIN.

Ah!... je crois les entendre.
Que Lucette vienne au plutôt;
Et laissez-moi seul les attendre.

(*Marche et entrée des Bohémiens.*)

SCÈNE XVI.

LES BOHÉMIENS, DALIN, LUCETTE.

DALIN.

Çà, voyons: qui de vous lira dans ma planète?

UNE BOHÉMIENNE.

Moi.

DALIN.

Vous?

LA BOHÉMIENNE.

Donnez la main. Vous tremblez?

DALIN, *bas.*

J'avoûrai
Que mon avenir m'inquiète.

Digitized by Google

LA BOHÉMIENNE.

Bon, bon! dans un moment je vous l'éclaircirai.

(*Elle lui regarde attentivement dans la main, et puis dans les yeux.*)

AIR.

Ah! le beau jour!
C'est une fête.
Est-ce l'amour
Qui vous l'apprête?
Oui, c'est la fête
De l'amour.
Au son des hautbois on y danse;
Le vin coule avec abondance.
L'heureux destin! L'heureux destin,
Si tout ressemble à ce festin!
Mais j'entends l'orage qui gronde.
Ah! quelle crainte vous poursuit!
Je vois, dans l'horreur de la nuit,
Le noir soupçon qui fait sa ronde;
Et je vois l'amour qui s'enfuit.

DALIN, *avec humeur.*

C'est là ce que dit ma planète?
Elle n'a pas le sens commun.
Voyons, à-présent, si quelqu'un
Lira plus clairement dans la main de Lucette.

LINVAL.

(*déguisé en Bohémien, tenant la main de Lucette.*)

AIR DIALOGUÉ.

Autour d'elle, sans dessein,
Que de plaisirs elle attire!

DALIN.

Oui, c'est bien dit, sans dessein.

Digitized by Google

LINVAL.

J'en vois voler un essaim.
Que de cœurs, sous son empire,
Elle engage sans dessein!

DALIN.

Oui, c'est bien dit, sans dessein.

LINVAL.

Elle est sage.

DALIN.

Ah! je respire.

LINVAL.

Elle est sage; mais enfin....

DALIN.

Mais enfin! Quoi donc? qu'est-ce à dire?

LINVAL.

Autour d'elle sans dessein, etc.
Mais quelle métamorphose!

(*La symphonie rappelle le songe en imitant le chant du coq.*)

DALIN.

C'est mon songe.

LINVAL.

Et co.... comment
S'est opéré ce changement?

DALIN.

Voilà ma poule.

LINVAL.

Et co.... comment?

DALIN.

Voilà le coq.

LINVAL.

Et co.... comment
S'est opéré ce changement?

DALIN.

Paix donc, paix. vous dis-je, et pour cause.

Digitized by Google

LINVAL.

Oui, je me tais, et pour cau.... cause.
Mais que vois-je rôder dans l'air?

DALIN.

C'est le milan, rien n'est plus clair.

LINVAL.

Et oui vraiment, rien n'est plus clair.

LUCETTE, *avec l'air de l'effroi.*

Monsieur, qu'est-ce donc qu'il veut dire?
Mon songe va-t-il s'avérer?
Il me fait peur.

DALIN.

Loin d'en pleurer,
Crois-moi, Lucette, il en faut rire.
Va-t'en.

(*Lucette se retire.*)

SCÈNE XVII.

DALIN, LES BOHÉMIENS.

DALIN.

Ce n'est pas tout que de nous affliger.
Dans les astres vous savez lire;
Mais savez-vous les corriger?

LA BOHÉMIENNE.

Si nous le savons? Laissez faire.
Ayez-moi seulement une glace bien claire;
Et pour talisman, je ne veux
Qu'un ruban, qui trois fois ait noué les cheveux
De celle à qui vous voulez plaire.

DALIN.

Je l'aurai. C'est donc là ce qui forme les nœuds?

LA BOHÉMIENNE.

Ah! que n'ai-je vos noms, écrits, comme l'on signe,

Digitized by Google

En blanc, de votre main, et sur la même ligne!
Le charme irait bien mieux! Mais je puis m'en passer.

DALIN.

Nous les aurons aussi.

LA BOHÉMIENNE.

Je vais donc commencer.

(*Dalin sort.*)

SCÈNE XVIII.

LES BOHÉMIENS.

CHOEUR.

O grand Albert!
Descends des sept planètes.
Matthieu Laensberg,
Prête-nous tes lunettes.
Et toi, qui fais le nouvel an,
Célèbre almanach de Milan!

SCÈNE XIX.

MADAME SAINT-CLAIR, LES BOHÉMIENS.

MADAME SAINT-CLAIR.

Eh bien? notre homme....

LE CHOEUR, *bas.*

Allez-vous-en.

MADAME SAINT-CLAIR.

Dites-moi donc où vous en êtes?

LE CHOEUR.

Allez-vous-en, allez-vous-en.

(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE XX.

LE CHŒUR.

O grand Albert!
Descends des sept planètes.
Matthieu Laensberg,
Prête-nous tes lunettes.
Et toi, qui fais le nouvel an,
Célèbre almanach de Milan!
A votre voix tout le ciel tremble.
Vous l'arrangez, le dérangez.
S'il n'est pas tel que bon vous semble,
D'un tour de main vous le changez.
On voit arriver pêle-mêle
Les vents, et la pluie, et la grêle,
La giboulée, et le beau temps,
Un rude hiver, un doux printemps.

O grand Albert, etc.

SCÈNE XXI.

DALIN, LES BOHÉMIENS.

DALIN.

Tenez, je vous apporte un ruban de Lucette,
Et nos deux noms, en blanc, écrits de notre main.

LA BOHÉMIENNE.

(*à un Bohémien.*)

C'est assez. Venez, sage Osmin.
Tenez, combinez-moi ces deux noms. Prenez garde,
En faisant vos calculs, de ne pas vous tromper.

DALIN, *à la Bohémienne.*

Permettez-vous que je regarde?

Digitized by Google

LA BOHÉMIENNE.

Oh ! j'ai de quoi vous occuper.
A genoux. C'est dans cette glace
Que je vais conjurer l'influence des cieux.
Mais de cette claire surface
Gardez-vous bien, sur-tout, de détacher vos yeux.

SCÈNE XXII.

DALIN, LES BOHÉMIENS, MADAME SAINT-CLAIR, DORIMON, LINVAL ET LUCETTE.

(Ceux-ci se tiennent éloignés pendant le duo, et ne se présentent qu'à propos, derrière la glace transparente que Dalin prend pour un miroir.)

DUO.

LA BOHÉMIENNE.

Ne troublez pas le mystère.

DALIN, *à genoux.*

Ne troublons pas le mystère.

LA BOHÉMIENNE.

Soyez immobile.

DALIN.

Soyons immobile.

LA BOHÉMIENNE.

Fort bien.
Que voyez-vous ?

DALIN.

Je ne vois rien.

LA BOHÉMIENNE.

Que voyez-vous ?

DALIN.

Le charme opère.
Je vois Lucette. Elle sourit.

Digitized by Google

LA BOHÉMIENNE.

Elle sourit?

DALIN.

Elle sourit.

LA BOHÉMIENNE.

Voyez-vous à qui s'adresse
Ce regard plein de tendresse?
C'est à l'amant qu'elle chérit.

DALIN.

Ciel! est-ce à moi que s'adresse
Ce regard plein de tendresse?
Est-ce l'amour qui l'attendrit?

LA BOHÉMIENNE.

Oui, c'est l'amour qui l'attendrit.
Ne troublez pas le mystère.

DALIN.

Ne troublons pas le mystère.

LA BOHÉMIENNE.

Vous le voyez, le charme opère.

DALIN.

Oui, je le vois, le charme opère.
Comme Lucette s'attendrit!

LA BOHÉMIENNE.

Et c'est l'amour qui l'attendrit.

DALIN.

Quoi! c'est l'amour qui l'attendrit!

LA BOHÉMIENNE.

Oui, c'est l'amour qui l'attendrit.
Voici le moment de la crise.
Gardez-vous bien d'une surprise.

DALIN.

N'ayez pas peur, je tiendrai bon.

LA BOHÉMIENNE.

Prenez-y garde.

Digitized by Google

DALIN.

Oh ! non, non, non.

LA BOHÉMIENNE.

Prenez-y garde, et tenez bon.

DALIN.

N'ayez pas peur : je tiendrai bon.

LA BOHÉMIENNE.

Ne voyez-vous pas un homme ?

DALIN.

Oui ; mais....

LA BOHÉMIENNE.

Mais, quoi ?

DALIN.

Mais cet homme,
Mais cet homme n'est pas moi ;
Et c'est Linval qu'on le nomme.

LA BOHÉMIENNE.

Je le sais. Voyez-vous comme
A Lucette il prend la main ?

DALIN.

Oui, je vois comme
A Lucette il prend la main.
L'infidèle ! Est-il possible !
C'est pour lui qu'elle est sensible ?

LA BOHÉMIENNE.

Laissez faire.

DALIN.

Est-il possible !

LA BOHÉMIENNE.

L'affaire est en bon chemin.

DALIN.

Ah ! quel supplice inhumain !
De quels yeux il la regarde !

LA BOHÉMIENNE.

Prenez garde,

Digitized by Google

Et tenez bon.

DALIN.

De quels yeux il la regarde!

LA BOHÉMIENNE.

Non, ce n'est pas tout de bon.
A mon art tout est possible.
J'ai le secret infaillible
De disposer de sa main.

DALIN.

L'infidèle! Est-il possible!
C'est pour lui qu'elle est sensible.
Ah! quel supplice inhumain!

LA BOHÉMIENNE.

Ce n'est rien qu'une menace.

DALIN.

C'est bien pis qu'une menace.

LA BOHÉMIENNE.

Si je souffle sur la glace,
Dans le moment tout s'efface.

DALIN.

Soufflez donc sur cette glace.
Ah! de grâce, allons au fait.

LA BOHÉMIENNE.

Vous en allez voir l'effet.

DALIN.

O ciel! Dorimon les embrasse!

LE CHŒUR.

C'est fait.

DORIMON.

C'est fait. De votre main
Vous avez terminé l'affaire.

DALIN.

Quoi! de ma main!

TOUS.

De votre main.

Digitized by Google

N'avons-nous pas votre blanc-seing?

DALIN.

C'est un larcin.

TOUS.

A bon dessein
On peut faire un petit larcin.

MADAME SAINT-CLAIR.

C'est pour vous une bonne affaire.

DALIN.

C'est un larcin, c'est un larcin.

DORIMON.

C'est pour vous une bonne affaire.

DALIN.

C'est un larcin, c'est un larcin.

TOUS.

On ne l'a fait qu'à bon dessein.

DORIMON.

Le sage Osmin est mon notaire.

DALIN.

Ah! le perfide! ah! le faussaire!

TOUS.

C'est pour vous une bonne affaire.
Le sage Osmin....

DALIN.

C'est un faussaire,

DORIMON.

C'est mon notaire.

DALIN.

C'est un larcin, c'est un larcin.

MADAME SAINT-CLAIR.

Allons, mon frère, allons, courage.
Notre pupille est notre enfant.

LUCETTE.

Un peu de ruse est de notre âge;

Digitized by Google

Et, comme on peut, on se défend.

LINVAL.

Un peu de ruse est de notre âge;
Et, comme on peut, on se défend.

MADAME SAINT-CLAIR.

Allons, mon frère, allons, courage.
Est-ce à vous de faire l'enfant?

LINVAL ET LUCETTE.

Un peu de ruse, etc.

DORIMON.

Allons, mon cher, allons, courage.
Est-ce à vous de faire l'enfant?

LES QUATRE.

Vous jouirez / Nous jouirons } de { votre / notre } ouvrage.
Votre / Notre } pupille est { votre / notre } enfant.

DALIN.

Oui, c'est bien dit. Mais moi, j'enrage.
Comme le drôle est triomphant!

DORIMON ET MADAME SAINT-CLAIR.

L'amour jouit de notre ouvrage:
C'est par nous qu'il est triomphant.

LINVAL ET LUCETTE.

L'amour jouit de votre ouvrage:
C'est par vous qu'il est triomphant.

DALIN.

Oui, c'est bien dit. Mais moi, j'enrage.
Comme le drôle est triomphant!

COUPLETS.

MADAME SAINT-CLAIR.

Veut-on que la bonne aventure
N'ait rien de douteux ni d'obscur?
Le plus facile et le plus sûr,

Digitized by Google

C'est d'interroger la nature.
Chacun de nous a son devin,
Qui ne répond jamais en vain.

DORIMON.

On sait assez, quand on est sage,
Ce que promet le lendemain.
Mais ce n'est pas sur notre main,
C'est dans nos cœurs qu'est le présage.
Chacun de nous a son devin,
Qui ne répond jamais en vain.

MADAME SAINT-CLAIR.

Lorsqu'un vieillard veut encor plaire,
Qu'il se demande, *Est-ce mon tour?*
Est-ce l'étoile de l'amour
Qui me domine et qui m'éclaire?
Chacun de nous a son devin,
Qui ne répond jamais en vain.

DALIN.

J'avais prévu ce qui m'arrive;
Et j'avais là, je ne sais quoi,
Qui me disait, *Retire-toi:*
Il faut qu'à son tour chacun vive.
Oui, la vieillesse a son devin,
Qui ne répond jamais en vain.

LINVAL.

Pour être heureux avec ma femme,
Je ne lirai pas dans les cieux:
Je lirai mon sort dans ses yeux.

LUCETTE.

Je lirai le mien dans ton ame.

TOUS LES DEUX.

L'amour sera notre devin;
Il ne répond jamais en vain.

FIN DE LA FAUSSE MAGIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

AGAR ET ISMAEL,

DRAME LYRIQUE

FAIT POUR LE CONCERT SPIRITUEL.

Digitized by Google

ARGUMENT.

Sara voyant le fils d'Agar, l'Égyptienne, jouer avec son fils Isaac, dit à Abraham : « Chassez d'ici cette servante et son enfant; car le fils de ma servante ne doit point partager votre héritage avec mon fils. » L'amour d'Abraham pour le fils d'Agar souffrit impatiemment ce langage. Mais Dieu lui dit : « N'accuse point Sara de dureté envers ton fils et ta servante; écoute, et fais tout ce qu'elle dira; car ce sera son fils Isaac qui donnera son nom à ta postérité. Quant à l'enfant de ta servante, j'en ferai le chef d'un grand peuple, à cause qu'il est ton sang. » Abraham se leva au point du jour, il prit du pain et une urne (1) remplie d'eau, et en ayant chargé l'épaule d'Agar, il lui remit son fils et la renvoya.

Agar s'en allait, errant dans la solitude de Bersabée; et l'eau de l'urne étant consumée, elle laissa son enfant sous un arbre, et s'éloignant de lui, elle alla s'asseoir à une portée de flèche; car elle disait en elle-même : « Je ne veux point voir mourir mon enfant. » Mais se tenant vis-à-vis de l'arbre, elle pleurait et jetait des cris. Dieu fut touché des plaintes de l'enfant; et un ange, du haut du ciel, appela Agar, et lui dit : « Que fais-tu, Agar? Ne crains rien; car de lieu où est ton enfant, sa voix s'est élevée jusqu'au ciel, et Dieu l'a entendue. Lève-toi, prends ton fils, et le conduis par la main, car il est destiné à être le chef d'un grand peuple. » Alors Dieu ayant ouvert les yeux d'Agar, elle vit une source d'eau; elle y alla puiser, donna à boire à son fils. Depuis ce moment elle fut avec lui, l'éleva, le vit croître; et dans la solitude, où il habitait avec elle, il devint un chasseur. (Gen. ch. 21.)

---

(1) Le texte sacré dit, *une outre*.

Digitized by Google

AGAR ET ISMAEL,

DRAME LYRIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABRAHAM, *seul.*

L'INSTANT fatal approche. O mon cher Ismaël!
Et toi, sa mère, et toi, femme sensible et tendre,
Sans mourir pourrez-vous l'entendre
Cet adieu pour vous si cruel?
Toi, qui de leur exil m'as porté la sentence,
Soutiens mon ame, ange du ciel.
Du faible cœur d'un père affermis la constance.

SCÈNE II.

ABRAHAM, AGAR.

ABRAHAM.

Fidèle Agar, il faut nous séparer!
Je cède en gémissant aux larmes d'une épouse.

AGAR.

De son esclave, hélas! peut-elle être jalouse?

ABRAHAM.

Le ciel en sa faveur vient de se déclarer.

Digitized by Google

AGAR.

Il est donc vrai, cruel? il faut nous séparer!

ABRAHAM.

Éloignez cet enfant, dont la faible innocence
N'a plus que le ciel pour appui.

AGAR.

Que je vais pleurer sa naissance!

ABRAHAM.

Dieu veillera sur vous, Dieu veillera sur lui.

AGAR.

AIR.

Ce Dieu veut-il qu'on délaisse
L'innocence, la faiblesse?
Ah! nos jours sont dans sa main;
Attendez qu'il en dispose.
Est-ce lui qui vous impose
Le devoir d'être inhumain?
Non, il n'est pas possible
Que le ciel inflexible
Se plaise à mon malheur.
Non, il n'est pas possible
Qu'il vous rende insensible
Aux cris de ma douleur.

ABRAHAM.

Sans interroger sa justice,
C'est à nous de fléchir, c'est à nous d'adorer.
Des rigueurs de ses lois il permet qu'on gémisse;
Mais il défend d'en murmurer.

AGAR.

O mon fils! mon cher fils!

ABRAHAM, *à part.*

Je me sens déchirer.

Digitized by Google

DUO.

ABRAHAM.

Enfant d'une mère
Qui me fut bien chère,
Reçois de ton père
Ce dernier adieu.

AGAR.

Enfant de colère,
Quelle est ta misère!
Tu n'as plus de père,
C'en est fait, ô Dieu!

ENSEMBLE.

ABRAHAM.

Reçois de ton père
Ce dernier adieu.

AGAR.

Hélas! en quel lieu
Te conduit ta mère!

ABRAHAM.

Reçois de ton père
Ce dernier adieu.

AGAR.

Quel funeste adieu!

ABRAHAM.

A ta loi sévère
Je cède, ô mon Dieu!

ENSEMBLE.

AGAR.

Pour sa tendre mère
Quel supplice, ô Dieu!

Digitized by Google

SCÈNE III.

AGAR, ET AUTRES ESCLAVES D'ABRAHAM.

AGAR.

Il s'éloigne, il me livre à ma douleur profonde.
Que deviendrai-je, hélas! me voilà seule au monde.

CHOEUR.

Quoi! sans pitié! quoi! pour jamais
L'aimable Agar nous est ravie!

AGAR.

A mon destin je me soumets.
Vous l'avez vu digne d'envie.
Qu'il est changé!

CHOEUR.

Quoi! pour jamais
L'aimable Agar nous est ravie!

AGAR.

A mon destin je me soumets.

CHOEUR.

Qui prendra soin de votre vie?
O tendre mère! ô faible enfant!

AGAR.

A mon fils on ôte la vie;
Et de me plaindre on me défend.
Adieu, mes fidèles compagnes.

LES ESCLAVES.

Quoi! sans pitié, quoi! pour jamais!

AGAR.

A mon destin je me soumets.

CHOEUR.

Tous les échos de nos montagnes
Vont retentir de nos regrets.

Digitized by Google

AGAR.

Adieu, mes fidèles compagnes,
Il faut vous quitter pour jamais.

SCÈNE IV.

ABRAHAM, *seul.*

C'en est donc fait! Elle est partie!
Son aimable douceur ne s'est point démentie.

AIR.

Ah! je succombe à mes douleurs.
Tout mon courage m'abandonne.
O Dieu qui vois le fond des cœurs,
A ma faiblesse, hélas! pardonne!
Ne t'offense pas de mes pleurs.
Plus la victime m'est chère,
Plus elle est digne de toi.
Mais pardonne, je suis père;
Mes pleurs coulent malgré moi.
Je suis homme, je suis père;
Mes pleurs coulent malgré moi.

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGAR ET ISMAEL, *dans la solitude.*

AGAR.

Dans cette vaste solitude,
Ah! cher enfant! plus de secours.
Une accablante lassitude
De tes jours et des miens va terminer le cours.
Cette urne est épuisée, et ma soif se rallume;
Un soleil brûlant nous consume;
Et son ardeur a fait tarir
Le sein qui devait te nourrir.
Les bras défaillants de ta mère
Ne peuvent plus te soutenir.
O mon fils! pardonne à ton père!
Le moment n'est pas loin. Nos tourments vont finir.
Sous ces tristes cyprès repose-toi, respire.
Son regard me pénètre, et sa voix me déchire!

AIR.

Non, je ne puis le voir souffrir.
Je m'éloigne avant qu'il expire,
Et loin de lui je vais mourir.
Grand Dieu! que mon dernier soupir
Porte jusqu'à toi ma prière.
Regarde, avec des yeux de père.
Un innocent prêt à périr;

Digitized by Google

Et que je meure la première,
Si je ne puis le secourir.

SCÈNE II.

AGAR, ISMAEL, UN ANGE.

L'ANGE.

Reviens, fidèle Agar, et reprends l'espérance.
Dieu protége ton fils : respire en assurance.
Dieu commande à la mort; la mort va s'éloigner.
Vois jaillir du rocher cette onde salutaire.
Que ton enfant s'y désaltère.
Sur un peuple nombreux cet enfant doit régner.
Au roseau ployé par l'orage
Dieu se plaît à servir d'appui.
Les malheureux trouvent en lui
Le port au moment du naufrage.
Au crif plaintif
De l'innocence,
Il est nuit et jour attentif;
Sur l'orphelin faible et craintif
Il fait éclater sa puissance.
Au cri plaintif
De l'innocence,
Il est nuit et jour attentif.

AGAR.

Ah! cher enfant! tu te ranimes;
Je me sens revivre avec toi.
Ton père a signalé sa foi;
Mais Dieu pardonne à ses victimes.
Ah! cher enfant! tu te ranimes;
Je me sens revivre avec toi.
De mon fils ange tutélaire,
Portez mes vœux à l'Éternel,

Digitized by Google

Offrez-lui l'encens d'une mère.

L'ANGE.

Les vœux de l'amour maternel
Sont bien assurés de lui plaire!

AGAR.

ENSEMBLE.

De mon fils ange tutélaire,
Portez mes vœux à l'Éternel.

L'ANGE.

Il n'est point de vœux qu'il préfère
Aux vœux de l'amour maternel.

Voyez dans ce lieu solitaire
Tout un peuple accourir sous les lois d'Ismaël.

SCÈNE III.

AGAR, ISMAEL, PEUPLE DE CHASSEURS.

CHŒUR.

Vivez, aimable enfant,
Roi que le ciel nous donne,
Vous, que sa main couronne,
Vous, que son bras défend.

Qu'il égale en croissant
Le cèdre des montagnes.
Qu'il soit juste et puissant.
Qu'il soit pour nos campagnes
Comme un astre naissant.

AGAR, *avec le chœur.*

O Dieu juste et puissant!
Tu soutiens l'innocent;
Par-tout tu l'accompagnes.
O Dieu juste et puissant!

FIN D'AGAR ET ISMAEL, ET DU THÉATRE.

Digitized by Google

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CETTE DEUXIÈME PARTIE.

DIDON, tragédie lyrique..... PAGE 337
PÉNÉLOPE, tragédie lyrique..... 371
ZÉMIRE ET AZOR, comédie-ballet..... 407
L'AMI DE LA MAISON, comédie mêlée de chant.. 459
LUCILE, comédie mêlée de chant..... 513
LE HURON, comédie mêlée de chant..... 553
SILVAIN, comédie mêlée de chant..... 601
LA FAUSSE MAGIE, opéra comique..... 637
AGAR ET ISMAEL, drame lyrique..... 685

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google